This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME SOIXANTE-SEPTIEME.

AUX DEUX-PONTS,

Chez SANSON et COMPAGNIE.

1792.

848
V94
1791
v.67
Bubs

GL
Estate of Prof. K. T. Rowe
fren
2-15-89

FACETIES.

PRÉFACE

DU RECUEIL

DES FACETIES PARISIENNES. (1)

LES ſottiſes qu'on fait, qu'on dit et qu'on écrit, étant plus multipliées que la race de *Jacob* et que les ſables de la mer, il eſt difficile de faire un choix. Toutes ces innombrables veſſies, accumulées les unes ſur les autres dans le gouffre de l'oubli, crèvent au moment qu'elles ſont formées, et il en réſulte un immenſe nuage, dans lequel on ne diſcerne plus rien. Les journaux et les mercures tâchent en vain de faire vivre un mois ou quinze jours les ſottiſes nouvelles; mais entraînés eux-mêmes dans l'abyme, ils s'y précipitent avec elles, comme les nageurs mal-adroits vont au fond de l'eau en voulant donner la main aux paſſagers qui ſe noient.

(1) C'eſt le titre d'un recueil formé des plaiſanteries ſans nombre qui parurent en 1760, à l'occaſion de la comédie des philoſophes, de Diſcours de M. *Lefranc* et de *Rameau*. M. de *Voltaire* eſt l'auteur d'une grande partie de ces pièces: on a recueilli dans ce volume celles qui lui appartiennent, et on y a joint ceux de ſes ouvrages de plaiſanterie, où il s'eſt le plus abandonné à la gaieté; on s'eſt borné à indiquer par des notes très-courtes la date et l'à-propos de ces ouvrages.

Dans ce vaſte tourbillon de nos impertinences, nous avons choiſi diſcrétement quelques-unes des plus légères, pour les faire ſurnager un jour ou deux : elles amuſeront les oiſifs et les oiſives ; après quoi elles iront trouver le *Journal de Trévoux*, l'*Année littéraire* et autres efforts de l'eſprit humain, conſacrés à l'éternité : j'entends l'éternité du néant.

N. B. Je ne veux pas dire que les pièces que j'imprime ſoient des impertinences ; je parle ſeulement des ſujets de ces pièces : elles ſont plaiſantes, et les ſujets ſont ridicules. Voilà tout ce que j'ai prétendu, ſans vouloir offenſer perſonne.

M. de *Saint-Foix* eſt auteur des *Eſſais hiſtoriques ſur Paris*, livre utile et agréable qui a beaucoup de ſuccès : dès qu'un auteur a produit quelque choſe d'eſtimable, il eſt ſûr d'avoir des critiques. Le public y gagne quelques inſtructions, et les auteurs des critiques quelque argent : c'eſt un petit objet de commerce établi depuis long-temps. Les auteurs des journaux et des feuilles vivent de cette marchandiſe ; ils ſavent bien qu'ils ne travaillent pas pour la poſtérité ; leurs feuilles ſe vendent comme les petites affiches, et plus elles ſont ſatiriques, plus le débit en eſt fort : c'eſt une affaire convenue.

La multitude des feseurs de feuilles, étant augmentée depuis plusieurs années, a fait tort à la marchandise : le public s'est lassé des critiques littéraires, et les folliculaires ont pris un autre tour. Ils ont imaginé d'accuser d'athéisme les auteurs dont ils font des extraits, et ont cru par-là réveiller l'attention de Paris. L'archidiacre *Trublet*, que l'on croyait n'être que dans les *moindres*, et les nommés *Dinouart* et *Joannet*, se sont avisés de défendre la religion chrétienne à quinze sous par feuille, espérant que la modicité du prix allécherait les ames dévotes : ils ont accusé M. de *Saint-Foix* d'avoir mal parlé de la religion catholique, apostolique et romaine, et même de la magistrature.

M. de *Saint-Foix*, qui n'entend pas raillerie, a résolu de leur donner sur les oreilles ; mais ayant considéré qu'il était plus chrétien de leur faire un procès criminel, il les a assignés au châtelet pour être reconnu bon catholique et serviteur du parlement.

Ce procès n'eut point de suite : les saints reconnurent humblement dans un écrit, signé d'eux, que leur zèle les avait emportés à calomnier un peu, et qu'ils en demandaient pardon à DIEU et à M. de *Saint-Foix*.

REMERCIMENT SINCERE

A UN HOMME CHARITABLE. (2)

A Marſeille, mai 1750.

Vous avez rendu ſervice au genre-humain en vous déchaînant ſagement contre des ouvrages faits pour le pervertir. Vous ne ceſſez d'écrire contre l'*Eſprit des lois*, et même il paraît à votre ſtyle que vous êtes l'ennemi de toute ſorte d'eſprit. Vous avertiſſez que vous avez préſervé le monde du venin répandu dans l'*Eſſai ſur l'homme*, de *Pope*, livre que je ne ceſſe de relire, pour me convaincre de plus en plus de la force de vos raiſons et de l'importance de vos ſervices. Vous ne vous amuſez pas, Monſieur, à examiner le fond de l'ouvrage ſur les lois, à vérifier les citations, à diſcuter s'il y a de la juſteſſe, de la profondeur, de la clarté, de la ſageſſe; ſi les chapitres naiſſent les uns des autres, s'ils forment un tout enſemble, ſi enfin ce livre, qui devrait être inutile, ne ſerait pas par malheur un livre agréable.

Vous allez d'abord au fait; et regardant M. de

(2). Cet ouvrage eſt une défenſe de *Monteſquieu* contre l'auteur des nouvelles eccléſiaſtiques. M. de *Voltaire* a eu conſtamment la généroſité et le courage de défendre contre les fanatiques ceux mêmes des philoſophes ou des hommes de lettres qui s'étaient déclarés ſes ennemis.

Monteſquieu comme le diſciple de *Pope*, vous les regardez tous deux comme les diſciples de *Spinoſa*. Vous leur reprochez, avec un zèle merveilleux, d'être athées, parce que vous découvrez, dites-vous, dans toute leur philoſophie les principes de la religion naturelle. Rien n'eſt aſſurément, Monſieur, ni plus charitable, ni plus judicieux que de conclure qu'un philoſophe ne connaît point de Dieu, de cela même qu'il poſe pour principe que DIEU parle au cœur de tous les hommes.

Un honnête homme eſt le plus noble ouvrage de DIEU, dit le célèbre poëte philoſophe; vous vous élevez au-deſſus de l'honnête homme. Vous confondez ces maximes funeſtes, que la Divinité eſt l'auteur et le lien de tous les êtres, que tous les hommes ſont frères, que DIEU eſt leur père commun, qu'il ne faut rien innover dans la religion, ne point troubler la paix établie par un monarque ſage, qu'on doit tolérer les ſentimens des hommes, ainſi que leurs défauts. Continuez, Monſieur, écraſez cet affreux libertinage, qui eſt au fond la ruine de la ſociété. C'eſt beaucoup que par vos *Gazettes eccléſiaſtiques* vous ayez ſaintement eſſayé de tourner en ridicule toutes les puiſſances; et quoique la grâce d'être plaiſant vous ait manqué, *volenti et conanti*, cependant vous avez le mérite d'avoir fait tous vos efforts pour écrire agréablement des invectives. Vous avez voulu quelquefois réjouir les ſaints; mais vous avez ſouvent eſſayé d'armer chrétiennement les fidelles les uns contre les autres. Vous prêchez le ſchiſme

pour la plus grande gloire de DIEU. Tout cela eſt très édifiant ; mais ce n'eſt point encore aſſez.

Votre zèle n'a rien fait qu'à demi, ſi vous ne parvenez à faire brûler les livres de *Pope*, de *Locke* et de *Bayle*, l'*Eſprit des lois* etc. dans un bûcher auquel on mettra le feu avec un paquet de *nouvelles eccléſiaſtiques*.

En effet, Monſieur, quels maux épouvantables n'ont pas fait dans le monde une douzaine de vers répandus dans l'*Eſſai ſur l'homme*, de ce ſcélérat de *Pope*, cinq ou ſix articles du dictionnaire de cet abominable *Bayle*, une ou deux pages de ce coquin de *Locke*, et d'autres incendiaires de cette eſpèce. Il eſt vrai que ces hommes ont mené une vie pure et innocente, que tous les honnêtes gens les chériſſaient et les conſultaient ; mais c'eſt par-là qu'ils ſont dangereux. Vous voyez leurs ſectateurs les armes à la main troubler les royaumes, porter par-tout le flambeau des guerres civiles. *Montagne*, *Charon*, le préſident de *Thou*, *Deſcartes*, *Gaſſendi*, *Rohaut*, *le Vayer*, ces hommes affreux qui étaient dans les mêmes principes, bouleverſèrent tout en France. C'eſt leur philoſophie qui fit donner tant de batailles, et qui cauſa la St Barthelemi. C'eſt leur eſprit de tolérantiſme qui eſt la ruine du monde ; et c'eſt votre ſaint zèle qui répand par-tout la douceur de la concorde.

Vous nous apprenez que tous les partiſans de la religion naturelle ſont les ennemis de la religion chrétienne. Vraiment, Monſieur, vous avez

fait là une belle découverte! Ainſi dès que je verrai un homme ſage qui dans ſa philoſophie reconnaîtra par-tout l'être ſuprême, qui admirera la Providence dans l'infiniment grand et dans l'infiniment petit, dans la production des mondes, dans celle des inſectes, je conclurai de-là qu'il eſt impoſſible que cet homme ſoit chrétien. Vous nous avertiſſez qu'il faut penſer ainſi aujourd'hui de tous les philoſophes: On ne pouvait certainement rien dire de plus ſenſé et de plus utile au chriſtianiſme que d'aſſurer que notre religion eſt bafouée dans toute l'Europe par tous ceux dont la profeſſion eſt de chercher la vérité. Vous pouvez vous vanter d'avoir fait là une réflexion dont les conſéquences ſeront bien avantageuſes au public.

Que j'aime encore votre colère contre l'auteur de l'*Eſprit des lois*, quand vous lui reprochez d'avoir loué les *Solons*, les *Platons*, les *Socrates*, les *Ariſtides*, les *Cicérons*, les *Catons*, les *Epictètes*, les *Antonins* et les *Trajans*. On croirait, à votre dévote fureur contre ces gens-là, qu'ils ont ſigné le formulaire. Quels monſtres, Monſieur, que tous ces grands hommes de l'antiquité! Brûlons tout ce qui nous reſte de leurs écrits, avec ceux de *Pope*, de *Locke*, et de M. de *Monteſquieu*. En effet, tous ces anciens ſages ſont vos ennemis; ils ont tous été éclairés par la religion naturelle. Et la vôtre, Monſieur, je dis la vôtre en particulier, paraît ſi fort contre la nature que je ne m'étonne pas que vous déteſtiez ſincèrement tous ces illuſtres réprouvés qui ont fait, je ne

fais comment, tant de bien à la terre. Remerciez bien DIEU de n'avoir rien de commun, ni avec leur conduite, ni avec leurs écrits.

Vos saintes idées sur le gouvernement politique sont une suite de votre sagesse. On voit que vous connaissez les royaumes de la terre tout comme le royaume des cieux. Vous condamnez de votre autorité privée les gains que l'on fait dans les risques maritimes. Vous ne savez pas probablement ce que c'est que l'argent à la grosse; mais vous appelez ce commerce *usure*. C'est une nouvelle obligation que le roi vous aura d'empêcher ses sujets de commercer à Cadix. Il faut laisser cette œuvre de *Satan* aux Anglais et aux Hollandais, qui sont déjà damnés sans ressource. Je voudrais, Monsieur, que vous nous disiez combien vous rapporte le commerce sacré de vos nouvelles ecclésiastiques. Je crois que la bénédiction répandue sur ce chef-d'œuvre peut bien faire monter le profit à trois cents pour cent. Il n'y a point de commerce profane qui ait jamais si bien rendu.

Le commerce maritime que vous condamnez pourrait être excusé peut-être en faveur de l'utilité publique, de la hardiesse d'envoyer son bien dans un autre hémisphère, et du risque des naufrages. Votre petit négoce a une utilité plus sensible; il demande plus de courage et expose à de plus grands risques.

Quoi de plus utile en effet que d'instruire l'univers quatre fois par mois des aventures de

quelques clercs tonſurés ? Quoi de plus courageux que d'outrager votre roi et votre archevêque ? et quel riſque, Monſieur, que ces petites humiliations que vous pourriez eſſuyer en place publique ? Mais je me trompe ; il y a des charmes à ſouffrir pour la bonne cauſe. Il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes, et vous paraiſſez tout fait pour le martyre, que je vous ſouhaite cordialement, étant votre très-humble et très-obéiſſant ſerviteur.

A propos, Monſieur, mes complimens à M. *Pluche* qui continue ſi intrépidement à copier des livres pour étaler le *Spectacle de la nature*, et qui s'eſt fait le *charlatan des ignorans*.

On ne peut être plus content que je le ſuis de voir une préparation et même une démonſtration évangélique à côté de la manière d'élever des vers à ſoie.

Il eſt toujours fort beau à lui de faire de *Moïſe* un excellent phyſicien, de ſoutenir hardiment, malgré toutes les académies, que la lumière ne vient point du ſoleil et des autres corps lumineux, et d'avancer que les nègres ſont devenus noirs petit à petit, en qualité de deſcendans de *Chus* ; ce *Pluche* n'a jamais vu apparemment de nègre diſſéqué. J'apprends auſſi qu'il a trouvé la place du paradis terreſtre où l'on conſerve la côte d'*Adam* et la peau du ſerpent qui parla à ſa femme. J'ai ouï dire que l'âne de *Balaam* eſt encore vivant, et qu'il broute dans ces quartiers-là. Je ne doute pas que *Pluche* n'ait bientôt quelque converſation avec lui, et qu'il n'en rende

compte à monsieur le prieur et à monsieur le chevalier.

J'ai encore un petit mot à vous dire. J'ai lu dans le huitième tome de ce *Pluche* que *Mahomet* avait voyagé dans les sept planètes en une nuit. Il cite ce voyage, comme s'il était dans l'Alcoran, et que ce fût un point de foi chez les Turcs. Il prend de-là occasion d'appeler *Mahomet* fat.

Si jamais *Pluche* va à Constantinople, je lui conseille d'être plus poli. Je rencontrai hier un turc sur le port de Marseille à qui je demandai si le voyage prétendu des sept planètes est en effet dans l'Alcoran, il me répondit que non. Je lui appris que le sieur *Pluche* traitait son prophète de *fat*, avec assez de légéreté. Mon turc, qui est un homme très-sage, me dit que quand on a une maison de verre, il ne faut pas jeter des pierres dans celle de son voisin.

DIATRIBE

DU DOCTEUR

AKAKIA,

MEDECIN DU PAPE.

PRÉFACE.

CETTE plaiſanterie a été ſi ſouvent imprimée qu'on n'a pas dû l'omettre dans ce recueil. C'eſt un badinage innocent ſur un livre ridicule du préſident d'une académie, (*) lequel parut à la fin de 1752.

C'était une choſe fort extraordinaire, qu'un philoſophe aſſurât qu'il n'y a d'autre preuve de l'exiſtence de DIEU qu'une formule d'algèbre; que l'ame de l'homme en s'exaltant peut prédire l'avenir; qu'on peut ſe conſerver la vie trois ou quatre cents ans en ſe bouchant les pores. Pluſieurs idées non moins étonnantes étaient prodiguées dans ce livre.

Un mathématicien de la Haye ayant écrit contre la première de ces propoſitions, et ayant relevé cette erreur de mathématique, cette querelle occaſionna un procès dans les formes, que le préſident lui intenta devant la propre académie qui dépendait de lui, et il fit condamner ſon adverſaire comme fauſſaire.

Cette injuſtice ſouleva toute l'Europe littéraire: c'eſt ce qui donna occaſion à la petite feuille qui ſuit. C'eſt une continuelle alluſion

(*) M. *Moreau de Maupertuis*, préſident de l'académie de Berlin.

à tous les paſſages du livre dont le public ſe moquait. On y fait d'abord parler un médecin, parce que dans ce livre il était dit qu'il ne fallait point payer ſon médecin quand il ne guériſſait pas.

DIATRIBE

DIATRIBE

DU DOCTEUR

AKAKIA,

MEDECIN DU PAPE.

RIEN n'eſt plus commun aujourd'hui que de jeunes auteurs ignorés, qui mettent ſous des noms connus des ouvrages peu dignes de l'être. Il y a des charlatans de toute eſpèce. En voici un qui a pris le nom d'un préſident d'une très-illuſtre académie, pour débiter des drogues aſſez ſingulières. Il eſt démontré que ce n'eſt pas le reſpectable préſident qui eſt l'auteur des livres qu'on lui attribue ; car cet admirable philoſophe qui a découvert que la nature agit toujours par les lois les plus ſimples, et qui ajoute ſi ſagement qu'elle va toujours à l'épargne, aurait certainement épargné au petit nombre de lecteurs capables de le lire, la peine de lire deux fois la même choſe dans le livre intitulé *ſes œuvres*, et dans celui qu'on appelle *ſes lettres*. Le tiers au moins de ce volume eſt copié mot pour mot dans l'autre. Ce grand homme, ſi éloigné du charlataniſme, n'aurait point donné au public des lettres qui n'ont été écrites à perſonne, et ſur tout ne ſerait point tombé dans certaines petites fautes qui ne ſont pardonnables qu'à un jeune homme.

Je crois, autant qu'il eſt poſſible, que ce

n'est point l'intérêt de ma profession qui me fait parler ici ; mais on me pardonnera de trouver un peu fâcheux que cet écrivain traite les médecins comme ses libraires. Il prétend nous faire mourir de faim. Il ne veut pas qu'on paye les médecins, quand malheureusement le malade ne guérit point. On ne paye point, dit-il, (a) un peintre qui a fait un mauvais tableau. O jeune homme, que vous êtes dur et injuste ! Le duc d'Orléans, régent de France, ne paya-t-il pas magnifiquement le barbouillage dont *Coypel* orna la galerie du palais-royal ? Un client prive-t-il d'un juste salaire son avocat, parce qu'il a perdu sa cause ? Un médecin promet ses soins, et non la guérison. Il fait ses efforts, et on les lui paye. Quoi ! seriez-vous jaloux, même des médecins ?

Que dirait, je vous prie, un homme qui aurait, par exemple, douze cents ducats de pension pour avoir parlé de mathématique et de métaphysique, pour avoir disséqué deux crapauds ou s'être fait peindre avec un bonnet fourré, si le trésorier venait lui tenir ce langage : Monsieur, on vous retranche cent ducats pour avoir écrit qu'il y a des astres faits comme des meules de moulin, cent autres ducats pour avoir écrit qu'une comète viendra *voler* notre lune ; et porter ses *attentats jusqu'au soleil* même ; cent autres ducats pour avoir imaginé que des comètes *toutes d'or et de diamant* tomberont sur la terre : vous êtes taxé à trois cents ducats pour avoir affirmé

(a) Page 124.

que les enfans ſe forment par attraction dans le ventre de la mère, (*b*) que l'œil gauche attire la jambe droite etc. (*c*) on ne peut vous retrancher moins de quatre cents ducats, pour avoir imaginé de connaître la nature de l'ame par le moyen de l'opium, et en diſſéquant des têtes de géans? etc. etc. Il eſt clair que le pauvre philoſophe perdrait de compte fait toute ſa penſion. Serait-il bien aiſe après cela que nous autres médecins, nous nous moquaſſions de lui, et que nous aſſuraſſions que les récompenſes ne ſont faites que pour ceux qui écrivent des choſes utiles, et non pas pour ceux qui ne ſont connus dans le monde que par l'envie de ſe faire connaître?

Ce jeune homme inconſidéré reproche à mes confrères les médecins de n'être pas aſſez hardis. Il dit (*d*) que c'eſt au haſard et aux nations ſauvages qu'on doit les ſeuls ſpécifiques connus, et que les médecins n'en ont pas trouvé un. Il faut lui apprendre que c'eſt la ſeule expérience qui a pu enſeigner aux hommes les remèdes que fourniſſent les plantes. *Hippocrate*, *Boerhave*, *Chirac* et *Senac* n'auraient jamais certainement deviné, en voyant l'arbre du quinquina, qu'il doit guérir la fièvre; ni en voyant la rhubarbe, qu'elle doit purger; ni en voyant des pavots, qu'ils doivent aſſoupir. Ce qu'on appelle *haſard* peut ſeul conduire à la découverte des propriétés des plantes; et les médecins ne peuvent faire

(*b*) Dans les *Oeuvres* et *Lettres* de M. de *Maupertuis*.
(*c*) Voyez la *Vénus phyſique*. (*d*) Pag. 205.

autre chose que de conseiller ces remèdes suivant les occasions. Ils en inventent beaucoup avec le secours de la chimie; ils ne se vantent pas de guérir toujours, mais ils se vantent de faire tout ce qu'ils peuvent pour soulager les hommes. Le jeune plaisant qui les traite si mal a-t-il rendu autant de services au genre-humain que celui qui tira, contre toute apparence, des portes du tombeau le maréchal de *Saxe*, après la victoire de Fontenoy?

Notre jeune raisonneur prétend qu'il faut que les médecins ne soient plus qu'empiriques, (*e*) et leur conseille de bannir la théorie. Que diriez-vous d'un homme qui voudrait qu'on ne se servît plus d'architectes pour bâtir des maisons, mais seulement de maçons qui tailleraient des pierres au hasard?

Il donne aussi le sage conseil de négliger l'anatomie. (*f*) Nous aurons cette fois-ci les chirurgiens pour nous. Nous sommes seulement étonnés que l'auteur, qui a eu quelques petites obligations aux chirurgiens de Montpellier dans des maladies qui demandaient une grande connaissance de l'intérieur de la tête et de quelques autres parties du ressort de l'anatomie, en ait si peu de reconnaissance.

Le même auteur, peu savant apparemment dans l'histoire, en parlant de rendre les supplices des criminels utiles, et de faire sur leurs corps des expériences, dit (*g*) que cette proposition n'a jamais été exécutée: il ignore ce que tout

(*e*) Page 115. (*f*) Page 120. (*g*) Page 198.

le monde ſait, que du temps de *Louis XI* on fit pour la première fois en France, ſur un homme condamné à mort, l'épreuve de la taille; que la feue reine d'Angleterre fit eſſayer l'inoculation de la petite vérole ſur quatre criminels; et qu'il y a d'autres exemples pareils.

Mais ſi notre auteur eſt ignorant, on eſt obligé d'avouer qu'il a en récompenſe une imagination ſingulière: il veut, en qualité de phyſicien, que nous nous ſervions de la force centrifuge pour guérir une apoplexie, (*b*) et qu'on faſſe pirouetter le malade. L'idée à la vérité n'eſt pas de lui, mais il lui donne un air fort neuf.

Il nous conſeille (*i*) d'enduire un malade de poix réſine, ou de percer ſa peau avec des aiguilles. S'il exerce jamais la médecine, et qu'il propoſe de tels remèdes, il y a grande apparence que ſes malades ſuivront l'avis qu'il leur donne, de ne point payer le médecin.

Mais ce qu'il y a d'étrange, c'eſt que ce cruel ennemi de la faculté, qui veut qu'on nous retranche notre ſalaire ſi impitoyablement, propoſe, (*k*) pour nous adoucir, de ruiner les malades. Il ordonne, (car il eſt deſpotique) que chaque médecin ne traite qu'une ſeule infirmité; de ſorte que ſi un homme a la goutte, la fièvre, le dévoiement, mal aux yeux, et mal à l'oreille, il lui faudra payer cinq médecins au lieu d'un. Mais peut-être auſſi que ſon intention eſt que nous n'ayons chacun que la cinquième partie de la rétribution ordinaire. Je reconnais bien là ſa

(*h*). Page 206. (*i*) *Ibid.* (*k*) Page 208.

malice. Bientôt on conseillera aux dévots d'avoir des directeurs pour chaque vice, un pour l'ambition sérieuse des petites choses, un pour la jalousie cachée sous un air dur et impérieux, un pour la rage de cabaler beaucoup pour des riens, un pour d'autres misères; mais ne nous égarons point, et revenons à nos confrères.

Le meilleur médecin, dit-il, *est celui qui raisonne le moins.* Il paraît être en philosophie aussi fidelle à cet axiome que le père *Canaye* l'était en théologie; cependant malgré sa haine contre le raisonnement, on voit qu'il a fait de profondes méditations sur l'art de prolonger la vie. Premièrement, il convient avec tous les gens sensés, et c'est de quoi nous le félicitons, que nos pères vivaient huit à neuf cents ans.

Ensuite ayant trouvé tout seul, et indépendamment de *Leibnitz*, que *la maturité n'est point l'âge de la force, l'âge viril, mais que c'est la mort*, il propose de reculer ce point de maturité (*l*) *comme on conserve des œufs en les empêchant d'éclore.* C'est un beau secret, et nous lui conseillons de se faire bien assurer l'honneur de cette découverte dans quelque poulailler, ou par sentence criminelle de quelque académie.

On voit, par le compte que nous venons de rendre, que si ces lettres imaginaires étaient d'un président, elles ne pourraient être que d'un président de *Bedlam*, (*m*) et qu'elles sont incontestablement, comme nous l'avons dit, d'un

(*l*) Page 76.

(*m*) Les petites-maisons à Londres.

jeune homme qui s'eſt voulu parer du nom d'un ſage, reſpecté, comme on ſait, dans toute l'Europe, et qui a conſenti d'être déclaré *grand-homme*. Nous avons vu quelquefois au carnaval, en Italie, *Arlequin* déguiſé en archevêque; mais on démêlait bien vîte *Arlequin* à la manière dont il donnait la bénédiction. Tôt ou tard on eſt reconnu; cela rappelle une fable de *la Fontaine:*

Un petit bout d'oreille échappé par malheur
Découvrit la fourbe et l'erreur.

Ici l'on voit des oreilles tout entières.

Tout conſidéré, nous déférons à la ſainte inquiſition le livre imputé au préſident, et nous nous en rapportons aux lumières infaillibles de ce docte tribunal, auquel on ſait que les médecins ont tant de foi.

Décret de l'inquiſition de Rome.

NOUS père *Pancrace* etc. inquiſiteur pour la foi, avons lu la *Diatribe* de monſignor *Akakia*, médecin ordinaire du pape, ſans ſavoir ce que veut dire *Diatribe*, et n'y avons rien trouvé de contraire à la foi ni aux décrétales. Il n'en eſt pas de même des œuvres et lettres du jeune inconnu déguiſé ſous le nom d'un préſident.

Nous avons, après avoir invoqué le S^t Eſprit, trouvé dans les œuvres, c'eſt-à-dire dans l'in 4° de l'inconnu, force propoſitions téméraires, malſonnantes, hérétiques et ſentant l'héréſie. Nous les condamnons collectivement, ſéparément et reſpectivement.

Nous anathématisons spécialement et particulièrement l'*Essai de Cosmologie*, où l'inconnu aveuglé par les principes des enfans de *Bélial*, et accoutumé à trouver tout mauvais, insinue, contre la parole de l'Ecriture, (*n*) que c'est un défaut de providence que les araignées prennent les mouches, et dans laquelle *Cosmologie* l'auteur fait ensuite entendre qu'il n'y a d'autre preuve de l'existence de DIEU, que dans Z égal à B C divisé par A plus B. (*o*) Or ces caractères étant tirés du Grimoire, et visiblement diaboliques, nous les déclarons attentoires à l'autorité du St Siége.

Et comme, selon l'usage, nous n'entendons pas un mot aux matières qu'on nomme de *physique*, *mathématique*, *dynamique*, *métaphysique* etc. nous avons enjoint aux révérends professeurs de philosophie du collége de la Sapience d'examiner les œuvres et les lettres du jeune inconnu, et de nous en rendre un compte fidelle. Ainsi DIEU leur soit en aide.

Jugement des professeurs du collége de la Sapience.

1°. NOUS déclarons que les lois sur le choc des corps parfaitement durs sont puériles et imaginaires, attendu (*p*) qu'il n'y a aucun corps connu parfaitement dur, mais bien des esprits durs sur lesquels nous avons en vain tâché d'opérer.

2°. L'assertion, que le *produit de l'espace par*

(*n*) Oeuv. pag. 9.
(*o*) Page 45.
(*p*) Page 44.

la

la viteſſe eſt toujours un minimum, (*q*) nous a ſemblé fauſſe ; car ce produit eſt quelquefois un *maximum*, comme *Leibnitz* le penſait, et comme il eſt prouvé. Il paraît que le jeune auteur n'a pris que la moitié de l'idée de *Leibnitz* ; et en cela nous le juſtifions de n'avoir eu jamais une idée de *Leibnitz* toute entière.

3°. Nous adhérons en outre à la cenſure que monſignor *Akakia*, médecin du pape, et tant d'autres, ont fait des œuvres du jeune pſeudonime, et ſur-tout de la *Vénus phyſique*. (*r*) Nous conſeillons au jeune auteur, quand il procédera avec ſa femme (s'il en a une) à l'œuvre de la génération, de ne plus penſer que l'enfant ſe forme dans l'utérus par le moyen de l'attraction ; et nous l'exhortons, s'il commet le péché de la chair, à ne pas envier le ſort des colimaçons en amour, ni celui des crapauds, et à imiter moins le ſtyle de *Fontenelle*, quand la maturité de l'âge aura formé le ſien.

Nous venons à l'examen des *Lettres* que nous avons jugé contenir, par un double emploi vicieux, preſque tout ce qui eſt dans les *Oeuvres* ; et nous l'exhortons à ne plus débiter deux fois la même marchandiſe ſous des noms différens, parce que cela n'eſt pas d'un honnête négociant comme il devrait l'être.

Examen des lettres d'un jeune auteur déguiſé ſous le nom d'un préſident.

1°. Il faut d'abord que le jeune auteur

(*q*) Oeuv. pag. 4. (*r*) Page 248.

apprenne que la *prévoyance* (*s*) n'eſt point appelée dans l'homme *préviſion ;* que ce mot *préviſion* eſt uniquement conſacré à la connaiſſance par laquelle DIEU voit l'avenir. Il eſt bon qu'il ſache la force des termes avant de ſe mettre à écrire. Il faut qu'il ſache que l'ame ne *s'aperçoit* point elle-même : elle voit des objets et ne ſe voit pas ; c'eſt-là ſa condition. Le jeune écrivain peut aiſément réformer ces petites erreurs.

2°. Il eſt faux que *la mémoire nous faſſe plus perdre que gagner.* (*t*) Le candidat doit apprendre que la *mémoire* eſt la faculté de retenir des idées, et que ſans cette faculté on ne pourrait pas ſeulement faire un mauvais livre, ni même preſque rien connaître, ni ſe conduire ſur rien, qu'on ſerait abſolument imbécille ; il faut que ce jeune homme cultive ſa mémoire.

3°. Nous ſommes obligés de déclarer ridicule cette idée, (*u*) *que l'ame eſt comme un corps qui ſe remet dans ſon état après avoir été agitée, et qu'ainſi l'ame revient à ſon état de contentement ou de détreſſe, qui eſt ſon état naturel.* Le candidat s'eſt mal exprimé. Il voulait dire apparemment que chacun revient à ſon caractère ; qu'un homme, par exemple, après s'être efforcé de faire le philoſophe, revient aux petiteſſes ordinaires etc. mais des vérités ſi triviales ne doivent pas être redites : c'eſt le défaut de la jeuneſſe de croire que des choſes communes peuvent recevoir un caractère de nouveauté par des expreſſions obſcures.

(*s*) Page 3. Lettres du natif de St Malo.
(*t*) Page 5. (*u*) Page 8.

4°. Le candidat se trompe quand il dit que l'étendue n'est qu'une perception (*x*) de notre ame. S'il fait jamais de bonnes études, il verra que l'étendue n'est pas comme le son et les couleurs qui n'existent que dans nos sensations, comme le fait tout écolier.

5°. A l'égard de la nation allemande qu'il villipende (*y*) et qu'il traite d'imbécille en termes équivalens, cela nous paraît ingrat et injuste; ce n'est pas tout de se tromper, il faut être poli: il se peut faire que le candidat ait cru inventer quelque chose après *Leibnitz*, mais nous dirons à ce jeune homme que ce n'est pas lui qui a inventé la poudre.

6°. Nous craignons que l'auteur n'inspire à ses camarades quelques petites tentations de chercher la pierre philosophale: (*z*) car, dit-il, *sous quelque aspect qu'on la considère, on ne peut en prouver l'impossibilité.* Il est vrai qu'il avoue qu'il y a de la folie à employer son bien à la chercher; mais comme, en parlant de la *somme du bonheur*, il dit qu'on ne peut démontrer la religion chrétienne, et que cependant bien des gens la suivent, il se pourrait à plus forte raison que quelques personnes se ruinassent à la recherche du grand œuvre, puisqu'il est possible, selon lui, de le trouver.

7°. Nous passons plusieurs choses qui fatigueraient la patience du lecteur, et l'intelligence de monsieur l'inquisiteur; mais nous croyons qu'il

(*x*) Page 15. (*y*) Pages 50 et 52.
(*z*) Page 85.

sera fort surpris d'apprendre que le jeune étudiant (*aa*) veuille absolument diffequer des cerveaux de géans hauts de douze pieds, et des hommes velus portans queue, pour sonder la nature de l'intelligence humaine; qu'avec de l'opium et des rêves il modifie l'ame; qu'il fasse maître des anguilles *grasses* d'autres anguilles avec de la farine délayée, et des poissons avec des grains de blé. (*bb*) Nous prenons cette occasion de divertir monsieur l'inquisiteur.

8°. Mais monsieur l'inquisiteur ne rira plus quand il verra que tout le monde peut devenir prophète; car l'auteur ne trouve pas plus de difficulté à voir l'avenir que le passé. Il avoue (*cc*) que les raisons en faveur de l'astrologie judiciaire sont aussi fortes que les raisons contr'elle. Ensuite il assure (*dd*) que les perceptions du passé, du présent et de l'avenir, ne diffèrent (*ee*) que par le degré d'activité de l'ame. Il espère qu'un peu plus de chaleur et d'*exaltation* dans l'imagination pourra servir à montrer l'avenir, comme la mémoire montre le passé.

Nous jugeons unanimement que sa cervelle est fort exaltée, et qu'il va bientôt prophétiser. Nous ne savons pas encore s'il sera des grands ou des petits prophètes; mais nous craignons fort qu'il ne soit prophète de malheur, puisque dans son traité du *bonheur même*, il ne parle que d'affliction: il dit (*ff*) sur-tout que tous les

(*aa*) Pages 232 et 233.
(*bb*) Page 141.
(*cc*) Page 147.
(*dd*) Page 151.
(*ee*) Page 154.
(*ff*) Page 9.

fous ſont malheureux. Nous ſelons à tous ceux qui le ſont un compliment de condoléance ; mais ſi ſon ame exaltée a vu l'avenir ; n'y a-t-elle pas vu un peu de ridicule ? . . . .

9°. Il nous paraît avoir quelque envie d'aller aux terres auſtrales, (*gg*) quoiqu'en liſant ſon livre on ſoit tenté de croire qu'il en revient ; cependant il ſemble ignorer qu'on connaît il y a long-temps la terre de *Fréderic Henri*, ſituée par-delà le quarantième degré de latitude méridionale ; mais nous l'avertiſſons que ſi, au lieu d'aller aux terres auſtrales, il prétend (*hh*) naviger tout droit directement ſous le pôle arctique, perſonne ne s'embarquera avec lui.

10°. Il doit encore être aſſuré qu'il lui ſera difficile de faire, comme il le prétend, (*ii*) un trou qui aille juſqu'au centre de la terre, (où il veut apparemment ſe cacher de honte d'avoir avancé de telles choſes.) Ce trou exigerait qu'on excavât au moins trois ou quatre cents lieues de pays, ce qui pourrait déranger le ſyſtème de la balance de l'Europe.

Pour concluſion nous prions M. le docteur *Akakia* de lui preſcrire des tiſanes rafraîchiſſantes ; nous l'exhortons à étudier dans quelque univerſité, et à y être modeſte.

Si jamais on envoie quelques phyſiciens vers la Finlande, pour vérifier, s'il ſe peut, par quelques meſures ce que *Newton* a découvert par la ſublime théorie de la gravitation et des forces centrifuges, s'il eſt nommé de ce voyage,

(*gg*) Page 172. (*hh*) Page 174. (*ii*) Page 186.

qu'il ne cherche point continuellement à s'élever au-dessus de ses compagnons ; qu'il ne se fasse point peindre seul applatissant la terre, ainsi qu'on peint *Atlas* portant le ciel, comme si l'on avait changé la face de l'univers, pour avoir été se réjouir dans une ville où il y a garnison suédoise ; qu'il ne cite pas à tout propos le cercle polaire.

Si quelque compagnon d'étude vient lui proposer avec amitié un avis différent du sien, s'il lui fait confidence qu'il s'appuie sur l'autorité de *Leibnitz* et de plusieurs autres philosophes ; s'il lui montre en particulier une lettre de *Leibnitz* qui contredise formellement notre candidat, que ledit candidat n'aille pas s'imaginer sans réflexion, et crier par-tout qu'on a forgé une lettre de *Leibnitz* pour lui ravir la gloire d'être un original.

Qu'il ne prenne pas l'erreur où il est tombé sur un point de dynamique, absolument inutile dans l'usage, pour une découverte admirable.

Si ce camarade après lui avoir communiqué plusieurs fois son ouvrage, dans lequel il le combat avec la discrétion la plus polie, et avec éloge, l'imprime de son consentement, qu'il se garde bien de vouloir faire passer cet ouvrage de son adversaire pour un crime de lèse-majesté académique.

Si ce camarade lui a avoué plusieurs fois qu'il tient la lettre de *Leibnitz*, ainsi que plusieurs autres, d'un homme mort il y a quelques années, que le candidat n'en tire pas avantage avec malignité, qu'il ne se serve pas à-peu-près

des mêmes artifices dont quelqu'un (*kk*) s'eſt ſervi contre les *Mairan*, les *Caſſini* et d'autres vrais philoſophes; qu'il n'exige jamais, dans une diſpute frivole, qu'un mort reſſuſcite pour rapporter la minute inutile d'une lettre de *Leibnitz*, et qu'il réſerve ce miracle pour le temps où il prophétiſera; qu'il ne compromette perſonne dans une querelle de néant, que la vanité veut rendre importante; et qu'il ne faſſe point intervenir les dieux dans la guerre des rats et des grenouilles. Qu'il n'écrive point lettres ſur lettres à une grande princeſſe, pour forcer au ſilence ſon adverſaire, et pour lui lier les mains, afin de l'aſſaſſiner à loiſir. (*ll*)

Que dans une miſérable diſpute ſur la dynamique il ne faſſe point ſommer, par un exploit académique, un profeſſeur de comparaître dans un mois; qu'il ne le faſſe point condamner par contumace, comme ayant attenté à ſa gloire, comme forgeur de lettres et fauſſaire, ſur-tout quand il eſt évident que les lettres de *Leibnitz* ſont de *Leibnitz*, et qu'il eſt prouvé que les lettres ſous le nom d'un préſident n'ont pas été plus reçues de ſes correſpondans que lues du public.

Qu'il ne cherche point à interdire à perſonne la liberté d'une juſte défenſe; qu'il penſe qu'un

(*kk*) L'homme en queſtion avait fort tourmenté à Paris MM. de *Mairan* et *Caſſini*.

(*ll*) Il écrivit deux lettres à madame la princeſſe d'Orange, pour la ſupplier d'impoſer ſilence à ſon adverſaire M. *Koenig*, bibliothécaire de cette princeſſe, lequel il avait fait condamner comme fauſſaire.

homme qui a tort, et qui veut déshonorer celui qui a raiſon, ſe déshonore ſoi-même.

Qu'il croie que tous les gens de lettres ſont égaux, et il gagnera à cette égalité.

Qu'il ne s'aviſe jamais de demander qu'on n'imprime rien ſans ſon ordre.

Nous finiſſons par l'exhorter à être docile, à faire des études ſérieuſes, et non des cabales vaines; car ce qu'un ſavant gagne en intrigues, il le perd en génie, de même que dans la mécanique, ce qu'en gagne en temps on le perd en forces. On n'a vu que trop ſouvent des jeunes gens qui ont commencé par donner de grandes eſpérances et de bons ouvrages, finir enfin par n'écrire que des ſottiſes, parce qu'ils ont voulu être des courtiſans habiles au lieu d'être d'habiles écrivains, parce qu'ils ont ſubſtitué la vanité à l'étude, et la diſſipation qui affaiblit l'eſprit au recueillement qui le fortifie; on les a loués, et ils ont ceſſé d'être louables; on les a récompenſés, et ils ont ceſſé de mériter des récompenſes; ils ont voulu paraître, et ils ont ceſſé d'être: car lorſque dans un auteur une *ſomme* d'erreurs eſt égale à une *ſomme* de ridicules, *le néant vaut ſon exiſtence.* (*mm*)

Ce remède benin fit un effet contraire à celui que toutes les facultés eſpéraient, comme il arrive aſſez ſouvent. La bile du natif de St Malo en fut exaltée encore plus que ſon ame; il fit brûler impitoyablement l'ordonnance du

(*mm*) L'auteur en queſtion avait écrit que, ſuppoſé qu'un homme ait éprouvé autant de mal que de bien, le néant vaut ſon être.

médecin, et le mal empira : il persista dans le dessein de faire ses expériences, et tint à cet effet la mémorable séance dont nous allons donner un récit fidelle.

Séance mémorable.

Le premier des kalendes d'octobre 1751, s'assemblèrent extraordinairement les sages sous la direction du très-sage président. Chacun ayant pris place, le président prononça l'éloge d'un membre de la compagnie *meuri* (*nn*) depuis peu, (*) parce qu'on n'avait pas eu la précaution de lui boucher les pores, et de le conserver comme un œuf frais selon la nouvelle méthode ; il prouva que son médecin l'avait tué pour avoir aussi négligé de le traiter suivant les lois de la force centrifuge ; et il conclut que le médecin serait reprimandé et point payé. Il finit en glissant, selon sa coutume modeste, quelques mots sur lui-même ; ensuite on procéda avec grand appareil à la vérification des expériences par lui proposées à tous les savans de l'Europe étonnée.

(*oo*) En premier lieu, deux médecins produisirent chacun un malade enduit de poix résine, et deux chirurgiens leur percèrent les cuisses et les bras avec de longues aiguilles. Aussitôt les patiens qui à peine pouvaient remuer auparavant, se mirent à courir et à crier de toutes leurs forces ; et le secrétaire en chargea ses registres.

(*nn*) Pag. 76. Voyez les lettres de M. le président.
(*) C'est-à-dire décédé.
(*oo*) Page 206.

(*pp*) L'apothicaire approcha avec un grand pot d'opium, et le plaça sur un volume de la composition du président pour en redoubler la force, et on en fit prendre une dose à un jeune homme vigoureux. Et voici, au grand étonnement de tout le monde, qu'il s'endormit; et dans son sommeil il eut un rêve heureux qui fit peur aux dames accourues à cette solennité; et la nature de l'ame fut parfaitement connue comme monsieur le président l'avait très-bien deviné.

Ensuite se présentèrent tous les manœuvres de la ville pour faire vite un trou qui allât jusqu'au centre de la terre, selon les ordres précis de M. le président. (*qq*) Sa vue portait jusque-là; mais comme l'opération était un peu longue, on la remit à une autre fois; et monsieur le secrétaire perpétuel donna rendez-vous aux ouvriers avec les maçons de la tour de Babel.

Aussitôt après, le président ordonna qu'on frétât un vaisseau pour diffequer des géans et des hommes velus à longue queue aux terres australes: (*rr*) il déclara qu'il ferait lui-même du voyage, et qu'il irait respirer son air natal: sur quoi toute l'assemblée battit des mains.

On procéda ensuite par son ordre, et selon ses principes à l'accouplement d'un coq d'inde et d'une mule dans la cour de l'académie; et tandis que le poëte du corps composait leur épithalame, le président, qui est galant, fit servir aux dames une superbe collation, composée de pâtés d'anguilles, (*ss*) toutes les unes dans les autres,

(*pp*) Page 223. (*qq*) Page 174. (*rr*) Page 172.
(*ss*) Pages 143 et 180.

et nées subitement par un mélange de farine délayée. Il y avait de grands plats de poissons qui se formaient sur le champ de grains de blé germé, à quoi les dames prirent un singulier plaisir. Le *président*, ayant bu un verre de rogum, démontra à l'assemblée qu'il était aussi aisé à l'ame de voir l'avenir que le passé ; et alors il se frotta les lèvres avec sa langue, remua long-temps la tête, exalta son imagination, et prophétisa. On ne donne point ici sa prophétie, qui se trouvera toute entière dans l'almanach de l'académie.

La séance se termina par un discours très-éloquent que prononça le secrétaire perpétuel: *Il n'y a qu'un Erasme*, lui dit-il, *qui dût faire votre éloge ;* ensuite il éleva la monade du président jusqu'aux nues, ou du moins jusqu'aux brouillards. Il le mit hardiment à côté de *Cyrano de Bergerac.* On lui érigea un trône de vessies, et il partit le lendemain pour la Lune, où *Astolphe* retrouva, dit-on, ce que le président a perdu.

— Le natif de St Malo ne partit point pour la Lune, comme il le croyait, il se contentait d'y aboyer. Le bon docteur *Akakia*, voyant que le mal empirait, imagina avec quelques-uns de ses confrères d'adoucir l'âcreté des humeurs, en réconciliant le président avec le docteur helvétien qui lui avait tant déplu, en lui montrant sa mesure. Le médecin, croyant que l'antipathie était un mal qu'on pouvait guérir, proposa donc le traité de paix suivant.

TRAITÉ DE PAIX

Conclu entre M. le préſident et M. le Profeſſeur. (*)

Le premier Janvier 1753.

TOUTE l'Europe ayant été en alarmes dans la dangereuſe querelle ſur une formule d'algèbre, etc. les deux parties principalement intéreſſées dans cette guerre, voulant prévenir une effuſion d'encre inſupportable à la longue à tous les lecteurs, ſont enfin convenues d'une paix philoſophique en la manière qui ſuit:

Le préſident s'eſt tranſporté au lieu de ſa préſidence, et a dit devant ſes pairs:

1°. Ayant eu le temps de reconnaître notre mépriſe, nous prions M. le profeſſeur d'oublier tout le paſſé. Nous ſommes très-fâchés d'avoir fait beaucoup de bruit pour peu de choſe, et d'avoir déclaré fauſſaire un grave profeſſeur qui n'a jamais rien ſuppoſé que des monades et l'harmonie préétablie.

2°. Nous avons ſigné des lettres patentes, ſcellées de notre grand ſceau, par leſquelles nous rendons à la république des lettres la liberté; et nous déclarons qu'il ſera déſormais permis d'écrire contre notre ſentiment, ſans être réputé malhonnête homme.

3°. Nous demandons pardon à DIEU d'avoir prétendu qu'il n'y a de preuve de ſon exiſtence que dans A plus B, diviſé par Z etc. Et ſi contre toute apparence, un raiſonnement de cette eſpèce avait ſéduit quelques-uns de nos lecteurs, nous lui

(*) M. *Kanig*, profeſſeur à la Haye.

donnons un bon conseil, en l'invitant à s'occuper plus utilement, et à revenir des idées qu'il aurait pu prendre sur cette matière à laquelle nous n'entendons rien. Messieurs les inquisiteurs, qui ne l'entendent pas plus que nous, voudront bien à cet égard ne pas nous juger à toute rigueur.

4°. Nous permettons dorénavant à tous les malades de payer leurs médecins, et aux médecins de traiter de plusieurs maladies; attendu que si un malade, attaqué de la colique, envoyait chercher le médecin de la pierre, il se pourrait faire que celui-ci taillât son homme, au lieu de lui donner un lavement: ainsi les choses resteront comme elles étaient.

5°. Nous déclarons que, quand nous avons proposé d'établir une ville latine, nous avons bien prévu à la vérité qu'il faudrait que les cuisiniers, les blanchisseuses et les balayeurs des rues fussent préalablement le latin, et qu'il se pourrait faire alors que ces personnes voulussent enseigner la grammaire, au lieu de faire la cuisine et de blanchir les chemises, ce qui pourrait causer quelques cabales dangereuses; mais aussi nous avons considéré que les écoliers et les régens pourraient se passer de chemises comme les anciens Romains, et même de cuisinières, et c'est ce que nous examinerons plus à loisir, quand nous aurons appris le latin à fond.

6°. Si jamais nous traitons de l'accouplement et du fœtus, nous promettons d'étudier auparavant l'anatomie, de ne plus recommander l'ignorance aux médecins, de ne plus envier le sort des colimaçons, et de ne plus leur dire ces douce-

paroles: " Innocents colimaçons, recevez, et
" rendez mille fois les coups de ces dards dont la
" nature vous a armés. Ceux qu'elle a réservés
" pour nous sont des soins et des regards; "
attendu que cette phrase est fort mauvaise, et qu'un soin réservé n'est pas un dard; et que ces expressions ne sont point académiques.

7°. Nous ne porterons plus envie aux crapauds, et nous n'en parlerons plus en style de bergerie; vu que *Fontenelle*, que nous avons cru imiter, n'a point chanté les crapauds dans ses Eglogues.

8°. Nous laissons à DIEU le soin de créer les hommes comme bon lui semble, sans jamais nous en mêler; et chacun sera libre de ne pas croire que dans l'utérus l'orteil droit attire l'orteil gauche, ni que la main se mette au bout du bras par attraction.

9°. Si nous allons aux terres australes, nous promettons à l'académie de lui amener quatre géans hauts de douze pieds, et quatre hommes velus avec de longues queues; nous les ferons disséquer tout vivans, sans prétendre pour cela connaître mieux la nature de l'ame que nous ne la connaissons aujourd'hui; mais il est toujours bon, pour le progrès des sciences, d'avoir de grands hommes à disséquer.

10°. Si nous allons tout droit par mer au pôle arctique, nous ne forcerons personne à être du voyage, excepté M. *De*... qui nous a déjà suivi dans des pays à lui inconnus.

11°. A l'égard du trou que nous voulons percer jusqu'au noyau de la terre, nous nous désistons formellement de cette entreprise; car, quoique la

vérité ſoit au fond d'un puits, ce puits ſerait trop difficile à faire. Les ouvriers de la tour de Babel ſont morts. Aucun ſouverain ne veut ſe charger de notre trou, parce que l'ouverture ſerait un peu trop grande, et qu'il faudrait excaver au moins toute l'Allemagne, ce qui porterait un notable préjudice à la balance de l'Europe. Ainſi nous laiſſerons la face du monde telle qu'elle eſt, nous nous défierons de nous-mêmes, toutes les fois que nous voudrons creuſer, et nous nous arrêterons conſtamment à la ſuperficie des choſes.

12°. Nous reconnaiſſons qu'il eſt un peu plus difficile de prédire l'avenir que de ſavoir lire *Tite-Live* ou *Thucydide*. Nous réglerons notre ame, et nous ne l'exalterons plus; nous avouons que nous n'avons pas encore le don de prophétie, quoique nous y ayons beaucoup de diſpoſition, ſi la perſpicacité peut ſervir à prédire; et quand nous avons dit que c'eſt la même choſe de ſavoir l'avenir et le paſſé, nous avons ſeulement donné à entendre que nous ne ſavons ni l'un ni l'autre.

13°. Nous trouvons toujours bon qu'on vive huit à neuf cents ans, en ſe bouchant les pores et les conduits de la reſpiration; mais nous ne ferons cette expérience ſur perſonne, de peur que le patient ne parvienne tout d'un coup à l'âge de la maturité, qui eſt la mort.

14°. Nous nous engageons à ne plus écrire triſtement ſur le bonheur, laiſſant d'ailleurs à chacun la liberté que nous avons déjà accordée de ſe tuer, ou d'être chrétien etc.

15°. Nous ne rabaiſſerons plus tant les Alle-

mands, et nous avouerons que les *Copernic*, les *Kepler*, les *Leibnitz*, les *Wolf*, les *Haller*, les *Gotſchèd* ſont quelque choſe, et que nous avons étudié ſous les *Bernouilli* et nous étudierons encore; et qu'enfin M. le profeſſeur *Euler* qui a bien voulu nous ſervir de lieutenant eſt un très-grand géomètre qui a ſoutenu notre principe par des formules auxquelles nous n'avons rien pu comprendre, mais que ceux qui les entendent nous ont aſſurés être pleines de génie comme tous les autres ouvrages dudit profeſſeur, notre lieutenant.

16°. Et comme nous avons à cœur de faire une paix ſtable et perpétuelle, nous promettons ſolennellement de faire notre poſſible pour ne plus violer, ſoit dans nos raiſonnemens, ſoit dans nos actions; les trois grands principes de la philoſophie germanique, à ſavoir les principes de contradiction, de raiſon ſuffiſante et de continuité; en conſéquence de cet engagement, nous ne nous permettrons plus les contradictions dans nos écrits, et nous tâcherons de mettre de la raiſon et de la ſuite dans notre conduite.

17°. Pour ce qui eſt de M. *Wolf*, notre grand émule, comme ſes ouvrages ſont volumineux, et que nous ne liſons rien, nous ne ſaurions prendre la réſolution d'en examiner le contenu, pour nous autoriſer à pouvoir en décider. Ainſi nous nous réſervons toujours la prérogative que nous croyons dûe à un préſident d'académie, de pouvoir ſtatuer librement du mérite des livres de ſcience, ſans ſe donner la peine de les étudier.

18°. Néanmoins pour donner encore en ceci

une

une marque de notre condescendance, nous exhorterons les jeunes gens qui dépendent de nous, à lire les livres de M. *Wolf*, avant que de les mépriser; et pour leur en donner l'exemple, nous entreprendrons nous-mêmes d'étudier la *petite* logique de cet allemand, d'autant qu'au régiment où nous servions en France dans notre jeunesse, nous n'avons point eu d'occasion d'entendre parler de ces choses-là.

19°. Enfin pour donner la plus grande preuve possible du désir sincère que nous avons de rendre le repos à l'Europe littéraire, nous consentons que notre ennemi capital, M. de *Voltaire*, soit compris dans le présent traité de paix, nonobstant les puissantes raisons que nous aurions pour l'en excepter. Pourvu donc qu'il s'engage de ne plus nous mettre ni dans sa prose ni dans ses vers, nous promettons de ne plus cabaler contre lui; de ne plus nous servir de l'exécuteur de la haute justice pour nous venger de ses plaisanteries; de ne plus le menacer de notre bras plutôt que de notre esprit; de ne plus prétendre qu'il tremble tant qu'il n'aura pas la fièvre, et enfin d'abandonner *la Beaumelle* à sa justice.

Ce beau et sage discours fini, M. le secrétaire perpétuel lut à haute voix la déclaration de M. le professeur *Kœnig*, laquelle contenait en substance:

1°. Qu'ayant travaillé toute sa vie à soumettre son imagination à l'empire de la raison, il se concevait incapable de concevoir des idées aussi brillantes que l'étaient celles que le génie de M. le président avait enfantées dans ses lettres,

qu'il lui cédait la palme, et qu'il se reconnaîtrait toujours son inférieur à cet égard.

2°. Mais que pour épargner dorénavant à M. le président des soupçons désagréables, il serait plus circonspect dans ses citations; qu'il n'avancerait aucun fait relatif aux sciences, sans pouvoir le prouver par la signature d'un notaire juré et quatre témoins, gens de bonne vie; que dans les dissertations sur le minimum de l'action, il ne rapporterait plus des fragmens de lettres sans en avoir en main les originaux; qu'aussi pour faciliter le présent accommodement, il passerait à M. le président le principe *qu'un écrit dont on ne peut pas produire l'original est un écrit forgé*; sans le soupçonner pour cela de manquer de foi aux livres de notre sainte religion.

3°. Que pour le bien de la paix, et comme un équivalent de l'honneur d'être de l'académie de Berlin, (auquel ce professeur s'était vu obligé de renoncer) il accepterait une profession de philosophie dans la ville latine que M. le président voulait fonder, dès qu'il saurait qu'on y aurait commencé à prêcher, à plaider et à jouer la comédie en latin, et qu'en ce cas il s'appliquerait de toutes ses forces à parler et à écrire dans le style des *epistolæ obscurorum virorum*, afin d'y établir autant qu'il sera possible une latinité que M. le président puisse entendre.

4°. Qu'en attendant il mettrait une monade ou être simple à côté de chaque géant que M. le président apporterait à l'académie; qu'on disséquerait les uns et les autres pour voir si c'est dans

ceux-ci ou dans celles-là que l'on peut découvrir le plus facilement la nature de l'ame.

5°. Qu'au surplus il consentait de grand cœur que tout le reste fût déclaré comme non avenu; que les combattans des deux partis sans exception avouassent de bonne foi que chacun a été trop loin des deux côtés, et qu'ils auraient dû commencer par où le public finit; c'est-à-dire par rire.

— L'académie ayant entendu avec admiration le présent traité, elle a applaudi à tous ses articles, et en a garanti l'exécution: et afin que les fruits de cette heureuse réunion se fissent sentir par toute l'Europe, elle a voulu qu'il fût stipulé que tous les gens de lettres vivraient désormais en frères, à compter du jour où toutes les femmes qui prétendent à la beauté seraient sans jalousie.

Le tout ayant été ratifié convenablement, on devait chanter un *Te Deum*, mis en musique par un *français*, et exécuté par des *italiens*; et célébrer une grand'messe, où un jésuite officierait, ayant un calviniste pour diacre et un janséniste pour sous-diacre; et la paix eût été générale dans toute la chrétienté.

— Qui aurait cru qu'un projet de paix si raisonnable n'eût pas été accepté par M. le président? mais sur le point de signer et d'en remplir tous les articles, sa mélancolie et sa philocratie redoublèrent avec des symptômes violens. Il s'emporta contre son bon médecin *Akakia*, qui était alors malade lui-même dans la cité de Leipsick en Germanie, et il lui écrivit une lettre fulminante, par laquelle il le menaçait de venir le tuer.

LETTRE
DE M. LE PRESIDENT
A SON MEDECIN AKAKIA.

Je vous déclare que ma santé est assez bonne pour vous venir trouver par-tout où vous ferez, pour tirer de vous la vengeance la plus complète. Rendez grâce au respect et à l'obéissance qui ont jusqu'ici retenu mon bras. Tremblez.

Signé MAUPERTUIS.

Depuis feu M. de *Pourceaugnac*, qui voulait voir son médecin l'épée à la main, il ne s'était jamais trouvé de si méchant malade. Le docteur *Akakia* tout épouvanté eut recours à l'université de Leipsick, et lui présenta la requête ci-jointe.

"Le docteur *Akakia* réfugié dans l'université de Leipsick, où il a cherché un asile contre les attentats d'un lapon natif de St Malo, qui veut absolument le venir assassiner dans les bras de ladite université, supplie instamment messieurs les docteurs et écoliers de s'armer contre ce barbare de leurs écritoires et canifs. Il s'adresse particulièrement à ses confrères; il espère qu'ils purgeront ledit sauvage dès qu'il paraîtra, qu'ils évacueront toutes ses humeurs peccantes, et qu'ils conserveront par leur art ce qui peut rester de raison à ce cruel lapon, et de vie à leur confrère le bon *Akakia*, qui se recommande à leurs soins. Il prie messieurs les apothicaires de ne se pas oublier en cette occasion."

En vertu de cette requête, l'université donna un décret, par lequel le natif de St Malo devait être arrêté aux portes de la ville, lorsqu'il viendrait pour exécuter son dessein parricide contre le bon *Akakia*, qui lui avait servi de père.

Voici les ordres précis de l'université, tels qu'on les trouvera dans les *Acta eruditorum*.

EXTRAIT

DU JOURNAL DE LEIPSICK,

intitule: Der Hofmeiſter.

Un quidam ayant écrit une lettre à un habitant de Leipſick, par laquelle il menace ledit habitant de l'aſſaſſiner, et les aſſaſſinats étant viſiblement contraires aux priviléges de la foire, on prie tous et un chacun de donner connaiſſance dudit quidam, quand il ſe préſentera aux portes de Leipſick. C'eſt un philoſophe qui marche en raiſon compoſée de l'air diſtrait et de l'air précipité, l'œil rond et petit, et la perruque de même, le nez écraſé, la phyſionomie mauvaiſe, ayant le viſage plein et l'eſprit plein de lui-même, portant toujours ſcalpel en poche pour diſſéquer les gens de haute taille. Ceux qui en donneront connaiſſance auront mille ducats de récompenſe aſſignés ſur les fonds de la ville latine que ledit quidam fait bâtir, ou ſur la première comète d'or et de diamant qui doit tomber inceſſamment ſur la terre ſelon les prédictions dudit quidam philoſophe et aſſaſſin.

Cependant le médecin *Akakia* ne différa pas à faire réponſe à ſon malade, et il tâcha encore de lui remettre l'eſprit par cette lettre amiable.

LETTRE
DU DOCTEUR AKAKIA AU NATIF DE St MALO.

MONSIEUR LE PRESIDENT,

J'AI reçu la lettre dont vous m'honorez ; vous m'apprenez que vous vous portez bien, que vos forces ſont entièrement revenues, et vous me menacez de venir m'aſſaſſiner, ſi je publie la lettre de *la Beaumelle*. Quelle ingratitude envers votre pauvre médecin *Akakia* ! vous ne vous contentez pas d'ordonner qu'on ne paye point ſon médecin, vous voulez le tuer ! Ce procédé n'eſt ni d'un préſident d'académie ni d'un bon chrétien, tel que vous êtes. Je vous fais mon compliment ſur votre bonne ſanté ; mais je n'ai pas tant de force que vous. Je ſuis au lit depuis quinze jours, et je vous prie de différer la petite expérience de phyſique que vous voulez faire. Vous voulez peut-être me diſſéquer ; mais ſongez que je ne ſuis pas un géant des terres auſtrales, et que mon cerveau eſt ſi petit que la découverte de ſes fibres ne vous donnera aucune nouvelle notion de l'ame. De plus, ſi vous me tuez, ayez la bonté de vous ſouvenir que M. de *la Beaumelle* m'a promis de *me pourſuivre juſqu'aux enfers* ; il ne manquera pas de m'y aller chercher : quoique le trou qu'on doit creuſer par votre ordre juſqu'au centre de la terre, et qui doit mener tout droit en enfer, ne ſoit pas encore commencé, il y a d'autres moyens d'y aller, et il ſe trouvera que je ſerai mal mené dans l'autre monde, comme vous m'avez perſécuté dans celui-ci.

Voudriez-vous, Monſieur, pouſſer l'animoſité ſi loin ? ayez encore la bonté de faire une petite attention. Pour peu que vous vouliez exalter votre ame pour voir clairement l'avenir, vous verrez que ſi vous venez m'aſſaſſiner à Leipſick, où vous n'êtes pas plus aimé qu'ailleurs, et où votre lettre eſt dépoſée, vous courrez quelque riſque

d'être pendu, ce qui avancerait trop le moment de votre maturité, et ferait peu convenable à un préſident d'académie. Je vous conſeille de faire d'abord déclarer la lettre de *la Beaumelle* forgée et attentatoire à votre gloire dans une de vos aſſemblées; après quoi il vous ſera plus permis peut-être de me tuer comme perturbateur de votre amour-propre.

Au reſte, je ſuis encore bien faible, vous me trouverez au lit, et je ne pourrai que vous jeter à la tête ma ſeringue et mon pot de chambre; mais, dès que j'aurai un peu de force, je ferai charger mes piſtolets *cum pulvere pyrio*; et en multipliant la maſſe par le quarré de la viteſſe juſqu'à ce que l'action et vous ſoyez réduits à zéro, je vous mettrai du plomb dans la cervelle, elle paraît en avoir beſoin.

Il ſera triſte pour vous que les Allemands que vous avez tant vilipendés aient inventé la poudre, comme vous devez vous plaindre qu'ils aient inventé l'imprimerie.

Adieu, mon cher préſident. AKAKIA.

POST-SCRIPTUM.

Comme il y a ici cinquante à ſoixante perſonnes qui ont pris la liberté de ſe moquer prodigieuſement de vous, elles demandent quel jour vous prétendez les aſſaſſiner.

— On avait eſpéré que ce dernier cordial pourrait enfin opérer ſur l'eſprit revêche du natif de St Malo, qu'il ſe déſiſterait de ſes expériences cruelles, qu'il ne perſécuterait plus les Suiſſes ni les *Akakia*, qu'il laiſſerait les Allemands en repos, et qu'il pourrait même un jour, quand il ſerait parfaitement rétabli, rire des ſymptômes de la maladie.

Mais le médecin *Akakia*, en homme prudent, voulut ménager encore la délicateſſe du natif de St Malo; et en s'adreſſant humblement au ſecrétaire éternel de l'académie dudit malouin, il lui écrivit ainſi:

M. LE SECRETAIRE ETERNEL,

JE vous envoie l'arrêt de mort que le préſident a prononcé contre moi, avec mon appel au public et les

témoignages de protection que m'ont donnés tous les médecins et tous les apothicaires de Leipsick. Vous voyez que M. le président ne se borne pas aux expériences qu'il projette dans les terres australes, et qu'il veut absolument séparer dans le Nord mon ame d'avec mon corps. C'est la première fois qu'un président a voulu tuer un de ses conseillers. Est-ce-là *le principe de la moindre action* ? quel terrible homme que ce président ! il déclare faussaire à-gauche, il assassine à droite, et il prouve DIEU par A, plus B, divisé par Z; franchement on n'a rien vu de pareil. J'ai fait, Monsieur, une petite réflexion, c'est que, quand le président m'aura tué, disséqué et enterré, il faudra faire mon éloge à l'académie selon la louable coutume. Si c'est lui qui s'en charge, il ne sera pas peu embarrassé. On sait comme il l'a été avec feu M. le maréchal *Schmettau*, auquel il avait fait quelque peine pendant sa vie. Si c'est vous, Monsieur, qui faites mon oraison funèbre, vous y serez tout aussi empêché qu'un autre. Vous êtes prêtre, et je suis profane; vous êtes calviniste, et je suis papiste; vous êtes auteur, et je le suis aussi; vous vous portez bien, et je suis médecin. Ainsi, Monsieur, pour esquiver l'oraison funèbre, et pour mettre tout le monde à son aise, laissez-moi mourir de la main cruelle du président, et rayez-moi du nombre de vos élus. Vous sentez bien d'ailleurs qu'étant condamné à mort par son arrêt, je dois être préalablement dégradé. Retranchez-moi donc, Monsieur, de votre liste; mettez-moi avec le faussaire *Kœnig*, qui a eu le malheur d'avoir raison. J'attendrai patiemment la mort avec ce coupable :

..... *Paritercque jacentes*
Ignovere diis.

Je suis métaphysiquement,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

AKAKIA.

RE-

REFLEXIONS

POUR LES SOTS.

Si le grand nombre gouverné était composé de bœufs, et le petit nombre gouvernant, de bouviers, le petit nombre ferait très-bien de tenir le grand nombre dans l'ignorance.

Mais il n'en est pas ainsi. Plusieurs nations qui long-temps n'ont eu que des cornes, et qui ont ruminé, commencent à parler.

Quand une fois ce temps de penser est venu, il est impossible d'ôter aux esprits la force qu'ils ont acquise; il faut traiter en êtres pensans ceux qui pensent, comme on traite les brutes en brutes.

Il serait impossible aux chevaliers de la Jarretière assemblés à l'hôtel-de-ville de Londres, de faire croire aujourd'hui que *St George* leur patron les regarde du haut du ciel, une lance à la main, monté sur un grand cheval de bataille.

Le roi *Guillaume*, la reine *Anne*, *George I*, *George II* n'ont guéri personne des écrouelles. Autrefois un roi qui aurait refusé de se servir de ce saint privilége, eût révolté la nation; aujourd'hui un roi qui en voudrait user ferait rire la nation entière.

Le fils du grand *Racine*, dans un poëme intitulé *la Grâce*, s'exprime ainsi sur l'Angleterre:

L'Angleterre où jadis brilla tant de lumière,
Recevant aujourd'hui toutes religions,
N'est plus qu'un triste amas de folles visions.

M. *Racine* se trompe ; l'Angleterre fut plongée dans l'ignorance et le mauvais goût jusqu'au temps du chancelier *Bacon*. C'est la liberté de penser qui a fait éclore chez les Anglais tant d'excellens livres ; c'est parce que les esprits ont été éclairés, qu'ils ont été hardis ; c'est parce qu'ils ont été hardis qu'on a donné des prix à ceux qui feraient passer les mers à leurs blés ; c'est cette liberté qui a fait fleurir tous les arts, et qui a couvert l'Océan de vaisseaux.

A l'égard des folles visions que leur reproche l'auteur du poëme sur la grâce, il est vrai qu'ils ont abandonné la dispute sur la grâce efficace et suffisante et concomitante ; mais en récompense ils ont donné les logarithmes, la position de trois mille étoiles, l'aberration de la lumière, la connaissance physique de cette lumière même, le calcul qu'on appelle de l'infini, et la loi mathématique par laquelle tous les globes du monde gravitent les uns sur les autres. Il faut avouer que la sorbonne, quoique très-supérieure, n'a pas encore fait de telles découvertes.

Cette petite envie de se faire valoir en invectivant contre son siècle, en voulant ramener les hommes de la nourriture du pain à celle du gland, en répétant sans cesse et hors de propos de misérables lieux communs, ne fera pas fortune dorénavant.

Il est ridicule de penser qu'une nation éclairée ne soit pas plus heureuse qu'une nation ignorante.

Il est affreux d'insinuer que la tolérance est dangereuse, quand nous voyons à nos portes

l'Angleterre et la Hollande peuplées et enrichies par cette tolérance, et de beaux royaumes dépeuplés et incultes par l'opinion contraire.

La perſécution contre les hommes qui penſent librement ne vient pas de ce qu'on croit ces hommes dangereux ; car aſſurément aucun d'eux n'a jamais ameuté quatre gredins dans la place Maubert, ni dans la grand'ſalle. Aucun philoſophe n'a jamais parlé ni à *Jacques Clément*, ni à *Barrière*, ni à *Châtel*, ni à *Ravaillac*, ni à *Damiens*.

Aucun philoſophe n'a empêché qu'on payât les impôts néceſſaires à la défenſe de l'Etat ; et lorſqu'autrefois on promenait la châſſe de *Ste Geneviève* par les rues de Paris pour avoir de la pluie ou du beau temps, aucun philoſophe n'a troublé la proceſſion ; et quand les convulſionnaires ont demandé les ſaints ſecours, aucun philoſophe ne leur a donné des coups de bûche.

Quand les jéſuites ont employé la calomnie, les confeſſions et les lettres de cachet contre tous ceux qu'ils accuſaient d'être janſéniſtes, c'eſt-à-dire d'être leurs ennemis ; quand les janſéniſtes ſe ſont vengés enſuite comme ils ont pu des inſolentes perſécutions des jéſuites, les philoſophes ne ſe ſont mêlés en aucune façon de ces querelles ; ils les ont rendues mépriſables, et par-là ils ont rendu à la nation un ſervice éternel.

Si une bulle écrite en mauvais latin, et ſcellée de l'anneau du pêcheur, ne décide plus du deſtin d'un Etat ; ſi un légat *du côté* ne vient plus donner des ordres à nos rois et lever des décimes

ſur nos peuples, à qui en a-t-on l'obligation? aux maximes du chancelier de *l'Hoſpital* qui était philoſophe, aux écrits de *Gerſon* qui était auſſi philoſophe, aux lumières de l'avocat-général *Cugnière* qui paſſa pour un philoſophe, et ſur-tout aux ſolides écrits de nos jours qui ont jeté un ſi énorme ridicule ſur la ſottiſe de nos pères, qu'il eſt déſormais impoſſible à leurs enfans d'être auſſi ſots qu'eux.

Les vrais gens de lettres et les vrais philoſophes ont beaucoup plus mérité du genre-humain que les *Orphées*, les *Hercules* et les *Théſées*; car il eſt plus beau et plus difficile d'arracher des hommes civiliſés à leurs préjugés, que de civiliſer des hommes groſſiers, plus rare de corriger que d'inſtituer.

D'où vient donc la rage de quelques bourgeois et de quelques petits écrivains ſubalternes contre les citoyens les plus eſtimables et les plus utiles? c'eſt que ces bourgeois et ces petits écrivains ont bien ſenti dans le fond de leur cœur qu'ils étaient mépriſables aux yeux des hommes de génie, c'eſt qu'ils ont eu la hardieſſe d'être jaloux: un homme accoutumé à être loué dans l'obſcurité de ſon petit cercle, devient furieux quand il eſt mépriſé au grand jour.

Aman voulut faire pendre tous les Juifs, parce que *Mardochée* ne lui avait pas fait la révérence. *Acanthos* voudrait faire brûler tous les ſages, parce qu'un ſage a dit qu'un diſcours d'*Acanthos* ne valait rien. (*)

(*) Mot grec qui ſignifie proprement *flos ſpinoſus*, fleur épineuſe.

O *Acanthos !* fais relier en maroquin les méditations du révérend père *Croiset ;* et s'il paraît un bon livre, cours le dénoncer à ceux qui ne le liront pas ; fais brûler un ouvrage utile, les étincelles t'en fauteront au visage.

EXTRAIT

Du décret de la sacrée congrégation de l'inquisition de Rome, à l'encontre d'un libelle intitulé : Lettres sur le vingtième.

COMME il est clair que le monde va finir, et que l'Antechrist est déjà venu ; ledit Antechrist ayant envoyé déjà plusieurs lettres circulaires à des évêques de France, dans lesquelles il a eu l'audace de les traiter de Français et de sujets du roi, *Satan* s'est joint à l'homme d'iniquité pour achever de placer l'abomination de la désolation dans le lieu saint ; lequel *Satan* a pour cet effet composé et débité un livre digne de lui, livre hérétique, sentant l'hérésie, téméraire et mal-sonnant : il s'efforce d'y prouver que les ecclésiastiques font partie du corps de l'Etat, au lieu d'avouer qu'ils en sont essentiellement les maîtres, ainsi qu'ils l'avaient précédemment enseigné : il avance que ceux qui ont le tiers du revenu de l'Etat doivent au moins le tiers en contribution ; ne se souvenant plus que nos frères sont faits pour avoir tout et ne rien donner. Le susdit livre en outre est notoirement rempli de maximes impies tirées du droit naturel, du droit des gens, des lois fondamentales du royaume, et autres préjugés

pernicieux tendans méchamment à affermir l'autorité royale, à faire circuler plus d'espèces dans le royaume de France, à soulager les pauvres ecclésiastiques jusqu'à présent saintement opprimés par les riches.

A ces causes il a semblé bon au St Esprit et à nous de faire brûler ledit livre en attendant que nous puissions en faire autant de l'éditeur qui a été en cette partie le secrétaire de *Satan :* déclarons au surplus et mandons qu'on ait un soin particulier de nous payer nos annates : condamnons *Satan* à boire de l'eau bénite, à souper tous les vendredis ; et lui enjoignons d'entrer dans le corps de tous ceux qui auront lu son livre. Fait à Rome, dans Ste Marie sans *Minerve*, à vingt-cinq heures du jour, le 20 mai 1750.

Signé COGLIONE - COGLIONACCIO, *cardinal président.* Et plus bas, CAZZO-CULO *secrétaire du saint - office.* (1)

(1) Voyez dans le premier volume de politique, l'ouvrage intitulé : *La voix du sage et du peuple.*

FEMMES,

SOYEZ SOUMISES A VOS MARIS.

L'ABBÉ de *Châteauneuf* me contait un jour, que madame la maréchale de *Grancey* était fort impérieuse; elle avait d'ailleurs de très-grandes qualités. Sa plus grande fierté consistait à se respecter soi-même, à ne rien faire dont elle pût rougir en secret; elle ne s'abaissa jamais à dire un mensonge: elle aimait mieux avouer une vérité dangereuse que d'user d'une dissimulation utile; elle disait que la dissimulation marque toujours de la timidité. Mille actions généreuses signalèrent sa vie; mais quand on l'en louait, elle se croyait méprisée; elle disait: " Vous pensez donc que ces actions " m'ont coûté des efforts. " Ses amans l'adoraient, ses amis la chérissaient, et son mari la respectait.

Elle passa quarante années dans cette dissipation et dans ce cercle d'amusemens qui occupent sérieusement les femmes, n'ayant jamais rien lu que les lettres qu'on lui écrivait, n'ayant jamais mis dans sa tête que les nouvelles du jour, les ridicules de son prochain et les intérêts de son cœur. Enfin quand elle se vit à cet âge où l'on dit que les belles femmes qui ont de l'esprit passent d'un trône à l'autre, elle voulut lire. Elle commença par les tragédies de *Racine*, et fut étonnée de sentir en les lisant encore plus de plaisir qu'elle n'en avait éprouvé à la représentation: le bon goût qui se déployait en elle lui fesait discerner

que cet homme ne disait jamais que des choses vraies et intéressantes, qu'elles étaient toutes à leur place, qu'il était simple et noble, sans déclamation, sans rien de forcé, sans courir après l'esprit; que ses intrigues, ainsi que ses pensées, étaient toutes fondées sur la nature: elle retrouvait dans cette lecture l'histoire de ses sentimens et le tableau de sa vie.

On lui fit lire *Montagne*: elle fut charmée d'un homme qui faisait conversation avec elle, et qui doutait de tout. On lui donna ensuite les grands hommes de *Plutarque*: elle demanda pourquoi il n'avait pas écrit l'histoire des grandes femmes.

L'abbé de *Châteauneuf* la rencontra un jour toute rouge de colère. Qu'avez-vous donc, Madame? lui dit-il. J'ai ouvert par hasard, répondit-elle, un livre qui traînait dans mon cabinet; c'est, je crois, quelque recueil de lettres; j'y ai vu ces paroles: *Femmes, soyez soumises à vos maris*; j'ai jeté le livre.

Comment, Madame? savez-vous bien que ce sont les épîtres de *St Paul*?

Il ne m'importe de qui elles sont, l'auteur est très-impoli. Jamais M. le maréchal ne m'a écrit dans ce style; je suis persuadée que votre *St Paul* était un homme très-difficile à vivre: était-il marié?

Oui, Madame.

Il fallait que sa femme fût une bien bonne créature; si j'avais été la femme d'un pareil homme, je lui aurais fait voir du pays. *Soyez soumises à vos maris!* Encore s'il s'était contenté de dire:

Soyez douces, complaisantes, attentives et économes, je dirais, voilà un homme qui sait vivre; et pourquoi soumises, s'il vous plaît? Quand j'épousai M. de *Grancey*, nous nous promîmes d'être fidelles: je n'ai pas trop gardé ma parole, *ni* lui la sienne; mais ni lui ni moi ne promîmes d'obéir. Sommes-nous donc des esclaves? N'est-ce pas assez qu'un homme, après m'avoir épousée, ait le droit de me donner une maladie de neuf mois, qui quelquefois est mortelle? N'est-ce pas assez que je mette au jour avec de très-grandes douleurs un enfant qui pourra me plaider quand il sera majeur? Ne suffit-il pas que je sois sujette tous les mois à des incommodités très-désagréables pour une femme de qualité, et que pour comble, la suppression d'une de ces douze maladies par an soit capable de me donner la mort, sans qu'on vienne me dire encore: *Obéissez?*

Certainement la nature ne l'a pas dit; elle nous a fait des organes différens de ceux des hommes; mais en nous rendant nécessaires les uns aux autres, elle n'a pas prétendu que l'union formât un esclavage. Je me souviens bien que *Molière* a dit:

Du côté de la barbe est la toute-puissance.

Mais voilà une plaisante raison pour que j'aie un maître! quoi, parce qu'un homme a le menton couvert d'un vilain poil rude, qu'il est obligé de tondre de fort près, et que mon menton est né rasé, il faudra que je lui obéisse très-humblement? Je sais bien qu'en général les hommes ont les

muſcles plus forts que les nôtres, et qu'ils peuvent donner un coup de poing mieux appliqué: j'ai bien peur que ce ne ſoit-là l'origine de leur ſupériorité.

Ils prétendent avoir auſſi la tête mieux organiſée, et en conſéquence ils ſe vantent d'être plus capables de gouverner; mais je leur montrerai des reines qui valent bien des rois. On me parlait ces jours paſſés d'une princeſſe allemande, qui ſe lève à cinq heures du matin pour travailler à rendre ſes ſujets heureux, qui dirige toutes les affaires, répond à toutes les lettres, encourage tous les arts, et qui répand autant de bienfaits qu'elle a de lumières. Son courage égale ſes connaiſſances; auſſi n'a-t-elle pas été élevée dans un couvent par des imbécilles qui nous apprennent ce qu'il faut ignorer, et qui nous laiſſent ignorer ce qu'il faut apprendre. Pour moi, ſi j'avais un état à gouverner, je me ſens capable d'oſer ſuivre ce modèle.

L'abbé de *Châteauneuf*, qui était fort poli, n'eut garde de contredire madame la maréchale.

A propos, dit-elle, eſt-il vrai que *Mahomet* avait pour nous tant de mépris, qu'il prétendait que nous n'étions pas dignes d'entrer en paradis, et que nous ne ſerions admiſes qu'à l'entrée? En ce cas, dit l'abbé, les hommes ſe tiendront toujours à la porte. Mais conſolez-vous, il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'on dit ici de la religion mahométane. Nos moines ignorans et méchans nous ont bien trompés, comme le dit mon frère, qui a été douze ans ambaſſadeur à la Porte,

Quoi ! il n'eſt pas vrai, Monſieur, que *Mahomet* ait inventé la pluralité des femmes, pour mieux s'attacher les hommes ? Il n'eſt pas vrai que nous ſoyons eſclaves en Turquie, et qu'il nous ſoit défendu de prier DIEU dans une moſquée ? — Pas un mot de tout cela, Madame. *Mahomet*, loin d'avoir imaginé la polygamie, l'a réprimée et reſtreinte. Le ſage *Salomon* poſſédait ſept cents épouſes. *Mahomet* a réduit ce nombre à quatre ſeulement. Meſdames iront en paradis tout comme meſſieurs, et ſans doute on y fera l'amour, mais d'une autre manière qu'on ne le fait ici ; car vous ſentez bien que nous ne connaiſſons l'amour dans ce monde que très-imparfaitement.

Hélas, vous avez raiſon, dit la maréchale : l'homme eſt bien peu de choſe.

Mais, dites-moi, votre *Mahomet* a-t-il ordonné que les femmes fuſſent ſoumiſes à leurs maris ?

Non, Madame, cela ne ſe trouve point dans l'Alcoran.

Pourquoi donc ſont-elles eſclaves en Turquie ?

Elles ne ſont point eſclaves, elles ont leurs biens, elles peuvent teſter, elles peuvent demander un divorce dans l'occaſion : elles vont à la moſquée à leurs heures, et à leurs rendez-vous à d'autres heures : on les voit dans les rues avec leurs voiles ſur le nez, comme vous aviez votre maſque il y a quelques années. Il eſt vrai qu'elles ne paraiſſent ni à l'opéra ni à la comédie ; mais, c'eſt parce qu'il n'y en a point. Doutez-vous que ſi jamais dans Conſtantinople, qui eſt la patrie d'*Orphée*, il y avait un opéra, les dames turques ne rempliſſent les premières loges ?

Femmes, soyez soumises à vos maris! disait toujours la maréchale entre ses dents. Ce *Paul* était bien brutal.

Il était un peu dur, repartit l'abbé, et il aimait fort à être le maître: il traita du haut en-bas *St Pierre* qui était un assez bon homme. D'ailleurs il ne faut pas prendre au pied de la lettre tout ce qu'il dit. On lui reproche d'avoir eu beaucoup de penchant pour le jansénisme. Je me doutais bien que c'était un hérétique, dit la maréchale, et elle se remit à sa toilette.

CONFORMEZ-VOUS AU TEMPS.

Feu monsieur de *Montampui*, mon bon ami, recteur de l'université de Paris, eut envie un jour d'aller à une représentation de Zaïre, pièce très-sainte, dans laquelle l'héroïne ne donne un rendez-vous que pour se faire baptiser.

Monsieur le recteur n'avait d'autre parti à prendre que celui d'aller en fiacre de son collége à la comédie, vêtu de son habit ordinaire, comme en usent tous les honnêtes gens de Paris; mais il crut, comme le père *Castel*, que l'univers avait les yeux sur lui, et il le crut avec d'autant plus de raison, qu'étant recteur de l'université, il avait, suivant la force du mot, inspection sur l'univers, lequel par conséquent le regardait continuellement. Il sentit que l'univers apprendrait avec étonnement qu'un nommé *Montampui* avait été à la comédie, et que tous les siècles en seraient scandalisés.

Montampui ne voulant ni faire cette peine

à l'univers, ni se priver de la comédie, prit le parti de se déguiser en femme. Il avait dans une vieille armoire un ajustement de sa grand'mère, décédée du temps de la fronde. Le voilà qui s'affuble d'un cotillon de drap rouge, et d'un manteau feuille-morte. Il couvre sa vieille tête de recteur d'une coiffure à triple étage, surmontée d'un gros nœud de rubans rose-sèche.

Une paire d'engageantes rousses et déchirées laisse paraître dans tout leur avantage ses bras quarrés et velus. Notre recteur ainsi troussé sort par une porte secrète du collége, et court à celle de la comédie.

Cette étrange figure attroupa le monde; on eut peu de respect pour madame; elle fut tiraillée, reconnue pour un vilain homme, et menée en prison, où elle demeura jusqu'à ce qu'elle eût avoué qu'elle était recteur de l'université de Paris, la fille aînée de nos rois. Si M. *Montampui* avait eu dans la tête ce bel axiome: *Conformez-vous aux temps*, il n'aurait pas donné cette scène à l'univers.

Ce n'est pas la peine de recommander cette maxime aux courtisans, ils l'ont toujours fidellement observée avec les hommes en place; *serviebant tempori*, comme dit *Tacite*. Les dames et les petits-maîtres ont toujours aussi révéré la mode, et même enchéri sur elle; ce n'est pas à ceux qui vont selon le temps, c'est à ceux que la destinée a mis à la tête des gouvernemens, que s'adresse ce petit discours.

Rois d'Angleterre, vous ne faites plus sem-

blant de guérir des écrouelles, depuis que votre peuple s'eſt aperçu que vous n'êtes pas médecins. La ſociété royale de Londres a vu clairement qu'il n'y a nul rapport phyſique ni métaphyſique entre les prérogatives de la couronne d'Angleterre et des humeurs froides. Vous avez retranché cette cérémonie; vous vous êtes conformés aux temps.

Je ſuis perſuadé qu'il y avait de très-belles lois dans Athènes ſur la récolte du gland, avant que *Triptolème* eût enſeigné aux Grecs à ſemer du blé. Mais quand les Athéniens eurent commencé à manger du pain, et à trouver cette nourriture meilleure que l'autre, alors toutes les lois ſur le gland s'abolirent d'elles-mêmes, et les archontes furent obligés d'encourager l'agriculture.

Archevêques de Naples, le temps viendra où le ſang de monſieur *St Janvier* ou *Gennaro* ne bouillira plus quand on l'approchera de ſa tête. Les gentilshommes napolitains et les bourgeois en ſauront aſſez dans quelques ſiècles, pour conclure que ce tour de paſſe-paſſe ne leur a pas valu un ducat, qu'il eſt abſolument inutile à la proſpérité du royaume et au bien-être des citoyens; que DIEU ne fait point de miracles à jour nommé, qu'il ne change point les lois qu'il a impoſées à la nature. Quand ces notions ſeront deſcendues des nobles aux citadins, et de ceux-ci à la portion du peuple qui eſt capable de raiſon, alors on verra dans Naples ce qu'on vit dans la petite ville Egnatia, où du temps d'*Horace* l'encens brûlait de lui-même, ſans

qu'on l'approchât du feu. *Horace* tourna le miracle en ridicule, et il ne se fit plus. C'est ainsi qu'on s'est défait du saint nombril de JESUS dans la ville de Châlons; c'est ainsi que les miracles sont partis de la moitié de l'Europe avec les reliques. Dès que la raison vient, les miracles s'en vont.

Tribunal ancien ou nouveau, qui siégez dans une grande ville irrégulière, composée de palais et de chaumières, dégoûtante et magnifique, habitée tour à tour par des sauvages, des demi-sauvages, des Welches, des Romains, des Francs, et enfin par des Français, il y a bien long-temps que vous n'avez promené dans les rues la prétendue carcasse de la bergère de Nanterre, et que *Marcel* et *Geneviève* ne se sont rencontrés sur le pont Notre-Dame, pour nous donner de la pluie et du beau temps. Vous avez su que les bons bourgeois de Paris commençaient à soupçonner que ce n'est pas une petite fille de village qui dispose des saisons, mais que le DIEU qui arrangea la matière, et qui forma les élémens, est le seul maître absolu des airs et de la terre; et bientôt *Geneviève*, honorée modestement dans sa nouvelle église, ne partagera plus avec DIEU le domaine suprême de la nature.

Vous ne rendrez plus d'arrêts ni en faveur d'*Aristote*, ni contre l'émétique; on ne vous présentera plus de réquisitoire pour empêcher que l'inoculation ne conserve la vie de nos princes et de nos citoyens: vous vous conformerez aux temps.

Les temps approchent où l'on ſe laſſera d'envoyer de l'argent à trois cents lieues de chez ſoi, pour poſſéder en ſureté dans ſa patrie des prés et des vignes accordés par le ſouverain.

On verra qu'il n'appartient pas plus à un Italien de ſe mêler de ce que penſe un français, qu'il n'appartient à ce français de preſcrire à cet italien ce qu'il doit penſer. On ſentira l'énorme et dangereux ridicule d'avoir dans un Etat un corps conſidérable de citoyens dépendant d'un maître étranger. Ce corps comprendra lui-même qu'il ſerait plus honoré, plus cher à la nation, ſi, réclamant ſon indépendance naturelle, il ceſſait d'employer à ſes dépens une eſpèce de ſimonie pour ſe rendre eſclave. Il ſe fortifiera dans cette idée ſage et noble, par l'exemple d'une île voiſine. Alors vous ferez ſervir votre influence et votre pouvoir à briſer des liens dont la nation s'indigne. Vous vous conformerez aux temps.

Il eſt plus beau, ſans doute, de les préparer que de s'y conformer; car il y a peu de mérite à ſe nourrir des fruits que l'arrière-ſaiſon fait naître; mais c'en eſt un grand de préparer ſa terre, par une ſage culture, à porter de bonne heure les productions dont on n'aurait eu qu'une jouiſſance tardive.

L'opinion gouverne le monde; mais ce ſont les ſages qui à la longue dirigent cette opinion.

Quand ces ſages ont enfin éclairé les hommes, il ne faut pas traiter avec eux, comme on uſait du temps de *Pierre Lombard*, de *Scot* et de *Gilbert de la Porée*.

Une

Une ſociété inſociable, étrangère dans ſa patrie, compoſée de gens de mérite, de ſots, de fanatiques, de fripons, portait d'un bout de l'univers à l'autre l'étendard d'un homme qui prétend commander de droit divin à l'univers; elle avait fabriqué dans un coin, au nom de cet homme, cent et une flèches dont elle perçait dévotement ſes ennemis; elle voulut perſuader que ces flèches étaient d'or, et qu'elles étaient tombées du ciel.

Pour appuyer cette opinion, elle employa une eſpèce de magie. Les incrédules, qui voulaient prouver que ces flèches n'étaient que de plomb, ſe trouvaient tout d'un coup, ſans ſavoir comment, à trois cents, à cinq cents milles de chez eux, ou dans un château voiſin, obſcur et mal meublé, dont ils ne ſortaient point qu'ils n'euſſent ſigné que les cent et une flèches étaient d'un or très-pur.

Vous avez enfin purgé le pays de ces magiciens; vous avez vu de loin le temps où l'exécration publique les aurait exterminés. Non-ſeulement vous vous êtes conformés aux temps, mais vous avez prévenu les temps.

Ne gâtez pas cette bonne œuvre, en écraſant le fanatiſme d'une main, et en pourſuivant la raiſon de l'autre.

Quand vous voyez cette raiſon faire des progrès ſi prodigieux, regardez-la comme une alliée qui peut venir à votre ſecours, et non comme une ennemie qu'il faut attaquer. Croyez qu'à la longue elle ſera plus puiſſante que vous; oſez la chérir, et non la craindre. Conformez-vous aux temps.

DE L'HORRIBLE DANGER DE LA LECTURE.

Nous *Jouſſouf Cherébi*, par la grâce de DIEU, mouphti du St Empire ottoman, lumière des lumières, élu entre les élus, à tous les fidelles qui ces préſentes verront, ſottiſe et bénédiction.

Comme ainſi ſoit que *Saïd Effendi*, ci-devant ambaſſadeur de la ſublime Porte, vers un petit Etat nommé *Frankrom*, ſitué entre l'Eſpagne et l'Italie, a rapporté parmi nous le pernicieux uſage de l'imprimerie, ayant conſulté ſur cette nouveauté nos vénérables frères les cadis et imans de la ville impériale de Stamboul, et ſur-tout les faquirs connus par leur zèle contre l'eſprit, il a ſemblé bon à *Mahomet* et à nous de condamner, proſcrire, anathématiſer ladite infernale invention de l'imprimerie, pour les cauſes ci-deſſous énoncées.

1°. Cette facilité de communiquer ſes penſées tend évidemment à diſſiper l'ignorance, qui eſt la gardienne et la ſauve-garde des Etats bien policés.

2°. Il eſt à craindre que parmi les livres apportés d'Occident, il ne s'en trouve quelques-uns ſur l'agriculture et ſur les moyens de perfectionner les arts mécaniques, leſquels ouvrages pourraient à la longue, ce qu'à DIEU ne plaiſe, réveiller le génie de nos cultivateurs et de nos manufacturiers, exciter leur induſtrie, augmenter leurs richeſſes, et leur inſpirer un jour quelque élé-

vation d'ame, quelque amour du bien public, ſentimens abſolument oppoſés à la ſaine doctrine.

3°. Il arriverait à la fin que nous aurions des livres d'hiſtoire dégagés du merveilleux, qui entretient la nation dans une heureuſe ſtupidité; on aurait dans ces livres l'imprudence de rendre juſtice aux bonnes et aux mauvaiſes actions, et de recommander l'équité et l'amour de la patrie, ce qui eſt viſiblement contraire aux droits de notre place.

4°. Il ſe pourrait dans la ſuite des temps que de miſérables philoſophes, ſous le prétexte ſpécieux, mais puniſſable, d'éclairer les hommes et de les rendre meilleurs, viendraient nous enſeigner des vertus dangereuſes, dont le peuple ne doit jamais avoir de connaiſſance.

5°. Ils pourraient, en augmentant le reſpect qu'ils ont pour DIEU, et en imprimant ſcandaleuſement qu'il remplit tout de ſa préſence, diminuer le nombre des pélerins de la Mecque, au grand détriment du ſalut des ames.

6°. Il arriverait ſans doute qu'à force de lire les auteurs occidentaux qui ont traité des maladies contagieuſes, et de la manière de les prévenir, nous ſerions aſſez malheureux pour nous garantir de la peſte, ce qui ſerait un attentat énorme contre les ordres de la Providence.

A ces cauſes et autres, pour l'édification des fidelles, et pour le bien de leurs ames, nous leur défendons de jamais lire aucun livre, ſous peine de damnation éternelle. Et de peur que la tentation diabolique ne leur prenne de s'inſtruire,

nous défendons aux pères et aux mères d'enseigner à lire à leurs enfans. Et pour prévenir toute contravention à notre ordonnance, nous leur défendons expressément de penser, sous les mêmes peines; enjoignons à tous les vrais croyans de dénoncer à notre officialité quiconque aurait prononcé quatre phrases liées ensemble, desquelles on pourrait inférer un sens clair et net. Ordonnons que dans toutes les conversations on ait à se servir de termes qui ne signifient rien, selon l'ancien usage de la sublime Porte.

Et pour empêcher qu'il n'entre quelque pensée en contrebande dans la sacrée ville impériale, commettons spécialement le premier médecin de sa hautesse, (1) né dans un marais de l'Occident septentrional; lequel médecin ayant déjà tué quatre personnes augustes de la famille ottomane, est intéressé plus que personne à prévenir toute introduction de connaissances dans le pays: lui donnons pouvoir, par ces présentes, de faire

(1) *Van Swieten*, premier médecin de l'impératrice-reine, voulut se mêler de la médecine des ames, et se fit donner l'emploi d'empêcher les bons livres français de pénétrer dans la ville de Vienne. Personne n'eût pu prévoir alors que Vienne donnerait vingt ans après à l'Europe catholique l'exemple de la tolérance, de la liberté de la presse, de la destruction des abus de l'autorité ecclésiastique, enfin de la réforme du clergé.

Les ouvrages de M. de *Voltaire* étaient le principal objet de la sévérité de *Van-Swieten*, qui haïssait l'inoculation encore plus que la philosophie. Cependant plusieurs personnes de la famille impériale étant mortes entre ses mains de la petite vérole, il ne put empêcher que l'inoculation ne s'introduisît sous ses yeux dans le palais de Vienne, ainsi que les lumières qui ont produit une si étonnante révolution.

saisir toute idée qui se présenterait par écrit ou de bouche aux portes de la ville, et nous amener ladite idée pieds et poings liés, pour lui être infligé par nous tel châtiment qu'il nous plaira.

Donné dans notre palais de la Stupidité, le 7 de la lune de Mubarem, l'an 1143 de l'hégire.

RESCRIT

DE L'EMPEREUR DE LA CHINE,

A l'occasion du projet de paix perpétuelle.

Nous l'empereur de la Chine, nous sommes fait représenter dans notre conseil d'Etat, les mille et une brochures qu'on débite journellement dans le renommé village de Paris pour l'instruction de l'univers. Nous avons remarqué avec une satisfaction impériale qu'on imprime plus de pensées, ou façons de penser, ou expressions sans pensées, dans ledit village, situé sur le petit ruisseau de la Seine, contenant environ cinq cents mille plaisans, ou gens voulant l'être, que l'on ne fabrique de porcelaines dans notre bourg de King-tzin sur le fleuve jaune, lequel bourg possède le double d'habitans, lesquels ne sont pas la moitié si plaisans que ceux de Paris.

Nous avons lu attentivement la brochure de notre amé *Jean-Jacques*, citoyen de Genève, lequel *Jean-Jacques* a extrait un projet de paix perpétuelle du bonze *St Pierre*, lequel bonze *St Pierre* l'avait extrait d'un clerc du mandarin marquis de *Rosny*, duc de *Sully*, excellent

économe, lequel l'avait extrait du creux de son cerveau.

Nous avons été sensiblement affligés de voir que dans ledit extrait rédigé par notre amé *Jean-Jacques*, où l'on expose les moyens faciles de donner à l'Europe une paix perpétuelle, on avait oublié le reste de l'*Univers*, qu'il faut toujours avoir en vue dans toutes ses brochures; nous avons connu que la monarchie de France qui est la première des monarchies, l'anarchie d'Allemagne qui est la première des anarchies, l'Espagne, l'Angleterre, la Pologne, la Suède, qui sont, suivant leurs historiens, chacune en son genre, la première puissance de l'*Univers*, sont toutes requises d'accéder au traité de *Jean-Jacques*. Nous avons été édifiés de voir que notre chère cousine l'impératrice de toute Russie était pareillement requise de fournir son contingent. Mais grande a été notre surprise impériale, quand nous avons en vain cherché notre nom dans la liste. Nous avons jugé qu'étant si proches voisins de notre chère cousine, nous devions être nommés avec elle; que le grand-turc voisin de la Hongrie et de Naples, le roi de Perse voisin du grand-turc, le grand-mogol voisin du roi de Perse, ont pareillement les mêmes droits, et que ce serait faire au Japon une injustice criante, de l'oublier dans la confédération générale.

Nous avons pensé de nous-mêmes, après l'avis de notre conseil, que si le grand-turc attaquait la Hongrie; si la diète europaine, ou européenne, ou européane, ne se trouvait pas alors en argent comptant; si, tandis que la reine de Hongrie

s'oppoſerait au Turc vers Belgrade, le roi de Pruſſe marchait à Vienne; ſi les Ruſſes pendant ce temps-là attaquaient la Siléſie; ſi les Français ſe jetaient alors ſur les Pays-Bas, l'Angleterre ſur la France, le roi de Sardaigne ſur l'Italie, l'Eſpagne ſur les Maures, ou les Maures ſur l'Eſpagne; ces petites combinaiſons pourraient déranger la paix perpétuelle.

Notre acceſſion étant donc d'une néceſſité abſolue, nous avons réſolu de coopérer de toutes nos forces au bien général, qui eſt évidemment le but de tout empereur, comme de tout feſeur de brochures.

A cet effet, ayant remarqué qu'on avait oublié de nommer la ville dans laquelle les plénipotentiaires de l'univers doivent s'aſſembler, nous avons réſolu d'en bâtir une ſans délai. Nous nous ſommes fait repréſenter le plan d'un ingénieur de ſa majeſté le roi de Narſingue, lequel propoſa il y a quelques années de creuſer un trou juſqu'au centre de la terre pour y faire des expériences de phyſique, notre intention étant de perfectionner cette idée, nous ferons percer le globe de part en part. Et comme les philoſophes les plus éminens du village de Paris ſur le ruiſſeau dit la Seine, croient que *le noyau du globe eſt de verre*, qu'ils l'ont écrit, et qu'ils ne l'auraient jamais écrit s'ils n'en avaient été ſûrs, notre ville de la diète de l'*Univers* ſera toute de criſtal, et recevra continuellement le jour par un bout ou par un autre; de ſorte que la conduite des plénipotentiaires ſera toujours éclairée.

Je suis baptisé, Messieurs; et mon nom est *Geneſt de Ramponeau*, cabaretier de la Courtille.

Vous avez tremblé, ô *Gaudon* ma partie! Et vous, son éloquent protecteur, vous tremblez à ce nom de *St Geneſt* qui, ayant paru sur le théâtre de Rome, comme vous voulez me produire sur celui du Boulevard (*) ou Boulevard, fut miraculeusement converti en jouant la comédie. Il convertit même une partie de la cour de l'empereur, si on m'a dit vrai; il reçut la couronne du martyre, si je ne me trompe. Vous me préparez, maître *Beaumont*, un martyre bien plus cruel; vous me criez d'une voix triomphante: *Ramponeau, montrez-vous, ou payez.*

Je ne payerai point, Messieurs, et je ne me montrerai point sur le théâtre. J'ai fait un marché, il est vrai; mais, comme dit le fameux grec dont j'ai entendu parler à la Courtille, *Si ce que j'ai promis est injuſte, je n'ai rien promis.*

Maître *Beaumont* prétend que si *Jean-Jacques Rouſſeau*, citoyen de Genève, s'est fait voir marchant à quatre pattes sur le théâtre des foires St Germain, *Geneſt de Ramponeau* ne doit point rougir de se montrer sur des deux pieds; mais la cour verra aisément le faux de ce sophisme.

Jean-Jacques est un hérétique, et je suis catholique: *Jean Jacques* n'a comparu que par

(*) On devrait dire *Boulevard*, parce qu'autrefois le rempart était couvert de gazon, sur lequel on jouait à la boule: on appelait le gazon *verd*; de-là le mot *boulevard*, terme que les Anglais ont rendu exactement par *bowling-green*. Les Parisiens croient bien prononcer en disant *Boulevard*; le pauvre peuple dit *boulevard*.

procureur, et on veut me faire comparaître en perſonne: *Jean-Jacques* a comparu en dépit des lois, et c'eſt en vertu des lois qu'on veut me montrer au peuple; *Jean-Jacques* a été feſeur de comédies, et moi je ſuis un honnête cabaretier. On ſait ce qu'on doit à la dignité des profeſſions. *Néron* voulut avilir les chevaliers romains juſqu'à les faire monter ſur le théâtre; mais il n'oſa y contraindre les cabaretiers.

Si la cour avait pu lire un petit livre que *Jean-Jacques*, indigné de ſa gloire, et honteux d'avoir travaillé pour les ſpectacles, a lâché contre les ſpectacles mêmes, elle verrait que ce *Rouſſeau* préfère hautement les marchands de vin aux hiſtrions. Il ne veut pas que dans ſa patrie il y ait des comédies; mais il y veut des cabarets. Il regrette ce beau jour de ſon enfance, où il vit tous les Genevois ivres. Il ſouhaite que les filles danſent toutes nues au cabaret.

Nous eſpérons que les mœurs ſe perfectionneront bientôt juſqu'à parvenir à ce dernier degré de la politeſſe. Alors maître *Beaumont* lui-même ſera très-aſſidu chez moi, à la Courtille. Il ne ſongera plus à me produire ſur le rempart; il ſentira ce qu'on doit à un cabaretier.

Feu monſeigneur le cardinal de *Fleury* diſait que les fermiers-généraux étaient les colonnes de l'Etat: ſi cela eſt, nous ſommes la baſe de ces colonnes; car ſans nous, plus de produit dans les aides; et ſans les aides comment l'Etat pourrait-il aider ſes alliés, et s'aider lui-même contre ſes ennemis? M. *Silhouette*, qui

a tenu le tonneau des finances moins de temps que je n'ai tenu ceux de mes vins de Brie, a voulu faire quelque peine au corps des fermiers; mais il a reſpecté le nôtre.

Si nous ſommes néceſſaires à la puiſſance temporelle, nous le ſommes encore plus à la ſpirituelle, qui eſt ſi au-deſſus de l'autre. C'eſt chez nous que le peuple célèbre les fêtes: c'eſt pour nous qu'on abandonne ſouvent trois jours de ſuite, dans les campagnes, les travaux néceſſaires, mais profanes, de la charrue, pour venir chez nous ſanctifier les jours de ſalut et de miſéricorde: c'eſt là qu'on perd heureuſement cette raiſon frivole, orgueilleuſe, inquiète, curieuſe, ſi contraire à la ſimplicité du chrétien, comme maître *Beaumont* lui-même ſt forcé d'en convenir: c'eſt là qu'en ruinant a ſanté, on fournit aux médecins de nouvelles découvertes: c'eſt là que tant de filles qui peut-être auraient langui dans la ſtérilité, acquièrent une fécondité heureuſe qui produit tant d'enfans bien élevés, utiles à l'Egliſe et au royaume, et qu'on voit peupler les grands chemins pour remplir le vide de nos villes dépeuplées.

Que dira maître *Beaumont* ſi je lui montre les ſaints rituels, où ſont excommuniés les fauteurs du théâtre, c'eſt-à-dire les rois, les princes, les *Sophocles* et les *Corneilles*? Un cabaretier au contraire eſt eſſentiellement de la communion des fidelles, puiſque c'eſt chez lui que les fidelles boivent et mangent.

Les fermiers-généraux eux-mêmes, quoi-

qu'ils fussent tous chevaliers dans la république romaine, quoiqu'ils soient colonnes chez nous, sont maudits dans l'Ecriture : *S'il n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit regardé comme un païen et comme un fermier-général, sicut ethnicus et publicanus.* L'apôtre ne dit point qu'il soit regardé comme un cabaretier de la Courtille, il s'en donne bien de garde.

Au contraire, c'est par un cabaret, et même par une cabaretière que les premiers triomphes du saint peuple juif commencèrent. La belle *Raab*, vous le savez, Messieurs, tenait un cabaret à Jéricho, dans le vaste pays de *Fétrin*. Elle était *Zonab*, du mot hébreu *zun* qui signifie cabaret, et rien de plus. (Et c'est ce que je tiens de M. *Tellis* qui vient souvent chez moi.) Elle reçut les espions du saint peuple : elle trahit pour lui sa patrie : elle fut l'heureuse cause que les murailles de Jéricho étant tombées au bruit de la trompette et des voix des Juifs, la nation chérie tua les hommes, les femmes, les filles, les enfans, les bœufs, les brebis et les ânes.

Quelques interprètes soutiennent que *Raab* était non-seulement cabaretière, mais fille de joie. A DIEU ne plaise que je contredise ces grands-hommes ; mais si elle avait été une simple fille de joie, une fille de rempart, *Salomon* prince de *Juda* aurait-il daigné l'épouser ? Je laisse le reste à vos sublimes réflexions.

Vous voyez, juges augustes du Boulevard et de la Courtille, quelle prééminence eut de tous les temps le cabaret sur le théâtre. Vous

frémissez de l'indigne proposition de maître *Beaumont*, qui prétend me faire quitter la Courtille pour le Rempart. J'ose plaider ma cause moi-même, parce que là où la raison est évidente, l'éloquence est inutile. Si elle succombait cette raison, quelquefois mal accueillie chez les hommes, je mettrais alors ma cause entre les mains de maître *Manouri*, célèbre dans l'univers, qui a fait imprimer des plaidoyers lus de l'univers; et l'univers entier jugera entre *Gaudon* et *Ramponeau*.

Je vois d'ici maître *Beaumont* sourire; je l'entends répéter ces mots d'*Horace*, ce poëte du Pont-neuf que j'ai ouï souvent citer:

Perfidus hic caupo. . . . . .

. . . . . cauponibus atque malignis.

Ce fripon de cabaretier, ces cabaretiers malins.

Il aura recours même à l'Encyclopédie: l'article *cabaret* dit que les lois de la police ne sont pas toujours rigoureusement observées dans nos maisons. Je demande justice à la cour de cette calomnie: je me joins à maître *Palissot*, maître *Lefranc de Pompignan* et maître *Fréron* contre ce livre abominable. Je savais déjà par leurs émissaires mes camarades ou mes pratiques combien ce livre et leurs semblables sont pernicieux.

Une foule de citoyens de tout ordre et de tout âge les lit, au lieu d'aller au cabaret: les auteurs et les lecteurs passent dans leurs cabinets une vie retirée, qui est la source de tant d'attroupemens scandaleux. On étudie la géométrie, la morale, la métaphysique et l'histoire; de-là ces billets de confession qui ont troublé la

France, ces convulsions qui l'ont également déshonorée, ces écrits contre des contributions nécessaires au soutien de la patrie; tandis que les comédiens recueillent plus d'argent par jour aux représentations de la pièce charitable des *philosophes*, que le souverain n'en retire pour le soutien du royaume. Ces détestables livres enseignent visiblement à couper la bourse et la gorge sur le grand chemin; ce qui certe n'arrive pas à la Courtille, où nous abreuvons les gorges, et vidons les bourses loyalement.

Je conclus donc à ce qu'il plaise à la cour me faire donner beaucoup d'argent par *Gaudon* qui a la mauvaise foi de m'en demander en vertu de son marché; faire brûler le *factum* de maître *Beaumont* comme attentatoire aux lois du royaume et à la religion; *item*, faire brûler pareillement tous les livres qui pourront, soit directement, soit indirectement, empêcher les citoyens d'aller à la Courtille, et leur procurer le plaisir honteux de la lecture.

EXTRAIT

DE LA GAZETTE DE LONDRES,

Du 20 février 1762.

Nous apprenons que nos voisins les Français sont animés autant que nous au moins de l'esprit patriotique. Plusieurs corps de ce royaume signalent leur zèle pour le roi et pour la patrie. Ils donnent leur nécessaire pour fournir des vaisseaux, et on nous apprend que les moines, qui doivent aussi aimer le roi et la patrie donneront de leur superflu.

On assure que les bénédictins, qui possèdent environ neuf millions de livres tournois de rente dans le royaume de France, fourniront au moins neuf vaisseaux de haut bord.

Que l'abbé de Citeaux, homme très-important dans l'Etat, puisqu'il possède sans contredit les meilleures vignes de Bourgogne et la plus grosse tonne, augmentera la marine d'une partie de ses futailles. Il fait bâtir actuellement un palais dont le devis est d'un million sept cents mille livres tournois, et il a déjà dépensé quatre cents mille francs à cette maison pour la gloire de DIEU. Il va faire construire des vaisseaux pour la gloire du roi.

On assure que Clervaux suivra cet exemple, quoique les vignes de Clervaux soient très-peu de chose; mais possédant quarante mille arpens de bois, il est très en état de faire construire de bons navires.

Il sera imité par les chartreux qui voulaient même le prévenir, attendu qu'ils mangent la meilleure marée, et qu'il est de leur intérêt que la mer soit libre. Ils ont trois millions de rente en France, pour faire venir des turbots et des soles. On dit qu'ils donneront trois beaux vaisseaux de ligne.

Les prémontrés et les carmes, qui sont aussi nécessaires dans un Etat que les chartreux, et qui sont aussi riches qu'eux, se proposent de fournir le même contingent. Les autres moines donneront à proportion. On est si assuré de cette oblation volontaire de tous les moines qu'il est évident qu'il faudrait les regarder comme ennemis de la patrie, s'ils ne s'acquittaient pas de ce devoir.

Les juifs de Bordeaux se sont cottisés. Des moines qui valent bien des juifs seront jaloux sans doute de maintenir la supériorité de la nouvelle loi sur l'ancienne.

Pour les frères jésuites, on n'estime pas qu'ils doivent se saigner en cette occasion, attendu que la France va être incessamment purgée desdits frères.

POST-SCRIPTUM.

COMME la France manque un peu de gens de mer, le prieur des célestins a proposé aux abbés réguliers, prieurs, sous-prieurs, recteurs, supérieurs qui fourniront les vaisseaux, d'envoyer leurs novices servir de mousses, et leurs profès servir de matelots. Ledit célestin a démontré dans un beau discours, combien il est contraire à l'esprit de charité de ne songer qu'à faire son salut, quand on doit s'occuper de celui de l'Etat : ce discours a fait un grand effet, et tous les chapitres délibéraient encore au départ de la poste.

RELATION

De la maladie, de la confession, de la mort et de l'apparition du jésuite Bertier. (1)

CE fut le 12 octobre 1759 que frère *Bertier* alla pour son malheur de Paris à Versailles avec frère *Coutu* qui l'accompagne ordinairement. *Bertier* avait mis dans la voiture quelques exemplaires du *Journal de Trévoux*, pour les présenter à ses protecteurs et protectrices, comme à la femme de chambre de madame la nourrice, à un officier de bouche, à un des garçons apothicaires du roi, et à plusieurs autres seigneurs qui font cas des talens. *Bertier* sentit en chemin quelques nausées; sa tête s'appesantit : il eut de fréquens bâillemens. Je ne sais ce que

(1) Frère *Bertier* n'est mort qu'en décembre 1782; il s'était retiré à Bourges, et le clergé venait de lui donner une pension, pour le remercier d'avoir fait à la religion des ennemis de tous les français qui se distinguaient dans les lettres par leurs connaissances ou par leurs talens.

deux dotzaines d'exemplaires du *Journal de Trévoux*. Hé bien, Meſſieurs, avais-je tort, dit ce grand médecin?

Tous les aſſiſtans admirèrent ſa prodigieuſe ſagacité; chacun reconnut l'origine du mal: on brûla ſur le champ ſous le nez du patient le paquet pernicieux, et les particules peſantes s'étant atténuées par l'action du feu, *Bertier* fut un peu ſoulagé; mais comme le mal avait fait de grands progrès, et que la tête était attaquée, le danger ſubſiſtait toujours. Le médecin imagina de lui faire avaler une page de l'*Encyclopédie* dans du vin blanc, pour remettre en mouvement les humeurs de la bile épaiſſie: il en réſulta une évacuation copieuſe; mais la tête était toujours horriblement peſante, les vertiges continuaient, le peu de paroles qu'il pouvait articuler n'avaient aucun ſens: il reſta deux heures dans cet état, après quoi on fut obligé de le faire confeſſer.

Deux prêtres ſe promenaient alors dans la rue des Récollets: on s'adreſſa à eux. Le premier refuſa: Je ne veux point, dit-il, me charger de l'ame d'un jéſuite, cela eſt trop ſcabreux; je ne veux avoir à faire à ces gens-là, ni pour les affaires de ce monde, ni pour celles de l'autre: confeſſera un jéſuite qui voudra, ce ne ſera pas moi. Le ſecond ne fut pas ſi difficile. J'entreprendrai cette opération, dit-il, on peut tirer parti de tout.

Auſſitôt il fut conduit dans la chambre où le malade venait d'être tranſporté; et comme, *Bertier* ne pouvait encore parler diſtinctement,

le confeſſeur prit le parti de l'interroger. Mon révérend père, lui dit il, croyez-vous en DIEU ? Voilà une étrange queſtion, dit *Bertier*. Pas ſi étrange, dit l'autre : il y a croire et croire : pour s'aſſurer de croire comme il faut, il eſt néceſſaire d'aimer DIEU et ſon prochain ; les aimez-vous ſincèrement ? Je diſtingue, dit *Bertier*. Point de diſtinction, s'il vous plait, reprit le confeſſant ; point d'abſolution ſi vous ne commencez par ces deux devoirs. Hé bien oui, dit le confeſſé, puiſque vous m'y forcez, j'aime DIEU, et le prochain comme je peux.

N'avez vous point lu ſouvent de mauvais livres, dit le confeſſant ? Qu'entendez-vous par mauvais livres, dit le confeſſé ? Je n'entends pas, dit le confeſſant, les livres ſimplement ennuyeux, comme l'Hiſtoire romaine des frères *Catrou* et *Rouillé*, et vos tragédies de colléges, et vos livres intitulés des *Belles-Lettres*, et la *Louiſiade* de votre *le Moine*, et les vers de votre *du Cerceau* ſur la *ravigotte*, et ſes nobles ſtances ſur le meſſager du Mans, et le remercîment au duc du Maine pour des pâtés, et votre *Penſez-y-bien*, et toutes les fineſſes du bel-eſprit monacal ; j'entends les imaginations de frère *Bougeant*, condamnées par le parlement et par l'archevêque de Paris ; j'entends les gentilleſſes de frère *Berruyer*, qui a changé l'ancien et le nouveau Teſtament en un roman de ruelle dans le goût de Clélie, ſi juſtement flétri à Rome et en France ; j'entends la théologie de frère *Buſembaum* (*a*) et de frère *la Croix*, qui ont

(*a*) Ces deux honnêtes jéſuites diſent dans ce beau livre

si hautement enchéri sur tout ce qu'avaient écrit frère *Guignard* et frère *Gueret*, et frère *Garnet*, et frère *Oldecorne*, et tant d'autres; j'entends frère *Jouvency*, qui compare finement le président de *Harlai* à *Pilate*, le parlement aux Juifs, et frère *Guignard* à JESUS-CHRIST, parce qu'un citoyen trop emporté, mais pénétré d'une juste horreur contre un professeur du parricide, s'avisa de cracher au visage de frère *Guignard*, assassin d'*Henri IV*, dans le temps que ce monstre impénitent refusait de demander pardon au roi et à la justice; j'entends enfin cette foule innombrable de vos casuistes, que l'éloquent *Pascal* a trop épargnés, et sur-tout votre *Sanchez*, qui dans son livre *de matrimonio*, a fait un recueil de tout ce que l'*Aretin* et le *portier des chartreux* auraient tremblé de dire. (*b*) Pour peu

réimprimé depuis peu, qu'un citoyen proscrit par un prince ne peut être assassiné légitimement que dans le territoire du prince; mais qu'un prince proscrit par le pape peut être assassiné dans toute la terre, parce que le pape est souverain de toute la terre; qu'un homme chargé de tuer un excommunié peut donner cette commission à un autre; que c'est un acte de charité d'accepter cette commission etc. pag. 101, 102, 103.

(*b*) Ce frère *Sanchez* examine *utrùm fœmina quæ nondum seminavit, possit virili membro extracto, se tactibus ad seminandum provocare.* L. 9, disp. 17, num. 8. *Semen ubi fœmina effudit, an teneatur alter effundere, sive inter uxores, sive inter fornicantes? Utrùm liceat intra vas præpostèrum, aut in os fœminæ, membrum intromittere, animo consummandi intra vas Legitimum etc.* L. 9, disp. 17, depuis le n. 1, 2, 3, 4. Ce même *Sanchez* pousse l'abomination jusqu'à examiner sérieusement, *an Virgo Maria semen emiserit in copulatione cum Spiritu Sancto?* L. 2, disp. 21, num. 11. Et il tient pour l'affirmative.

que vous ayez fait de telles lectures, vous êtes en grand danger de votre salut.

Je distingue, répondit l'interrogé. Point de distinction, encore une fois, reprit l'interrogeant, avez vous lu tous ces livres, oui, ou non. Monsieur, dit *Bertier*; je suis en droit de tout lire, attendu le poste éminent que j'occupe dans la compagnie. Eh, quel est donc ce grand poste, dit le confessant? Hé bien, répondit *Bertier*, c'est moi, afin que vous le sachiez, qui suis l'auteur du *Journal de Trévoux*.

Quoi! c'est vous qui êtes l'auteur de ce livre qui damne tant de monde? Monsieur, Monsieur, mon livre ne damne personne; dans quel péché pourrait-il faire tomber, s'il vous plaît? Ah! frère, dit le confessant, ne savez-vous pas que quiconque appelle son frère *Raca* est coupable de la géhenne du feu? or vous avez le malheur de faire venir à quiconque vous lit la tentation prochaine de vous nommer *Raca*: combien ai-je vu d'honnêtes gens, qui ayant lu seulement deux ou trois pages de votre livre, le jetaient au feu transportés de colère! Quel impertinent auteur, disaient-ils! l'ignorant! le butor! le cuistre! le cheval! cela ne finissait point: l'esprit de charité était totalement éteint en eux, et ils étaient évidemment en risque de leur salut. Jugez de combien de maux vous avez été cause. Il y a peut-être près de cinquante personnes qui vous lisent, et ce sont cinquante ames que vous mettez en péril tous les mois; ce qui excite sur-tout la colère parmi les fidelles, c'est cette confiance

avec laquelle vous décidez de tout ce que vous n'entendez point. Ce vice prend visiblement sa source dans deux péchés mortels ; l'un est l'orgueil, et l'autre avarice. N'est-il pas vrai que vous faites votre livre pour de l'argent, et que vous êtes atteint de la superbe, quand vous critiquez mal à propos l'abbé *Véli*, et l'abbé *Coyer*, et l'abbé d'*Olivet*, et tous nos bons auteurs ? Je ne puis vous donner d'absolution que vous n'ayez fait un ferme propos de ne travailler de votre vie au *Journal de Trévoux*.

Frère *Bertier* ne savait que répondre, sa tête n'était pas bien libre, et il tenait furieusement à ses deux péchés favoris. Eh quoi ! vous hésitez, dit le confessant ; songez que dans peu d'heures tout va finir pour vous ; peut-on chérir encore ses passions, quand il faut renoncer pour jamais à les satisfaire ? Vous demandera-t-on au jour du jugement si vous avez réussi ou non à faire le *Journal de Trévoux* ? Est-ce pour cela que vous êtes né ? est-ce pour nous ennuyer que vous avez fait vœu de chasteté, d'humilité et d'obéissance ? Arbre séché, arbre rabougri qui allez être réduit en cendres, profitez du moment qui vous reste, portez encore des fruits de pénitence : détestez sur tout l'esprit de calomnie qui vous a possédé jusqu'à présent ; tâchez d'avoir autant de religion que ceux que vous accusez d'être sans religion. Sachez, frère *Fertier*, que la piété et la vertu ne consistent pas à croire que votre *François Xavier* (c) ayant laissé tomber son

(c) Miracles rapportés dans la vie de saint *François Xavier*.

crucifix,

crucifix dans la mer, un cancre vint humblement le lui rapporter. On peut être honnête homme, et douter que le même *Xavier* ait été en deux endroits à la fois ; vos livres peuvent le dire ; mais, mon frère, il eſt permis de ne rien croire de ce qui eſt dans vos livres.

A propos, frère, n'auriez-vous point écrit à frère *Malagrida* et complices ? Vraiment j'oubliais cette peccadille : vous croyez donc que parce qu'il n'en coûta autrefois qu'une dent à *Henri IV*, et qu'il n'en coûte aujourd'hui qu'un bras au roi de Portugal, vous pourrez vous ſauver avec la direction d'intention ? vous penſez que ce ſont-là des péchés véniels, et pourvu que le *Journal de Trévoux* ſe débite, vous vous ſouciez peu du reſte.

Je diſtingue, Monſieur, dit *Bertier*. Encore des diſtinctions, dit le confeſſant ! hé bien moi je ne diſtingue point, et je vous refuſe net l'abſolution.

Comme il diſait ces mots, arrive frère *Coutu* en hâte, tout courant, tout eſſoufflé, tout ſuant, tout haletant, tout puant ; il s'était informé de celui qui avait l'honneur de confeſſer ſon révérend père. Arrêtez, arrêtez, cria-t-il ; point de ſacrement, mon cher révérend père, point de ſacrement, je vous en conjure, mon cher révérend père *Bertier*, mourez ſans ſacremens ; c'eſt l'auteur des *Nouvelles eccléſiaſtiques* avec qui vous êtes, c'eſt le renard qui ſe confeſſe au loup : vous êtes perdu ſi vous avez dit la vérité.

L'étonnement, la honte, la douleur, la colère,

la rage ranimèrent alors un moment les esprits du patient. Vous, l'auteur des *Nouvelles ecclésiastiques!* s'écria-t-il; et vous avez attrapé un jésuite? Oui, mon ami, répondit le confessant avec un sourire amer: rends-moi ma confession, coquin, dit *Bertier*, rends-moi ma confession tout-à-l'heure. Ah! c'est donc toi, l'ennemi de DIEU, des rois et même des jésuites; c'est toi qui viens abuser de l'état où je suis: traître, que n'est-tu en apoplexie, et que ne puis-je te donner l'extrême onction? Tu crois donc être moins ennuyeux et moins fanatique que moi? Oui, j'ai écrit des sottises, j'en conviens; je me suis rendu méprisable et haïssable, je l'avoue: mais toi, n'es-tu pas le plus bas et le plus exécrable de tous les barbouilleurs de papier, à qui la démence a mis la plume à la main? Dis-moi donc si ton histoire des convulsions ne vaut pas bien nos lettres édifiantes et curieuses? Nous voulons dominer par-tout, je le confesse; et toi tu voudrais tout brouiller: nous voudrions séduire toutes les puissances; et toi tu voudrais exciter la sédition contre elles. La justice a fait brûler nos livres, d'accord; mais n'a-t-elle pas fait aussi brûler les tiens?: Nous sommes tous en prison dans le Portugal, il est vrai; mais la police ne t'a-t-elle pas poursuivi cent fois toi et tes complices? Si j'ai eu la bêtise d'écrire contre des hommes éclairés qui dédaignaient jusque-là de m'écraser, n'as-tu pas eu la même impertinence? ne nous tourne-t-on pas tous deux également en ridicule? et ne devons-nous pas avouer que dans ce siècle,

l'égoût des siècles, nous sommes tous deux les plus vils insectes de tous les insectes qui bourdonnent au milieu de la fange de ce bourbier? Voilà ce que la force de la vérité arrachait de la bouche de frère *Bertier*; il parlait comme un inspiré; ses yeux remplis d'un feu sombre roulaient avec égarement; sa bouche se tordait, l'écume la couvrait; son corps se roidissait; son cœur palpitait: bientôt une défaillance générale succéda à ces convulsions; et dans cette défaillance il serra tendrement la main de frère *Coutu*. J'avoue, dit-il, qu'il y a bien des pauvretés dans mon *Journal de Trévoux*; mais il faut excuser la faiblesse humaine. Ah! mon révérend père, vous êtes un saint, dit frère *Coutu*; vous êtes le premier auteur qui ait jamais avoué qu'il était ennuyeux: allez, mourez en paix, moquez-vous des *Nouvelles ecclésiastiques*; mourez, mon révérend père, et soyez sûr que vous ferez des miracles.

Ainsi passa de cette vie à l'autre frère *Bertier*, le 12 octobre, à cinq heures et demie du soir.

Apparition de frère Bertier à frère Garasse, continuateur du Journal de Trévoux.

Le 14 octobre, moi frère *Ignace Garasse*, petit-neveu de frère *Garasse*, sur les deux heures après minuit, étant éveillé, j'eus une vision, et vis venir à moi le fantôme de frère *Bertier*, dont il me prit le plus long et le plus terrible bâillement que j'eusse jamais éprouvé. Vous êtes donc

mort, lui dis-je, mon révérend père ? Il me fit en bâillant un ſigne de tête qui voulait dire oui. Tant mieux, lui dis-je, car ſans doute votre révérence eſt au nombre des ſaints ; vous devez occuper une des premières places ; quel plaiſir de vous voir dans le ciel avec tous nos frères, paſſés, préſens et futurs ! N'eſt-il pas vrai que cela fait environ quatre millions de têtes à auréole depuis la fondation de notre compagnie juſqu'à nos jours ? Je ne crois pas qu'il s'en trouve autant chez les pères de l'oratoire. Parlez, mon révérend père, ne bâillez plus, et dites-moi des nouvelles de vos joies.

O mon fils ! dit frère *Bertier*, d'une voix lugubre, que vous êtes dans l'erreur ! hélas ! le paradis ouvert à *Philagie* eſt fermé pour nos pères ! Eſt-il poſſible ! dis-je. Oui, dit-il, gardez-vous des vices pernicieux qui nous damnent ; et ſur-tout quand vous travaillerez au *Journal de Trévoux*, ne m'imitez pas, ne ſoyez ni calomniateur, ni mauvais raiſonneur, ni ſur-tout ennuyeux, comme j'ai eu le malheur de l'être, ce qui eſt de tous les péchés le plus impardonnable.

Je fus ſaiſi d'une ſainte horreur à ce terrible propos de frère *Bertier*. Vous êtes donc damné, m'écriai-je ? Non, dit-il ; je me ſuis heureuſement repenti au dernier moment ; je ſuis en purgatoire pour trois cents trente-trois mille trois cents trente-trois ans, trois mois, trois ſemaines et trois jours, et je n'en ſerai tiré que quand il ſe trouvera quelqu'un de nos frères qui ſera humble, pacifique, qui ne déſirera point d'aller à la cour,

qui ne calomniera perſonne auprès des princes, qui ne ſe mêlera point des affaires du monde, qui lorſqu'il fera des livres ne fera bâiller perſonne, et qui m'appliquera tous ſes mérites.

Ah! frère, lui dis-je, votre purgatoire durera long-temps. Eh! dites-moi, je vous prie, quelle eſt votre pénitence dans ce purgatoire? Je ſuis obligé, dit-il, de faire tous les matins le chocolat d'un janſéniſte; on me fait lire pendant le dîner à haute voix une *Lettre provinciale*, et le reſte du temps on m'occupe à raccommoder les chemiſes des religieuſes de Port-Royal. Vous me faites trembler! lui dis-je; que ſont donc devenus nos pères pour qui j'avais une ſi grande vénération? où eſt le révérend père *le Tellier*, ce chef, cet apôtre de l'Egliſe gallicane? Il eſt damné ſans miſéricorde, me répondit frère *Bertier*, et il le méritait bien; il avait trompé ſon roi; il avait allumé le flambeau de la diſcorde, ſuppoſé des lettres d'évêques, et perſécuté de la manière la plus lâche et la plus emportée le plus digne archevêque que jamais ait eu la capitale de la France; il a été condamné irrémiſſiblement comme fauſſaire, calomniateur et perturbateur du repos public: c'eſt lui ſurtout qui nous a perdus, c'eſt lui qui a redoublé en nous cette manie qui nous fait aller en enfer par centaines et par milliers. Nous crûmes, parce que frère *le Tellier* avait du crédit, que nous devions tous en avoir; nous nous imaginâmes, parce qu'il avait trompé ſon pénitent, que nous devions tromper tous les nôtres; nous

plus ridicule écrivain, fût-ce l'auteur de l'*Année littéraire*, est inspiré par vous : ô magnifique diable ! c'est vous qui régnez sur le mandarin et sur le colporteur, sur le grand-lama et sur le capucin, sur la sultane et sur la bourgeoise ; mais nos pères sont vos premiers favoris ; votre divinité éclate en nous à travers les voiles de la politique ; j'ai toujours été le plus fier de vos disciples, et je sens même que je vous aime encore. Il répondit à mon hymne par un sourire de protection, et aussitôt je fus traduit en purgatoire.

Ici finit la vision de frère *Garasse* ; il renonça au *Journal de Trévoux*, passa à Lisbonne, où il eut de longues conférences avec frère *Malagrida*, et ensuite alla au Paraguai.

On donnera incessamment au public la relation de ces deux voyages de frère *Garasse*.

LETTRE

LETTRE
DE CHARLES GOUJU
A SES FRERES.

Je conjure non-seulement mes chers compatriotes, mais aussi tous mes chers frères les Allemands, les Anglais, et même les Italiens, de vouloir bien considérer avec moi, pour leur édification, ce qui se passé aujourd'hui au sujet des révérends pères jésuites.

Je suis cousin de M. *Casot*, et allié de M. *Lyonci*, que le révérend père *la Valette*, préfet apostolique du commerce, a ruinés de fond en comble. Dieu fasse miséricorde à son préfet. Mais je demande à tout homme qui fait usage de sa raison, s'il est possible que le révérend père *la Valette*, ayant fait deux années de théologie, ait cru à la religion chrétienne, quand après avoir fait vœu de pauvreté, et après avoir lu l'évangile, il a fait un commerce de plus de six millions? Est-il dans la nature humaine qu'un théologien, qui croit la religion, se damne de gaieté de cœur en faisant ce que sa religion, et ses vœux réprouvent à si haute voix?

Qu'un fidèle, entraîné par une passion violente, commette un crime passager et qu'il s'en repente, c'est le propre de notre nature: mais quand les maîtres en Israël nous volent, en nous prêchant et en nous confessant, quand ils persistent dans cette manœuvre des années entières, je vous

demande, mes chers frères, s'il eſt poſſible qu'ils ſoient toujours perſuadés et toujours trompeurs? qu'ils penſent réellement tenir DIEU dans leurs mains à la meſſe, lorſqu'ils nous pillent au ſortir de la ſainte table?

Il eſt avéré, par les dépoſitions des conjurés de Lisbonne, que les jéſuites leurs confeſſeurs les aſſurèrent qu'ils pouvaient en ſureté de conſcience aſſaſſiner le roi. Je n'examine point quelle vengeance animait les conjurés, je demande ſimplement s'il eſt poſſible que ceux qui ſe ſervaient d'un ſacrement pour inſpirer le parricide, cruſſent à ce ſacrement?

Je paſſe de ces grands crimes à des iniquités d'un autre genre. Penſez-vous que le jéſuite *le Tellier* crût en JESUS-CHRIST? penſez-vous qu'il crût un Dieu juſte, rémunérateur et vengeur, quand il abuſait de l'ignorance de *Louis XIV* en matières théologiques, pour perſécuter le vertueux cardinal de *Noailles:* et quand, feſant le métier de fauſſaire, il montrait à ſon pénitent des lettres de pluſieurs évêques, que ces évêques n'avaient point écrites: cette conduite, ſoutenue pluſieurs années, ne démontre-t-elle pas que le confeſſeur ne croyait rien de ce qu'il feſait croire à ſon pénitent?

Les adverſaires des jéſuites, qui ont imaginé les convulſions, et tant d'autres miracles, et qui ont été convaincus de tant de fourberies, ont-ils été de meilleurs croyans que le jéſuite *le Tellier?*

Je vous le répète, un homme peut croire en DIEU, et tuer ſon père; mais il eſt impoſſible qu'il

croie en DIEU, et qu'il paſſe ſa vie dans des crimes réfléchis, et dans une ſuite non interrompue de fraudes et d'impoſtures: il s'en repent du moins à la mort, mais je vous défie de trouver dans l'hiſtoire un ſeul théologien qui ait avoué ſes crimes en mourant.

Nous voyons tous les jours, parmi des ſéculiers, des meurtriers et des inceſtueux faire des pénitences publiques: je me ſoumets à donner dix mille écus qui me reſtent de toute ma fortune, que le révérend père *la Valette* m'a enlevée, ſi vous me montrez un ſeul théologien pénitent.

Voulez-vous de plus grands exemples? prenez-les chez les premiers pontifes: *Jules II*, le caſque en tête et la cuiraſſe ſur le dos, le voluptueux *Léon X*, *Alexandre VI*, ſouillés d'inceſtes et d'aſſaſſinats, tant de papes entourés de maîtreſſes et de bâtards, ſe jouant, dans le ſein de la débauche, de la crédulité humaine, ont-ils levé à DIEU leurs mains pleines d'or et teintes de ſang? un ſeul a-t-il fait pénitence dans la retraite, tandis que nous voyons *Charles-Quint* chanter à S^t^ Juſt ſon *de profundis*?

Les véritables incrédules ont donc été de tout temps les théologiens, grands ou petits, tondus ou mitrés.

Si je ne me trompe, voici comme chacun d'eux a raiſonné. La religion chrétienne, que j'enſeigne, n'eſt certainement pas celle des premiers ſiècles. Il eſt clair que la finaxe des premiers chrétiens n'était pas une meſſe privée; il eſt conſtant

que les images que nous invoquons furent défendues pendant plus de deux cents années, que la confeſſion auriculaire a été long-temps inconnue, que toutes les pratiques ont changé, ſans en excepter une ſeule. Tous les dogmes ont viſiblement changé de même; nous ſavons l'époque de l'addition au ſymbole des apôtres, touchant la proceſſion du S^t Eſprit. De toutes les opinions qui ont excité tant de guerres, il n'y en a pas une qui ſoit nettement dans nos évangiles. Tout eſt donc notre ouvrage, tout eſt donc arbitraire; nous ne pouvons donc croire ce que nous enſeignons; nous devons donc profiter de la ſottiſe des hommes; nous pouvons donc ſans rien craindre les dépouiller et les confeſſer, les aſſaſſiner, et leur donner l'extrême-onction.

Non-ſeulement ils ont fait ce raiſonnement, mais il eſt impoſſible qu'ils ne l'aient pas fait; car, encore une fois, il n'eſt pas dans la nature qu'un homme diſe: Je crois fermement tout ce que j'enſeigne, et je vais faire le contraire pendant toute ma vie et à ma mort.

Beaucoup de ſéculiers, et ſur-tout parmi les grands, ont imité les théologiens dans toutes les religions. *Muſtapha* a dit: Mon muphti ne croit point à *Mahomet*, je ne dois donc pas y croire; je peux donc faire étrangler mes frères ſans le moindre ſcrupule.

Ce ſyllogiſme abominable, *ma religion eſt fauſſe, donc il n'y a point de Dieu*, eſt le plus commun que je connaiſſe, et la ſource la plus féconde de tous les crimes.

Quoi ! mes chers frères, parce que *Malagrida* est un assassin, *le Tellier* un faussaire, *la Valette* un banqueroutier, et le muphti un fripon, s'ensuit-il qu'il n'y ait pas un être suprême, un créateur, un conservateur, un juge équitable, qui punit et qui récompense ? J'ai connu un jacobin docteur de sorbonne, qui était devenu athée parce que son prieur l'obligeait de soutenir dans son cloître la conception de la Vierge dans le péché, et qu'en sorbonne il était obligé de soutenir le contraire. Il disait froidement : Ma religion est fausse ; or, puisque ma religion, qui est sans contredit la meilleure de toutes, n'a que des caractères de fausseté, il n'y a donc point de religion, il n'y a donc point de DIEU : j'ai donc fait une énorme sottise de me faire jacobin à l'âge de quinze ans.

J'eus pitié de ce pauvre homme ; je lui dis : Il est vrai qu'en vous faisant jacobin, vous avez été un grand fou ; mais, mon ami, que *Marie* soit née maculée ou immaculée, DIEU en existe-t-il moins ? DIEU en existe-t-il moins le père et le juge de tous les hommes ? n'ordonne-t-il pas également au premier colao de la Chine, et au dernier des jacobins d'être juste, sincère, modéré, et de faire à autrui ce que tout jacobin voudrait qu'on lui fît à lui-même ? Les dogmes changent, mon ami, mais DIEU ne change pas. Le cordelier *St Bonaventure*, et le jacobin *St Thomas* ne sont presque jamais du même avis : hé bien, ne pensez ni comme *Thomas* ni comme *Bonaventure*. On a falsifié de

certains livres, on en a supposé d'autres, cela vous fait de la peine ; consolez-vous, on ne peut falsifier le grand livre de la nature, dans lequel il est écrit : ADORE UN DIEU, ET SOIS JUSTE. Je vis avec plaisir que mon sermon fit une grande impression sur mon jacobin.

BALANCE EGALE.

On veut empêcher les frères nommés *jésuites*, d'enseigner la jeunesse, et de remplir les vues de nos rois qui les ont admis à cette fonction. Les raisons qu'on apporte pour les exclure sont :

1. Que quelques-uns d'entr'eux ont abusé de quelques beaux garçons.

2. Que plusieurs ont été d'ennuyeux écrivains.

3. Que les frères jésuites, depuis leur fondation, ont excité des troubles en Europe, en Asie et en Amérique : et que s'ils n'ont pas fait de mal en Afrique, c'est qu'ils n'y ont pas été.

4. Que le recteur frère *Varade*, retiré chez les ennemis de l'Etat, fut condamné à être roué en effigie, pour avoir persuadé en confession le nommé *Barrière* d'assassiner le grand *Henri IV*.

5. Que frère *Guignard* fut pendu et brûlé, pour avoir inspiré à *Jean Châtel* les sentimens exécrables qui lui mirent à la main le couteau dont il frappa *Henri IV* à la bouche.

6. Que frère *Oldecorne* et frère *Garnet* furent mis en quartiers à Londres pour la fameuse conspiration des poudres.

7. Que cinquante-deux de leurs auteurs ont enseigné le parricide.

8. Que frère *le Tellier* trompa *Louis XIV*, en fesant signer à des évêques des mandemens qu'ils n'avaient pas faits; que le confesseur de *Louis XIV* n'était en effet qu'un faussaire de Vire.

9. Que ledit *le Tellier* faussaire rédigea avec frère *Doucin* et frère *Lallemand*, cette malheureuse bulle, composée de cent trois propositions, dont la sacrée consulte ne retrancha que deux, et laquelle a troublé l'Etat, parce qu'on n'a pas eu encore en France assez de raison pour mépriser ces disputes ridicules, autant qu'elles sont méprisables.

10. Qu'en dernier lieu ils se sont déclarés eux-mêmes banqueroutiers, et qu'ils ont ruiné plusieurs familles.

11. Que leur institut est visiblement contraire aux lois de l'Etat, et que c'est trahir l'Etat, que de souffrir dans son sein des gens qui font vœu d'obéir en certains cas à leur général plutôt qu'à leur prince.

12. Que l'exemple du Portugal doit inviter toutes les nations à l'imiter, et qu'une société convaincue d'avoir fait révolter une province du Paraguai, et d'avoir trempé dans l'assassinat de son souverain, doit être exterminée de la terre.

On conclut de ces raisons, que les flammes qui ont fait justice des frères *Guignard* et *Malagrida*, doivent mettre en cendres les colléges où des frères jésuites ont enseigné ces parricides, lesquels d'autres frères jésuites ont commis dans les palais des rois. Nous ne dissimulons ni n'affaiblissons aucun de ces reproches, nous avouons même qu'ils sont tous fondés.

Toutes ces raisons dûment pesées, nous concluons à garder les jésuites :

1. Parce qu'il ne leur est pas enjoint par leur règle d'exercer le péché dont est question ; et qu'ils chassent d'ordinaire ceux d'entre eux qui font un grand scandale, quand ils leur sont inutiles.

2. Parce qu'ils élèvent la jeunesse en concurrence avec les universités, et que l'émulation est une belle chose.

3. Parce qu'on peut les contenir quand on peut les soutenir, comme a dit un sage.

4. Parce que s'ils ont été parricides en France, ils ne le font plus, et qu'il n'y a pas aujourd'hui un seul jésuite qui ait proposé d'assassiner la famille royale.

5. Parce que s'ils ont des constitutions impertinentes et dangereuses, on peut aisément les soustraire à un institut réprouvé par les lois, les rendre dépendans de supérieurs résidens en France, et non à Rome, et faire des citoyens de gens qui n'étaient que jésuites.

6. Parce qu'on peut défendre à frère *la Valette* de faire le commerce, et ordonner aux autres d'enseigner le latin, le grec, la géographie et les mathématiques, en cas qu'ils les sachent.

7. Parce que s'ils contreviennent aux lois, on peut aisément les mettre au carcan, les envoyer aux galères, ou les pendre, selon l'exigence du cas.

Ayant humblement proposé ces conditions, je passe à la raison de la balance. On veut la tenir entre les nations ; il faut la tenir entre les molinistes et les jansénistes.

Toute société veut s'étendre. Le conseil a été long-temps partagé entre les tailleurs et les boutonniers. Le procès des savetiers et des cordonniers a été sur le bureau plusieurs années. Il faut encourager et réprimer toutes les compagnies. L'université est aussi modeste que fourrée, sans doute; mais elle s'éleva contre *François I*, et ordonna qu'on n'obéît point à l'édit qui établissait le concordat; mais elle déclara *Henri III* déchu de la couronne; mais elle empêcha qu'on ne priât DIEU pour *Henri IV*: c'est lui faire un très-grand bien que de lui opposer des ennemis qui la contiennent, comme c'est faire un très-grand bien aux frères jésuites de protéger l'université qui aura l'œil ouvert sur toutes les sottises qu'ils pourront faire.

Si vous donnez trop de pouvoir à un corps, soyez sûr qu'il en abusera. Que les moines de la Trappe soient répandus dans le monde, qu'ils confessent des princesses, qu'ils élèvent la jeunesse, qu'ils prêchent, qu'ils écrivent, ils seront au bout de dix ans semblables aux jésuites, et on sera obligé de les réprimer.

Lisez l'histoire, et nommez-moi la compagnie, la société, qui ne se soit pas écartée de son devoir dans les temps difficiles.

L'esprit convulsionnaire est-il aussi dangereux que l'esprit jésuitique? c'est un grand problème.

Celui-ci a toujours cherché à tromper l'autorité royale, pour en abuser; celui-là s'élève contre l'autorité royale; l'un veut tyranniser avec souplesse, l'autre fouler aux pieds les petits

et les grands avec dureté. Les jéſuites ſont armés de filets, d'hameçons, de piéges de toute eſpèce, ils s'ouvrent toutes les portes en minant ſous terre; les convulſionnaires veulent renverſer les portes à force ouverte. Les jéſuites flattent les paſſions des hommes pour les gouverner par ces paſſions mêmes: les Sts Médardiens s'élèvent contre les goûts les plus innocens, pour impoſer le joug affreux du fanatiſme.

Les jéſuites cherchent à ſe rendre indépendans de la hiérarchie, les Sts Médardiens à la détruire; les uns ſont des ſerpens, et les autres des ours: mais tous peuvent devenir utiles; on fait de bon bouillon de vipère, et les ours fourniſſent des manchons.

La ſageſſe du gouvernement empêchera que nous ne ſoyons piqués par les uns, ni déchirés par les autres.

Mes frères, ſoyons de bons citoyens, de bons ſujets du roi; fuyons les fots et les fripons; et pour Dieu ne ſoyons ni janſéniſtes ni moliniſtes.

PETIT AVIS

A UN JESUITE. (1)

Il vient de paraître une petite brochure édifiante d'un frère de la troupe de JESUS, intitulée : *Acceptation du défi hasardé par l'auteur des repliques aux apologies des jésuites. A Avignon, aux dépens des libraires.*

Il traite le respectable et savant auteur de ces repliques, de feseur de libelles. Le prétendu libelle que le frère de la troupe de JESUS attaque, est un ouvrage très-solide et très-lumineux d'un conseiller au parlement de Paris, et ce prétendu libelle ne contient rien dont la substance ne se retrouve dans les arrêts des parlemens qui ont condamné les jésuites. On cherche d'ordinaire à fléchir ses juges ; mais notre frère leur parle comme s'ils étaient sur la sellette, et lui sur le grand banc.

Notre frère (page 5) appelle le conseiller, *Médée*, *dom Quichotte*, *Goliath*, *Miphiboseth*, *Esope*. Il est difficile qu'un conseiller au parlement

(1) Les jésuites, après s'être laissés chasser comme des capucins, écrivirent contre les parlemens de gros volumes d'injures que personne ne put lire ; ensuite ils se mirent à prêcher contre les philosophes, à écrire contre eux des mandemens, des dictionnaires, des brochures, ce qui leur valut un peu d'argent, et l'honneur de dîner à la table des valets-de-chambre de l'archevêque de Paris *Beaumont*, qui, se souvenant qu'il était gentilhomme avant d'être prêtre, ne mangeait point avec des prêtres roturiers.

soit tout cela ensemble ; notre frère prodigue un peu les épithètes.

Il dit : (page 6) Loin de moi ces grossièretés indécentes, ces injures audacieuses. Notre frère n'a pas de mémoire.

Il prend (page 8) le parti de *Suarez*, de *Vasquez*, de *Lessius*, etc. etc. ; notre frère n'est pas adroit.

Il prétend (page 15) que ceux qui condamnent les jésuites, détestent le ciel : *Oui le ciel*, dit-il, *qui a signalé par des miracles la sainteté de quelques jésuites.* Je voudrais bien, mon cher frère, que tu nous disses quels sont ces miracles. JESUS a nourri une fois cinq mille hommes avec cinq pains etc., comme il est rapporté : et frère *la Valette* a ôté le pain à près de cinq mille personnes par sa banqueroute : sont-ce là les miracles dont tu veux parler ?

Frère *Bouhours*, dans la première édition de la vie du bon-homme *Ignace*, écrit que ce GRAND HOMME, après s'être fait fesser au collége de Ste Barbe, alla se confesser à un habitué de paroisse. Le confesseur, émerveillé de la sainteté du personnage, s'écria : *O mon Dieu, que ne puis-je écrire la vie de ce saint ! Ignace* qui entendit ces paroles, et qui était fort malade, craignait qu'en effet son confesseur ne trahît sa modestie après sa mort, il pria le bon DIEU de faire mourir l'habitué le plutôt que faire se pourrait, et le pauvre diable mourut d'apoplexie.

Le même frère *Bouhours* assure, dans la vie de frère *François Xavier*, qu'un jour son crucifix

étant tombé dans la mer, un cancre vint le lui rapporter.

Le même *Bouhours* assure que frère *Xavier* était dans deux endroits à la fois : et comme cela n'appartient qu'à l'eucharistie, le trait m'a paru gaillard.

De quoi t'aviſes tu, frère, de parler (page 57) de frère *Malagrida*, et de dire que la marquiſe de *Tavora* lui apparut pluſieurs fois après ſon exécution ? Eſt-ce encore là un de tes miracles ?

Tu conviens (page 71) que pluſieurs jéſuites ont enſeigné la doctrine du parricide, et pour les diſculper, tu prouves qu'ils ont pris cette doctrine dans *St Thomas d'Aquin*, quoique grands ennemis de *Thomas*, et que plus de vingt jacobins ont précédé les jéſuites dans cette charitable doctrine ; que veux-tu inférer de-là ? que la Somme de *Thomas* eſt un fort mauvais livre, et qu'il faut chaſſer les jacobins comme les jéſuites ? On pourra te répondre : *Très-volontiers* ; lis attentivement l'excellent diſcours de M. le procureur-général de Rennes, tu verras à quoi ſont bons la plupart des moines dans un Etat policé.

Tu ne paſſes pas *Jacques Clément* et *Bourgoin* aux jacobins ; mais ſonge que les jacobins ne te paſſeront pas frère *Guignard*, frère *Varade*, frère *Garnet*, frère *Oldecorne*, frère *Girard*, frère *Malagrida*, etc. etc. etc. On diſait que les jéſuites étaient de grands politiques, mais tu ne me parais pas trop habile en attaquant à la fois les moines tes confrères, et les parlemens tes juges.

Quand nous aurons le bonheur de voir en

AVERTISSEMENT.

AVERTISSEMENT.

Les pièces ſuivantes, qui eurent beaucoup de vogue en leur temps, ne ſont pas toutes du même auteur; il eſt même difficile de diſcerner ceux à qui elles appartiennent: il ſuffit de ſavoir que M. *le Franc de Pompignan*, ayant été admis à l'académie françaiſe, fit attendre ſix mois ſa harangue de remercîment, et la prononça enfin le 10 mars 1760; mais au lieu de remercier l'académie il fit un long diſcours contre les belles-lettres et contre l'académie, dans lequel il dit que l'abus des talens, le mépris de la religion, la haine de l'autorité ſont le caractère dominant des productions de ſes confrères, que tout porte l'empreinte d'une littérature dépravée, d'une morale corrompue, et d'une philoſophie altière qui ſape également le trône et l'autel; que les gens de lettres déclament tout haut contre les richeſſes, (parce qu'on ne déclame point tout bas) et qu'ils portent envie ſecrétement aux riches etc.

Cet étrange diſcours ſi déplacé, ſi peu meſuré, ſi injuſte, valut au ſieur *le Franc* les pièces qu'on va lire.

Le ſieur *le Franc*, au lieu de ſe rétracter honnêtement comme il le devait, compoſa un mémoire juſtificatif, qu'il dit avoir préſenté au roi, et il s'exprime ainſi dans ce mémoire:

Il faut que l'univers ſache que le roi s'eſt occupé de mon mémoire etc. Il dit enſuite, *un homme de ma naiſſance.* Ayant pouſſé la modeſtie à cet excès, il voulut encore avoir celle de faire mettre au titre de ſon ouvrage : *Mémoire de M. le Franc, imprimé par ordre du roi ;* mais comme ſa majeſté ne fait point imprimer les ouvrages qu'elle ne peut lire, ce titre fut ſupprimé : cette démarche lui attira l'épître d'un frère de la Charité. (*)

(*) Voyez la ſatire intitulée : *la Vanité.*

LES QUAND.

Quand on a l'honneur d'être reçu dans une compagnie respectable d'hommes de lettres, il ne faut pas que la harangue de réception soit une satire contre les gens de lettres, c'est insulter la compagnie et le public.

Quand par hasard on est riche, il ne faut pas avoir la basse cruauté de reprocher aux gens de lettres leur pauvreté dans un discours académique, et dire avec orgueil qu'ils déclament contre les richesses, et qu'ils portent envie en secret aux riches ; 1°. parce que le récipiendaire ne peut savoir ce que ses confrères, moins opulens que lui, pensent en secret ; 2°. parce qu'aucun d'eux ne porte envie au récipiendaire.

Quand on ne fait pas honneur à son siècle par ses ouvrages, c'est une étrange témérité de décrier son siècle.

Quand on est à peine homme de lettres, et nullement philosophe, il ne sied pas de dire que notre nation n'a qu'une fausse littérature et une vaine philosophie.

Quand on a traduit et outré même la prière du deiste, composée par *Pope ; quand* on a été privé six mois entiers de sa charge en province, pour avoir traduit et envenimé cette formule du déisme ; *quand* enfin on a été redevable à des philosophes de la jouissance de cette charge, c'est manquer à la fois à la reconnaissance, à la vérité, à la justice, que d'accuser les philosophes d'impiété, et c'est insulter à toutes les bienséances de se donner les airs de parler de religion.

dans un discours public, devant une académie qui a pour maxime et pour loi de n'en jamais parler dans ses assemblées.

Quand on prononce devant une académie un de ces discours dont on parle un jour ou deux, et que même quelquefois on porte aux pieds du trône, c'est être coupable envers ses concitoyens d'oser dire dans ce discours que la philosophie de nos jours sape les fondemens du trône et de l'autel. C'est jouer le rôle d'un délateur, d'oser avancer que la haine de l'autorité est le caractère dominant de nos productions; et c'est être délateur avec une imposture bien odieuse, puisque non-seulement les gens de lettres sont les sujets les plus soumis, mais qu'ils n'ont même aucun privilége, aucune prérogative, qui puisse jamais leur donner le moindre prétexte de n'être pas soumis. Rien n'est plus criminel que de vouloir donner aux princes et aux ministres des idées si injustes sur des sujets fidèles, dont les études font honneur à la nation: mais heureusement les princes et les ministres ne lisent point ces discours, et ceux qui les ont lus une fois, ne les lisent plus.

Quand on succède à un homme bizarre, qui a eu le malheur de nier dans un mauvais livre les preuves évidentes de l'existence d'un Dieu, tirées des desseins, des rapports et des fins de tous les ouvrages de la création, seules preuves admises par les philosophes, et seules preuves consacrées par les pères de l'Eglise; *quand* cet homme bizarre a fait tout ce qu'il a pu pour infirmer ces témoignages éclatans de la nature entière; *quand* à ces preuves frappantes qui éclairent

tous les yeux, il a substitué ridiculement une équation d'algèbre, il ne faut pas dire à la vérité que ce raisonneur était un athée, parce qu'il ne faut pas accuser personne d'athéisme, et encore moins l'homme à qui l'on succède; mais aussi ne faut-il pas le proposer comme le modèle des écrivains religieux; il faut se taire, ou du moins parler avec plus d'art et de retenue.

Quand on harangue en France une académie, il ne faut pas s'emporter contre les philosophes qu'a produits l'Angleterre, il faudrait plutôt les étudier.

Quand on est admis dans un corps respectable, il faut dans sa harangue cacher sous le voile de la modestie l'insolent orgueil qui est le partage des têtes chaudes et des talens médiocres.

LES SI.

Si on n'est pas homme de lettres, quoiqu'on ait beaucoup lu et beaucoup écrit, quoiqu'on possède les langues et qu'on ait fouillé les ruines de l'antiquité, quoiqu'on soit orateur, poëte ou historien, on l'est encore moins lorsqu'on n'a qu'une érudition superficielle, qu'on ignore l'antiquité, qu'on n'est pas historien, et qu'on se réduit à n'être qu'un rhéteur emporté et un poëte médiocre.

Si on n'est pas philosophe pour avoir fait des traités de morale et de métaphysique, atteint les hauteurs de la géométrie, et révélé les secrets

de l'hiſtoire naturelle, on l'eſt encore moins lorſqu'on ignore ces choſes, et qu'on s'aviſe d'inſulter à ceux qui les ſavent.

Si pour être homme de lettres et philoſophe, il faut être vertueux et chrétien, *Homère* et *Horace* n'étaient pas hommes de lettres, *Socrate* et *Platon* n'étaient pas philoſophes.

Si la haine de l'autorité était le caractère dominant des productions de notre littérature, il faudrait faire connaître et punir les auteurs ſéditieux qui conſacreraient dans leurs ouvrages l'eſprit de révolte et le mépris des lois; mais *ſi* les gens de lettres ne ſont pas coupables de ces excès, *ſi* c'eſt le fanatiſme même de leurs perſécuteurs qui a mis le poignard aux mains d'un parricide, il faut avoir en horreur celui qui les calomnie.

Si les gens de lettres étaient ſéditieux, ils le ſeraient ſans prétexte et ſans intérêt; mais *ſi* ceux qui les accuſent de ſédition attentaient à l'autorité du ſouverain, ils auraient des prétextes qu'on a ſouvent fait valoir, et des intérêts qu'on n'a jamais négligés.

Si un homme qui accuſe les philoſophes de vouloir ſaper les fondemens du trône et de haïr l'autorité, avait peint de couleurs odieuſes une recherche des poſſeſſions des citoyens, ſagement ordonnée par le ſouverain, s'il avait appelé cette recherche *un genre d'inquiſition*, (*a*) *reſſemblant à un dénombrement d'eſclavage*; *ſi* ce

(*a*) Dans un diſcours imprimé du ſieur *le Franc de Pompignan*.

même homme avait osé envenimer par une ironie insolente et injuste, l'attention que son roi a donnée à des essais d'agriculture; *si*, dissimulant ce qu'il y a de louable dans ces attentions vraiment dignes d'un monarque, il n'y avait trouvé qu'une occasion de lui dire avec amertume : *Sire, les spéculations* (*b*) *des machines qu'on vous présente des essais faits sous vos yeux, ne rendront pas nos champs moins incultes ; le parc de Versailles ne décide point de l'état de nos campagnes.* Cet homme après avoir insulté de la sorte à l'autorité, ne serait-il pas bien imprudent d'accuser des citoyens paisibles et soumis de haine pour l'autorité?

Si un prince s'exagère les malheurs de ces peuples, qui n'ont pas besoin d'être exagérés pour être sentis, il ne faut pas dire que ce sentiment de bonté du monarque suffit pour adoucir les malheurs de ses sujets, parce que la bonté des princes doit être agissante comme celle de la Divinité, et qu'une pareille maxime tendrait à la détourner d'agir; mais heureusement nos princes ne se conduisent pas d'après les maximes de l'auteur du discours.

Si un homme dont l'intérêt guide toutes les démarches, veut flatter l'autorité après l'avoir publiquement insultée, il ne doit pas se permettre de passer sans intervalle au dernier degré de la flatterie; parce que celui qu'il voudrait flatter, n'ayant point oublié l'insulte, verrait trop clairement que le changement dans le ton

(*b*) *Ibid.*

ne prouve autre chose qu'un changement dans les intérêts.

Si les gens de lettres sont divisés entr'eux, il faut regarder cette division comme une suite de la faiblesse humaine, et ne pas s'en prévaloir pour décrier la littérature; mais *si* ceux qui déchirent les gens de lettres sont animés du même esprit que l'auteur du discours, *si* ce déclamateur leur donne lui-même l'exemple de cette fureur, de quel front ose-t-il la reprocher à son siècle?

Si quelque homme de lettres s'élève contre ce que la naissance et les dignités ont de plus éminent en écrivant une satire personnelle, un gouvernement modéré le punira, en proportionnant la peine à l'injure, et en estimant l'injure avec équité; mais *si* quelques gens de lettres fuient le commerce des grands, *s'ils* ne sont pas de vils flatteurs, *s'ils* jugent l'homme au travers de son rang, *s'ils* écrivent que tous les hommes sont égaux; il faudra estimer ces sentimens en eux, ou ne pas les calomnier lorsqu'on ne peut y atteindre.

S'il ne faut pas afficher dans le sanctuaire des lettres l'anathème qui les proscrit, que doit-on dire d'un discours à l'académie, qui n'est qu'une satire des lettres et de ceux qui les cultivent?

Si les bibliothèques formées des ouvrages de notre siècle, n'étaient qu'un recueil d'écrits scandaleux, frivoles ou insolens, on pourrait y trouver la prière du déiste, le voyage de

Provence

Provence etc., et le discours prononcé le 10 mars à l'académie française.

Si l'auteur de ce discours n'était pas fort touché de l'honneur qu'on lui fesait en le recevant dans une compagnie respectable, il pouvait cependant s'abaisser aux expressions de la reconnaissance que les *Corneille* et les *Racine* ont employées; il ne devait pas dire à ses confrères, pour tout remercîment, qu'il a été appelé par leurs suffrages, ou il devait ajouter qu'il les avait déjà demandés sans les obtenir.

Si la mort de M. de *Maupertuis* a été fort édifiante, il ne faut pas en prendre occasion de décrier la vie de quelques philosophes qui pourront mourir aussi chrétiennement que lui.

Si M. de *Maupertuis* a désavoué les conséquences qu'on a voulu tirer de ses opinions métaphysiques sur l'essence de la matière, et s'il s'est justifié comme il a pu sur le reproche d'irréligion, on peut croire qu'il n'avait pas prévu ses conséquences, et qu'il était tout-à-fait revenu des principes qu'on prétend qu'il avait affichés dans sa jeunesse; mais il ne faut pas donner sa justification comme une formule que doivent suivre tous ceux qui seront accusés de la sorte: il ne faut pas dire que celui qui croit une religion révélée croit tout, parce que les Juifs, les luthériens, les calvinistes, les sociniens même croient à la révélation, prononcent ce mot *si* décisif, et ont encore beaucoup de choses à croire; et sur-tout il ne faut pas communiquer à l'académie française cette observation

théologique, fausse et déplacée, comme trop importante pour la laisser échapper.

Si M. de *Maupertuis* a été accusé de liberté de penser, cet exemple même devait rendre l'auteur du discours plus circonspect dans ses jugemens, et plus retenu à former la même accusation.

Si la religion n'était pas assez respectée dans quelques écrivains modernes, il faudrait travailler à les convaincre et à les éclairer; mais il ne faut ni calomnier les gens de lettres qui la respectent sans la prêcher, ni être la dupe de ceux qui la prêchent sans la respecter.

Si l'auteur du discours prononcé à l'académie le 10 mars 1760, n'a pas prévu l'opinion qu'il a donnée de lui à beaucoup d'honnêtes gens, il est bien aveuglé; mais s'il l'a prévue, *illi robur et æs triplex.*

LES POUR, LES QUE, LES QUI, LES QUOI.

LES POUR.

POUR vivre un peu joyeusement,
Croyez-moi, n'offensez personne;
C'est un petit avis qu'on donne
Au sieur le Franc de Pompignan.

Pour plaire il faut que l'agrément
Tous vos préceptes assaisonne;
Le sieur le Franc de Pompignan
Pense-t-il donc être en sorbonne?

Pour instruire il faut qu'on raisonne,
Sans déclamer insolemment,
Sans quoi plus d'un sifflet fredonne
Aux oreilles d'un Pompignan.

Pour prix d'un discours impudent,
Digne des bords de la Garonne,
Paris offre cette couronne
Au sieur le Franc de Pompignan.

LES QUE.

QUE Paul le Franc de Pompignan
Ait fait en pleine académie
Un discours très-impertinent,
Et qu'elle en soit tout endormie.

Qu'il ait bu jusques à la lie
Le calice un peu dégoûtant
De vingt censures qu'on publie,
Et dont je suis assez content.

Que pour comble de châtiment,
Quand le public le mortifie,
Un Fréron le béatifie;
Ce qui redouble son tourment.

*Qu'*ailleurs un noir petit pédant,
Insulte à la philosophie,
Et qu'il serve de truchement
A Chaumeix qui se crucifie.

Que l'orgueil et l'hypocrisie
Contre les gens de jugement
Etalent une frénésie,
Que l'on siffle unanimement.

Que parmi nous à tout moment
Cinquante espèces de folie
Se succèdent rapidement,
Et qu'aucune ne soit jolie.

Qu'un jésuite avec courtoisie
S'intrigue par-tout sourdement,
Et reproche un peu d'hérésie
Aux gens tenant le parlement.

Qu'un janséniste ouvertement
Fronde la cour avec furie,
Je conclus très-pertinemment
Qu'il faut que le sage s'en rie.

LES QUI.

QUI pilla jadis Métastase,
Et *qui* crut imiter Maron,
Qui bouffi d'ostentation,
Sur ses écrits est en extase.

Qui si longuement paraphrase
David en dépit d'Apollon,
Prétendant passer pour un vase
Qu'on appelle d'élection.

Qui parlant à ſa nation,
Et l'inſultant avec emphaſe,
Penſe être au haut de l'Hélicon
Lorſqu'il barbotte dans la vaſe.

Qui dans plus d'une périphraſe
A ſes maîtres fait la leçon,
Entre nous, je crois que ſon nom
Commence en *V*, finit en *aze*.

LES QUOI.

Quoi? c'eſt le Franc de Pompignan,
Auteur de chanſons judaïques,
Barbouilleur du vieux teſtament,
Qui fait des diſcours ſatiriques?

Quoi dans ces odes hébraïques
Qu'il translata ſi triſtement,
A-t-il pris ces propos cauſtiques,
Qu'il débite ſi lourdement?

Quoi verrait-on patiemment
Tant de pauvretés emphatiques?
L'ennui, dans nos temps véridiques,
Ne ſe pardonne nullement.

Quoi, Pompignan dans ſes repliques
M'ennuira comme ci-devant?
Nous le pourſuivrons très-gaîment
Pour ſes fatras mélancoliques.

LES CAR.

A MONSIEUR

LE FRANC DE POMPIGNAN.

Vous ne cessez point de calomnier la nation, *car* jusque dans l'éloge de feu monseigneur le duc de Bourgogne, lorsqu'il ne s'agit que d'essuyer nos larmes, vous ne parlez à l'héritier du trône, au père affligé, au prince sensible et juste, que de la fausse et aveugle philosophie qui règne en France, de la raison égarée, des cœurs corrompus, des mains suspectes, d'esprits gâtés par des opinions dangereuses; vous dites que dans ce siècle on ne regarde la mort que comme le retour au néant, etc.

Vous avez tort; *car* il est cruel de dire à la maison royale, que la France est pleine d'esprits qui ont peu de respect pour la religion catholique, et d'insinuer qu'ils en auront peu pour le trône. Il est barbare de peindre comme dangereux des gens de lettres qui sont presque tous sans appui; il est affreux de faire le métier de délateur, quand on s'érige en consolateur, et de vouloir irriter des cœurs dont vous prétendez adoucir les regrets par vos phrases.

On voit assez que vous cherchez à écarter les gens de lettres de l'éducation des enfans de France, *car* vous aspirez à en être chargé vous-même, vous et monsieur votre frère; *car* pour paraître à la cour en maître, vous priâtes M. *Dupré de St Maur*, qui vous recevait à l'académie,

de vous comparer à *Moïse*, dans son beau discours, et monsieur votre frère à *Aaron*; ce qu'il fit, et ce qu'il ne fera plus.

Ah, *Moïse* de Montauban! vous n'aviez pas pris dans les Tables de la loi votre prière du déiste, *car* elle n'y est pas. Cessez donc d'imputer des sentimens d'impiété à la nation, *car* vous avez ouvertement professé l'impiété.

Ce n'était pas ce que professait le professeur en droit votre grand-père, professant à Cahors: c'était un homme sage que ce professeur; s'il vivait encore, il vous dirait: Mon fils, soyez modeste, corrigez les vers de votre Didon, qui sont lâches, faibles, durs, secs, hérissés de solécismes.

Récitez les psaumes pénitentiaux, et ne les translatez point en vers plus durs et plus chargés d'épithètes que votre Didon; ne soyez point hypocrite après avoir été impie, *car* c'est-là le mal. Demandez pardon à l'académie de l'avoir insultée, et sur-tout ennuyée, la seule fois que vous avez osé paraître devant elle. Ne donnez point de mémoire au roi, *car* il ne les lira pas; et n'imaginez point de les faire imprimer par ordre du roi, *car* le roi n'en donnera pas l'ordre; ne soyez point débiteur, *car* c'est un vilain métier; ne faites point le grand seigneur, *car* vous êtes d'une bonne bourgeoisie; ne cabalez plus pour être intrus dans l'éducation de nos princes, *car*, comme vous dites dans votre épître à monseigneur le dauphin, elle ne sera pas confiée aux esprits gâtés, aux auteurs de la prière du déiste, ni aux têtes chaudes qui ont l'esprit froid; n'in-

foltez point les gens de lettres, *car* ils vous diront des vérités.

Si vous préfidez à la cour des aides de Cahors, ou à l'élection, ou au grenier à fel, n'imitez point ce juge de village dont parle *Horace*, qui portait le laticlave, et fefait parade de fa chaire curule, *car* on en rit.

Ne dites plus au roi dans un libelle de fupplique, qu'il *traite fes fujets comme des efclaves*; *car* alors ce n'eft plus une fupplique, et il ne reſte que le libelle; et lorfqu'on eſt coupable d'un libelle fi inſenſé, on a beau faire fa cour au père *Deſmarets* jéſuite, le père *Deſmarets* jéſuite ne vous fera jamais entrer dans le conſeil, *car* il n'y entrera pas lui-même.

LES AH, AH.

A MOISE LE FRANC DE POMPIGNAN.

Ah, ah, Moïſe le Franc de Pompignan, vous êtes donc un plagiaire, et vous nous feſiez accroire que vous étiez un génie.

Ah, Ah, vous avez donc pillé le père *Villermet* dans votre hiſtoire de monſeigneur le duc de Bourgogne, et vous vous portiez pour hiſtoriographe des enfans de France, écrivant de votre chef. Vous avez cru que les biens des jéſuites étaient déjà confiſqués; vous vous êtes preſſé de vous emparer de leur ſtyle. Vous êtes traducteur de *Villermet* après avoir été traducteur de *Métaſtaſe*, et vous n'en diſiez mot!

Ah, Ah, vous vous donniez pour un favori

que la famille royale a prié de vouloir bien écrire l'histoire des enfans de France. Vous nous induisez en erreur, en disant dans votre épître dédicatoire à monseigneur le dauphin, et à madame la dauphine : *J'obéis à vos ordres* ; et il se trouve que vous avez seulement usé de la permission qu'ils ont daigné vous donner de leur dédier votre petite translation, permission qu'on accorde à qui la demande.

Il semble par votre épître dédicatoire que le roi et monseigneur le dauphin vous aient dit : *M. le Franc de Pompignan, ayez la bonté d'apprendre à l'univers que nous ne confierons jamais nos enfans à des mains suspectes, à des cœurs corrompus, à des esprits gâtés.*

Mais, *Moïse le Franc*, qui jamais a voulu faire élever ses enfans par des esprits gâtés, et des cœurs corrompus, qui ont des mains suspectes ! Vos mains ont sans doute un bon cœur ; mais ce n'est pas assez pour élever nos princes.

Ah, ah, Moïse le Franc de Pompignan, vous vouliez donc faire trembler toute la littérature ? Il y avait un jour un fanfaron qui donnait des coups de pied dans le cul à un pauvre diable, et celui-ci les recevait par respect ; vint un brave qui donna des coups de pied au cul du fanfaron ; le pauvre diable se retourne, et dit à son batteur : *Ah, ah*, Monsieur, vous ne m'aviez pas dit que vous étiez un poltron ; et il rossa le fanfaron à son tour, de quoi le prochain fut merveilleusement content : *Ah, ah* !

EXTRAIT

Des nouvelles à la main de la ville de Montauban en Quercy le premier juillet 1766.

Le mémoire de M. *le Franc* de Montauban, présenté au roi, étant parvenu à Montauban, et chacun étant stupéfait, les parens du sieur auteur du mémoire s'assemblèrent, et ayant reconnu que ledit sieur instruisait familièrement sa majesté de ses gestes, dits et écrits, qu'il parlait au roi des entretiens amiables que lui sieur *le Franc* avait eus avec M. *d'Aguesseau*, qu'il apprenait au roi qu'il avait eu une bibliothèque à Montauban, et de plus, qu'il faisait des vers; ayant remarqué dans ledit écrit plusieurs autres passages qui dénotaient une tête attaquée, ils députèrent en poste un avocat de ladite ville au sieur auteur, demeurant pour lors à Paris, et lui enjoignirent de s'informer exactement de sa santé, et d'en faire un rapport juridique. Ledit avocat, accompagné d'un témoin irréprochable, alla à Paris, et se transporta chez le malade: il le trouva debout à la vérité, mais les yeux un peu égarés, et de pouls élevé. Le patient osa d'abord devant les deux députés: *Frouah, fuisez Seigneur.* (a)

Je ne suis qu'un avocat, répondit le voyageur; je ne m'appelle point Jeovah. Avez-vous vu le roi, dit le malade? Non, Monsieur, je viens vous voir. Allez dire au roi de ma part, reprit le sieur malade, qu'il relise mon mémoire, et portez-lui le catalogue de ma bibliothèque. L'avocat lui conseilla de manger de bons potages, de se baigner et de se coucher de bonne heure. A ces mots le patient eut des convulsions, et dans l'accès il s'écria:

Créateur de tous les êtres,
Dans ton amour paternel,

(a) Prière du déiste composée par ledit sieur.

Pour nous former tu pénètres
Dans l'ombre du sein maternel. (*b*)

Eh! Monsieur, dit l'avocat, pourquoi me citez-vous ces détestables vers, quand je vous parle raison! Le malade écuma à ce propos, et grinçant les dents, il dit:

Le cruel Amalec tombe (*c*)
Sous le fer de Josué;
L'orgueilleux Jabin succombe
Sous le fer d'Abinoé.
Issacar a pris les armes:
Zabulon court aux alarmes.

L'Avocat versa des larmes en voyant l'état lamentable du patient; il retourna à Montauban faire son rapport juridique, et la famille étant certaine que le malade était *mentis non compos*, fit interdire le sieur *le Franc de Pompignan*, jusqu'à ce qu'un bon régime pût rétablir la santé d'icelui.

RELATION

Du voyage de M. le marquis le Franc de Pompignan, depuis Pompignan jusqu'à Fontainebleau, adressée au procureur fiscal du village de Pompignan.

Vous fûtes témoin de ma gloire, mon cher ami; vous étiez à côté de moi, dans cette superbe procession, lorsque j'étais derrière un jeune jésuite. Tous les bourdons du pays se faisaient entendre, tous les paysans étaient mes gardes: vous entendîtes ce sermon, dans lequel il est dit que j'ai la jeunesse de l'aigle, et que je suis assis près des astres, tandis que l'envie gémit sous mes pieds. Vous savez combien

(*b*) Poésies sacrées dudit auteur, pag. 61.
(*c*) *Ibid.* pag. 87.

ce sermon me coûta de soins; je le refis jusqu'à trois fois à l'aide de celui qui le prononça; car on ne parvient à la postérité qu'en corrigeant ses ouvrages dans le temps présent.

Vous assistâtes à ce splendide repas de vingt-six couverts, dont il sera parlé à jamais. Vous savez que je me dérobai quelques jours après aux acclamations de la province; je pris la poste pour la cour, ma réputation me précédait par-tout. Je trouvai à Cahors mon portrait en taille-douce, dans le cabaret: il y avait au bas cinq petits vers qui faisaient une belle allusion aux astres, auprès desquels je suis assis.

Le Franc plane sur l'horizon;
Le ciel en rit, l'enfer en pleure.
L'empyrée était le beau nom
Que lui donna l'ami Piron;
Et c'est à présent sa demeure.

Dès que j'arrivai à Limoges, je rencontrai le petit-fils de M. de *Pourceaugnac*; il était instruit de ma fête, il me dit qu'elle ressemblait parfaitement au repas bien trouſſé que monsieur son grand-père avait donné. Nous nous séparâmes à regret l'un de l'autre.

Quand j'arrivai à Orléans, je trouvai que la plupart des chanoines savaient déjà par cœur les endroits les plus remarquables de mon discours. Je me hâtai d'arriver à Fontainebleau, et j'allai le lendemain au lever du roi, accompagné de M. *Freron*, que j'avais mandé exprès; dès que le roi nous vit, il nous adressa gracieusement la parole à l'un et à l'autre: M. le

marquis, me dit sa majesté, je sais que vous avez à Pompignan autant de réputation qu'en avait à Cahors votre grand-père le professeur. N'auriez-vous point sur vous ce beau sermon de votre façon qui a fait tant de bruit? J'en présentai alors des exemplaires au roi, à la reine, à M. le dauphin. Le roi se fit lire à haute voix par son lecteur ordinaire les endroits les plus remarquables: on voyait la joie répandue sur tous les visages; tout le monde me regardait en rétrécissant les yeux, en retirant doucement vers les joues les deux coins de la bouche, et en mettant les mains sur les côtés, ce qui est le signe pathologique de la joie. En vérité, dit M. le dauphin, nous n'avons en France que M. le marquis de *Pompignan* qui écrive de ce style.

Allez-vous souvent à l'académie, me dit le roi? Non, Sire, lui répondis-je. L'académie va donc chez vous, reprit le roi? (c'était précisément le même discours que *Louis XIV* avait tenu à *Despréaux*) Je répondis que l'académie n'est composée que de libertins et de gens de mauvais goût, qui rendent rarement justice au mérite; et vous, dit le roi à M. *Fréron*, n'êtes-vous pas de l'académie? Pas encore, répondit M. *Fréron*. Il eut alors l'honneur de présenter ses feuilles à la famille royale, et je restai à causer avec le roi. Sire, lui dis-je, vous connaissez ma bibliothèque? Oh tant! dit le roi, vous m'en avez tant parlé dans un de vos beaux mémoires.... Comme

nous en étions-là le roi et moi, la reine s'approcha, et me demanda si je n'avais pas fait quelque nouveau pseaume judaïque? J'eus l'honneur de lui réciter sur le champ le dernier que j'ai composé, dont voici la plus belle strophe :

Quand les fiers Israélites
Des rochers de Beth-Phégor,
Dans les plaines moabites,
S'avancèrent vers Achor;
Galgala saisi de crainte,
Abandonna son enceinte,
Fuyant vers Samaraïm;
Et dans leurs rocs se cachèrent
Les peuples qui trébuchèrent
De Béthel à Séboïm.

Ce ne fut qu'un cri autour de moi, et je fus reconduit avec des acclamations universelles, qui ressemblaient à celles de *Nicole* dans le Bourgeois gentilhomme.

LETTRE
DE M. DE L'ECLUSE,

Chirurgien-dentiſte, ſeigneur du Tilloy, près de Montargis, à M. ſon curé.

MONSIEUR MON CURÉ,

Vous ſavez que j'ai récréé à mes dépens l'égliſe de Tilloy, et que j'ai raccommodé les deux tiers de la tribune qui était pourrie, à peine m'en avez-vous remercié; je ne m'en ſuis pas ſeulement remercié moi-même, cela n'a fait aucun bruit, tandis que M. *le Franc de Pompignan* de Montauban jouit d'une gloire immortelle.

Vous me direz que cette gloire, il ſe l'eſt donnée à lui-même, qu'il a tout arrangé, tout fait, juſqu'au ſermon qu'on a prononcé à ſon honneur dans l'égliſe de ſon village; qu'il a fait imprimer ce ſermon et la relation de cette belle fête, à Paris, chez *Barbou*, rue St Jacques, aux grues; que quand on veut paſſer à la poſtérité, il faut ſe donner beaucoup de peines, et que je ne m'en ſuis donné aucune; vous avez craint, dites-vous, ſe ſort des prédicateurs modernes que M. *le Franc de Pompignan* traite dans ſa préface d'écrivains impertinens, comme il a traité les académiciens de Paris de libertins, dans ſon diſcours à l'académie. Mais, mon cher paſteur, on n'exige pas d'un curé de campagne l'éloquence d'un évêque du Puy.

Ne pouviez-vous pas vaincre ma modeſtie, et me forcer doucement à recevoir l'immortalité? qui vous empêchait de comparer l'égliſe du Tilloy (page 3) à la Ste Cité de Jéruſalem deſcendant du ciel? ne vous était-il pas aiſé de me louer moi préſent? c'eſt ainſi qu'on en a uſé à Pompignan, immédiatement avant d'implorer les lumières du St Eſprit et de la vierge *Marie*. On a eu ſoin de mettre en marge: M. le marquis de *Pompignan* préſent.

Quand je vous ai fait de deux reproches sur votre négligence dans une affaire si grave, vous m'avez répondu que c'est ma faute de n'avoir point pris le titre de marquis, que mon grand-père n'était que docteur en médecine de la faculté de Bourges; que celui de M. de *Pompignan* était professeur en droit canon à Cahors: vous ajoutez que votre paroisse est trop près de Paris, et que ce qui est grand et admirable à deux cents lieues de la capitale, n'a peut-être pas tant d'éclat dans son voisinage.

Cependant, Monsieur, il m'est bien dur de n'avoir travaillé que pour DIEU, tandis que M. de *Pompignan* reçoit sa récompense dans ce monde.

M. le marquis de *Pompignan* fait la description de sa procession; il y avait, dit-il, à la tête un jeune jésuite, (page 32) derrière lequel marchait immédiatement M. de *Pompignan* avec son procureur fiscal

Mais, Monsieur, n'avons-nous pas eu aussi une procession, un procureur fiscal et un greffier? s'il m'a manqué le derrière d'un jeune jésuite, cela ne peut-il pas se réparer?

M. *le Franc* rapporte que M. l'abbé *la Coste* officia d'une manière imposante; n'avez-vous pas officié d'une manière édifiante? Nous avons entendu parler d'un abbé *la Coste* qui en imposait en effet; c'était un associé du sieur *Fréron*, et on fit même un passe-droit à ce dernier pour avancer l'abbé *la Coste* dans la marine; je ne crois pas que ce soit le même dont M. de *Pompignan* nous parle.

Au reste, Monsieur, l'église du Tilloy avait un très-grand avantage sur celle de Pompignan; vous avez une sacristie, et M. de *Pompignan* avoue lui-même qu'il n'en a point, et que le prêtre, le diacre et le sous-diacre furent obligés de s'habiller dans sa bibliothèque; cela est un peu irrégulier, mais aussi il a parlé de sa bibliothèque au roi; il est dit en marge (page 31) qu'un ministre

d'État

d'Etat a trouvé ſa bibliothèque fort belle: on y trouve une collection immenſe de tous les exemplaires qu'on a jamais tirés des cantiques hébraïques de M. de *Pompignan*, et de ſon diſcours à l'académie françaiſe; tandis que les petits écrits badins où l'on ſe moque un peu de M. de *Pompignan*, ſont condamnés à être diſperſés en feuilles volantes, abandonnés à leur mauvais ſort ſur toutes les cheminées de Paris, où il peut avoir la ſatisfaction de les voir pour les immoler à ſa gloire.

Il eſt dit même, dans le ſermon prononcé à Pompignan, "que DIEU donne à ce marquis la jeuneſſe et „ les ailes de l'aigle; qu'il eſt aſſis près des aſtres; „ (page 14) que l'impie rampe à ſes pieds dans la „ boue, qu'il eſt admiré de l'univers, et que ſon „ génie brille d'un éclat immortel."

Voilà, Monſieur, la juſtice que ſe rend à lui-même le marquis, tandis que je reſte inconnu au Tilloy.

On ajoute que M. le marquis eut ce jour-là une table de vingt-ſix couverts; (page 38) je vois que la renommée eſt auſſi injuſte que la fortune: nous étions trente-deux le jour de la dédicace de votre égliſe, et cela n'a pas ſeulement été remarqué dans Montargis.

Enfin, il eſt parlé de madame la marquiſe de *Pompignan*, et on n'a pas dit un mot de madame de l'*Ecluſe*; on ſe prévaut même du jugement du ſieur *Fréron*, qui appelle cette partie du ſermon une égloguе en proſe; (page 36) éloge qu'il donne auſſi aux vers de M. de *Pompignan*.

Enfin, M. de *Pompignan* jouit de tous les honneurs poſſibles, depuis ſon beau diſcours à l'académie françaiſe; la France ne parle que de lui, et je ſuis oublié: je demande à meſſieurs de l'académie ſi cela eſt juſte.

J'ai l'honneur d'être, etc.

HYMNE,

Chantée au village de Pompignan,

Sur l'air: *de Bechamel.*

NOUS avons vu ce beau
village de Pompignan
Et ce marquis brillant et sage,
modeste et grand,
De ses vertus premier garant;
Et vive le roi et Simon le Franc,
Son favori,
Son favori.

Il a recrépi sa chapelle
et tous les vers;
Il pourluit avec un saint zèle
les gens pervers.
Tout son clergé s'en va
chantant:
Et vive le roi et Simon le Franc,
Son favori,
Son favori.

En aumusse un jeune jésuite
allait devant,
Gravement marchait à sa suite
sieur Pompignan
En beau satin de président;
Et vive le roi et Simon le Franc,
Son favori,
Son favori.

Je suis marquis, robin, poëte,
mes chers amis;
Vous voyez que je suis prophète en mon pays.
A Paris c'est tout autrement;
Et vive le roi et Simon le Franc,
Son favori,
Son favori.

J'ai fait un pfautier judaïque,
on n'en fait rien;
J'ai fait un beau panégyrique,
et c'est le mien:
De moi je suis assez content;
Et vive le roi et Simon le Franc,
Son favori,
Son favori.

Je retourne à la cour en poste
charmer les grands.
Je protège l'abbé la Coste
et mes parens;
Je suis fêté par les méchans;
Et vive le roi et Simon le Franc,
Son favori,
Son favori.

Bientôt il revient à Versailles
d'un air humain,
Aux ducs et pairs, à la canaille
serrant la main,
Récitant ses vers dignement;
Et vive le roi et Simon le Franc,
Son favori,
Son favori.

LETTRE DE PARIS,

Du 28 février 1763.

VOICI ce qui vient d'arriver au sujet du marquisat de Pompignan. On a porté à M. le garde des sceaux les lettres-patentes à sceller; il les a lues, et il a trouvé:

Que le roi désirant reconnaître les services importans que la maison de *le Franc* avait rendus à l'Etat, depuis la fondation de la monarchie, soit dans la robe, soit dans l'épée, désirant récompenser personnellement les services que M. *le Franc* avait rendus à sa patrie et à la religion, soit en qualité de magistrat, et à la tête d'une cour souveraine, soit en qualité d'homme de lettres, et nommément le soin qu'il a pris d'immortaliser la mémoire de M. le duc de Bourgogne par le bel éloge qu'il en a fait; sa majesté, en attendant mieux, avait jugé à propos d'ériger en marquisat sa terre de Pompignan; n'entendant néanmoins sa majesté que ce fût-là une récompense, mais une faible marque de satisfaction etc.

M. le garde des sceaux a cru que la tête avait tourné au secrétaire du roi qui avait rédigé ces patentes; il l'a envoyé chercher: (ce secrétaire du roi est M. *Carpot*.) M. de *Brou* lui a demandé s'il avait perdu l'esprit, disant que quand ce serait les *Montmorencis*, les *Châtillons*, les *la Trimouille*, il n'en eût pas mis davantage. Il est vrai, Monseigneur, lui a dit M. *Carpot*, que c'est moi qui ai dressé les lettres, mais la formule m'en a été envoyée... et par qui?... Par M. *le Franc*; il y en avait bien davantage, mais j'en ai retranché les trois quarts.... Hé bien, lui a dit M. de *Brou*, retranchez l'autre quart, et nous verrons: Et vive le roi et *Simon le Franc*, son favori, son favori!

FRAGMENT
D'UNE
LETTRE SUR DIDON,
TRAGÉDIE.

PLUSIEURS personnes ayant à l'envi rendu M. *le Franc de Pompignan* célèbre, et tout Paris parlant de lui, j'ai voulu le lire; j'ai trouvé sa Didon; je n'ai pu encore aller au-delà de la première scène; mais j'espère poursuivre avec le temps; cette première scène m'a parue un chef-d'œuvre. *Jarpe* déclare d'abord:

Que ses ambassadeurs irrités et confus
Trop souvent de la reine ont *subi* les refus:
Qu'il *contient* cependant la fureur qui l'anime;
Que déguisant encor son dépit *légitime*,
Pour la dernière fois en *proie* à ses hauteurs,
Il vient sous le *faux nom* de ses ambassadeurs,
Au milieu de la cour d'une reine étrangère,
D'un refus obstiné pénétrer le mystère.
Que fait-il? n'écouter qu'un transport amoureux,
Se découvrir lui-même, et déclarer ses feux.

Maderbal, officier de la reine étrangère, lui répond:

Vos feux! que dites-vous? Ciel quelle est ma surprise!

Ce *Maderbal* en effet peut être surpris, pour peu qu'il sache la langue française, que des ambassadeurs *fléchissent* des refus etc. que le prince *Jarbe*

. . . . . En proie à des hauteurs
Vienne sous le *faux nom* de ses ambassadeurs.

Car ce *Maderbal* doit croire que ces ambassadeurs ont un faux nom, et que ce *Jarbe* prend les noms de trois ou quatre ambassadeurs à la fois. *Jarbe* lui replique :

Je pardonne sans peine à ton étonnement;
Mais apprends aujourd'hui l'excès de mon tourment;
J'ai quitté malgré moi *les bords* de Géthulie.

C'est comme si on disait, j'ai quitté *les bords* de Quercy, qui est au milieu des terres. Ensuite il apprend à cet officier,

Qu'il vient peut-être épris d'une flamme trop vaine,
Tenter lui-même encor cette superbe reine.

Apparemment que la tentation n'a pas réussi, car il ajoute :

Que ses soldats et ses vaisseaux
Couvriront autour d'elle et la terre et les eaux.
L'amour conduit mes pas, la haine peut les suivre, etc.

Maderbal, toujours étonné de ce qu'il entend, et sur tout d'une haine qui va suivre les pas de *Jarbe*, lui répond :

Non, je ne reviens point de ma surprise extrême;

Je suis comme *Madonthal*, je ne reviens point de ma surprise, de lire de tels discours et de tels vers : le style est un peu de Gascogne.

. . . . . *Je fus* (dit Jarbe) dans nos déserts
Ensevelir la honte, et le poids de mes fers. . .

L'auteur, qui *fut* de Montauban à Paris donner cet ouvrage, fut assez mal conseillé ; je ferai ce que je pourrai pour achever la pièce : je suis déjà édifié de son épître dédicatoire, dans laquelle il se compare, avec sa modestie ordinaire, au cardinal de *Richelieu* ; et j'avoue qu'en fait de vers le gascon peut s'égaler au poitevin. . . .

LA
PRIERE UNIVERSELLE,

Traduite de l'anglais de M. Pope,

PAR L'AUTEUR DU DISCOURS PRONONCÉ LE 10 MARS 1760, A L'ACADEMIE FRANÇAISE :

Adeò indulgent sibi latiùs ipsi.
Juvén. sat. XIV.

Conforme à celle qui a paru en 1740, *sous le nom de Londres, chez Paul Vaillant, in-4°.*

ZITAVA

AVERTIS

AVERTISSEMENT.

J'ai bien eu de la peine, dit le provincial de *Pascal*, *à trouver un Escobar : je ne sais ce qui est arrivé depuis peu qui fait que tout le monde le cherche.* La traduction de la *Prière universelle* de *Pope*, par M. *le Franc*, vient d'éprouver un sort semblable à celui de l'ouvrage du théologien jésuite. Un homme célèbre a dit un mot, et la prière du déiste est sortie de l'obscurité où elle était ensevelie. Elle était devenue rare quoiqu'on en eût vendu fort peu, parce que l'auteur par modestie en avait racheté un grand nombre d'exemplaires ; et elle est recherchée aujourd'hui, parce que les ouvrages de M. *le Franc* ont acquis beaucoup de célébrité depuis son *discours à l'académie.*

Nous avons donc pensé que le public recevrait avec plaisir une nouvelle édition de cette pièce : les notes et les critiques que nous y avons jointes pouvant servir pour prémunir les fidèles contre les principes de la *philosophie moderne* qu'on retrouve dans cette *prière*, et que M. *le Franc* a si bien combattus dans son *discours*. Nous espérons que l'auteur même nous saura gré de notre zèle, et que les personnes religieuses trouveront dans nos remarques un grand sujet d'édification.

On nous dira, peut-être, qu'il serait plus sûr, pour le bien de la religion, de ne point répandre un ouvrage libre que de l'imprimer même en le critiquant. A cela nous répondrons que si

cette traduction était aussi belle que l'original, si elle était même de la main de quelques-uns de nos grands maîtres, il serait à craindre que nos observations, quelque solides qu'elles fussent, ne tinssent pas contre les charmes de la poésie, et que l'antidote ne fût moins puissant que le poison; mais nos lecteurs verront aisément que l'ouvrage que nous leur présentons n'est rien moins que dangereux, et ne leur donnera pas des tentations bien fortes contre la foi. Si pour l'ordinaire des vers ne sont pas des raisons, de mauvais vers sont encore au-dessous des mauvaises raisons.

Nous ne devons pas oublier d'avertir que cet ouvrage à sa naissance ayant scandalisé beaucoup de personnes, et sur-tout un illustre magistrat, M. *le Franc* en donna dans les journaux des savans (en septembre 1741) une rétractation très-ample et très-chrétienne. Cet auteur a montré la même docilité en d'autres occasions: par exemple, en 1734 il avait écrit que *Virgile* était un mauvais modèle pour les caractères; dans la préface de son édition de 1753, il dit que cette expression qu'il avait employée est dure, et ne convenait point à son âge ni à son peu d'expérience; et il ajoute: *Je la rétracte aujourd'hui par respect pour Virgile, en pensant toujours de même par respect pour la vérité.*

LA
PRIERE UNIVERSELLE,

DEO OPTIMO MAXIMO.

I.

O toi que la raiſon, que l'inſtinct même adore,
Souverain maître et créateur
De tout l'univers qui t'implore,
Jehovah, Jupiter, Seigneur!

NOTES.

Le titre ſeul de cette pièce annonce l'irréligion, puiſque le mot *univerſelle* ſignifie que tout homme peut adreſſer cette prière à DIEU, quelque religion qu'il profeſſe. Si dès 1740 M. *le Franc* eût été lié étroitement, comme il l'eſt aujourd'hui, avec le pieux auteur de l'*Apologie de la St Barthelemi*, il aurait bien compris que ſi nous ne pouvons pas prier DIEU avec des chrétiens hétérodoxes dans le même royaume, à plus forte raiſon ne pouvons-nous pas employer avec les Turcs et les Guèbres la même formule de prière.

Au reſte, toute cette ſtrophe ne reſſemble que par le dernier vers à l'original. Voici la traduction littérale : *Père de tout, adoré dans tous les âges, dans tous les climats, par le ſaint, par le ſauvage, par le philoſophe, Jehova, Jupiter,* ou DIEU.

Il n'y a point là d'*inſtinct qui adore;* on n'y trouve point cette expreſſion ſi faible et ſi commune de l'*univers qui t'implore.* On voit combien cette prétendue traduction eſt au-deſſous de l'original.

II.

Source, cauſe première, être inintelligible,
Que je ſuis borné devant toi!
Ta bonté ſeule m'eſt viſible,
Le reſte eſt un chaos pour moi.

NOTES.

Ce mot *inintelligible* renferme beaucoup de venin : on dit d'une chose obscure et respectable, des mystères de la religion par exemple, qu'ils sont *incompréhensibles*, mais un homme religieux ne dira point qu'ils sont *inintelligibles*. On dit avec vérité des systèmes des athées qu'ils sont *inintelligibles*, et on les traiterait trop favorablement en disant qu'ils sont *incompréhensibles* ; même dans l'usage ordinaire ces deux mots ne sont pas synonymes : par exemple, la hardiesse de M. *le Franc* à insulter des gens de lettres et l'académie est *incompréhensible*, mais elle n'est pas *inintelligible*. Il est d'autant plus difficile d'excuser l'emploi que le traducteur a fait ici de ce mot, qu'*incompréhensible*, qui était le mot propre, fesait également le vers, et était beaucoup plus conforme à l'original, *least understood, si peu compris*.

Dans le reste de la strophe, la traduction présente encore des idées plus libres que celles de l'original.

Pope dit : *O* DIEU *qui as borné toute mon intelligence à savoir que tu es bon, et que je suis aveugle* ; et M. *le Franc* lui fait dire :

Ta bonté seule m'est visible,
Le *reste* est un *chaos* pour moi.

Ce mot *reste* est fort indécent. Ce *reste* renferme beaucoup de choses respectables que le traducteur traite bien légèrement : c'est toute l'économie de la religion, toutes les vérités qu'elle enseigne aux hommes, qui seraient ce *chaos*, au dire du traducteur ; car, comme on le voit, *Pope* ne dit rien de semblable.

III.

Mais le bien et le mal, dans cette nuit obscure,
Dépendent de ma volonté ;
Et tu gouvernes la nature,
Sans enchaîner ma liberté.

IV.

N'écoutons seulement que notre conscience :
Elle nous rend le bien plus cher

Que le ciel qui le récompense,
Le mal plus affreux que l'enfer. (*)

NOTES.

Toute critique littéraire serait superflue sur des vers qui sont fort au-dessous du médiocre :

N'écoutons seulement que notre conscience :

. . . . . .

Que le ciel qui le récompense,

Cette dernière expression est impropre et équivoque. *Le ciel qui récompense le bien*, signifie plutôt le ciel rémunérateur du bien que le ciel qui est la récompense des bonnes actions. Or c'est ce dernier sens qui est celui de *Pope*.

V.

Empêche que mon cœur de tes dons efficaces
Ne rejette les heureux fruits ;
Recevoir, c'est payer tes grâces,
Je t'obéis quand je jouis.

NOTES.

Il n'y a aucune espèce de religion qui ait cru que recevoir les grâces de DIEU, c'est les payer. Toutes ont établi un culte extérieur pour être l'expression de la reconnaissance envers l'être suprême. Au reste, en rétractant cette maxime qui est une des plus libres de *la prière universelle*, il paraît que M. *le Franc* s'était réservé le droit de se conduire *vis-à-vis* de l'académie française, comme le déiste de *Pope* envers DIEU. S'il n'a point fait de remercîment, c'est qu'il a cru sans doute qu'en *recevant* la grâce que lui faisait l'académie, il *l'avait payée*. M. *le Franc* tient encore un peu aux erreurs de sa jeunesse.

(*) *C'est le sens presque littéral de l'anglais : mais n'est-ce point exiger trop de perfection dans les sentimens de l'homme ? Le traducteur avait cru d'abord pouvoir modifier ainsi cette pensée :*

Ma conscience est libre, et ce guide sévère
Ne règle pas mes sentimens
Par le désir seul du salaire,
Ni par la crainte des tourmens.

Les personnes éclairées, et particulièrement les Anglais qu'on a consultés sur cet ouvrage, ont donné la préférence à la traduction exacte. Note du traducteur.

VI.

Mais ceſſons de penſer qu'imperceptible atome,
Notre terre borne ta loi :
N'es-tu ſouverain que de l'homme ?
Tant d'autres mondes ſont à toi !

NOTES.

Mais ceſſons de penſer : ces mots ſembleraient indiquer que l'auteur a dit précédemment quelque choſe dont il va ſe rétracter ; mais ils ne ſont là (comme beaucoup d'autres dans cette pièce) que pour tenir lieu d'un certain nombre de ſyllabes. Quand un poëte médiocre a beſoin de ces ſortes de chevilles, il devrait du moins tâcher qu'elles ne fuſſent qu'inutiles, et qu'elles ne fiſſent pas un ſens faux. Je ne parle pas de la rime d'*atome* avec *homme* ; mais le traducteur prête encore ici à ſon original une impiété que *Pope* n'a pas eue dans l'eſprit.

Pope ne parle point de la *loi*, mais de la *bonté* de DIEU, qu'il dit n'être pas bornée à la terre ; littéralement : *Que je ne reſſerre pas ta bonté dans les bornes étroites de ce globe ; que je ne te croie pas le Dieu de l'homme ſeul, tandis que mille mondes m'environnent.* Le traducteur lui fait dire : *Que la terre ne borne pas la loi de* DIEU. Or comme la religion chrétienne n'eſt certainement faite que pour notre globe, ſi l'on ne doit pas penſer que *notre terre borne la loi de* DIEU, on en peut conclure que la religion chrétienne n'eſt pas la loi de DIEU. Il n'y a d'autre moyen d'excuſer M. *le Franc* que de dire qu'il a mis *loi* à la place de *bonté*, parce que *bonté* ne rime pas avec *toi*. Mais c'eſt-là juſtifier la religion du traducteur aux dépens de ſes talens pour la poéſie ; et quelque réconciliation qui ſe ſoit faite entre ſon eſprit et ſa dévotion, (*) on peut craindre que l'apologie ne ſoit pas de ſon goût.

VII.

Faut-il qu'un vil mortel oſe venger DIEU même,
Que tes foudres lui ſoient remis,
Et qu'il prononce l'anathème
Sur ceux qu'il croit tes ennemis ?

(*) *Alluſion à un ouvrage ridicule de Jean-George le Franc, archevêque de Vienne, primat de ſept provinces ; ce livre était intitulé : Réconciliation de la dévotion avec l'eſprit. On a dit que c'était la réconciliation normande.*

NOTES.

Nous ne pouvons rien ajouter à la remarque de M. de *Silhouette* sur cet endroit, dans les mélanges de littérature que nous avons de lui; il a fait voir que le traducteur a envenimé la pensée de l'auteur anglais; que dans l'original c'est de lui-même que le déiste parle, en disant que sa main ne doit pas présumer de lancer la foudre; au lieu que dans la traduction, le déiste s'élève en général contre ceux qui prétendent prononcer l'anathème sur d'autres hommes, ce qui, indiquant manifestement les ministres de la religion, devient hardi et scandaleux. Nous renvoyons nos lecteurs à l'ouvrage même que nous citons, pour ne pas répéter inutilement ce qu'on peut trouver ailleurs.

VIII.

Si je marche avec toi, fais-moi la grâce entière
De te suivre jusqu'à la fin:
Si je m'égare, ta lumière
Doit me conduire au bon chemin.

IX.

Quelques biens qu'à mon cœur ta sagesse dénie,
Ou que m'accorde ta bonté,
Sauve-moi du murmure impie
Et de la folle vanité.

NOTES.

Ce ne sont pas là des vers; ce n'est pas là l'*élégance*, l'harmonie, les images, la sublimité de *Pope*. C'est un écolier qui se traîne languissamment sur la trace d'un grand homme, et qui bronche à chaque pas, qui lutte sans cesse contre les difficultés et qui ne les surmonte pas, qui croit avoir fait des vers lorsqu'il a compassé laborieusement un certain nombre de syllabes, et placé quelques rimes à leur suite. *Sauve-moi du murmure impie* signifie en français: *Ne permets pas que je sois l'objet du murmure*; au lieu que *Pope* a dit, et son traducteur a voulu dire: *Ne permets pas que je murmure.* Au reste, ces deux strophes sont très-religieuses; c'est une prière qui

fied dans la bouche d'un chrétien même. M. *le Franc* lui-même avait plus de raison qu'un autre de demander cette grâce à DIEU. *Sauve-moi*, devait-il dire, *de la folle vanité*; car c'est un grand péché et un grand ridicule.

X.

Fais que de mon prochain je plaigne les souffrances,
Toujours lent à le condamner;
Et pardonne-moi mes offenses,
Pour mieux m'apprendre à pardonner.

NOTES.

Cette strophe, comme les précédentes, ne renferme que des sentimens pieux et humains; et nous pouvons dire des instructions que M. *le Franc* a bien perdu de vue. A entendre les anathèmes qu'il prononce, et les accusations qu'il intente, dans son discours, à beaucoup de personnes, on serait tenté de croire qu'il a regardé comme une des propositions irréligieuses de *Pope* cette belle maxime qu'*il faut être lent à condamner*. Il devait cependant penser que c'est un précepte de l'évangile: *Ne jugez point, et vous ne serez point jugé; ne condamnez point, et vous ne serez point condamné. St Luc*, chap. 6, v. 33.

XI.

Tout retrace aux mortels le néant de leur être;
Mais ils sont l'œuvre de tes mains:
Sois leur guide autant que leur maître,
Jusqu'au terme de leurs destins.

NOTES.

Tout retrace aux mortels le néant de leur être: rien n'est si vrai que cette maxime; au milieu des richesses, de la réputation, de la faveur, ce néant se fait sentir. Un homme qui se croyait heureux peut voir en un instant une fausse démarche et le concours de quelques circonstances troubler tout le bonheur de sa vie. Un homme qui jouissait de quelque considération peut la voir s'éclipser en un jour: alors seulement on rentre en soi-même, on reconnaît son néant, et on s'écrie: *Vanité des vanités*. Nos lecteurs nous pardonneront cette petite digression morale.

Revenons à M. *le Franc*.

XII.

Que le pain, que la paix ſoit ici mon partage :
J'attends que ton auguſte choix
Des autres biens fixe l'uſage ;
Tes volontés ſeront mes lois.

NOTES.

Que le pain et la paix, dit *Pope*, *ſoient mon partage* : *quant à tout autre bien, tu ſais s'il vaut mieux me l'accorder, ou me le refuſer ; que ta volonté ſoit faite.* On n'exprime pas cette penſée en français, en diſant à DIEU : *Des autres biens fixe l'uſage.*

XIII.

Ton temple eſt en tous lieux, tu remplis la nature ;
Tout l'univers eſt ton autel.
Rien ne vit, n'exiſte, ne dure,
Qui ne t'offre un culte éternel.

NOTES.

Cette dernière ſtrophe, qui eſt une des plus ſublimes de l'original, eſt une de celles que le traducteur a le plus miſérablement défigurées. La traduction littérale ſuffit pour faire ſentir la platitude et l'infidélité de celle de M. *le Franc.*

L'immenſité, dit *Pope*, *eſt ton temple ; la terre, la mer et les cieux ſont ton autel ; que tous les êtres forment un chœur de louanges à ta gloire, et que de toutes les parties de la nature l'encens s'élève vers toi.*

Ici l'auteur a encore rendu ſon original irréligieux ſans néceſſité. *Pope* dit que l'immenſité eſt le temple de DIEU, idée grande et ſublime, qui n'a rien d'oppoſé à la religion ; et le traducteur, avec l'expreſſion *en tous lieux*, rabaiſſe la penſée des lecteurs à la terre, et leur donne à entendre que les temples conſtruits par la main des hommes, ne ſont pas meilleurs pour honorer DIEU les uns que les autres, ni les égliſes que les autres *lieux*. On peut croire même que depuis ſa converſion, il a conſervé encore quelque attachement à cette erreur ; car il faut bien qu'il ait cru que le temple de DIEU eſt par-tout, et qu'il ait regardé l'académie comme une égliſe, puiſqu'il y a fait un ſi ennuyeux ſermon.

N. B. Comme tout le monde n'a pas entre les mains le Journal des ſavans, où ſe trouve la rétractation de M. *le Franc* dont il eſt fait mention ci-deſſus, (dans l'avertiſſement) nous croyons que nos lecteurs ſeront bien aiſes de trouver ici un petit extrait de cette pièce, que nous accompagnerons de quelques réflexions.

Voici en peu de mots l'apologie de M. *le Franc* :

1°. Il avait traduit la prière du déiſte, parce que *certains anglais, avec leſquels il était dans une aſſez étroite liaiſon*, l'en avaient *défié*.

2°. *Emporté par la chaleur du travail, il ne jugea de ſang-froid de ſa traduction* que long-temps après qu'elle fut faite.

3°. *Il eut l'imprudence de livrer ſa traduction* à ces anglais.

4°. Lorſqu'il reprit le ſang-froid que la chaleur de la traduction lui avait ôté, et qu'il jugea que ſon ouvrage pouvait être *ſcandaleux*, il voulut retirer la copie.

5°. *Il n'était plus temps; les anglais*, avec qui il était étroitement lié, *étaient déjà retournés à Londres*, ſans qu'il en eût rien ſu.

6°. Il leur écrivit *pour les conjurer de ne la point divulguer.*

7°. *Ils le lui promirent.*

8°. *Alors il oublia totalement la prière et la traduction; mais un imprimeur anglais n'y penſa que trop pour lui.*

A toute cette hiſtoire M. *le Franc* ajoute que *ce ſerait le bien de réfuter les propoſitions condamnables de la prière univerſelle, mais que ce qui eſt viſible n'a pas beſoin d'être démontré; qu'il les déſavoue, quoiqu'elles ne ſoient pas de lui, et qu'il les rétracterait, s'il avait eu le malheur de les penſer un ſeul inſtant*; qu'elles ſont ſans doute échappées par enthouſiaſme à M. *Pope*, ſi recommandable par ſes talens, et qui a le courage de profeſſer la religion catholique au milieu de Londres; que les paradoxes inſenſés, et les ſyſtêmes inconſéquens d'une *malheureuſe philoſophie*, déshonorent les talens devant les hommes, et les rendent criminels devant DIEU.... ; que la poéſie ne doit point être le langage de l'irréligion ; que ſi elle a rempli ſes loiſirs, il a du moins l'avantage aſſez rare de ne l'avoir jamais avilie par rien de contraire aux bonnes mœurs etc. etc., et qu'il eſt avec reſpect etc. etc.

Nous nous permettrons ici quelques réflexions.

1°. Il paraît que le défi de ces anglais était de leur part un piége tendu pour surprendre la religion de M. *le Franc*, et nous nous étonnons moins de la haine que l'auteur du discours témoigne contre les philosophes anglais, après en avoir éprouvé une aussi noire trahison. Nous conjecturons qu'on l'aura aussi défié de faire un discours malhonnête à l'académie, et nous l'exhortons à ne pas accepter désormais de semblables défis.

2°. M. *le Franc*, emporté par la chaleur du travail, n'avait pas senti le venin de la prière de *Pope* dans une longue et laborieuse traduction; il n'a entendu l'original et sa traduction que quelque temps après l'avoir faite: cet écrivain doit être un volcan lorsqu'il compose de tête, puisqu'il est si chaud lorsqu'il traduit.

Ceci peut faire comprendre comment il a mis tant d'emportement dans un discours qu'il a fait attendre pendant plus de six mois à l'académie. Si jamais il est reçu dans quelque société littéraire, on lui conseille d'achever son discours trois ou quatre ans avant sa réception; dans cet intervalle, il profitera des momens de sang-froid qu'il a quelquefois, pour retrancher de sa harangue les choses qui pourraient être insultantes pour ses confrères, et révoltantes pour le public.

3°. M. *le Franc* avait là d'étranges amis: ils lui promettent que la traduction ne paraîtra pas, et ils la confient à un imprimeur. C'est sans doute ce qui lui fait dire que les Anglais n'ont point *la philosophie naturelle du droit des gens*: et il faut convenir que si M. *le Franc* n'a jamais souffert des violences et des injustices de leurs gens de guerre, il a bien à se plaindre de leurs philosophes, et sur-tout de la perfidie de leurs imprimeurs.

4°. Il nous paraît que M. *le Franc* juge *Pope* bien favorablement, lorsqu'il dit que les propositions condamnables de la prière universelle lui sont échappées dans l'enthousiasme; mais pourquoi l'enthousiasme qui excuse *Pope* et son traducteur, ne pourrait-il pas excuser aussi quelques-uns de ceux que M. *le Franc* traite si durement dans son discours? Croit-il être le seul en France qui soit emporté par la chaleur du moment, et à qui l'on puisse pardonner les fougues de l'esprit et du génie? Il y a peu d'ouvrages brûlables qui ne soient plus chauds que la traduction de la prière universelle.

5°. M. *le Franc* loue *Pope* du courage qu'il a eu de professer la religion catholique au milieu de Londres; sur quoi nous ferons ce raisonnement: Ou l'auteur de la prière universelle était aux yeux de M. *le Franc* un catholique bien convaincu, ou il le regardait comme un homme pensant librement, laissant apercevoir son irréligion dans ses écrits, et remplissant cependant les devoirs extérieurs de la religion. Dans le premier cas, on est en droit d'exiger de M. *le Franc* qu'il ne juge pas plus rigoureusement ceux des *philosophes modernes* qui n'ont rien écrit de plus libre que l'*Essai sur l'homme* et *la prière universelle*. Dans le second cas, on lui représentera qu'en louant *Pope* incrédule, et remplissant quelques devoirs extérieurs de religion, il fait penser que c'est un zèle joué qui lui fait décrier avec tant de violence ceux qu'il accuse en France de la même dissimulation, puisqu'aux yeux d'un homme vraiment religieux, cette dissimulation est aussi criminelle en Angleterre qu'en France.

6°. Quoique nous regardions comme suffisante la justification de M. *le Franc* contre le reproche d'irréligion qui lui a été intenté à l'occasion de la prière universelle, nous ne pouvons pas oublier de faire remarquer à nos lecteurs, qu'on n'y trouve pas les mots décisifs de religion révélée et de révélation que l'auteur du discours donne comme la marque distinctive des justifications non équivoques en cette matière. Mais on traiterait trop sévèrement M. *le Franc*, si on le jugeait d'après ses propres maximes.

CONCLUSION.

Il suit de tout ce qu'on vient de lire, que l'auteur du discours prononcé à l'académie française, le 10 mars 1760, avait traduit et envenimé, en 1740, la prière du déiste composée par *Pope*.

LETTRE D'UN QUAKER, (1)

A Jean-George le Franc de Pompignan, évêque du Puy en Vélai, etc. etc. digne frère de Simon le Franc de Pompignan.

AMI JEAN-GEORGE,

JE suis venu de Philadelphie en la ville de Paris pour recueillir trois millions cinq cents mille livres que les fermiers-généraux payent tous les ans à nos frères de Penſilvanie et Mariland, pour les nez de la France.

L'ami *Chaubert*, honnête libraire, quai des Auguſtins, lequel me devait quelques deniers, me dit qu'il était dans l'impuiſſance de me payer, attendu qu'il avait imprimé une inſtruction dite paſtorale, de ta façon, en trois cents huit pages, par *monſeigneur Cortiat, ſecrétaire*. Il m'offrit en payement une grande cargaiſon d'exemplaires, leſquels il aſſurait que je pourrais vendre en Canada.

(1) Le frère de M. de *Pompignan* ſe trouvait par haſard évêque du Puy en Vélai : il avait fait ces queſtions ſur l'incrédulité, où il prouve qu'il n'y a pas d'incrédules, et enſuite que les incrédules ſont dangereux. Il avait eſſayé de réconcilier la dévotion avec l'eſprit, et ils n'ont jamais été plus brouillés que depuis ſon livre. Il crut donc, en qualité d'évêque et de bel-eſprit, devoir défendre ſon frère contre M. de *Voltaire*, et donner à ſes brebis, dans une inſtruction paſtorale, des leçons de théologie et de bon goût. Cette inſtruction lui attira les réponſes ſuivantes de la part d'un quaker et d'un évêque ſchiſmatique. Pour l'en conſoler, le cardinal de la *Roche-Aimon*, ſi connu de toute l'Europe pour la profondeur de ſes lumières en théologie, l'a fait archevêque de Vienne; et en cette qualité il a écrit à ſes diocéſains de ne point ſouſcrire à cette nouvelle édition des *Oeuvres de M. de Voltaire*, dans laquelle il ſe doutait qu'on aurait la malice de ſe moquer un peu de lui.

AMI JEAN-GEORGE,

J'ouvris ton livre ; je fus fâché de voir comme tu traites *Newton* et *Locke*, qu'un français plus juste que toi appelle les précepteurs du genre-humain. Peux-tu être assez barbare pour dire (page 33) qu'*on ne trouve point d'idée positive de* DIEU *dans ce sage Locke*, auteur du *Christianisme raisonnable*, et législateur d'une province entière ? pourquoi es-tu calomniateur ? Ton libraire *Chaubert* m'a certifié que tu avais travaillé avec un homme qu'on appelle en France *abbé*, à l'apologie de la révocation de l'édit de Nantes ; et que dans cette apologie tu dis que les Anglais *recueillent le mépris des nations*. Ah ! frère, cela n'est pas bien ; nous ne sommes pas si méprisables que tu le dis ; demande à nos amiraux.

De quoi t'avises-tu, dans une instruction dite pastorale, adressée aux laboureurs, vignerons et merciers du Puy en Vélai, de dire (page 38) que le système de la gravitation est menacé de décadence ? Qu'a de commun la théorie des forces centripètes et centrifuges avec la religion et avec les habitans du Puy en Vélai ? Vois combien il est ridicule de parler de ce qu'on n'entend point, et de vouloir faire le bel-esprit chez *Chaubert*, quai des Augustins, sous prétexte d'enseigner ton catéchisme à tes paysans. Apprends, l'ami, que la théorie démontrée de la gravitation n'est point un système, que tous les corps gravitent les uns vers les autres en raison directe de la masse, et en raison inverse du quarré de la distance, que c'est une loi invariable de la nature, mathématiquement calculée ; et souviens toi qu'on ne doit pas en parler dans une homélie. *Non erat hic locus.*

AMI JEAN-GEORGE,

Si tu calomnies la Grande-Bretagne, je ne suis pas surpris que tu outrages les gens de ton pays ; (page 18) tu as tort de remuer les cendres de *Fontenelle*, et de dire que son *Histoire des oracles est remplie de venin*.

Cette hiſtoire n'eſt point de lui, elle eſt du ſavant *Van-Dale*; *Fontenelle* n'a fait que l'embellir. Le ſage miniſtre *Baſnage*, le judicieux *du Marſais*, les meilleurs journaliſtes, tous ont ſoutenu cette hiſtoire que tu veux décrier.

Comme je t'écrivais ces choſes avec naïveté, je vis le carroſſe d'une dame fort aimable s'arrêter devant la boutique de *Chaubert*: Eſt-il vrai, dit-elle, que vous avez imprimé un mauvais livre, où le préſident de *Monteſquieu*, le bienfaiteur des hommes, eſt traité d'impie? voyons un peu ce livre. Elle ſe fit donner ta paſtorale: on lui avait indiqué la page; (page 208) elle lut et rendit l'ouvrage. Quel eſt le poliſſon qui a fait cette rapſodie, dit-elle? C'eſt monſeigneur *Cortiat* ſecrétaire, répondit *Chaubert*. Je lui dis: Belle femme, qui es-tu? Elle m'apprit qu'elle était la bru du célèbre *Monteſquieu*. Conſole-toi, lui dis-je, quiconque inſulte tant de grands-hommes, eſt ſûr du mépris et de la haine du public.

Elle partit conſolée; je continuai à te feuilleter: tu parles (page 18) d'un *Perrault*, d'un *la Motte*, d'un *Terraſſon* et d'un *Boindin*, auquel tu donnes l'épithète d'athée. Je demandai à *Chaubert* qui étaient ces gens-là, et ſi *Boindin* a fait quelque écrit d'athéiſme, comme ton frère, *Simon le Franc*, en a fait un de déiſme. Il me dit que ce *Boindin* était un magiſtrat qui avait fait quelques comédies, et que ni lui ni *Terraſſon*, ni *la Motte*, ni *Perrault*, n'avaient jamais rien écrit ſur la religion. J'avoue que je me mis alors en colère, et que je dis: *Pox on the mad man*; la peſte ſoit du... j'en demande pardon à DIEU, et je t'en demande pardon, mon cher frère.

AMI JEAN-GEORGE,

Tu vas de *Boindin* à *Salomon*, et tu affirmes (page 44) que l'auteur de l'Eccléſiaſte a dit dans ſon dernier chapitre: " Tout ce qui vient de la terre, tout ce qui doit " y retourner, eſt vanité. Il n'y a d'eſtimable dans " l'homme que ſon ame, ſortie immédiatement des

„ mains de DIEU, faite pour retourner vers lui, con-
„ fiſtant toute entière à le craindre et à le ſervir, et
„ attendant de ſon jugement la déciſion de ſa deſtinée."

Tu n'as pas menti, mais tu as dit la choſe qui n'eſt pas. Ce paſſage n'eſt point dans l'Eccléſiaſte; tu peux répondre comme milord *Pierre* dans le conte du Tonneau, que s'il n'y eſt pas *totidem verbis*, il y eſt *totidem litteris*; mais réponſe comique n'eſt pas raiſon valable: quand on cite l'Ecriture, il faut la citer fidellement, et ne point mêler du *Pompignan* à *Salomon*.

Tu parles enſuite contre la religion naturelle: ah, mon frère, tu blaſphèmes; ſache que la religion naturelle eſt le commencement du chriſtianiſme, et que le vrai chriſtianiſme eſt la loi naturelle perfectionée.

AMI JEAN-GEORGE,

Pardonne, mais je n'aime ni le galimatias, ni les contradictions: tu avoues (page 111) que DIEU ne punira perſonne pour avoir ignoré invinciblement l'évangile. Heureux les pécheurs qui n'auraient lu que ta paſtorale! ils ignoreraient l'évangile invinciblement, et ſeraient ſauvés. Et tu prétends (p. 117) qu'il faut un prodige pour qu'un homme qui n'eſt pas de ta religion, ne ſoit pas damné. Hélas! puiſque chez toi on ne peut être ſauvé ſans baptême; puiſque les pères de ton Egliſe ont cru que les petits enfans morts ſans baptême ſont la proie des flammes éternelles; puiſqu'un enfant mort né eſt vraiſemblablement dans le cas d'une ignorance invincible, comment peux-tu te concilier avec toi-même?

AMI JEAN-GEORGE,

Tu paſſes de *Boindin* à *Moïſe*. Que ton livre ferait de tort à la religion s'il était lu! tu pouvais aiſément prouver la divine miſſion de *Moïſe*, et tu ne l'as pas fait; tu devais montrer pourquoi dans le Décalogue, dans le Lévitique, dans le Deutéronome, qui ſont la ſeule loi des Juifs,

Juifs, l'immortalité de l'ame, les peines et les récompenſes après la mort ne ſont jamais énoncées. Tu devais faire ſentir que DIEU gouvernant ſon peuple immédiatement par lui-même, et le menant par des récompenſes et des punitions ſoudaines et temporelles, n'avait pas beſoin de lui révéler le dogme de la vie future qu'il réſervait pour la loi nouvelle.

Tu devais alléguer et étendre cette raiſon pour confondre ceux qui préfèrent aux dogmes des Juifs, ceux des Indiens, des Perſans, des Egyptiens beaucoup plus anciens, et qui annonçaient une vie à venir. Quel ſervice n'aurais-tu pas rendu en montrant que le *Tartaroth* des Egyptiens devint le tartare et l'Adès des Grecs, et qu'enfin les Juifs eurent leur *Sheol*, mot équivoque à la vérité, qui ſignifie tantôt l'enfer, tantôt la foſſe; car la langue des Hébreux était ſtérile et pauvre, comme tous les idiomes barbares; le même mot ſervait à pluſieurs idées.

Tu devais réfuter les théologiens et les ſavans qui ont prétendu que le Pentateuque ne fut écrit que ſous le roi *Oſias*, que *Moïſe* n'a pas pu preſcrire des règles aux rois, puiſqu'ils n'exiſtèrent point de ſon temps; qu'il n'a pu donner à des villes les noms qu'elles n'eurent que long-temps après lui; qu'il n'a pu placer à l'Orient des villes qui étaient à l'Occident par rapport à *Moïſe* et à ſon peuple vivant dans le déſert. Tu devais ſavoir quelle langue parlaient alors les Juifs, comment on avait gravé ſur la pierre tout le Pentateuque, ce qui était une entrepriſe prodigieuſe dans un déſert où tout manquait. Tu devais réſoudre mille difficultés de cette nature; et alors ton livre eût pu être utile comme celui de notre ſavant évêque de Worceſter, mais il faudrait ſavoir l'hébreu comme lui.

Tu te bornes à dire que *Moïſe* ſépara les eaux de la mer à la vue de ſix cents mille hommes; le moindre écolier le ſait comme toi; ton devoir était de montrer comment les Juifs deſcendans de *Jacob* ſe trouvaient

au bout de deux siècles au nombre de six cents mille combattans, ce qui fait plus de deux millions de personnes, comment ils n'attaquèrent pas les Egyptiens qui, au rapport de *Diodore de Sicile*, n'ont pas été sous les *Ptolomées* plus de trois millions d'ames, et qui ne passent pas aujourd'hui ce nombre.

De ces trois millions qui pouvaient composer six cents mille familles, tous les premiers nés avaient été frappés de mort par l'ange du Seigneur; l'Egypte n'avait certainement pas après cette perte six cents mille combattans à opposer aux Israélites. Tu nous aurais appris pourquoi ils prirent la fuite, au lieu de s'emparer de l'Egypte? pourquoi en prenant la fuite ils se trouvèrent vis-à-vis de Memphis, au lieu de côtoyer la Méditerranée; c'est ce que notre fameux *Taylor* a merveilleusement expliqué; mais il connaissait parfaitement l'Arabie et l'Egypte.

Tu nous aurais enseigné comment, en faisant un long détour pour arriver entre Memphis et Baal-Sephon, endroit où la mer s'ouvrit en leur faveur, ils étaient poursuivis par la cavalerie égyptienne, tandis que tous les chevaux étaient morts dans la cinquième plaie.

C'était un beau champ pour un homme profond dans l'antiquité, de faire connaître les secrets de la magie, d'expliquer par quel art les mages de *Pharaon* égalèrent par leurs prestiges les miracles de *Moïse*, et comment ils changèrent en sang les eaux du Nil que *Moïse* avait déjà transformées en un fleuve de sang. C'est ce que le docteur *Stillingfleet* a su approfondir. Tu vois bien, encore une fois, que les Anglais ne sont pas si méprisables.

Tu aurais appris chez notre savant *Sherlock* la raison évidente pour laquelle DIEU fit arrêter le soleil dans sa carrière vers l'heure de midi, pour achever la défaite des Amorrhéens, et pourquoi presque tous les grands miracles de ce temps-là n'étaient opérés que pour exterminer les hommes; pourquoi, malgré tous ces miracles, le peuple juif fut malheureux et esclave si souvent et si long-temps.

Il était essentiel de réfuter ceux qui, pour prouver que le Pentateuque ne fut pas connu avant *Esdras*, avancent qu'aucun passage de ce Pentateuque ne se trouve cité ni dans les prophètes ni dans l'histoire des rois juifs, qu'il n'y est jamais parlé ni du Bereshith, ni du Veellé Shemot, ni du Vaïcra, ni du Veiedabber, ni de l'addebarim. Tu prends ces noms pour des mots tirés du Grimoire; ce sont les titres de la Genèse, de l'Exode, du Lévitique, des Nombres, du Deutéronome.

Comment ces livres sacrés n'auraient-ils pas été mille fois cités, s'ils avaient été connus? c'est une difficulté à laquelle l'évêque de Sarum répond très-savamment.

Un devoir non moins indispensable était de montrer que tous les livres sacrés de la nation judaïque étaient nécessaires au monde entier; car comment DIEU aurait-il inspiré des livres inutiles? Et si tous ces livres étaient nécessaires, comment y en a-t-il eu de perdus? comment y en aurait-il de falsifiés?

DIEU aurait-il voulu que l'évangile, selon *St Matthieu*, dit au chap. II: JESUS habita à Nazareth, afin que cette parole du prophète fût accomplie: *Il s'appellera Nazaréen?* Et aurait-il voulu en même temps que cette parole ne se trouvât dans aucun prophète?

On voit encore au chap. XXVII: *Alors s'accomplit ce qu'avait prédit Jérémie, en disant: Ils ont accepté trente pièces d'argent, etc. dont il achètera le champ du Potier.* Cela n'est point dans *Jérémie*; et cette difficulté est encore admirablement bien éclaircie par notre docteur *Young*, qui a concilié parfaitement les deux généalogies qui semblent entièrement contradictoires. Permets que je te dise que tu devais imiter tous les grands-hommes que je te cite, et qu'il valait mieux instruire tes compatriotes que de les outrager.

Tu nous aurais, à l'exemple de notre évêque de Durham, donné la véritable intelligence de la prédiction de notre Sauveur, qui annonce que dans la génération alors vivante on verra venir le Fils de l'Homme dans les nuées avec une grande puissance et une grande

majesté: tu n'avais qu'à lire l'exposition de ce digne prélat: tu aurais vu dans quel sens cette grande prophétie s'est accomplie, et ton ouvrage alors eût été en effet une instruction. Mais tu examines si *Boileau* était un versificateur ou un poëte, si *Perrault* a pris avec raison le parti des modernes. Tu parles de l'attraction, tu tâches de décrier l'algèbre et la géométrie. Mon ami, tu devais parler de l'évangile.

Tu aurais ensuite expliqué les mystères; tu aurais fait voir comment JESUS-CHRIST ayant dit: *Mon Père est plus grand que moi*, cependant il est égal à lui: comment le St Esprit étant égal au Père et au Fils, ne peut cependant engendrer, et pourquoi, au lieu d'être engendré il procède; sur quels fondemens l'Eglise grecque le crut toujours procédant du Père seul, et par quelles raisons l'Eglise romaine le crut au dixième siècle procédant du Père et du Fils tout ensemble.

De bonne foi, ces questions ne sont-elles pas plus importantes que ce que tu dis de *la Motte* et de *Terrasson*, et de la *Théorie de l'impôt*, roman de l'ami des hommes.

Crois-moi, lorsqu'on est superficiel et ignorant, on ne doit pas se hasarder d'écrire des pastorales.

AMI JEAN-GEORGE,

Je tombe sur un plaisant endroit de ta pastorale, page 258 et 259. Tu prétends que la philosophie peut aussi exciter des guerres civiles. Va, tu lui fais trop d'honneur; tu sais à qui ce privilége a été réservé. Tu allègues en preuve que le comte de *Shaftesbury*, *l'un des héros du parti philosophiste*, et l'ami de *Locke*, entra dans des factions contre le conseil de *Charles II*, et sur cela tu prends *Locke* pour un conjuré. Tu fais d'étranges bévues, de terribles *blunders*. Celui que tu appelles le *héros du parti philosophiste* était le petit-fils du comte de *Shaftesbury*. Le grand-père n'était qu'un politique. Le petit-fils fut un véritable philosophe, et passa sa vie dans la retraite loin des fripons et des fanatiques. Pauvre homme! voilà ce que c'est que de parler au hasard, et de savoir les choses à demi. N'es-tu pas honteux d'avoir trompé ainsi ton troupeau du Puy en Vélai.

AMI JEAN-GEORGE,

Voici un évêque ton confrère qui vient rendre à *Chaubert* ta pastorale, que *Chaubert* lui avait vendue douze francs: Je ne veux point, dit-il, de cet impertinent ouvrage; il faut que mon confrère ait perdu la tête. Quel amas de phrases qui ne signifient rien! il ne dit que des injures. Cet homme fait tout ce qu'il peut pour rendre ridicule ce qu'il veut faire respecter. J'aimerais mieux encore, je crois, Dieu me pardonne) les vers judaïques de son frère aîné C'en ainsi qu'a parlé ce digne prélat. Je me joins à lui.

Adieu, JEAN-GEORGE.

SECONDE LETTRE DU QUAKER.

AMI JEAN-GEORGE,

JE t'avais fait une petite correction fraternelle pour t'engager à réparer tes fautes; mais tu ne veux que les pallier, et tu les aggraves.

Je t'avais représenté quel excès d'injustice et d'ignorance il y avait à dire que le grand philosophe *Locke n'admettait nulle part l'idée positive d'un Dieu*; je t'exhortais à lire les chapitres où il traite de DIEU positivement, dans son admirable ouvrage de l'*Entendement humain*, et dans son *Christianisme raisonnable*.

Tu avais calomnié milord *Shaftesbury*, petit-fils du chancelier de ce nom; tu avais pris le petit-fils pour le grand-père, et cette bévue était le fruit de ta singulière opinion que les philosophes étaient aussi des séditieux. Tu devais une réparation authentique à sa famille, à la raison et à l'histoire.

Tes compatriotes m'avaient averti que tu faisais de scandaleux outrages à la mémoire des *Montesquieu*, des *Fontenelles* et d'autres grands-hommes.

Chacun riait de te voir citer des mathématiciens, et

parler de vers dans ta pastorale aux gens du Puy en Vélai. Je t'avertis charitablement, et pour réponse tu cries à l'impiété ; ne valait-il pas mieux te corriger que de répondre à ton ami par des injures ?

AMI JEAN-GEORGE,

Je t'ai charitablement indiqué ton devoir : puisque tu avais la passion de te faire imprimer au Puy en Vélai, il fallait enseigner les saintes écritures à tes ouailles. Je t'apprenais quels sont les meilleurs commentateurs. Je te disais que si tu voulais entrer dans les détails, tu trouverais chez notre savant évêque de Rochester la réfutation de quelques théologiens qui ont prétendu que le secrétaire *Saphan* rédigea le Pentateuque sous le roi *Osias* ; et tu me réponds comme si je t'avais dit que le secrétaire *Saphan* composa le livre ; de bonne foi, cela est-il juste ?

Que n'as-tu lu la savante dissertation du docteur *Sancroft* contre *Newton* et contre *le Clerc* ? Le premier était un grand-homme, le second était un vrai savant ; cependant ils ont pu se tromper. *Newton*, qui daigna s'amuser quelquefois à marcher dans ces ténèbres de l'antiquité, a voulu prouver que *Samuel* était le véritable auteur du Pentateuque. *Le Clerc* le dit aussi ; d'autres l'ont attribué à *Esdras*. Tu aurais rendu service à la religion et aux lettres, en approfondissant cette matière. Cela était plus convenable que de parler de *Terrasson* et de *la Motte* à messieurs du Puy en Vélai, dans ta pastorale.

Que n'as-tu lu le profond ouvrage de l'évêque *Warburton* ? Il t'aurait montré pourquoi DIEU cacha aux anciens Juifs le dogme de l'immortalité de l'ame, et tu ne ferais pas réduit à citer *St Paul* mal-à-propos ; il t'aurait appris que *St Paul*, à l'exemple de son maître, annonçait et constatait une vérité que les premiers Juifs n'avaient pas connue. L'évangile prouve l'immortalité de l'ame, il prouve que le Dieu de Jacob est le Dieu des vivans ; mais il ne dit point que *Moïse* ait annoncé publiquement une vérité réservée à des temps

plus sacrés et plus heureux. Ah! mon frère, tu devais mieux t'instruire, et ne pas priver notre sainte loi du plus grand avantage qu'elle ait sur l'ancienne.

AMI JEAN-GEORGE,

Je t'avais appris qu'aucun usage, aucune cérémonie annoncée dans le Pentateuque n'est expressément citée dans aucun livre hébreu postérieur, qu'on ne trouve aucun verset des cinq livres de *Moïse* répété dans les autres livres, et là dessus tu me dis qu'il y a dans le livre des Rois : *Gardez les cérémonies, les préceptes, les ordonnances, selon qu'il est dit dans la loi de Moïse.* Mais ne vois-tu pas que ce n'est pas là une citation. Autre chose est d'exhorter en général à suivre la loi; autre chose est de citer précisément les passages de la loi. Tu vois bien que tu n'entends pas l'état de la question.

Qu'on nous dise chez nous : Soyez fidelles à la loi de la grande charte qui établit vos libertés, cela ne s'appelle pas citer un article particulier de la grande charte. Encore une fois, *Moïse* a écrit ses lois, personne n'en doute; mais puisque tu voulais prouver ce que nous connaissons tous, il fallait le prouver mieux.

AMI JEAN-GEORGE,

Que tu avais un beau champ pour manifester la puissance du Seigneur dans les plaies d'Egypte, et dans le miraculeux passage de la mer Rouge! Notre évêque *Stillingfleet* entend mieux que toi le texte sacré; tu viens nous dire que le *seul bétail* des Egyptiens mourut de la peste dans la cinquième plaie. Les mots hébreux et chaldaïques répondent précisément à ceux-ci : *Tous les animaux* des Egyptiens moururent; et la Vulgate que tu pouvais suivre dit expressément: *Omnia animantia.* Tous les chevaux périrent donc; tu as donc tort de dire qu'ils ne furent pas compris dans la mortalité. Mais pour te tirer d'affaire, tu devais lire le chevalier *Masham*, il t'aurait appris que les rois d'Egypte étaient alliés du roi de Nubie, et même on prétend que les Nubiens étaient tributaires, et que

Pharaon put faire venir en diligence de la cavalerie nubienne pour réparer la perte de la ſienne.

Voilà comme un commentateur habile réſout les difficultés. Je ſais qu'on veut éluder cette ſolution, et que jamais la cavalerie nubienne n'aurait pu arriver à temps; que du fond de la preſqu'île Méroé frontière de la Nubie, il y a environ onze cents mille pas juſqu'à Memphis, et qu'avant qu'on eût pu raſſembler les chevaux en Nubie, et les conduire ſi loin, on aurait perdu un temps trop conſidérable; mais il faut obſerver auſſi que la cavalerie marche plus vîte qu'un peuple entier, compoſé de vieillards, de femmes et d'enfans; que la multitude des Juifs qui allait à plus de deux millions de perſonnes, ne pouvait faire de longues traites; que probablement elle prit un long détour en allant de la terre de Geſſen vis-à-vis du lac Sirbon, et en retournant du lac Sirbon au déſert d'Ethan. Quand ils furent dans ce déſert qui eſt préciſément à la pointe de la mer Rouge, ils retournèrent par l'Egypte dont ils ſortaient; et il eſt dit expreſſément qu'ils firent un long circuit: *Circumduxit per viam deſerti.* Ils paſſèrent donc à la hauteur du grand Caire, d'Héliopolis et de Memphis. Or de Memphis à Baal-Sephon ou Cliſma, qui eſt préciſément l'endroit où la mer s'ouvrit pour eux, il y a ſoixante mille pas. La ſainte écriture ne nous dit point combien de temps les Juifs employèrent dans toute cette marche; ainſi l'on eſt bien reçu à ſuppoſer que le pharaon d'Egypte eut le temps de faire venir de la cavalerie étrangère.

Je t'ai donné tous les moyens d'acquérir quelque intelligence, tu n'en as ſuivi aucun, et tu ne m'as pas ſeulement remercié.

AMI JEAN-GEORGE,

Je réfléchis avec douleur ſur la ſuperbe de certaines gens; voilà l'origine des fauſſes démarches, des mauvais vers, de la proſe ampoulée qu'on donne hardiment au public. On veut paſſer pour bel-eſprit dans ſon village

village et à Paris, et pour y parvenir il n'y a point de sottise qu'on ne fasse. Quand les sottises sont faites, on veut les soutenir par les calomnies, on perd la charité comme la raison, on tombe d'abyme en abyme, ainsi que de ridicule en ridicule, on perd son ame en se faisant moquer de soi. Ah! mon frère, que ne puis-je aider à te convertir, à te rendre modéré et modeste comme tu dois l'être, et à te sauver des sifflets dans ce monde, et de la damnation dans l'autre!

Adieu, JEAN-GEORGE.

INSTRUCTION PASTORALE

De l'humble évêque d'Alétopolis, à l'occasion de l'instruction pastorale de Jean-George, humble évêque du Puy.

MES CHERS FRERES,

MON confrère *Jean-George* du Puy a voulu vous instruire par un gros volume. Vous savez que la vérité est au fond du Puy, mais vous ne savez pas encore si *Jean-George* l'en a tirée. Vous vous êtes récriés d'abord en voyant les armoiries de *Jean-George* en taille rude à la tête de son ouvrage. Cet écusson représente un homme monté sur un quadrupède; vous doutez si cet animal est la monture de *Balaam*, ou celle du chevalier que *Cervantes* a rendu fameux. L'un était un prophète, et l'autre un redresseur des torts; vous ignorez qui des deux est le patron de mon cher confrère. Vous êtes étonnés que son humilité ne l'empêche pas de s'intituler *Monseigneur*; mais il n'a pas craint que sa vertu se démentît dans son cœur par ce titre fastueux. Les pères de l'Eglise ne mettaient pas ces enseignes de la vanité à la tête de leurs ouvrages; nous ne voyons pas même que les évangiles aient été écrits par monseigneur *Matthieu* et par monseigneur *Luc*. Mais aussi, mes chers frères, considérez que les ouvrages de monseigneur *Jean-George* ne sont pas paroles d'évangile.

Il a soin de nous avertir que de plus il s'appelle *Pompignan*; nous avons vu à ce grand nom les fronts les plus sévères se dérider, et la joie répandue sur tous les visages, jusqu'au moment où la lecture des premières pages a changé absolument toutes les physionomies, et plongé les esprits dans un doux repos. Et bientôt on a demandé dans la petite ville du Puy s'il était vrai que monseigneur était auteur à Paris, et on a demandé dans Paris si cet évêque avait imprimé au Puy un ouvrage.

J'avoue que tous nos confrères ont trouvé mauvais qu'on prostituât ainsi la dignité du saint ministère; que sous prétexte de faire un mandement dans un petit diocèse, on imprimât en effet un livre qui n'est pas fait pour ce diocèse, et qu'on affectât de parler de *Newton* et de *Locke* aux habitans du Puy en Vélai. Nous en sommes d'autant plus surpris que les ouvrages de ces Anglais ne sont pas plus connus des habitans du Vélai que de monseigneur. Enfin, nous avouons qu'après le péché mortel, ce qu'un évêque doit le plus éviter, c'est le ridicule.

Comme notre diocèse est extrêmement éloigné du sien, nous nous servons à son exemple de la voie de l'impression pour lui faire une correction fraternelle, que tous les bons chrétiens se doivent les uns aux autres; devoir dont ils se sont fidellement acquittés dans tous les temps.

Ce n'est pas que nous voulions contester à *Jean-George* ses prétentions épiscopales au bel-esprit; ce n'est pas que nous ne sachions estimer son zèle ardent qui, dans la crainte d'omettre les choses utiles, se répand presque toujours sur celles qui ne le sont pas. Nous convenons de son éloquence abondante qui n'est jamais étouffée sous les pensées; nous admirons sa charité chrétienne qui devine les plus secrets sentimens de tous ses contemporains, et qui les empoisonne, de peur que leurs sentimens n'empoisonnent le siècle.

Mais, en rendant justice à toutes les grandes qualités de *Jean-George*, nous tremblons, mes chers frères, qu'il n'ait fait une bévue dans son instruction pastorale,

laquelle plusieurs malins d'entre vous disent n'être ni d'un homme instruit ni d'un pasteur. Cette bévue consiste à regarder les plus grands génies comme des incrédules; il met dans cette classe *Montagne*, *Charon*, *Fontenelle* et tous les auteurs de nos jours, sans parler de la prière du déiste de monsieur son frère aîné que DIEU absolve.

C'est une entreprise un peu trop forte d'écrire contre tout son siècle: et ce n'est peut-être pas avoir un zèle selon la science, que de dire: Mes frères, tous les gens d'esprit et tous les savans pensent autrement que moi, tous se moquent de moi; croyez donc tout ce que je vais vous dire. Ce tour ne nous a pas paru assez habile.

On dit aussi qu'il y a dans l'*in*-4° de mon confrère *Jean-George* un long chapitre contre la tolérance, malgré la parole de JESUS-CHRIST et des apôtres, qui nous ordonne de nous supporter les uns les autres. Mes frères, je vous exhorte, selon cette parole, à supporter *Jean-George*. Vous avez beau dire que son livre est insupportable; ce n'est pas une raison pour rompre les liens de la charité. Si son ouvrage vous a paru trop gros, je dois vous dire, pour vous rassurer, que mon relieur m'a promis qu'il serait fort plat quand il aurait été battu.

Nous demeurons donc unis à *Jean-George*, et même à *Jean-Jacques*, quoique nous pensions différemment d'eux sur quelques articles. Ce qui nous console, c'est qu'on nous assure de tous côtés que l'œuvre de notre confrère du Puy est comme l'arche du Seigneur; elle est sainte, elle est exposée en public, et personne n'approche d'elle.

Bon soir, mes frères.

L'humble évêque d'Aléopolis.

AVIS
A TOUS
LES ORIENTAUX. (1)

TOUTES les nations de l'Asie et de l'Afrique doivent être averties du danger qui les menace depuis long-temps. Il y a dans le fond de l'Europe, et sur-tout dans la ville de Rome, une secte qui se nomme *les chrétiens catholiques :* cette secte envoie des espions dans tout l'univers, tantôt sur des vaisseaux marchands, tantôt sur des vaisseaux armés en guerre. Elle a subjugué une partie du vaste continent de l'Amérique, qui est la quatrième partie du monde. Elle-même avoue qu'elle y massacra dix fois douze cents mille habitans pour prévenir les révoltes contre son pouvoir despotique et contre sa religion. Il s'est écoulé environ cent trente révolutions du soleil depuis que cette secte, soit disant catholique chrétienne, ayant trouvé le moyen de s'établir dans le Japon, autrement Nipon, elle voulut exterminer toutes les autres sectes, et causa une des plus furieuses guerres civiles qui aient jamais désolé un royaume. Le Japon nagea dans le sang; et depuis cette affreuse époque, les habitans ont été obligés de fermer leur pays à tous les étrangers, de peur qu'il n'entre chez eux des chrétiens.

Les espions appelés jésuites, que le prêtre prince de Rome avait envoyés à la Chine, commençaient déjà à causer du trouble dans ce vaste empire, lorsque l'empereur *Yontchin*, d'heureuse mémoire, renvoya tous ces dangereux hôtes à Macao, et maintint par leur bannissement la paix dans son empire.

Ces mêmes jésuites se sont soumis en Amérique un pays de quatre cents soixante milles de circonférence; on dit qu'ils ont civilisé les habitans : ces peuples en

(1) Cette espèce de manifeste n'a jamais été imprimé; il s'est trouvé dans les papiers de l'auteur, et l'on ignore s'il en avait fait quelqu'usage.

effet ſont civils au point d'être eſclaves des bonzes et faquirs catholiques, connus ſous le nom de jéſuites.

Ces mêmes catholiques ont fait plus d'une tentative pour ſubjuguer le royaume d'Abyſſinie.

Le nom de catholique ſignifie univerſel; ce nom leur ſuffit pour perſuader aux idiots qu'on doit dans tout l'univers croire à leurs dogmes, et ſe ſoumettre à leur pouvoir; ces dogmes ſont le comble de la démence: et ils diſent que c'eſt préciſément ce qui convient au genre-humain. Non-ſeulement ils annoncent trois dieux qui n'en ſont qu'un, mais ils diſent qu'un de ces trois dieux a été pendu. Ils prétendent le reſſuſciter tous les jours avec des paroles; ils le mettent dans un morceau de pain; ils le mangent, et le rendent avec les autres excrémens. C'eſt à cette doctrine qu'ils veulent que tous les hommes ſe ſoumettent; et quand ils ſont les plus forts, ils font mourir dans les tourmens tous ceux qui oſent oppoſer leur raiſon à cet excès de folie.

Ces tyrans extravagans ſe vantent d'être deſcendus d'un ancien peuple qu'on appelle hébreu, juif, ou iſraélite. Ils perſécutent avec férocité ces juifs dont ils ſe diſent les enfans: ils en font des ſacrifices à leurs trois dieux, et ſur-tout à celui qu'ils changent en un morceau de pain, et pendant ces ſacrifices de chair humaine, ils chantent les hymnes compoſées autrefois par ces mêmes juifs qu'ils immolent. S'ils ont traité avec tant de barbarie toutes les nations étrangères, ils ont exercé mutuellement les mêmes fureurs contre toutes les petites ſectes dans leſquelles leur religion eſt diviſée. Il n'y a point de province en Europe que la religion chrétienne n'ait remplie de carnage. Cette barbare égorge chez elle ſes propres enfans de la même main qui a porté la déſolation aux extrémités du monde.

Il eſt donc néceſſaire qu'on faſſe paſſer ces excès dans toutes les langues, et qu'on les dénonce à toutes les nations.

LETTRE PASTORALE

A M. L'ARCHEVEQUE D'AUSCH, J. F. DE MONTILLET.

Il parut sous votre nom, Monsieur, en 1764, une instruction pastorale, qui n'est malheureusement qu'un libelle diffamatoire. On s'élève dans cet ouvrage contre le Recueil des assertions, consacré par le parlement de Paris; on y regarde les jésuites comme des martyrs, et les parlemens comme des persécuteurs; (*a*) on y accuse d'injustice l'édit du roi qui bannit irrévocablement les jésuites du royaume. Cette instruction pastorale a été brûlée par la main du bourreau. Le roi fait réprimer les attentats à son autorité, les parlemens savent les punir. Mais les citoyens qui sont attaqués avec tant d'insolence dans ce libelle n'ont d'autre ressource que celle de confondre les calomnies. Vous avez osé insulter des hommes vertueux, que vous n'êtes pas à portée de connaître; vous avez sur-tout indignement outragé un citoyen qui demeure à cent cinquante lieues de vous: vous dites à vos diocésains d'Ausch, que ce citoyen, officier du roi, et membre d'un corps à qui vous devez du respect, (*b*) est un vagabond et un fugitif du royaume, tandis qu'il réside depuis quinze années dans ses terres, où il répand plus de bienfaits que vous ne faites dans votre diocèse, quoique vous soyez plus riche que lui. Vous le traitez de mercenaire dans le temps même qu'il donnait des secours généreux à votre neveu, dont les terres sont voisines des siennes: ainsi vous couronnez vos calomnies par la lâcheté et par l'ingratitude. Si c'est un jésuite qui est l'auteur de

(*a*) *Nos pères vous avaient appris à respecter, les jésuites* etc. pages 34 et suivantes du mandement de M. d'*Ausch*.

(*b*) Pages 12, 13 et 14 du libelle.

votre brochure, comme on le croit, vous êtes bien à plaindre de l'avoir signée ; si c'eſt vous qui l'avez faite, ce qu'on ne croit pas, vous êtes plus à plaindre encore. Vous ſavez tout ce que vos parens et tout ce que des hommes d'honneur vous ont écrit ſur le ſcandale que vous avez donné, qui déshonorerait à jamais l'épiſcopat, et qui le rendrait mépriſable, s'il pouvait l'être. On a épuiſé toutes les voies de l'honnêteté pour vous faire rentrer en vous-même. Il ne reſte plus à une famille conſidérable, ſi inſolemment outragée, qu'à dénoncer au public l'auteur du libelle, comme un ſcélérat dont on dédaigne de ſe venger, mais qu'on doit faire connaître. On ne veut pas ſoupçonner que vous ayez pu compoſer ce tiſſu d'infamies, dans lequel il y a quelque ombre d'érudition. Mais quel que ſoit ſon abominable auteur, on ne lui répond qu'en ſervant la religion qu'il déshonore, en continuant à faire du bien, et en priant DIEU qu'il convertiſſe une ame ſi perverſe et ſi lâche ; s'il eſt poſſible pourtant qu'un calomniateur ſe convertiſſe.

OMER DE FLEURI

Etant entré, ont dit : (*)

MESSIEURS,

COMME je ſuis chargé *par état*, (page 3) de vous propoſer des thèſes de médecine, et qu'il s'agit de diſſiper des nuages qui affaibliſſent la ſécurité, et de ſouhaiter une ſolution à des craintes, votre ſageſſe qui préſide à vos démarches aſſurera un nouveau poids à ce que votre autorité pourra régler ſur le fait de l'inoculation qui ſe préſente naturellement ſous deux aſpects.

Et comme dans la petite vérole ordinaire (pag. 4) on s'en remet ordinairement à la prudence des malades et des médecins, vous ſentez bien que dans l'inoculation où la tête eſt beaucoup plus libre, il ne faut s'en remettre à la prudence de perſonne.

(*) Voyez le réquiſitoire contre l'inoculation.

Mais, comme ce qui peut intéreſſer la religion ne regarde en aucune manière le bien public, (p. 3) et que le bien public ne regarde pas la religion, il faut conſulter la ſorbonne qui, *par état*, eſt chargée de décider quand un chrétien doit être ſaigné et purgé, et la faculté de médecine chargée *par état* de ſavoir ſi l'inoculation eſt permiſe par le droit canon.

Ainſi, Meſſieurs, vous qui êtes les meilleurs médecins et les meilleurs théologiens de l'Europe, vous devez rendre un arrêt ſur la petite vérole, ainſi que vous en avez rendu ſur les catégories d'*Ariſtote*, ſur la circulation du ſang, ſur l'émétique et ſur le quinquina.

On ſait que vous vous entendez *par état* à toutes ces choſes comme en finances.

Puiſque l'inoculation, Meſſieurs, réuſſit dans toutes les nations voiſines qui l'ont eſſayée; puiſqu'elle a ſauvé la vie à des étrangers qui raiſonnent, il eſt juſte que vous proſcriviez cette pratique, attendu qu'elle n'eſt pas enregiſtrée; et pour y parvenir, vous emploierez les déciſions de la ſorbonne, qui vous dira que *St Auguſtin* n'a pas connu l'inoculation, et la faculté de Paris qui eſt toujours de l'avis des médecins étrangers.

Sur-tout, Meſſieurs, ne donnez point un temps fixe aux ſalutaires et ſacrées facultés pour décider; parce que l'inſertion utile de la petite vérole ſera toujours proſcrite en attendant.

A l'égard de la groſſe ſœur de la petite, meſſieurs des enquêtes ſont exhortés à examiner ſcrupuleuſement les pilules de *Keizer*, tant pour le bien public que pour le bien particulier des jeunes meſſieurs qui en ont beſoin *par état*; la ſorbonne ayant préalablement donné ſon décret ſur cette matière théologique.

Nous eſpérons que vous ordonnerez peine de mort (que les facultés de médecine ont ordonnée quelquefois dans de moindres cas) contre les enfans de nos princes inoculés ſans votre permiſſion, et contre quiconque révoquera en doute votre ſageſſe et votre impartialité reconnues.

A WARBURTON.

TU exerces ton insolence et tes fureurs sur les étrangers comme sur tes compatriotes. Tu voulais que ton nom fût par-tout en horreur; tu as réussi: après avoir commenté *Shakespeare*, tu as commenté *Moïse*; tu as écrit une rapsodie en quatre gros volumes, pour montrer que DIEU n'a jamais enseigné l'immortalité de l'ame pendant près de quatre mille ans; et tandis qu'*Homère* l'annonce, tu veux qu'elle soit ignorée dans l'écriture sainte. Ce dogme est celui de toutes les nations policées; et tu prétends que les Juifs ne le connaissaient pas.

Ayant mis ainsi le vrai Dieu au-dessous des faux dieux, tu feins de soutenir une religion que tu as violemment combattue; tu crois expier ton scandale en attaquant les sages; tu penses te laver en les couvrant de ton ordure; tu crois écraser d'une main la religion chrétienne et tous les littérateurs de l'autre: tel est ton caractère. Ce mélange d'orgueil, d'envie et de témérité n'est pas ordinaire. Il t'a effrayé toi-même; tu t'es enveloppé dans les nuages de l'antiquité et dans l'obscurité de ton style; tu as couvert d'un masque ton affreux visage. Voyons si on peut faire tomber d'un seul coup ce masque ridicule.

Tous les sages s'accordent à penser que la législation des Juifs les rendait nécessairement les ennemis des nations.

Tu contredis cette opinion si générale et si vraie dans ton style de *Billingsgate* Voici tes paroles: " Je ne „ crois pas qu'il soit aisé d'entasser, même dans le „ plus sale égoût de l'irréligion, tant de fausseté, „ d'absurdité et de malice.... Comment peut-il soutenir „ à visage découvert, et à la face du soleil, que la „ loi mosaïque ordonnait aux Juifs d'entreprendre de „ vastes conquêtes, ou quelles les y encourageait, „ puisqu'elle leur assignait un district très-borné etc. "

Je passe sous silence les injures aussi grossières que lâches, dignes des porte-faix de Londres et de toi; et

je viens à ce que tu oſes appeler des raiſons : elles ſont moins fortes que les injures.

Voyons d'abord s'il eſt vrai qu'on ait promis aux Juifs un ſi petit diſtrict.

" En ce jour, le Seigneur fit un pacte avec *Abraham*, et lui dit : Je donnerai à ta ſemence la terre „ depuis le fleuve d'Egypte juſqu'au grand fleuve „ d'Euphrate ".

C'était promettre aux Juifs par ſerment l'iſthme de Suez, une partie de l'Egypte, l'Arabie entière, tout ce qui fut depuis le royaume des Seleucides. Si c'eſt-là un petit pays, il faut que les Juifs fuſſent difficiles ; il eſt vrai qu'ils ne l'ont pas poſſédé, mais il ne leur a pas été moins promis.

Les Juifs renfermés dans le Canaan vécurent des ſiècles ſans connaître ces vaſtes contrées, et ils n'eurent guère de notions de l'Euphrate et du Tigre que pour y être traînés en eſclavage. Mais voici bien d'autres promeſſes ; voyez *Iſaïe* au chap. 49.

" Le Seigneur a dit : J'étendrai mes mains ſur toutes „ les nations : je leverai mon ſigne ſur les peuples ; ils „ vous apporteront leurs fils dans leurs bras, et leurs „ filles ſur leurs épaules ; les rois ſeront vos nourri„ ciers, et leurs filles vos nourrices ; ils vous adore„ ront le viſage en terre, et ils lécheront la poudre de „ vos pieds ".

N'eſt-ce pas leur promettre évidemment qu'ils ſeront les maîtres du monde, et que tous les rois ſeront leurs eſclaves ? Hé bien, *Warburton*, que dis-tu de ce petit diſtrict ?

Tu ſais ſur combien de paſſages les Juifs fondaient leur orgueil et leurs vaines eſpérances ; mais ceux-ci ſuffiſent pour démontrer que tu n'as pas même entendu les livres ſaints contre leſquels tu as écrit : Vois ſi le ſale égoût de l'irréligion n'eſt pas celui dans lequel tu barbotes.

Venons maintenant à la haine invétérée que les Iſraélites avaient conçue contre toutes les nations. Dis-moi ſi on égorge les pères et les mères, les fils et les filles, les enfans à la mamelle et les animaux même

sans haïr? Tu hais, tu calomnies; on te déteste dans ton pays, et tu détestes: mais si tu avais trempé dans le sang tes mains qui dégouttent de fiel et d'encre, oserais-tu dire que tu aurais assassiné sans colère et sans haine? Relis tous les passages où il est ordonné aux Juifs de ne pas laisser une ame en vie, et dis, si tu en as le front, qu'il ne leur était pas permis de haïr. Est-il possible qu'un cœur tel que le tien se trompe si grossièrement sur la haine? C'est un usurier qui ne fait pas compter.

Quoi! ordonner qu'on ne mange pas dans le plat dont un étranger s'est servi, de ne pas toucher ses habits, ce n'est pas ordonner l'aversion pour les étrangers?

On me dira qu'il y a beaucoup d'honnêtes gens qui, sans te montrer de colère, ne veulent pas dîner avec toi, par la seule raison que ton pédantisme les ennuie, et que ton insolence les révolte; mais sois sûr qu'ils te haïssent, toi et tous les pédans barbares qui te ressemblent.

Les Juifs, dis-tu, ne haïssaient que l'idolâtrie, et non les idolâtres: plaisante distinction!

Un jour un tigre rassasié de carnage rencontra des brebis qui prirent la fuite; il courut après elles, et leur dit: Mes enfans, vous vous imaginez que je ne vous aime point, vous avez tort; c'est votre bélement que je hais; mais j'ai du goût pour vos personnes, et je vous chéris au point que je ne veux faire qu'une chair avec vous; je m'unis à vous par la chair et le sang. Je bois l'un, je mange l'autre pour vous incorporer à moi; jugez si on peut aimer plus intimement.

Bon soir, *Warburton.*

CANONISATION

DE

SAINT CUCUFIN.

La canonisation de St Cucufin, frère d'Ascoli; par le pape Clément XIII; et son apparition au sieur Aveline, bourgeois de Troyes, mise en lumière par le sieur Aveline lui-même. A Troyes, chez monsieur ou madame Oudot, 1767.

IDÉES PRÉPARATOIRES.

ROMULUS et Liber pater et cum Castore Pollux
Post ingentia facta, Deorum in templa recepti,
Dum terras hominumque colunt genus, aspera bella
Componunt, agros assignant, oppida condunt,
Ploravêre suis non respondere favorem
Speratum meritis. Diram qui contudit hydram,
Notaque fatali portenta labore subegit,
Comperit invidiam supremo fine domari etc.

Lorsque l'on vit Bacchus et l'invincible Alcide,
Et Pollux et Castor et le grand Romulus,
Secourir les humains par des soins assidus,
Venger sur les tyrans l'innocence timide,
Réprimer les brigands, pardonner aux vaincus,
Polir les nations dans l'enceinte des villes,
Protéger les beaux arts, donner des lois utiles,
Quel fut le prix des biens par leurs mains répandus?
L'homme ingrat et méchant noircissait leurs vertus.

Ils furent mordus tous par la dent de l'Envie ;
On fit de ces héros cent contes odieux ;
On les persécuta tout le temps de leur vie :
Furent-ils enterrés, le monde en fit des dieux.

Il était bien vilain sans doute de donner des ridicules à *Triptolême* pour prix de son blé ; de dire des sottises de *Bacchus* lorsqu'on buvait son vin, de reprocher à *Hercule* ses amourettes quand il nous délivrait de l'hydre, et qu'il nétoyait nos écuries. Mais aussi il est bien beau de diviniser les *Herculus* malgré les *Eurystbées*.

L'antiquité n'a rien de si honnête que d'avoir placé dans ce qu'on appelait le ciel, les grands hommes qui avaient fait du bien aux autres hommes. Les sages ne s'opposaient point à ces apothéoses ; ils savaient bien que le sot peuple prend l'air et les nuages pour le ciel ; que chaque sphère qui roule dans l'espace est entourée de son atmosphère ; que notre terre est un ciel pour Vénus et pour Mars, comme Mars et Vénus sont des cieux pour nous ; que *Jupiter* n'assemble point son conseil sur le mont Olympe en Thessalie ; qu'un dieu ne vient point dans une nue comme à notre opéra. Ils savaient bien que ni le corps d'*Hercule*, ni son petit simulacre léger qu'on appelait ame, vent, souffle, manes, n'avaient point épousé *Hébé*, et ne buvaient point du nectar avec elle. Mais ces sages trouvaient fort bon qu'on élevât des autels au protecteur des opprimés ; c'était dire aux princes : *Faites comme lui, vous serez comme lui.*

On a calomnié bien ridiculement, bien

indignement l'antiquité. Nos plats livres nous disent continuellement que les anciens rendaient à la créature l'hommage qu'ils ne devaient qu'au créateur. Vous en avez menti, livres de préjugés, archives d'erreurs : depuis *Orphée* et *Homère* jusqu'à *Virgile*, depuis *Thalès* jusqu'à *Pline*, il n'y a pas un seul poëte, un seul philosophe qui ait admis plusieurs dieux suprêmes. Le *Jehova* des Phéniciens, adopté en Egypte, et ensuite en Palestine, le *Zeus* des Grecs, le *Jupiter* des Latins, a toujours été constamment, invariablement le dieu unique, le dieu maître, le dieu formateur, le souverain des dieux secondaires et des hommes : *Divum sator atque hominum rex.*

Il faut convenir que les anciens avaient plus de vénération pour leurs dieux secondaires que nous pour les nôtres. On ne voit point qu'aucune impératrice se soit appelée *Junon*, *Minerve*, *Latone*, *Vénus*, *Iris*, au lieu que nous prenons hardiment le nom de *Jean* et de *Matthieu*. *Chaumeix* porte insolemment le nom d'*Abraham*. J'ai connu un impuissant qui s'appelait *Salomon*, mari de trois cents femmes et de sept cents concubines. Le plus vil coquin a son nom de saint ; je voudrais bien savoir quel est le nom de baptême de *Fréron*.

Les Latins, depuis *Numa* jusqu'à *Théodose*, ont toujours désigné DIEU par le titre de *très-grand et très-bon* ; titre qu'ils n'ont jamais donné à aucun autre être. Jamais chez eux la Divinité suprême n'a eu d'associés ; ce blasphème fut inconnu à toute l'antiquité.

Mais on adorait *Mars*, *Minerve*, *Junon*,

Apollon, etc. Oui, comme des génies inférieurs; et si j'ose le dire sans blasphème, comme les catholiques révèrent les saints. Les divinités secondaires étaient aux yeux des païens précisément ce que sont nos canonisés. Les Grecs et les Romains pratiquaient dans leurs erreurs ce que nous pratiquons sous l'empire de la vérité.

St George armé de pied en cap est le dieu des batailles comme l'étaient *Mars* et *Arès* chez les Grecs, à cela près que ce *Mars*, si terriblement peint par *Homère*, inspirait encore plus de respect que *St George* trop grossièrement chanté par nos légendaires. *Junon* était un autre personnage que *Ste Claire*; *Mercure*, le dieu des arts, vaut bien *St Crépin* le dieu des cordonniers. *Diane* eut plus de réputation que *St Hubert*, quoiqu'il guérisse de la rage.

Il y eut des anges de la guerre et de la paix chez les Indiens, chez les Persans, chez les Babyloniens. La nation juive ignorante et grossière, qui n'eut aucune doctrine ferme et constante que depuis sa captivité à Babylone, n'apprit que des Chaldéens les noms de ses anges. (*a*) C'est une vérité reconnue de tous ceux qui ont au moins une légère teinture de l'antiquité. Ce fut alors que les Juifs connurent *Michaël*, *Gabriel*, *Raphaël*, *Uriel*, etc. le nom même d'*Israël*, qui signifie *voyant* DIEU, est chaldéen: les historiens juifs *Joseph* et *Philon* l'avouent. Ce n'est donc que dans des temps très-postérieurs à la loi, qu'on trouve dans *Daniel*, (*b*)

(*a*) Talmud de Jérusalem, *in rhoshra shana.*
(*b*) Chap. IX, v. 21; et chap. X, v. 13.

que l'ange *Gabriel*, ſecouru par l'ange *Michaël*, combattit contre l'ange des Perſes, et qu'on lit dans l'épître de *S Jude* (*c*) que *Michaël* eut une grande conteſtation avec le diable pour le corps de *Moïſe*.

Il eſt conſtant, en un mot, que tous les peuples policés, en adorant un ſeul Dieu, vénérèrent des dieux ſecondaires, des demi-dieux. Exceptons-en les ſeuls Chinois, qui, doués d'une ſageſſe ſupérieure, ne firent jamais partager à perſonne le moindre écoulement de la Divinité.

Les chrétiens n'imitèrent que très-tard la Grèce et Rome, en plaçant des demi-dieux, des ſaints dans le ciel. Dans le commencement ils avaient en horreur les temples, les autels, les cierges, l'encens, les ſurplis, les chaſubles, l'eau bénite des gentils: mais quand ils furent les maîtres, ils adoptèrent toutes ces anciennes inventions utiles, toutes ces cérémonies; et la vérité conſacra des rites inventés par l'eſprit de menſonge

Polyeucte reproche à *Pauline* d'adorer des dieux

Inſenſibles et ſourds, impuiſſans, mutilés,
De bois, de marbre et d'or, comme vous les voulez:

Mais qu'aurait dit *Pauline* ſi elle avait vu quelque temps après *St Roch*, *St Pancrace*, *St Fiacre*, en bois, en marbre, en métal?

L'apparence eſt la même dans l'un et dans l'autre cas. Jamais *St Fiacre* et *St Pancrace* n'ont été regardés chez les chrétiens comme les créateurs du monde. Jamais auſſi on ne s'eſt aviſé chez les

(*c*) V. 9.

gentils

gentils d'offrir de l'encens à *Mercure*, à *Latone*, comme aux maîtres souverains des cieux, de la terre et du tonnerre. *Mercure* et *Latone* obéissaient à *Jupiter*; on priait *Mercure* et *Latone* d'intercéder auprès de *Jupiter*: cela est si vrai que *Lucien*, qui se moque également d'eux tous, fait présenter par *Mercure* les placets des hommes à *Jupiter* son maître.

La juive *Esther*, dans une belle pièce de vers en dialogues, intitulée, je ne sais pourquoi, tragédie, dit à un roi de Perse, nommé *Assuérus*, qui n'a jamais existé:

Ce dieu maître absolu de la terre et des cieux
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux:
L'Eternel est son nom, le monde est son ouvrage;
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage.
Juge tous les mortels avec d'égales lois,
Et du haut de son trône interroge les rois.

Ces vers sont admirables; presque personne ne devrait être assez hardi pour en faire après avoir lu ceux de *Racine*; et les hommes grossiers que leur épaisse barbarie rend insensibles à ces beautés, ne méritent pas le nom d'hommes. Mais le prétendu *Assuérus* pouvait répondre à la prétendue *Esther*:

Vous êtes une impertinente de croire m'apprendre mon catéchisme; je savais, avant que vous fussiez née, que DIEU est le maître absolu de notre petite terre, des planètes et des étoiles. Nous adorions *Jéhova*, l'Eternel, plusieurs siècles avant que vos misérables juifs vinssent de l'Arabie déserte commettre mille infâmes brigandages dans

un coin de la Phénicie. Vous n'avez appris à lire et à écrire que de nous et des Phéniciens nos disciples. Nous n'avons jamais adoré qu'un seul Dieu ; nous n'avons jamais eu dans nos temples des simulacres de bœufs, de chérubins, de serpens, comme vous en aviez dans votre petit temple barbare de vingt coudées de long, de large et de haut, où vous conserviez dans un coffre un serpent d'airain, quand un de mes prédécesseurs détruisit votre ville d'Hershalaïm, et vous fit tous conduire les mains derrière le dos sur les rivages de l'Euphrate. Il est aussi ridicule à vous, ma bonne, de penser m'enseigner DIEU, qu'il serait ridicule à moi de vous avoir épousée, d'avoir vécu six mois avec vous sans savoir qui vous êtes ; d'avoir condamné tous les Juifs à la mort, parce qu'un juif n'a pas fait la révérence à un de mes visirs, et d'avoir averti tous les Juifs par un édit qu'on les égorgerait dans dix mois, pour leur donner le temps d'échapper. Vous récitez de très-beaux vers, mais vous n'avez pas le sens d'un oison. Je sais mieux vos propres livres que vous et que votre fat de *Mardochée*. Je sais que quand vous habitâtes autrefois en très-petit nombre dans un désert de mon vaste empire, vous adorâtes (*d*) l'étoile remphan et celle de moloch etc. ; je sais que vous n'avez jamais eu jusqu'à présent de croyance fixe, et que vous avez immolé vos propres enfans par le plus abominable fanatisme. Si je daignais m'abaisser jusqu'à citer vos auteurs, je vous dirais que

(*d*) *Amos*, chap. V, v. 26, cité Actes des apôtres, chap. VI, v. 42.

votre *Iſaïe* (*e*) vous reproche de ſacrifier vos fils et vos filles à vos dieux dans des torrens, ſous des rochers. Il vous ſied bien, bégueule juive, d'oſer enſeigner votre maître !

Saints à faire.

Il eſt démontré que tous les peuples policés ont adoré un Dieu formateur du monde, et que pluſieurs peuples ont compoſé une cour à ce Dieu qui n'en a pas beſoin. Dans cette cour ils ont placé les grands-hommes pour avoir des protecteurs auprès du maître.

Divus Trajanus, *Divus Antoninus* ne ſignifiaient à la lettre que *St Antonin*, *St Trajan*. Ces ſaints étaient propoſés pour modèles aux empereurs, modèles bien peu imités. Si nous avions *St Bertrand du Gueſclin*, *St Bayard*, *St Montmorency*, et ſur-tout *St Henri IV*, je ne vois pas qu'une telle apothéoſe fût ſi déplacée.

Pourquoi n'aurions-nous pas *St l'Hoſpital* ? Ce chancelier fut ſi modéré dans un temps de fureurs ; il fit des lois ſi ſages, malgré les horribles démences de la cour !

J'adreſſerais encore volontiers un *oremus* à *St de Thou* qui fut le magiſtrat le plus intègre, ainſi que le meilleur hiſtorien.

Le maréchal de *Turenne* eſt ſurement en paradis puiſqu'il s'était fait catholique. Le maréchal de *Catinat* y eſt auſſi ſans doute. L'un eſt mort pour la patrie ; l'autre, après avoir gagné des batailles, a ſouffert la diſgrace et la pauvreté ſans ſe plaindre.

(*e*) Chap. LVII, v. 5.

Si on leur dreſſe des autels, je promets de les invoquer.

Oh! me diſent les banquiers en cour de Rome, on n'a pas des ſaints comme on veut; cela coûte fort cher. En voilà huit que vous propoſez; c'eſt une affaire de huit cents mille écus pour la chambre apoſtolique, à trois cents mille francs la pièce; encore c'eſt marché donné. Il n'y a guère eu que les *Samuël Bernard* et les *Pâris Montmartel* qui aient été en état de faire des ſaints; mais ils n'ont pas employé leur argent à ces œuvres pies.

Je réponds à ces meſſieurs que je ne prétends point avoir des apothéoſes pour de l'argent; que c'eſt une véritable ſimonie; que je veux révérer *Henri IV*, *Turenne*, *Catinat*, de *Thou*, le chancelier de *l'Hoſpital* d'un culte de dulie ſans qu'il m'en coûte rien; et que je n'achèterai jamais le paradis ni pour moi ni pour perſonne.

Quels ont été les premiers ſaints dans le chriſtianiſme? des hommes charitables, des martyrs. Qui les fit révérer? le conſentement du peuple ſans aucun frais. Or je ſoutiens que *Henri IV* eſt un vrai martyr; il partait pour aller faire le bonheur de l'Europe, lorſqu'il fut martyriſé par le fanatiſme. Et quant au conſentement du peuple, il eſt déjà tout obtenu; en voici la marque évidente. Le jour que l'évêque du Puy en Vélai prononça dans St Denis une oraiſon funèbre, ceux qui ne purent l'entendre, ſoit parce qu'ils étaient trop loin, ſoit parce qu'ils étaient durs d'oreille, ſe levèrent de leurs places, allèrent voir le tombeau de *Henri IV*. Ils ſe mirent à genoux, ils l'arroſèrent de leurs

larmes, ils lui adreſſèrent des vœux attendriſſans. Que manque-t-il à une telle conſécration ? c'eſt celle des cœurs ; c'eſt la voix de l'amour qui a parlé.

On veut aujourd'hui cent ans révolus pour faire un ſaint, afin de donner le temps de mourir à tous les témoins de ſes ſottiſes. Il y a plus de cent cinquante ans que *Henri IV* fut martyriſé. Mais que tous les objets et tous les témoins de ſes faibleſſes reparaiſſent ; qu'ils dépoſent contre lui, je l'adorerai encore. Je dirai à *Coriſande d'Andouin*, à *Charlotte des Eſſarts*, à la belle *Gabrielle* et à tant d'autres : Oui, Meſdames, il vous a careſſées, mais il a ſauvé la France au combat d'Arques et à la bataille d'Ivri ; il a été juſte, clément et bienfeſant ; il a eu la bonté de *Titus* et la valeur de *Céſar*. Voilà mon ſaint.

On me dira qu'il faut auſſi des ſaintes ; c'eſt à quoi je ſuis très-déterminé. Qui m'empêchera de mettre dans la gloire *Marguerite d'Anjou*, laquelle donna douze batailles en perſonne contre les Anglais pour délivrer de priſon ſon imbécille mari ? J'invoquerai notre pucelle d'Orléans, dont on a déjà fait l'office en vers de dix ſyllabes. Nous avons vingt braves dames qui méritent qu'on leur adreſſe des prières. Qui fêterons-nous en effet, ſi ce n'eſt ces dames ! elles doivent aſſurément être feſtoyées.

Canonisation de frère Cucufin.

Le 12 octobre 1766, le pape *Clément XIII* canonisa solennellement frère *Cucufin d'Ascoli*, en son vivant frère lai chez les capucins: né dans la Marche d'Ancone l'an de grâce 1540, mort le 12 octobre 1604. Le procès-verbal de la congrégation des rites porte qu'il traversa plusieurs fois le ruisseau nommé Potenza sans se mouiller; qu'étant invité à dîner chez le cardinal *Bernéri*, évêque d'Ascoli, il renversa par humilité un œuf frais sur sa barbe, et prit de la bouillie avec sa fourchette; (*) que pour récompense la sainte Vierge lui apparut; qu'il eut le don des miracles, au point qu'il rétablit une fois du vin gâté. Les révérends pères capucins ont obtenu qu'on changeât son nom de *Cucufin* en celui de *Séraphin*. Ils en ont célébré la fête solennelle dans tous les lieux où ils sont établis; et où ne le sont-ils pas?

Pourrait-on croire qu'il en a coûté en superfluités à l'Europe catholique plus d'un million pour solenniser la fête d'un pauvre? Les peuples se sont empressés de fournir aux capucins des subsistances qui auraient suffi à une grande armée, et qui l'auraient amollie. Cent sortes de vin, viandes de boucherie, volailles, gibiers, fruits, huiles, épiceries, cire, étoffes, ornemens en soie, en argent, en or, tout a été prodigué.

Il faut remarquer que sous le nom d'aumône, les moines mendians imposent au peuple la taxe la plus accablante.

(*) Page 28 de la traduction.

Quand un pauvre cultivateur a payé au receveur de la province en argent comptant le tiers de sa récolte non encore vendue, les droits à son seigneur, la dixme de ses gerbes à son curé, que lui reste-t-il ? presque rien ; et c'est ce rien que les moines mendians demandent comme un tribut qu'on n'ose jamais refuser. Ceux qui travaillent sont donc condamnés à fournir de tout ceux qui ne travaillent pas. Les abeilles ont des bourdons ; mais elles les tuent. Les moines autrefois cultivaient la terre ; aujourd'hui ils la surchargent.

Nous sommes bien loin de vouloir qu'on tue les bourdons appelés *moines* ; nous respectons la piété et les autres vertus de *Cucufin* ; mais nous voudrions des vertus utiles.

Il nous en coûte plus de vingt millions par an pour nos seuls moines en France. Or quel bien ne feraient pas ces vingt millions répartis entre des familles de pauvres officiers, de pauvres cultivateurs !

Tous ces moines sont très-désintéressés ; j'en tombe d'accord : mais n'y a-t il rien de mieux à faire ?

Quand tous les chrétiens répandus sur la surface de la terre couvriraient leurs barbes de jaunes d'œufs ; quand ils prendraient tous de la bouillie avec des fourchettes, il n'en reviendrait aucun avantage à la société ; mais que dans la victoire d'Ivri, *Henri IV* s'écrie de rang en rang : *Epargnez le sang français* ; qu'il nourrisse le peuple même qu'il assiège, qu'il pardonne à ceux qui ont crié dans les chaires : *Assassinez le béarnois*

au nom de DIEU ; qu'il paye exactement tous ceux qui lui ont vendu chèrement une soumission due à tant de titres ; qu'il faſſe fleurir l'agriculture dans des campagnes auparavant déſertes : ce ſont-là des vertus qui ſont au-deſſus de celles de *Cucufin*, et même de *St François*, ſi j'oſe le dire.

Nous avouons que *St François* avait une femme de neige, et que ce n'était pas à de telles figures que s'adreſſait le grand *Henri IV* ; mais enfin la neige de *St François* n'a rien produit : et il eſt venu de la belle *Gabrielle* un duc de *Vendôme*, qui ſeul a remis *Philippe V* ſur le trône d'Eſpagne. Les ſaints ont eu des faibleſſes, ce n'eſt pas leurs faibleſſes qu'on révère. Et après tout, *Deodatus* bâtard de *St Auguſtin* a été moins utile au monde que la race des *Vendômes*.

Manière de ſervir les ſaints.

QUE j'aime les ſaints ! que je voudrais les voir honorés, ſervis, imités avec plus de zèle qu'on n'en montre dans nos temps déplorables ! nous en avons, Dieu merci, pour tous les jours de l'année ; mais les plus grands, ſans contredit, ſont ceux pour leſquels on ferme les boutiques dans les villes comme dans une ſédition, et où on laiſſe la terre en friche pour courir au cabaret.

Serait-il ſi mal que les magiſtrats, chargés de la police d'un grand royaume ordonnaſſent qu'après avoir fêté un ſaint par de belles antiennes latines, on l'imitât en travaillant, en cultivant la terre ?

Que

Que fesait *St Cucufin* le jour que nous célébrons sa fête? il bêchait le jardin des révérends pères capucins, il semait, il plantait, il cueillait des salades, il n'allait point avec des filles boire du vin déteſtable dans un bouchon, altérer sa santé, et perdre pour plaire à DIEU le peu de raison que DIEU lui avait donnée. Il semble, à voir la manière dont nous honorons les saints, qu'ils aient tous été des ivrognes.

Au reste, quand je propose d'imiter les saints en travaillant après avoir prié DIEU, ce n'est qu'avec une extrême défiance de mes idées. Je sais que les commis des aides s'y opposent, et qu'ils ont tous en vue l'honneur de DIEU et le bien de l'Etat. Ils prétendent que si on débitait un peu moins de vin, ils recevraient un peu moins de droits, et que tout serait perdu. L'inconvénient serait grand, je l'avoue; mais ne pourrait-on pas les appaiſer, en leur fesant comprendre que si on travaille tous les jours de fête après le service divin, sans en excepter une seule, les vignes seront mieux cultivées, les terres mieux labourées, qu'on vendra plus de vin et plus de grain, que les commis y gagneront, et que cette véritable dévotion enrichira l'Etat?

Apparition de St Cucufin au sieur Aveline.

LE jour qu'on fesait à Troyes, dans notre cathédrale, le service de *St Cucufin*, je m'avisai de semer pour la troisième fois mon champ dont les semailles avaient été pourries par les pluies; car je savais bien qu'il ne faut pas que le blé

pourriſſe en terre pour lever, quoi qu'on die. Le pain valait quatre ſous et demi la livre; les pauvres, dans notre élection, ne ſèment et ne mangent que du blé noir, et ſont accablés de tailles. Notre terrain eſt ſi mauvais, malgré tout ce qu'a pu faire *St Loup* notre patron, que la huitième partie tout au plus eſt ſemée en froment; la ſaiſon s'avançait, je n'avais pas un moment à perdre: je ſemais donc mon champ ſitué derrière St Nicier, avec mon ſemoir à cinq ſocs, après avoir entendu la meſſe, et chanté les antiennes du ſaint du jour. Voilà-t-il pas auſſitôt le révérend gardien des capucins, aſſiſté de quatre profès, qui ſe préſente à moi à une heure et un quart de relevée au ſortir de table. Il était enflammé comme un chérubin, et criait comme un diable: Théiſte, athéiſte, janſéniſte, oſes-tu outrager DIEU et *St Cucufin* au point de ſemer ton champ, au lieu de dîner? Je vais te déférer comme un impie à M. le ſubdélégué, à M. le directeur des aides, à monſeigneur l'intendant et à monſeigneur l'évêque. Diſant ces mots, il ſe met en devoir de briſer mon ſemoir.

Alors *St Cucufin* lui-même deſcendit du ciel dans une nuée éclatante, qui s'étendait de l'empyrée juſqu'au fauxbourg de Troyes; un jaune d'œuf et de la bouillie ornaient encore ſa barbe. Frère *Ange*, dit-il au gardien, calme ton ſaint zèle, ne caſſe point le ſemoir de ce bon-homme; les pauvres manquent de pain dans ton pays; il travaille pour les pauvres après avoir aſſiſté à la ſainte meſſe. C'eſt une bonne œuvre, j'en

ai conféré avec *St Loup*, patron de la ville. Va dire de ma part à monſeigneur l'évêque qu'on ne peut mieux honorer les ſaints qu'en cultivant la terre.

Le gardien obéit, et monſeigneur s'adreſſa lui-même aux magiſtrats de la grande police pour faire enjoindre à nos concitoyens de labourer, ou ſemer, ou planter, ou provigner, ou paliſſer, ou tondre, ou vendanger, ou cuver, ou blanchir, au lieu d'aller boire au cabaret les jours de fêtes après la ſainte meſſe.

Gloire à DIEU et à *St Cucufin.*

MANDEMENT

Du révérendiſſime père en Dieu Alexis, archevêque de Novogorod la grande.

Deutera-ton-pia-nepſiou. (*a*)

MES FRERES,

NOUS avons appris avec une grande édification que le dicaſtère de la nation franke, nommé aujourd'hui le parlement des Français, aurait (*b*) fait brûler il y a quelques ſemaines, (*c*) par ſon juré bourreau, au pied de ſon grand eſcalier, la lettre circulaire de l'aſſemblée du clergé frank, comme fanatique et ſéditieuſe, en préſence de *Dagobert-Etienne Iſabeau.*

(*a*) Ce qui répond au 12 octobre des Franks.

(*b*) Les Franks ſe ſervent du ſubjonctif au lieu de l'imparfait de l'indicatif, c'eſt l'ancien vice d'une langue barbare, vice conſervé dans les chancelleries et cours des plaids; vice que les académies des Franks n'ont pu encore déraciner.

(*c*) Le vendredi 6 ſeptembre 1765.

Et quoique nous ignorions quelle espèce de saint est ce *Dagobert*, nous, après avoir lu ladite lettre circulaire et les actes de l'assemblée générale dudit clergé; et après avoir invoqué les lumières du St Esprit, déclarons qu'il a semblé bon au St Esprit et à nous d'adhérer pleinement au jugement rendu par le susdit dicastère, lequel dans tous les temps à nous connus a soutenu et vengé les droits des rois francs et de la nation gallo-franke contre les usurpations de l'Eglise héralde, gothe et lombarde, nommée par abus *Eglise romaine*, lesquels droits des rois francs et de la nation gallo-franke sont les droits naturels de tous les rois et de toutes les nations.

Tout le système de l'assemblée du clergé franc roule sur ces paroles de je ne sais quel pape transalpin nommé *Gelase*.

Deux puissances sont établies pour gouverner les hommes, l'autorité sacrée des pontifes (d) et celle des rois.

Mes frères, notre obéissance aux lois de notre vaste empire, la vérité et l'humilité chrétienne, exigent que nous vous instruisions sur la nature de ces *deux puissances*, sur l'abus de ces mots inconnus dans toute notre Eglise, et que nous nous hâtions de vous prémunir contre ces erreurs pernicieuses, *nées dans les ténèbres de l'Occident*, comme disait notre grand patriarche *Photius*.

DES DEUX PUISSANCES.

Il faut d'abord, mes frères, savoir ce que c'est que puissance; car si on ne définit les mots, on ne s'entend jamais; et l'équivoque que les Grecs nomment *logomachie* est l'origine de toutes disputes, et les disputes ont produit le trouble dans tous les temps.

Puissance chez les hommes signifie faculté convenue de faire des lois, et de les appuyer par la force.

Ainsi depuis près de cinq mille ans, nos voisins les empereurs de la Chine ont eu légitimement la puissance;

(d) Il faut remarquer que les évêques sont nommés avant les rois, et que le mot *sacrée* n'est ici que pour eux, et non pas pour les rois, qui cependant sont très-sacrés.

notre auguste impératrice jouit du même droit ; le monarque frank a les mêmes prérogatives ; le roi d'Angleterre jouit du même pouvoir quand il est d'accord avec ses Etats-Généraux, nommés *parlement*. Mais jamais chez aucun peuple de l'antiquité, ni à la Chine, ni dans l'empire romain d'orient ou d'occident, on n'entendit parler de deux puissances dans un Etat ; c'est une imagination pernicieuse ; c'est une espèce de manichéisme qui, établissant deux principes, livrerait l'univers à la discorde.

Pendant les premiers siècles du christianisme, cette distinction séditieuse de deux puissances fut absolument ignorée, et par cela seul elle est condamnable. Il suffit d'avoir lu l'évangile pour savoir que le royaume de JESUS-CHRIST n'est point de ce monde, qu'il n'y a ni premier ni dernier ; que le fils de l'homme est venu *non pas pour être servi, mais pour servir*.

Ce sont, mes frères, les propres paroles émanées de la bouche de notre divin Sauveur, paroles sacrées dont le sens clair et naturel ne pourra jamais être perverti ni par aucune usurpation, ni par aucune citation tronquée et captieuse d'un texte malignement interprété.

Notre seigneur JESUS-CHRIST donna une puissance à ses disciples ; quelle fut cette puissance ? celle de chasser les démons des corps des possédés, de manier les serpens impunément, de parler plusieurs langues à la fois sans les avoir apprises, de guérir les malades, ou par leur ombre, ou en leur imposant les mains.

Nos papes grecs, africains, égyptiens, qui fondèrent seuls l'Eglise chrétienne, qui seuls écrivaient dans les premiers siècles, qui seuls furent appelés *pères de l'Eglise*, perdirent cette puissance, et ne prétendirent point la remplacer par des honneurs, par un crédit, par des richesses, par une ambition que la religion condamne, et que le monde abhorre.

Aucun évêque parmi nous ne s'intitula *prince* ou *comte* ; aucun ne prétendit d'autre puissance que celle d'exhorter les pécheurs, et de prier DIEU pour eux. Quand quelque patriarche voulut abuser de sa place, et

lutter contre le trône, il fut sévèrement puni, et tout l'empire approuva son châtiment.

On sait qu'il n'en fut pas ainsi dans l'Eglise d'occident, elle ne s'était formée que très-long-temps après la nôtre; nos évangiles grecs, écrits dans Alexandrie et dans Antioche, furent à peine connus de ces barbares; ils en firent enfin une assez mauvaise traduction dans le temps de la décadence de la langue latine; mais d'ailleurs, comme nous l'avons déjà remarqué, il n'y eut aucun père de l'Eglise né à Rome.

Ils suppléèrent à leur ignorance par des contes absurdes, qu'ils firent croire aisément à des peuples aussi absurdes qu'eux. Ne pouvant se faire valoir par leur science, ils supposèrent que l'apôtre *Pierre*, dont la mission était uniquement pour les Juifs, avait trahi sa vocation pour aller à Rome.

Voyez, mes frères, sur quels fondemens ils bâtirent cette fable. Il y eut, disent-ils, dès le premier siècle, un nommé *Abdias* qui prétendit être évêque secret des premiers chrétiens à Babylone, quoiqu'il soit avéré que ce ne fut qu'au second siècle qu'il y eut de véritables évêques attachés à un troupeau, et qu'on vit une hiérarchie certaine établie: cet *Abdias* passa pour avoir écrit en hébreu une histoire des douze apôtres, et *Jule africain*, l'a traduite depuis, ou du moins quelqu'un prit le nom de *Jule africain*.

C'est cet *Abdias* qui le premier écrivit que *Pierre* avait fait le voyage de Syrie à Rome, qu'il rencontra, à la cour de *Néron*, *Simon* le magicien, avec lequel il fit assaut de miracles. Un jeune seigneur parent de *Néron* mourut, *Simon* et *Pierre* disputaient à qui lui rendrait la vie: *Simon* ne le ressuscita qu'à moitié; mais *Pierre* le ressuscita tout-à-fait et gagna le prix. *Simon* voulut prendre sa revanche; il envoya un chien à *Pierre* lui faire des complimens de sa part, et le défier à qui volerait le plus haut dans les airs en présence de l'empereur. Le chien de *Simon* s'acquitta parfaitement de sa comission. *Pierre* aussitôt envoya son chien chez *Simon* pour le complimenter à son tour et pour accepter le défi: les

deux champions comparurent ; *Simon* vola ; *Pierre* pria DIEU avec tant de larmes, que DIEU, touché de pitié, fit tomber *Simon*, qui se cassa les jambes ; et *Néron* irrité fit crucifier *Pierre* la tête en bas. *Egésippe* et *Marcel* racontent la même histoire ; ce sont-là les pères de l'Eglise de Rome.

Cette Eglise prétend que *Pierre* fut vingt-cinq ans évêque de la capitale, ce qui ne s'accorde nullement avec la chronologie ; mais les Latins ne s'effraient pas pour si peu de chose ; ils ont eu le front d'assurer que *Pierre* avait écrit une lettre de Babylone où il était avec *Abdias* ; ce mot de Babylone signifiait Rome ; et voilà en vérité toute la preuve qu'ils apportent du prétendu épiscopat de *Pierre*. Nous savons que plusieurs pères adoptèrent ces contes long-temps après, mais nous savons aussi par quelles raisons victorieuses *Spanheim* et *la Roque* les ont réfutés. C'est donc sur cette fable et sur un passage ou deux de l'évangile, interprétés d'une étrange manière, que les Latins ont établi l'empire du pape, et sa domination sur tous les rois.

Jamais l'Eglise grecque ne se souilla par des entreprises si criminelles, elle fut toujours soumise à ses souverains, suivant la parole de JESUS-CHRIST même ; mais l'Eglise romaine s'emporta jusqu'à une rebellion ouverte. Sur la fin du huitième siècle, et enfin au commencement de l'année 800, un pape nommé *Léon III* osa transférer l'empire d'occident à *Charlemagne*.

Dès ce moment quelle foule d'usurpations, de meurtres, de sacriléges, de guerres civiles ! est-il un royaume, depuis le Danemarck jusqu'au Portugal, dont les papes n'aient prétendu disposer plus d'une fois ? Qui ne sait que l'empereur *Henri IV* fut forcé de demander pardon, pieds nus et à genoux à l'évêque de Rome *Grégoire VII* ; qu'il mourut détrôné et réduit à l'indigence ; que son fils *Henri V* fit déterrer le corps de son père comme celui d'un excommunié, et qu'ayant osé enfin soutenir lui-même ses droits contre Rome, il fut obligé de céder de peur d'être traité comme son père ?

Les malheurs des empereurs *Fréderic Barberouſſe* et *Fréderic II* ſont connus de toute la terre. Sept rois de France excommuniés, deux morts aſſaſſinés, ſont d'effroyables exemples qui doivent inſtruire tous les princes. Un des meilleurs rois qu'aient eu les Franks eſt *Louis XII*; que n'eſſuya-t-il pas de ce pape *Alexandre VI*, de ce vicaire de JESUS-CHRIST, qui environné de ſa maîtreſſe et de ſes cinq bâtards, feſait mourir par le poiſon, par le poignard, ou par la corde, vingt ſeigneurs dont il raviſſait le patrimoine, et leur donnait encore l'abſolution à l'article de la mort?

Nous feſons gloire de n'être pas d'une communion ſouillée de tant de crimes. DIEU nous préſerve ſurtout de nous élever jamais contre la juriſprudence de notre chère patrie et contre le trône. Nous regardons comme notre premier devoir d'être entièrement ſoumis à nos auguſtes ſouverains : ces ſeuls mots, *les deux puiſſances*, nous paraiſſent le cri de la rebellion.

Nous adhérons aux maximes du parlement de France, qui, comme notre ſénat, ne reconnaît qu'une puiſſance fondée ſur les lois. Nous plaignons les malheurs et les troubles inteſtins où la France a été plongée depuis plus de ſoixante ans par trois moines jéſuites. *Le Tellier*, *Doucin*, et *Lallemand* fabriquèrent dans Paris, au collége de Louis le grand, une bulle dans laquelle le pape devait condamner cent trois paſſages tirés pour la plupart de nos ſaints pères, et ſur-tout de *St Auguſtin l'africain* et de *St Paul de Tarſis*, apôtre de JESUS. Nous ſavons que l'évêque de Rome et ſon conſiſtoire, pour faire accroire qu'ils avaient jugé en connaiſſance de cauſe, retranchèrent deux propoſitions condamnées et réduiſirent le tout à cent et un anathèmes.

Nous n'ignorons pas que le nonce qui fit recevoir cette bulle en France, malgré les cris de toute la nation indignée, prit pour maîtreſſe une actrice de l'opéra, qu'on appela la *Conſtitution*, et qu'il en eut une fille qu'on appela la *Légende*.

Nous ſavons que preſque toutes les affaires eccléſ-

fiaſtiques ſe ſont ainſi traitées, et que quand le ſcandale des mauvaiſes mœurs ne s'eſt pas joint aux mœurs de cette Egliſe latine, le fanatiſme, mille fois plus dangereux que les filles de l'opéra, a fait naître plus de troubles que tous les bâtards des papes et des nonces n'en ont jamais produit.

Nous avons été inſtruits de tout le mal qui a réſulté de la déteſtable invention des billets de confeſſion, et de tout le bien qu'a fait la chrétienne et vigoureuſe réſiſtance du parlement de Paris. Quoique nous ne ſoyons pas de la communion de l'Egliſe gallicane, cependant, en qualité de chrétien indépendant de l'uſurpation romaine, nous nous uniſſons à cette Egliſe gallicane pour l'exhorter à nous imiter, à ſoutenir ſes libertés, et à ne pas ſouffrir que jamais un évêque tranſalpin oſe déléguer des juges chez elle.

Puiſſent ſes évêques ne plus s'avilir juſqu'à s'intituler évêque par la grâce d'un évêque tranſalpin, ne plus payer en tribut à cet italien, la première année d'un revenu qu'ils ne tiennent que de la libéralité de leur monarque.

Grand DIEU! ſeriez-vous deſcendu ſur la terre, y auriez-vous vécu dans la pauvreté, l'auriez-vous recommandée à vos apôtres, l'auraient-ils embraſſée pour qu'un de leurs ſucceſſeurs traitât ſes confrères en tributaires, et marchât ſur les têtes des princes à qui vous obéiſſiez, vous, ô mon DIEU, quand vous étiez en Judée?

Nous reconnaiſſons que le parlement de Paris, et tous ceux du pays des Franks, ſe ſont toujours oppoſés à ces innovations odieuſes, à ces ſimonies tranſalpines, qui ont leur ſource dans le fatal ſyſtème des *deux puiſſances*.

Nous devons d'autant plus, mes frères, vous donner un préſervatif contre ces opinions déteſtables, que nous ſommes inſtruits que nos ſeigneurs ruſſes font dans la capitale des Franks de fréquens voyages, ils pourraient nous apporter la mode des *deux puiſſances* et des billets de confeſſion, avec les autres modes.

Nous vous exhortons à ne vous pas laiſſer ſéduire par aucune nouveauté, à demeurer fidellement attachés à notre ancienne Egliſe grecque, mère de la latine, et mère d'une fille dénaturée; et dans cette eſpérance nous vous donnons notre ſainte bénédiction, au nom du Père qui a engendré le Fils, au nom du Fils qui n'a pas la puiſſance d'engendrer, et au nom du St Eſprit qui procède uniquement du Père.

Le tout avec la permiſſion de notre auguſte impératrice *Catherine II*, ſans laquelle nous ne pouvons ni ne devons donner aucune inſtruction paſtorale.

Signé, ALEXIS.

Permis d'imprimer. *CHRISTOPHE BORKEROI, lieutenant de police de Novogorod la grande.*

DISCOURS AUX VELCHES,

PAR ANTOINE VADÉ,

FRERE DE GUILLAUME.

O Velches mes compatriotes ! si vous êtes supérieurs aux anciens Grecs et aux anciens Romains, ne mordez jamais le sein de vos nourrices, n'insultez jamais à vos maîtres, soyez modestes dans vos triomphes; voyez qui vous êtes et d'où vous venez.

Vous avez eu l'honneur, il est vrai, d'être subjugués par *Jules-César* qui fit pendre tout votre parlement de Vannes, vendit le reste des habitans, fit couper les mains à ceux du Quercy, et vous gouverna ensuite fort doucement. Vous restâtes plus de cinq cents ans sous les lois de l'empire romain; vos druides qui vous traitaient en esclaves et en bêtes, qui vous brûlaient pieusement dans des paniers d'osier, n'eurent plus le même crédit quand vous devintes province de l'empire. Mais convenez que vous fûtes toujours un peu barbares.

Dans le cinquième siècle de votre ère vulgaire, des Vandales que vous avez appelés du nom sonore de *Bourgonsions* ou de *Bourguignons*, gens d'esprit d'ailleurs et fort propres, qui oignaient leurs cheveux avec du beurre fort, comme le dit *Sidonius Apollinaris*, *infundens acido comam butyro*: ces gens-là, dis-je, vous firent esclaves, depuis le

territoire de votre ville de Vienne, jusques aux sources de votre rivière de Seine; et c'est un reste glorieux de ces temps illustres, que des moines et chanoines aient encore des serfs dans ce pays. (*a*) Cette belle prérogative de l'espèce humaine subsiste parmi vous comme un témoignage de votre sagesse.

Une partie de vos autres provinces que vous appelâtes si long-temps les provinces d'*Oc*, et que vous distinguâtes si noblement des provinces de *Oui*, furent envahies par les Visigoths: et quant à vos provinces de *Oui*, elles vous furent prises par un sicambre nommé *Hildovic* (*b*) dont les grands-pères avaient été condamnés aux bêtes à Trèves par l'empereur *Constantin*. Ce sicambre honoré du titre de *patrice romain* vous réduisit en servitude avec une poignée de francs sortis des marais du Rhin, du Mein et de la Meuse. Les belles expéditions de ce grand-homme furent d'assassiner trois roitelets ses parens et ses amis, l'un vers le bourg de Boulogne-sur-mer, l'autre vers le village de Cambrai, et le troisième vers le village du Mans que vos chroniques appellent *villes*; ce fut alors que la contrée des Velches porta le nom mélodieux de *Frankreich*, ancien nom de la France, en commémoration de ses vainqueurs; et vous fûtes la première nation de l'univers, car vous aviez l'oriflamme à St Denis.

Des pirates du Nord vinrent quelque temps

(*a*) A Saint Claude et dans d'autres seigneuries de moines, les citoyens sont encore gens de main-morte.

(*b*) *Clovis.*

après vous mettre à rançon, et vous prirent la province qu'on nomma depuis *Normandie*. Vous fûtes ensuite divisés en plusieurs petites nations sous différens maîtres, et chaque nation avait ses lois particulières comme son jargon.

La moitié de votre pays appartint bientôt aux peuples de l'île appelée *Britain* ou *England* dans leur idiome, qui était alors aussi harmonieux que le vôtre. La Normandie, la Bretagne, l'Anjou, le Maine, le Poitou, la Saintonge, la Guienne, la Gascogne, l'Angoumois, le Périgueux, le Rouergue, l'Auvergne furent longtemps entre les mains de cette nation des Angles, tandis que vous n'aviez ni Lyon, ni Marseille, ni le Dauphiné, ni la Provence, ni le Languedoc.

Malgré cet état misérable, vos compilateurs, que vous prenez pour des historiens, vous appellent souvent *le premier peuple de l'univers*, et votre royaume *le premier royaume*. Cela n'est pas civil pour les autres nations. Vous êtes un peuple brillant et aimable; et si vous joignez la modestie à vos grâces, le reste de l'Europe sera fort content de vous.

Remerciez bien DIEU de ce que les divisions de la rose rouge et de la rose blanche vous délivrèrent des Angles, et remerciez le sur-tout de ce que les guerres civiles d'Allemagne empêchèrent *Charles-Quint* d'engloutir votre pays, et d'en faire une province de l'Empire.

Vous avez eu un moment bien brillant sous *Louis XIV*; mais n'allez pas pour cela vous croire supérieurs en tout aux anciens Romains et aux Grecs.

Songez que pendant six cents ans, presque personne parmi vous, hors quelques-uns de vos nouveaux druides, ne sut ni lire ni écrire. Votre extrême ignorance vous livra au *flamen* de Rome et à ses conforts, comme des enfans que des pédagogues gouvernent et corrigent à leur gré. Vos contrats de mariage, quand vous fesiez des contrats, ce qui était rare, étaient écrits en mauvais latin par des clercs. Vous ignoriez ce que vous aviez stipulé; et quand vous aviez eu des enfans, il venait un tonsuré de Rome qui vous prouvait que votre femme n'était point votre femme, qu'elle était votre cousine au septième degré, que votre mariage était un sacrilége, que vos enfans étaient bâtards, et que vous étiez damnés, si vous ne fesiez pas toucher à la chambre nommée *apostolique* la moitié de votre bien sans délai ni remise.

Vos basiloi n'étaient pas mieux traités que vous: vous en avez eu neuf d'excommuniés, si je ne me trompe, par le serviteur des serviteurs de DIEU sous l'anneau du pêcheur. L'excommunication emportait nécessairement la confiscation des biens; de sorte que vos basiloi perdaient de droit leur couronne, dont le pêcheur romain fesait présent, selon son bon plaisir et son équité, au premier de ses amis.

Vous me direz, mes chers Velches, que les peuples de l'île Britain ou England, et même les empereurs teutoniques, ont été encore plus maltraités que vous, et qu'ils étaient aussi ignorans: cela est vrai, mais cela ne vous justifie pas; et si la nation britannique a été assez abrutie pour être

pendant quelque temps province feudataire d'un druide ultramontain, vous m'avouerez qu'elle s'en eſt bien vengée ; tâchez de l'imiter ſi vous pouvez.

Vous eûtes autrefois un roi qui, quoique malheureux dans tous ſes deſſeins et dans toutes ſes expéditions, eſt pourtant recommandable pour vous avoir appris à lire et à écrire ; il fit même venir d'Italie des gens qui vous enſeignèrent le grec, et d'autres qui vous apprirent à deſſiner, et à tailler une figure en pierre. Mais il ſe paſſa plus de cent années avant que vous euſſiez un bon peintre et un bon ſculpteur, et pour ceux qui apprirent le grec, et même l'hébreu, on les brûla preſque tous, parce qu'ils étaient ſoupçonnés de lire l'original de quelques livres judaïques, ce qui eſt bien dangereux.

Je veux bien convenir avec vous, mes chers Velches, que votre pays eſt la première contrée de l'univers ; cependant vous ne poſſédez pas le plus grand domaine dans la plus petite des quatre parties du monde. Conſidérez que l'Eſpagne eſt un peu plus étendue, que l'Allemagne l'eſt bien davantage, que la Pologne et la Suède ſont plus grandes, et qu'il y a des provinces en Ruſſie, dont le pays des Velches ne ferait pas la quatrième partie.

Je ſouhaite que vous ſoyez le premier royaume de l'univers par la fertilité de votre terrain ; mais de grâce, ſongez à vos quarante lieues de landes vers Bordeaux, à cette partie de votre Champagne que vous avez nommée ſi noblement *pouilleuſe*, à des provinces entières où le peuple ne

ſe nourrit que de châtaignes, à d'autres où il n'a guère que du pain d'avoine. Remarquez bien la défenſe qui vous eſt faite de ſortir les blés de votre pays, défenſe fondée néceſſairement ſur votre diſette, et peut-être encore ſur votre caractère qui vous porterait à vendre au plus vîte tout ce que vous avez, pour le racheter fort cher trois mois après; ſemblables en cela à certains habitans de l'Amérique qui vendent leur lit le matin, oubliant qu'ils voudront ſe coucher le ſoir.

D'ailleurs la dépenſe que la plus brillante partie de la nation fait en fine farine pour poudrer ſes têtes, ſoit que vous ſoyez coiffés à l'oiſeau royal, ſoit que vous portiez vos cheveux étalés comme *Clodion* et les conſeillers de la cour, cette dépenſe eſt ſi univerſelle qu'on fait très-bien d'empêcher de porter à l'étranger une denrée dont vous faites un ſi bel uſage.

Premier peuple de l'univers, ſongez que vous avez dans votre royaume de Frankreich environ deux millions de perſonnes qui marchent en ſabots ſix mois de l'année, et qui ſont nus pieds les autres ſix mois.

Etes-vous le premier peuple de l'univers pour le commerce et pour la marine?.... hélas!

J'entends dire, mais je ne puis le croire, que vous êtes la ſeule nation du monde chez qui on achète le droit de juger les hommes, et même de les mener tuer à la guerre. On m'aſſure que vous faites paſſer par cinquante mains l'argent du tréſor public; et quand il eſt arrivé à travers toutes

toutes ces filières, il ſe trouve réduit tout au plus au cinquième.

Vous me répondrez que vous réuſſiſſez beaucoup à l'opéra comique ; j'en conviens : mais de bonne foi, votre opéra comique, ainſi que votre opéra ſérieux, ne vous vient-il pas d'Italie ?

Vous avez inventé quelques modes, je l'avoue, quoique vous preniez aujourd'hui preſque toutes celles des peuples de Britain : mais n'eſt-ce pas un génois qui a découvert la quatrième partie du monde où vous poſſédez enfin deux ou trois petites îles ? n'eſt-ce pas un portugais qui vous a ouvert le chemin des Indes orientales, où vous venez de perdre vos pauvres comptoirs ?

Vous êtes peut-être le premier peuple du monde pour les inventions des arts ; cependant n'eſt-ce pas *Jean Goya* de Melphi à qui l'on doit la bouſſole ? n'eſt-ce pas l'allemand *Schwartz* qui donna le ſecret de la poudre inflammable ? l'imprimerie dont vous faites tant d'uſage, n'eſt-elle pas encore le fruit du travail ingénieux d'un allemand ?

Quand vous voulez lire les brochures nouvelles qui font de vous un peuple ſi ſavant, vous vous ſervez quelquefois de lunettes ; remerciez-en *François Spina*, ſans lequel vous n'auriez jamais pu lire les petits caractères. Vous avez des téleſcopes, remerciez-en *Jacques Metius* le hollandais, et *Galilei Galileo* le florentin.

Si vous vous divertiſſez quelquefois avec des baromètres et des thermomètres, à qui en avez-

vous l'obligation? à *Torricelli* qui inventa les premiers, à *Drebellius* qui inventa les seconds.

Plusieurs d'entre vous étudient le vrai système du monde planétaire; c'est un homme de la Prusse polonaise qui devina ce secret du Créateur. On vous aide dans vos calculs avec des logarithmes; c'est au prodigieux travail de milord *Neper* et de ses associés que vous en avez l'obligation; c'est *Guerik* de Magdebourg que vous devez remercier de la machine pneumatique.

C'est ce même *Galilée* dont je viens de vous parler, qui découvrit le premier les satellites de Jupiter, les taches du Soleil, et sa rotation sur son axe. Le hollandais *Huygbens* vit l'anneau de Saturne, un italien vit ses satellites, lorsque vous n'aperceviez rien encore.

Enfin, c'est le grand *Newton* qui vous a montré ce que c'est que la lumière, et qui vous a dévoilé la grande loi qui fait mouvoir les astres, et qui dirige les corps pesans vers le centre de la terre.

Premier peuple du monde, vous aimez à orner vos cabinets, vous y mettez de jolies estampes; mais songez que le florentin *Finiguerra* est le père de cet art qui éternise ce que le pinceau ne peut conserver. Vous avez de belles pendules, c'est encore une invention du hollandais *Huygbens*.

Vous portez quelques brillans au doigt; songez que c'est à Venise que l'on commença à les tailler, ainsi qu'à imiter les perles.

Vous vous regardez quelquefois au miroir; c'est encore à Venise que vous devez les glaces.

Je voudrais donc que dans vos livres vous

témoignaſſiez quelquefois un peu de reconnaiſſance pour vos voiſins. Vous n'en uſez pas à la vérité comme Rome, qui met à l'inquiſition tous ceux qui lui apportent une vérité de quelque genre que ce puiſſe être, et qui fait jeûner *Galilée* au pain et à l'eau, pour lui avoir appris que les planètes tournent autour du ſoleil. Mais que faites-vous? dès qu'une découverte utile illuſtre une autre nation, vous la combattez, et même très-long-temps. *Newton* fait voir aux hommes étonnés les ſept rayons primitifs et inaltérables de la lumière; vous niez l'expérience pendant vingt années, au lieu de la faire. Il vous démontre la gravitation, et vous lui oppoſez pendant quarante ans le roman impertinent des tourbillons de *Deſcartes*. Vous ne vous rendez enfin que quand l'Europe entière rit de votre obſtination.

La méthode de l'inoculation ſauve ailleurs la vie à des milliers d'hommes; vous employez plus de quarante années à tâcher de décrier cet uſage ſalutaire. Si quelquefois en portant au tombeau vos femmes, vos enfans morts de la petite vérole naturelle, vous ſentez un moment de remords, (comme vous avez un moment de douleur et de regrets) ſi vous vous repentez alors de n'avoir pas imité la pratique des nations plus ſages que vous et plus hardies, ſi vous vous promettez d'oſer faire ce qui eſt ſi ſimple chez elles, ce mouvement paſſe bien vite, le préjugé et la légéreté reprennent chez vous leur empire ordinaire.

Vous ignorez, ou vous feignez d'ignorer, que dans le relevé des hôpitaux de Londres, deſtinés

à la petite vérole naturelle et artificielle, la quatrième partie des hommes y meurt de la petite vérole ordinaire, et qu'à peine meurt-il une perſonne ſur quatre cents qui ont été inoculées.

Vous laiſſez donc périr la quatrième partie de vos concitoyens; et quand vous êtes effrayés de ce calcul qui vous déclare ſi imprudens et ſi coupables, que faites-vous? vous conſultez des licenciés fondés ou non fondés par *Robert Sorbon:* vous préſentez des réquiſitoires! C'eſt ainſi que vous ſoutintes des thèſes contre *Harvey*, quand il eut découvert la circulation du ſang. C'eſt ainſi qu'on a rendu des arrêts par leſquels on condamnait aux galères ceux qui diſputaient contre les catégories d'*Ariſtote*.

O premier peuple du monde, quand ferez-vous raiſonnable? Vous êtes obligés de convenir de tout ce que j'ai l'honneur de vous dire. Vous me répondez que toutes vos ſottiſes n'empêchent pas que mademoiſelle *Duchap* ne vende ſes ajuſtemens de femmes dans tout le Nord, et qu'on ne parle votre langue à Copenhague, à Sockholm et à Moſcou. Je n'entrerai point dans l'importance du premier de ces avantages; le ſecond ſeul eſt le ſujet de mon diſcours.

Vous vous applaudiſſez de voir votre langue preſque auſſi univerſelle que le furent autrefois le grec et le latin: à qui en êtes-vous redevables, je vous prie? à une vingtaine de bons écrivains que vous avez preſque tous ou négligés, ou perſécutés, ou harcelés pendant leur vie. Vous

devez sur-tout ce triomphe de votre langue dans les pays étrangers, à cette foule d'émigrans qui furent obligés de quitter leur patrie vers l'an 1685. Les *Bayle*, les *le Clerc*, les *Basnage*, les *Bernard*, les *Rapin-Thoyras*, les *Beausobre*, les *Lenfant*, et tant d'autres, allèrent illustrer la Hollande et l'Allemagne; le commerce des livres fut alors un des plus grands avantages des Provinces-unies, et une perte pour vous. Ce sont les malheurs de vos compatriotes qui ont étendu votre langue chez tant de nations; les *Racine*, les *Corneille*, les *Molière*, les *Boileau*, les *Quinault*, les *la Fontaine*, et vos bons écrivains en prose ont sans doute beaucoup contribué à répandre ailleurs votre langue et votre gloire: c'est un grand avantage, mais il ne vous donne pas le droit de croire l'emporter en tout sur les Grecs et sur les Latins.

Ayez d'abord la bonté de considérer que vous n'avez aucun art, aucune science dont vous ne deviez la connaissance aux Grecs. Les noms mêmes de ces sciences et de ces arts l'attestent assez: la logique, la dialectique, la géométrie, la métaphysique, la poésie, la géographie, la théologie même, si c'est une science, tout vous annonce la source où vous avez puisé.

Il n'y a point de femme qui ne parle grec sans s'en douter; car si elle dit qu'elle a vu une tragédie, une comédie, qu'on lui a récité une ode; qu'un de ses parens est tombé en apoplexie, ou en paralysie; qu'il a une esquinancie, un anthrax; qu'un chirurgien l'a saignée à la veine

céphalique ; qu'elle a été à l'église, qu'un diacre a chanté les litanies ; si elle parle d'évêques, de prêtres, d'archidiacre, de pape, de liturgie, d'antienne, d'eucharistie, de baptême, de mystères, de décalogue, d'évangile, d'hiérarchie etc., il est bien certain qu'elle n'a pas prononcé un seul mot qui ne soit grec.

Il est vrai qu'on peut tirer presque toutes ces expressions d'une langue étrangère, et en faire un si heureux usage, que les disciples surpassent enfin les maîtres. Mais lorsqu'avec le temps vous avez composé votre langue des débris du grec et du latin, mêlés avec vos anciens mots velches et tudesques, parvintes-vous alors à faire un langage assez abondant, assez expressif, assez harmonieux ? Votre stérilité n'est-elle pas attestée par ces mots secs et barbares, que vous employez à tout ? *Bout du pied*, *bout du doigt*, *bout d'oreille*, *bout du nez*, *bout du fil*, *bout du pont etc.*, tandis que les Grecs expriment toutes ces différentes choses par des termes énergiques et pleins d'harmonie. On vous a déjà reproché de dire *un bras de rivière*, *un bras de mer*, *un cu d'artichaut*, *un cu de lampe*, *un cu de sac*. A peine vous permettez-vous de parler d'un vrai cu devant des matrones respectables ; et cependant vous n'employez point d'autre expression pour signifier des choses auxquelles un cu n'a nul rapport. *Jérôme Carré* vous a proposé le mot d'*impasse* pour vos rues sans issue, ce mot est noble et significatif ; cependant, à votre honte, votre almanach royal imprime toujours que l'un de

vous demeure dans le cu de ſac de Menard, et l'autre dans le cu des Blancs-manteaux. Fi! n'avez-vous pas de honte? Les Romains appelaient ces chemins ſans iſſue *angiportus*; ils n'imaginaient point qu'un cu pût reſſembler à une rue.

Que dirai-je du mot *trou*, que vous appliquez encore à tant et de ſi nobles uſages?

Ne trouvez-vous pas que les noms de vos portes, de vos rues, de vos temples feraient un bel effet dans un poëme épique? On aime à voir *Hector* courir du temple de Pallas à la porte de Scée. L'oreille eſt auſſi flattée que l'imagination amuſée, quand les Grecs avancent de Ténédos aux rivages de Troye ſur les rives du Simoïs et du Scamandre; mais en vérité, pourrait-on peindre vos héros partant de l'égliſe de St Pierre aux bœufs, ou de St Jacques du haut pas, avançant fièrement par la rue du pet au diable, et par la rue trouſſe-vache, s'embarquant ſur la galiote de St Cloud; et allant combattre dans la place de long-jumeau?

Vos curieux conſervent des mémoires innombrables depuis la mort de *Henri II* juſqu'à celle de *Henri IV*. Ce ſont des monumens de groſſièreté enfantés par la rage d'écrire; c'eſt un amas de ſatires ſur des événemens affreux tranſmis à la poſtérité dans le langage des halles: vous n'eûtes alors qu'un bon hiſtorien, et il fut obligé d'écrire en latin.

Enfin, vous avez nettoyé votre langue de cette ſouille barbare, et de cette craſſe bourgeoiſe; vous avez fait quelques bons livres; mais avez-

vous alors surpassé *Cicéron* et *Démosthènes*? avez-vous mieux écrit que *Tite-Live*, *Tacite*, *Thucydide* et *Xénophon*? quel auteur au-dessus du médiocre à écrit jusqu'ici vos annales?

Sied-il bien à *Daniel* de dire dès la première page de son histoire: " Ce ne fut que sous le grand „ *Clovis* que les Français se rendirent maîtres „ pour toujours de ces *grandes* provinces?" Certainement le grand *Clovis* ne s'en rendit pas maître *pour toujours*, puisque ses successeurs perdirent tout le pays qui s'étend de Cologne à la Franche-Comté. Ce *Daniel* vous dit, d'après le romancier *Grégoire de Tours*, que les soldats de *Clovis*, après la bataille de Tolbiac, *s'écrièrent comme de concert*: " Nous renonçons aux dieux „ mortels; nous ne voulons plus adorer que l'im„ mortel; nous ne reconnaissons plus d'autre „ Dieu que celui que le saint évêque *Rémi* nous „ prêche."

En vérité, il n'est pas possible que toute une armée de Francs ait prononcé *de concert* cette phrase, et ces antithèses de mortel et d'immortel. Votre *Daniel* ressemble à votre *la Motte*, qui dans une abréviation d'*Homère*, fait dire une pointe à toute l'armée grecque, et lui fait prononcer ce vers, quand *Achille* se réconcilie avec *Agamemnon*: *Que ne vaincra-t-il point? il s'est vaincu lui-même.*

Comment l'armée des Francs pouvait-elle renoncer à des dieux mortels? adorait-elle des hommes? le *Thaut*, l'*Irminsul*, l'*Odin*, la *Fridda*,

que,

que ces barbares révéraient, n'étaient-ils pas des immortels à leurs yeux ? *Daniel* ne devait pas ignorer que tous les peuples du Nord adoraient un DIEU suprême qui présidait à toutes ces divinités secondaires ; il n'avait qu'à consulter l'ancien livre de l'*Edda*, cité par le savant *Huet*, évêque d'Avranches ; il n'avait qu'à lire ce que *Huet* dit expressément dans son traité des mœurs des Germains : *Regnator omnium Deus :* ce DIEU s'appelait *God* ou *Goth*, *Goth le bon*, et on ne peut assez admirer que des barbares eussent donné à la Divinité un titre si digne d'elle. *Daniel* ne devait donc pas mettre une pareille sottise dans la bouche de toute une armée, sottise convenable tout au plus au *Pédagogue chrétien*. Mais en quelle langue, s'il vous plaît, prêchait *Rémi* à ces Bructères et à ces Sicambres ? il parlait ou latin ou velche ; et les Sicambres parlaient l'ancien tudesque. *Rémi* apparemment renouvela le miracle de la pentecôte : *Et unusquisque intendebat linguam suam*. Si vous examinez de près *Mézerai*, que de fables, que de confusion, et quel style ! Méritez des *Tite-Lives*, et vous en aurez.

Je veux croire que chez vous l'éloquence du barreau et de la chaire a été portée aussi loin qu'elle peut l'être. Les divisions de vos sermons en trois points, quand il n'y a rien à diviser, un *Ave* à la vierge *Marie* qui précède ces divisions, un long discours velche sur un texte latin qu'on accommode comme on peut à ce discours, et enfin des lieux-communs mille fois répétés, sont des chefs-d'œuvre sans doute ; les plaidoyers de

vos avocats sur les coutumes du Hurepoix ou du Gatinois passeront à la dernière postérité ; mais je doute qu'ils fassent oublier l'éloquence grecque et romaine.

Je suis bien loin de nier que *Pascal*, *Bossuet*, *Fénélon* aient été très-éloquens. C'est lorsque ces génies parurent que vous cessâtes d'être velches, et que vous fûtes français ; mais ne comparez pas les *Lettres provinciales* aux *Philippiques*. Considérez d'abord que l'importance du sujet est quelque chose. Les noms de *Philippe* et de *Marc-Antoine* sont un peu au-dessus des noms du père *Annat*, d'*Escobar* et de *Tambourini*. Les intérêts de la Grèce et les guerres civiles de Rome sont des objets plus considérables que la grâce suffisante qui ne suffit pas, la grâce coopérante qui n'opère point, et la grâce efficace qui est sans efficacité.

Le grand attrait des *Lettres provinciales* périt avec les jésuites ; mais les oraisons de *Démosthènes* et de *Cicéron* instruisent encore l'Europe, quand les objets de ces harangues ne subsistent plus, quand les Grecs ne sont que des esclaves, et que les Romains ne sont plus que tonsurés.

Je sais, encore une fois, que les oraisons funèbres de *Bossuet* sont belles, qu'il y a même du sublime. Mais entre nous qu'est-ce qu'une oraison funèbre ? un discours d'appareil, une déclamation, un lieu-commun, et souvent une atteinte à la vérité. Faudra-t-il mettre ces harangues poëtiques à côté des discours solides de *Cicéron* et de *Démosthènes* ?

Votre *Fénélon*, admirateur des anciens, et

nourri de leurs ouvrages, alluma sa bougie à leurs flammes immortelles : vous n'oserez pas prétendre que sa *Calypso*, abandonnée par *Télémaque*, approche de la *Didon* de *Virgile* : la froide et inutile passion de ce *Télémaque*, que *Mentor* jette d'un coup de poing dans la mer pour le guérir de son amour, ne semble pas une invention des plus sublimes. Et oserez-vous dire que la prose de cet ouvrage soit comparable à la poésie d'*Homère* et de *Virgile* ? O mes Velches ! qu'est-ce qu'un poëme en prose, sinon un aveu de son impuissance ? Ignorez-vous qu'il est plus aisé de faire dix tomes de prose passable que dix bons vers dans votre langue, dans cette langue embarrassée d'articles, dépourvue d'inversions, pauvre en termes poëtiques, stérile en tours hardis, asservie à l'éternelle monotonie de la rime, et manquant pourtant de rimes dans les sujets nobles ?

Souvenez-vous enfin que lorsque *Louis XIV*, qu'on s'obstinait à reconnaître dans *Idoménée*, ne fut plus au monde, quand on eut oublié *Louvois* dont on reconnaissait le caractère dans celui de *Protésilas*, lorsqu'on n'envia plus la marquise *Scarron de Maintenon* qu'on avait comparée à la vieille *Astarbé*, alors le Télémaque perdit beaucoup de son prix. Mais le *Tu Marcellus eris* de l'Enéide sera toujours dans la mémoire des hommes ; on citera toujours avec attendrissement ces vers et tous ceux qui les précèdent :

Ter sese attollens cubitoque innixa levavit,
Ter revoluta toro est ; oculisque errantibus, alto
Quæsivit cœlo lucem, ingemuitque repertâ.

On a cité dans une traduction en prose de *Virgile*, (car il vous est impossible de le traduire en vers, et vous n'avez pas même encore réussi à rendre en prose le sens de l'auteur latin) on a cité, dis-je, une imitation de cet admirable discours de *Didon*.

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor
Qui face Dardanios ferroque sequare colonos.
Nunc, olim, quòcumque dabunt se tempore vires,
Littora littoribus contraria, fluctibus undas
Imprecor, arma armis pugnent ipsique nepotes.

Voici la prétendue imitation de *Virgile*, qu'on donne pour une copie fidelle de ce grand tableau.

Puisse après mon trépas s'élever de ma cendre
Un feu qui sur la terre aille au loin se répandre!
Excités par mes vœux puissent mes successeurs
Jurer dès le berceau qu'ils seront mes vengeurs,
Et du nom des Troyens ennemis implacables,
Attaquer en tous lieux ces rivaux redoutables!
Que l'univers en proie à ces deux nations
Soit le théâtre affreux de leurs dissentions;
Que tout serve à nourrir cette haine invincible;
Qu'elle croisse toujours jusqu'au moment terrible
Que l'un ou l'autre cède aux armes du vainqueur,
Que ses derniers efforts signalent sa fureur!

Voyez, je vous prie, combien cette copie prétendue est faible, vicieuse, forcée, languissante.

Puisse après mon trépas s'élever de ma cendre
Un feu qui sur la terre aille au loin se répandre!

Que veut dire ce feu qui ira se répandre au loin sur la terre? Retrouve-t-on dans ces vers hérissés de chevilles, le moindre mot qui rappelle les idées de

douleur, de terreur, de vengeance qui reſpirent dans ce vers frappant:

Exoriare aliquis noſtris ex oſſibus ultor?

Il s'agit d'un vengeur; et le plat imitateur nous parle d'un feu *qui ira au loin ſe répandre.* Que ces rimes en épithètes, *implacables*, *redoutables*, *invincibles*, *terribles* énervent la peinture de *Virgile!* Que toute épithète qui n'ajoute rien au ſens eſt puérile!

Je ne ſais pas de qui ſont ces vers; mais je ſais que quand on oppoſe ainſi les rimailleries d'un poëte velche aux plus beaux morceaux de l'antiquité, on ne lui rend pas un bon office.

O Français! je me fais un plaiſir d'admirer avec vous vos grands poëtes; ce ſont eux principalement qui ont porté votre langue juſque ſous le cercle polaire, et qui ont forcé des Italiens et des Eſpagnols même à l'apprendre. Je commence par votre naïf et aimable *la Fontaine*: la plupart de ſes fables ſont priſes chez *Eſope* le phrygien, et chez *Phèdre* le romain. Il y en a environ cinquante qui ſont des chefs-d'œuvre pour le naturel, pour les grâces et pour la diction. Ce genre même eſt inconnu aux autres nations modernes. J'aurais ſouhaité, je l'avoue, que dans le reſte de ſes fables cet homme unique eût été moins négligé, qu'il eût parlé plus purement cette langue qu'il a rendue ſi familière aux peuples voiſins, que ſon ſtyle eût été plus châtié, plus précis; qu'en ſurpaſſant de bien loin *Phèdre* en délicateſſe, il l'eût égalé dans la pureté de l'élocution. Je ſuis fâché de le voir

débuter par une petite dédicace à un prince, dans laquelle il lui dit :

Et ſi de t'agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

Voilà un plaiſant honneur, d'*entreprendre d'agréer*; et qu'eſt-ce que le *prix d'agréer* ? *Phèdre* ne parle point ainſi. *Phèdre* ne fait point dire à la fourmi :

Ni mon grenier, ni mon armoire,
Ne ſe remplit à babiller....

Le renard chez *Phèdre* dit :

Ils ſont trop verds;

et il n'ajoute point :

Ils ſont bons pour des goujats.

Je ſuis affligé quand je vois,

La cigale ayant chanté,
Tout l'été,

à qui la fourmi dit :

Vous chantiez ! j'en ſuis bien aiſe,
Hé bien, danſez maintenant.

Le loup peut dire au chien d'attache qu'il ne voudrait pas de ſes bons repas au prix de ſa liberté; mais ce loup me fait de la peine quand il ajoute :

Je ne voudrais pas même à ce prix un tréſor;
Cela dit, maître loup s'enfuit et court encor.

Un loup n'a jamais déſiré l'or et l'argent.

L'homme qui ſouffle dans ſes doigts parce qu'il a froid, et ſur ſa ſoupe parce qu'elle eſt trop chaude, a très-grande raiſon : il ne mérite point du tout qu'on diſe de lui :

Arrière ceux dont la bouche
Souffle le chaud et le froid.

C'eſt abuſer d'un proverbe trivial qui n'eſt pas ici appliqué avec juſteſſe ; mais ces petites taches n'empêcheront pas que les fables de *la Fontaine* ne ſoient un ouvrage immortel.

Ses contes ſont ſans doute les meilleurs que nous ayons ; ce mérite, ſi c'en eſt un, eſt inconnu à l'antiquité grecque et romaine. *La Fontaine* en ce genre a ſurpaſſé *Rabelais*, et ſouvent égalé la naïveté et la préciſion qui ſe rencontrent dans trois ou quatre ouvrages de *Marot* ; vous trouvez dans ſes meilleurs contes cette aménité, ce naturel de *Paſſerat*, qui vivait ſous *Henri III*, et qui nous a laiſſé la métamorphoſe du coucou ; ouvrage trop peu connu qui ne ſent en rien la groſſièreté du temps, et qu'on croirait fait par *la Fontaine* même. Voici comme *Paſſerat* finit le conte de ce malheureux jaloux qui, étant changé en coucou,

S'envole au bois, au bois ſe tient caché,
Honteux d'avoir ſa femme tant cherché ;
Et néanmoins, quand le printemps renflamme
Nos cœurs d'amour, il cherche encor ſa femme ;
Parle aux paſſans, et ne peut dire qu'*où* ;
Rien que ce mot ne retint le coucou
D'humain parler : mais par œuvres il montre
Qu'onc en oubli ne mit ſa malencontre,
Se ſouvenant qu'on vint pondre chez lui,
Venge ce tort, et pond au nid d'autrui.
Voilà comment ſa douleur il allége.
Heureux ceux-là qui ont ce privilége !

Voilà le ſtyle ſur lequel *la Fontaine* ſe forma ; car tous vos poëtes du ſiècle de *Louis XIV* ont commencé par imiter leurs prédéceſſeurs. *Corneille* imita d'abord le ſtyle de *Mairet* et de *Rotrou* ; *Boileau* celui de *Regnier*.

Le grand défaut peut-être des contes de *la Fontaine* eſt qu'ils roulent preſque tous ſur le même ſujet. C'eſt toujours une fille ou une femme dont on vient à bout. Le ſtyle n'en eſt pas toujours correct et élégant. Les négligences, les longueurs, les façons de parler proverbiales et communes le défigurent. Il paraît au-deſſous de l'*Arioſte* dans les contes qu'il a empruntés de lui. Non-ſeulement l'*Arioſte* a le mérite de l'invention ; mais il a jeté ces petites aventures dans un long poëme, où elles ſont racontées à propos. Le ſtyle en eſt toujours pur ; aucune longueur, aucune faute contre la langue, point d'ornemens étrangers. Enfin il eſt peintre, et très-grand peintre ; c'eſt-là le premier mérite de la poéſie, et c'eſt ce que *la Fontaine* a négligé. Voyez dans le *Joconde* de l'*Arioſte* ce jeune grec qui vient trouver la *Fiametta* dans ſon lit, tandis qu'elle eſt couchée entre le roi *Aſtolphe* et *Joconde*.

Viene all'uſcio, e lo ſpinge, e quel li cede ;
Entra pian piano, và a tenton col piede.
Fa lunghi i paſſi, e ſempre in quel di dietro
Tutto ſi ferma, e l'altro par che mova,
A guiſa, che di dar tema nel vetro ;
Non che'l terreno abbia a calcar, ma l'uova ;
E tien la mano innanzi ſimil metro,
Va brancolando in fin che'l letto trova ;

E di la dove gli altri avean le piante,
Tacita ſi caccia col capo inante.

Il eſt étrange que votre *Boileau*, dans ſon jugement ſur le *Joconde* de l'*Arioſte* et ſur celui de *la Fontaine*, reproche à l'auteur italien certaines familiarités; il ne ſonge pas que c'eſt un hôtelier qui parle; chacun doit garder ſon caractère. L'*Arioſte*, en obſervant ce coſtume, ne laiſſe échapper aucun mot qui ne ſoit du toſcan le plus pur; mérite prodigieux dans un ouvrage de ſi longue haleine, écrit tout entier en ſtances dont les rimes ſont redoublées.

C'eſt trop vous parler peut-être de ce petit genre qui, tout petit qu'il eſt, contribue pourtant à la gloire des lettres; *in tenui labor*, *at tenuis non gloria*.

Je m'étendrais ſur le mérite ſupérieur de votre théâtre, auquel il ne manque que d'être aſſez tragique, ſi ce ſujet n'avait pas été traité tant de fois.

J'imagine qu'*Euripide* ſerait honteux de ſa gloire, qu'il irait ſe cacher s'il voyait la Phèdre et l'Iphigénie de *Racine*. Les Tragédies de *Racine* et pluſieurs ſcènes de *Corneille* ſont ce que vous avez de plus beau dans votre langue. Plus d'une ſcène de *Quinault* eſt admirable dans un genre que l'antiquité ne connut pas plus que celui des contes de *la Fontaine*. Votre *Molière* l'emporte ſur *Térence* et ſur *Plaute*. Je vous accorderai encore que l'art poëtique de *Boileau* et plus poëtique que celui d'*Horace*; qu'il donna l'exemple avec le précepte, eſt que c'eſt une copie ſupérieure à ſon original. Voilà votre gloire, ne la perdez pas.

C'eſt dans ces ſeuls genres que vous êtes ſupérieurs ; vous avez des rivaux ou des maîtres dans tous les autres. Vous avez même été ſi pénétrés du charme des vers, qu'aujourd'hui vos écrits ſur la phyſique et ſur la métaphyſique reſpirent malheureuſement la poéſie, et que ne pouvant plus faire de vers comme on en feſait dans le ſiècle de *Louis XIV*, vous avez trouvé ſeulement le ſecret de gâter la proſe.

Vous êtes menacés d'un autre fléau. J'apprends qu'il s'élève parmi vous une ſecte de gens durs qui ſe diſent ſolides, d'eſprits ſombres qui prétendent au jugement parce qu'ils ſont dépourvus d'imagination, d'hommes lettrés ennemis des lettres, qui veulent proſcrire la belle antiquité et la fable. Gardez-vous bien de les croire, ô Français ! vous redeviendriez velches.

L'imagination, fille du ciel, bâtit autrefois en Grèce un temple de marbre tranſparent; elle peignit de ſa main ſur les murs du temple la nature entière en tableaux allégoriques. On y vit *Jupiter*, le maître des dieux et des hommes, faire éclore de ſon cerveau la déeſſe de la ſageſſe. Celle de la beauté eſt auſſi ſa fille; mais ce n'eſt pas de ſon cerveau qu'elle a dû naître. Cette beauté eſt la mère de l'Amour. Pour que cette beauté enchante les cœurs, il faut (vous le ſavez) qu'elle ne ſoit jamais ſans les trois Grâces : et quelles ſont ces trois compagnes néceſſaires de la beauté ? c'eſt *Aglaé* par qui tout brille, *Euphroſine* qui répand la douce joie dans les cœurs, *Thalie* qui jette des fleurs ſur les pas de la déeſſe ; voilà ce que leurs

trois noms signifient. Les muses enseignent tous les beaux arts ; elles sont filles de *Mémoire*, et leur naissance vous apprend que sans la mémoire l'homme ne peut rien inventer, ne peut combiner deux idées.

Voilà donc ce que des barbares veulent détruire ; et que substitueront-ils à ces emblèmes divins ? les plaidoyers de *le Maître de Saci*, les enluminures et les chamillardes ? la harangue de maître *Etienne le Dain*, prononcée du côté du greffe ?

O Velches, si *Janus* au double front, représentant l'année qui finit et qui commence, a chez vous encore le nom grossier et inintelligible de *Janvier* ; si votre *Avril*, qui ne signifie rien, est chez les anciens le mois consacré à cette *Aphrodise*, à cette *Vénus*, au principe qui rajeunit la nature ; si les noms iroquois de *Vendredi* et de *Mercredi* rappellent encore l'idée de *Vénus* et de *Mercure* ; si tout le ciel dans ses constellations est encore plein des fables de la Grèce ; respectez vos maîtres, vous dis-je, à moins que vous ne vouliez ressembler à ce savant velche qui prétendait que les douze patriarches, fils de *Jacob*, avaient inventé les douze signes du zodiaque ; que le bélier était celui d'*Isaac* ; les gemeaux *Jacob* et *Esaü*, la vierge, *Rebecca* ; le verseau, la cruche de *Rebecca* ; et qu'on avait falsifié les autres signes.

Croyez, mes frères, que vous ne ferez pas mal de vous en tenir aux belles inventions profanes de vos prédécesseurs.

AVERTISSEMENT

Sur le ſupplément du diſcours aux Velches.

TOUT le monde ſait que *Guillaume* et *Antoine Vadé* étaient frères, et cependant d'eſprit et de caractère très-différens. *Guillaume* était gai, plaiſant et léger, ainſi que le témoignent ſes opéra commiques, et qu'on le verra dans le Vadiana, qu'un de nos plus illuſtres académiciens rédige actuellement, dans le goût du Fontenelliana, et qui ne ſera pas moins intéreſſant.

Antoine, au contraire, était grave, profond et ſérieux, comme le prouve ſon diſcours aux Velches; il n'aimait à s'occuper que de choſes utiles. La gloire de la nation et le bien public l'intéreſſaient par-deſſus tout; il s'affligeait des abus qui empêchent l'un et l'autre, et plus encore de ce que ceux qui voulaient les réformer ne commençaient pas par ſe réformer eux-mêmes. Il diſait que quiconque veut corriger les autres doit ſe ſouvenir de l'oracle d'*Apollon*, et qu'il ne ſied pas, lorſqu'on laiſſe brûler ſa maiſon, de dire des injures à ſon voiſin parce que le feu prend à la ſienne.

On ajoute même qu'il travaillait, depuis pluſieurs années, à un grand ouvrage ſur les dangers de la libre ſortie des grains à l'étranger,

dans lequel il prouvait invinciblement qu'il en doit être des blés du pays de Frankreich, comme il en était autrefois des figues d'Athènes, et qu'il vaut infiniment mieux pour les Velches mourir de faim sur les blés entaffés par monceaux que de souffrir qu'ils soient achetés, payés et mangés par les étrangers.

On ne peut assez regretter la perte de cét ouvrage, qui était fort avancé lorsqu'*Antoine Vadé* est mort. Il serait d'un grand secours aujourd'hui pour désabuser certains esprits de travers, entichés des avantages de cette liberté, et qui croient qu'il ne peut y avoir aucun inconvénient à permettre qu'une nation s'enrichisse par le commerce des productions de son sol; mais malheureusement Mlle *Catherine Vadé*, qui en a trouvé le manuscrit, ne sachant pas ce que c'était, en a fait des patrons de manchettes, et ne nous a donné que le discours aux Velches.

C'est à l'occasion de ce discours qu'un de mes amis, qui l'a toujours été, comme il le dit lui-même, de la famille *Vadé*, m'a envoyé le récit suivant d'une conversation à laquelle il s'est trouvé, et qui peut servir de supplément au discours.

Les Velches, qui ne sont pas Velches, ne feront point fâchés de voir ce supplément, et peut-être inspirera-t-il à ceux qui le sont encore, le désir de cesser de l'être.

Au reſte, Mlle *Catherine Vadé* aſſure que ſon couſin *Antoine* penſait que les Velches étaient les ennemis de la raiſon et du mérite, les fanatiques, les ſots, les intolérans, les perſécuteurs et les calomniateurs; que les philoſophes, la bonne compagnie, les véritables gens de lettres, les artiſtes, les gens aimables enfin étaient les Français, et que c'était à eux à ſe moquer des autres, quoiqu'ils ne fuſſent pas les plus nombreux. Cette déclaration doit juſtifier pleinement la mémoire de notre illuſtre auteur, des reproches qu'on lui feſait de nous avoir dit nos vérités avec trop peu de ménagement.

SUPPLEMENT

DU

DISCOURS AUX VELCHES.

J'AI toujours été fort attaché à la famille des *Vadé*, et ſur-tout à Mlle *Catherine Vadé*, chez qui je me trouvais avec quelques amis le jour que feu *Antoine Vadé* nous lut ſon diſcours aux Velches. " Vous avez bien de l'humeur, mon couſin, » lui dit *Cathérine*. Il eſt vrai que je ſuis en » colère, répondit *Antoine;* je trouverai tou- » jours un *cu de ſac* horriblement velche, et je » ne m'apaiſerai que quand on aura ſubſtitué » quelque mot français honnête à cette expreſſion » groſſière. Et comment voulez-vous qu'une » nation puiſſe ſubſiſter avec honneur, quand on » imprime *je croyois*, *j'octroyois*, et qu'on pro- » nonce *je croyais*, *j'octroyais?* Comment un » étranger pourra-t-il deviner que le premier *o* ſe » prononce comme un *o*, et le ſecond comme » un *a*? pourquoi ne pas écrire comme on parle? » Cette contradiction ne ſe trouve ni dans l'eſpa- » gnol, ni dans l'italien, ni dans l'allemand; » c'eſt ce qui m'a le plus choqué: car il m'im- » porte peu que ce ſoit un allemand ou un chi- » nois qui ait inventé la poudre, et que je doive » des remercîmens à *Goya* de Melphi ou à *Roger* » *Bacon* pour les lunettes que je porte ſur le nez; » mais un *cu de ſac*, et tous ces termes popu- » laires qui défigurent une langue, me donnent » un mortel chagrin. "

Catherine Vadé voyant qu'il s'échauffait, lui promit que le gouvernement mettrait ordre à ces abus, et qu'il ne se passerait pas trois cents ans avant qu'ils fussent réformés. Cela consola le bon *Antoine*. Il était comme l'abbé de *St Pierre*, qui se croyait payé de toutes ses peines, quand on lui laissait entrevoir qu'un de ses projets pouvait être exécuté dans sept ou huit siècles. *Jérôme Carré* le voyant apaisé, lui dit: "Mon cher „ *Antoine*, ne vous plaignez plus que les belles „ inventions ne viennent pas de vos compatriotes; „ nous avons un excellent citoyen qui a promis „ de dessaler l'eau de la mer; et quand il n'y „ parviendrait pas il serait toujours beau de le „ tenter. Un autre a inventé un carrosse suspendu „ par l'impériale, ce qui sera aussi commode qu'a„ gréable. Un grand naturaliste est venu à bout, „ au commencement du siècle, de faire une „ paire de gants avec de la toile d'araignée. Ce „ n'est qu'avec le temps que les arts se perfection„ nent." Le visage d'*Antoine*, à ce discours, parut resplendir d'une joie douce et sereine, car il aimait tendrement sa patrie; et s'il était un peu fâché contre des auteurs trop préoccupés qui appelaient leur nation *la première nation de l'univers*, c'était par la crainte que les autres nations ne fussent choquées de cette petite rodomontade.

Ce fut alors que toute la compagnie traita cette grande question, "lequel vaut le mieux, de „ l'esprit inventif, ou de l'esprit aimable?" M. *Laffichard* dont le nom est si connu dans la république

république des lettres, ami de tout temps, comme moi, de la famille *Vadé*, soutint que le génie de l'invention est le premier de tous, et que celui qui a trouvé le secret de faire des épingles est infiniment au-dessus de tous ceux qui ont fait parmi nous de jolies chansons, et même des opéra. Mlle *Vadé* au contraire prétendit que celle qui attachait une épingle avec grâce l'emportait infiniment sur l'inventeur. Ces opinions furent débattues avec toute la sagacité et toute la profondeur qu'elles méritaient: et je suis bien fâché de n'avoir retenu qu'une faible partie des raisons de *Catherine*. " Celui qui sait plaire, disait-elle, „ est au-dessus d'*Archimède*. Imaginez une ville „ d'inventeurs; l'un fera une machine pneuma„ tique; l'autre cherchera les propriétés d'une „ courbe; celui-ci fera un chariot à roues et à „ voiles; celui-là inventera le vertugadin pour „ les dames: ils ne converseront avec personne, „ ils ne s'entendront pas même entr'eux: la ville „ des inventeurs sera la plus triste du monde „ entier. Auprès de cette ville d'atteliers, placez„ en une où l'on ne cherche que le plaisir, qu'arri„ vera-t-il à la longue? tous les habitans de la „ première se réfugieront dans la seconde. "

Catherine appuya cette supposition de raisonnemens si fins et de tours si délicats que toute la compagnie fut de son avis. Ce succès l'enhardit; et voyant qu'*Antoine* était de bonne humeur, elle tourna la conversation sur des choses plus sérieuses. " Vous vous désolez, dit-elle,

„ mon pauvre *Antoine*, de ce qu'on appelle une „ partie de la Champagne où vous êtes né *pouil-* „ *leuſe*. Ah! le mot eſt ignoble et odieux, dit „ *Antoine*. Vous avez raiſon, mon couſin; mais „ quel eſt le pays qui n'ait pas des terrains rebel- „ les et incultivables? Vous vous plaignez des „ landes de Bordeaux; mais ſachez qu'on va les „ défricher, et qu'une compagnie s'y eſt déjà „ ruinée. Vous vous affligez que dans certaines „ provinces vos compatriotes portent des ſabots, „ ils auront des ſouliers avant qu'il ſoit peu; ils „ ne payeront pas même le trop bu, et ils auront „ ſoif impunément; c'eſt à quoi l'on travaille dès- „ à-préſent avec une application merveilleuſe. „ Eſt-il poſſible? dit *Antoine* avec tranſport. Il „ n'y a rien de plus vrai, dit *Catherine*; prenez „ donc courage, et que votre eſprit ne ſoit plus „ abattu, parce que les Cimbres ſont venus autre- „ fois à Dijon, les Viſigoths à Toulouſe, et les „ Normands à Rouen, comme les Maures ſont „ venus en Eſpagne. Tous les peuples ont éprouvé „ des révolutions; mais la nation avec laquelle „ on aime le mieux vivre, eſt celle qui mérite „ la préférence. "

Je pris la liberté de parler à mon tour dans cette ſavante aſſemblée. Je voulus prouver que chaque peuple ſur la terre avait été conquérant ou conquis, ou abſurde, ou induſtrieux, ou ignorant, ſelon qu'il avait ſuivi plus ou moins certains principes que j'expliquai fort au long; et je m'aperçus même en les approfondiſſant

que j'ennuyais beaucoup la compagnie. Heureuſement je fus interrompu par *Jérôme Carré:* " J'avais, „ dit-il, il y a quelques années, une couſine fort „ jolie qui voulait m'épouſer; on me demanda „ ſept mille et deux cents livres que je devais „ envoyer par-delà les monts, pour impétrer la „ liberté d'aimer loyalement ma couſine: je man„ quai cette grande affaire faute de cinq cents „ écus. Mon frère qui n'avait rien, ayant obtenu „ un petit bénéfice, s'eſt ruiné en empruntant „ d'un juif de quoi payer auſſi par-delà les monts „ la première année de ſon revenu. Ces abus, „ mon cher, ſont inſupportables; il ne s'agit „ point ici de philoſophie et de théologie; il eſt „ queſtion d'argent comptant, et je n'entends „ pas raillerie là-deſſus."

M. *Laſſicbard*, à ce propos, rêva profondément ſelon ſa coutume, et ſe laiſſant aller enſuite à ſon enthouſiaſme: " Hé bien, dit-il, nous „ cherchons quelle eſt la première nation de „ l'univers, c'eſt celle-là ſans doute qui a „ forcé long-temps toutes les autres à lui ap„ porter leur argent, et qui n'en donne à „ perſonne."

Alors on calcula combien de temps cet abus durerait, et l'on trouva, par l'évaluation des probabilités, que les ridicules qui ne coûtent rien augmenteraient toujours, et que les ridicules pour leſquels il faut payer, diminueraient bien vîte. On établit enfin qu'il y a entre les nations, comme entre les particuliers, une compenſation de grandeur et de faibleſſe, de ſcience et

d'ignorance, de bons et de mauvais uſages, d'induſtrie et de nonchalance, d'eſprit et d'abſurdité, qui les rend toutes à la longue à peu près égales.

Le réſultat de cette ſavante converſation fut qu'on devait donner le nom de *francs* aux pillards, le nom de *velches* aux pillés et aux ſots, et celui de *français* à tous les gens aimables.

PREMIERE ANECDOTE SUR BELISAIRE.

Je vous connais, vous êtes un ſcélérat. Vous voudriez que tous les hommes aimaſſent un DIEU père de tous les hommes. Vous vous êtes imaginé, ſur la parole de *St Ambroiſe*, qu'un jeune *Valentinien* qui n'avait pas été baptiſé n'en avait pas moins été ſauvé. Vous avez eu l'inſolence de croire avec *St Jérôme* que pluſieurs païens ont vécu ſaintement. Il eſt vrai que tout damné que vous êtes, vous n'avez pas oſé aller ſi loin que *St Jean Chryſoſtome*, qui, dans une de ſes homélies, (*a*) dit que les préceptes de JESUS-CHRIST ſont ſi légers que pluſieurs ont été au-delà par la ſeule raiſon. *Præcepta ejus adeò levia ſunt ut multi philoſophicâ tantùm ratione exceſſerint.*

Vous avez même attiré à vous *St Auguſtin*, ſans ſonger combien de fois il s'eſt rétracté. On voit bien que vous êtes de ſon avis, quand il

(*a*) IIIe Homélie ſur la Ire épître de *St Paul* aux Corinthiens.

dit : (*b*) *Depuis le commencement du genre-humain tous ceux qui ont cru en un seul* DIEU, *et qui ont entendu sa voix selon leur pouvoir, qui ont vécu avec piété et justice selon ses préceptes, en quelque endroit et en quelque temps qu'ils aient vécu, ils ont été sans doute sauvés par lui.*

Mais ce qu'il y a de pis, déiste et athée que vous êtes, c'est qu'il semble que vous ayez copié mot pour mot *St Paul* dans son épître aux Romains : *Gloire, honneur et gloire à quiconque fait le bien ; premièrement aux Juifs, et puis aux Gentils ; car lorsque les Gentils, qui n'ont point la loi, font naturellement ce que la loi commande, n'ayant point notre loi, ils sont leur loi à eux-mêmes.* Et après ces paroles, il reproche aux Juifs de Rome l'usure, l'adultère et le sacrilége.

Enfin, détestable enfant de Bélial, vous avez osé prononcer de vous-même ces paroles impies sous le nom de *Bélisaire* : *Ce qui m'attache le plus à ma religion, c'est qu'elle me rend meilleur et plus humain. S'il fallait qu'elle me rendît farouche, dur et impitoyable, je l'abandonnerais, et je dirais à* DIEU, *dans la fatale alternative d'être incrédule ou méchant : Je fais le choix qui t'offense le moins.* J'ai vu d'indignes femmes de bien, des militaires trop instruits, de vils magistrats, qui ne connaissent que l'équité, des gens de lettres malheureusement plus remplis de goût et de sentiment que de théologie, admirer avec attendrissement tes sottes paroles et tout ce qui les suit.

Malheureux ! vous apprendrez ce que c'est que

(*b*) Dans la XLIXme épître à DEO GRATIAS.

de choquer l'opinion des licenciés de ma licence; vous, et tous vos damnés de philosophes, vous voudriez bien que *Confucius* et *Socrate* ne fussent pas éternellement en enfer; vous seriez fâchés que le primat d'Angleterre ne fût pas sauvé aussi-bien que le primat des Gaules. Cette impiété mérite une punition exemplaire. Apprenez votre catéchisme. Sachez que nous damnons tout le monde, quand nous sommes sur les bancs; c'est-là notre plaisir. Nous comptons environ six cents millions d'habitans sur la terre. A trois générations par siècle, cela fait environ deux milliars; et en ne comptant seulement que depuis quatre mille années, le calcul nous donne quatre-vingt milliars de damnés, sans compter tout ce qui l'a été auparavant, et tout ce qui doit l'être après. Il est vrai que sur ces quatre-vingts milliars il faut ôter deux ou trois mille élus qui font le beau petit nombre, mais c'est une bagatelle; et il est bien doux de pouvoir se dire en sortant de table: Mes amis, réjouissons-nous, nous avons au moins quatre-vingts milliars de nos frères dont les ames toutes spirituelles sont pour jamais à la broche, en attendant qu'on retrouve leurs corps pour les faire rôtir avec elles.

Apprenez, monsieur le réprouvé, que votre grand *Henri IV*, que vous aimez tant, est damné pour avoir fait tout le bien dont il fut coupable; et que *Ravaillac*, purgé par le sacrement de pénitence, jouit de la gloire éternelle; voilà la vraie religion. Où est le temps où je vous aurais

fait cuire avec *Jean Hus* et *Jérôme de Prague*, avec *Arnaud de Breſſe*, avec le conſeiller *Dubourg*, et avec tous les infames qui n'étaient pas de notre avis dans ces ſiècles du bon ſens où nous étions les maîtres de l'opinion des hommes, de leur bourſe, et quelquefois de leur vie ?

Qui proférait ces douces paroles ? c'était un moine ſortant de ſa licence ; à qui les adreſſait-il ? c'était à un académicien de la première académie de France. Cette ſcène ſe paſſait chez un magiſtrat, homme de lettres que le licencié était venu ſolliciter pour un procès, dans lequel il était accuſé de ſimonie. Et dans quel temps ſe tenait cette conférence à laquelle j'aſſiſtai ? c'était après boire ; car nous avions dîné avec le magiſtrat, et le moine avec les valets de chambre ; et le moine était fort échauffé.

Mon révérend père, lui dit l'académicien, pardonnez-moi, je ſuis un homme du monde qui n'ai jamais lu les ouvrages de vos docteurs. J'ai fait parler un vieux ſoldat romain comme aurait parlé notre du *Gueſclin*, notre chevalier *Bayard* ou notre *Turenne*. Vous ſavez qu'à nous autres gens du ſiècle il nous échappe bien des ſottiſes ; mais vous les corrigez ; et un mot d'un ſeul de vos bacheliers répare toutes nos fautes. Mais comme *Béliſaire* n'a pas dit un ſeul mot du bénéfice que vous demandez, et qu'il n'a point ſollicité contre vous, j'eſpère que vous vous apaiſerez, et que vous voudrez bien pardonner à un pauvre ignorant qui a fait le mal ſans malice.

A d'autres, dit le moine, vous êtes une troupe de coquins qui ne ceſſez de prêcher la bienfeſance, la douceur, l'indulgence, et qui pouſſez la méchanceté juſqu'à vouloir que DIEU ſoit bon. En vérité nous ne vous paſſerons pas vos petites conſpirations. Vous avez à faire au révérend père *Hayer*, à l'abbé *Dinouard* et à moi, et nous verrons comment vous vous en tirerez. Nous ſavons bien que dans le ſiècle où la raiſon, que nous avions par-tout proſcrite, commençait à renaître dans nos climats ſeptentrionaux, ce fut *Eraſme* qui renouvela cette erreur dangereuſe, *Eraſme* qui était tenté de dire *Sancte Socrates, ora pro nobis*, *Eraſme* à qui on éleva une ſtatue. *Le Vayer*, le précepteur de *Monſieur*, et même de *Louis XIV*, recueillit tous ces blaſphèmes dans ſon livre de la *Vertu des païens*. Il eut l'inſolence d'imprimer que des marauds tels que *Confucius*, *Socrate*, *Caton*, *Epictète*, *Titus*, *Trajan*, les *Antonins*, *Julien*, avaient fait quelques actions vertueuſes. Nous ne pûmes le brûler ni lui ni ſon livre, parce qu'il était conſeiller d'Etat. Mais vous qui n'êtes qu'académicien, je vous réponds que vous ne ſerez pas épargné.

Le magiſtrat prit alors la parole, et demanda grâce pour le coupable. Point de grâce, dit le moine, l'Ecriture le défend. *Orabat ſceleſtus ille veniam quam non erat conſecuturus:* le ſcélérat demandait un pardon qu'il ne devait pas obtenir. *Oportet aliquem mori pro populo.* Toute l'académie penſe comme lui, il faut qu'il ſoit puni avec l'académie.

Ah!

Ah! frère *Triboulet*, dit le magistrat, (car *Triboulet* est le nom du docteur) ce que vous avancez là est bien chrétien, mais n'est pas tout-à-fait juste. Voudriez-vous que la sorbonne entière répondît pour vous, comme le père *Bauni* se rendait pleige pour la bonne mère, et comme toute la société de JESUS était pleige pour le père *Bauni*? Il ne faut jamais accuser un corps des erreurs des particuliers. Voudriez-vous abolir aujourd'hui la sorbonne, parce qu'un grand nombre de ses membres adhérèrent au plaidoyer du docteur *Jean-Petit*, cordelier, en faveur de l'assassinat du duc d'Orléans? parce que trente-six docteurs de sorbonne, avec frère *Martin* inquisiteur pour la foi, condamnèrent la *Pucelle d'Orléans* à être brûlée vive pour avoir secouru son roi et sa patrie? parce que soixante et onze docteurs de sorbonne déclarèrent *Henri III* déchu du trône; parce que quatre-vingts docteurs excommunièrent au premier novembre 1592 les bourgeois de Paris qui avaient osé présenter requête pour l'admission de *Henri IV* dans sa capitale, et qu'ils défendirent qu'on priât DIEU pour ce *mauvais prince*? Voudriez-vous, frère *Triboulet*, être puni aujourd'hui du crime de vos pères? L'ame de quelqu'un de ces sages maîtres a-t-elle passé dans la vôtre *per modum traducis*? Un peu d'équité, frère. Si vous êtes coupable de simonie, comme votre partie adverse vous en accuse, la cour vous fera mettre au pilori: mais vous y serez seul, et les moines de votre couvent (puisqu'il y a encore des moines) ne seront pas

condamnés avec vous. Chacun répond de ſes faits; et, comme l'a dit un certain philoſophe, il ne faut pas purger les petits-fils pour la maladie de leur grand-père. Chacun pour ſoi, et DIEU pour tous. Il n'y a que le loup qui diſe à l'agneau : Si ce n'eſt toi, c'eſt donc ton frère.

Allez, reſpectez l'académie compoſée des premiers hommes de l'Etat et de la littérature. Laiſſez *Béliſaire* parler en brave ſoldat et en bon citoyen; n'inſultez point un excellent écrivain; continuez à faire de mauvais livres, et laiſſez-nous les bons. Frère *Tribouleț* ſortit, la queue entre les jambes; et ſon adverſaire reſta la tête haute.

Quand le magiſtrat et le philoſophe, ou plutôt quand les deux philoſophes purent parler en liberté: N'admirez-vous pas ce moine? dit le magiſtrat; il y a quelques jours qu'il était entièrement de votre avis. Savez-vous pourquoi il a ſi cruellement changé? c'eſt qu'il eſt bleſſé de votre réputation. Hélas! dit l'homme de lettres, tout le monde penſe comme moi dans le fond de ſon cœur, et je n'ai fait que développer l'opinion générale. Il y a des pays où perſonne n'oſe établir publiquement ce que tout le monde penſe en ſecret. Il y en a d'autres où le ſecret n'eſt plus gardé. L'auguſte impératrice de Ruſſie vient d'établir la tolérance dans deux mille lieues de pays. Elle a écrit de ſa propre main, *malheur aux perſécuteurs*. Elle a fait grâce à l'évêque de Roſtou, condamné par le ſynode pour avoir ſoutenu l'opinion des *deux puiſſances*, et

pour n'avoir pas ſu que l'autorité eccléſiaſtique n'eſt qu'une autorité de perſuaſion ; que c'eſt la puiſſance de la vérité, et non la puiſſance de la force. Elle permet qu'on liſe les lettres qu'elle a écrites ſur ce ſujet important. Comme les choſes changent ſelon les temps ! dit le magiſtrat. Conformons-nous au temps, dit l'homme de lettres.

SECONDE ANECDOTE SUR BELISAIRE.

FRERE *Triboulet*, de l'ordre de frère *Montepulciano*, de frère *Jacques Clément*, de frère *Ridicous* (a) etc. etc. et de plus docteur de ſorbonne, chargé de rédiger la cenſure de la fille aînée du roi, appelée *le concile perpétuel des Gaules*, contre *Béliſaire*, s'en retournait à ſon couvent tout penſif. Il rencontra dans la rue des maçons la petite *Fanchon* dont il eſt le directeur, fille du cabaretier qui a l'honneur de fournir du vin pour le *prima menſis* de meſſieurs les maîtres.

Le père de *Fanchon* eſt un peu théologien, comme le ſont tous les cabaretiers du quartier de la ſorbonne. *Fanchon* eſt jolie, et frère *Triboulet* entra, pour... boire un coup.

Quand *Triboulet* eut bien bu, il ſe mit à feuilleter les livres d'un habitué de paroiſſe, frère du cabaretier, homme curieux, qui poſſède une bibliothèque aſſez bien fournie.

(a) Conſultez les mémoires de *l'Etoile*, et vous verrez ce qui arriva en place de grève à ce pauvre frère *Ridicous*.

Il consulta tous les passages par lesquels on prouve évidemment que tous ceux qui n'avaient pas demeuré dans le quartier de la Sorbonne, comme, par exemple, les Chinois, les Indiens, les Scythes, les Grecs, les Romains, les Germains, les Africains, les Américains, les blancs, les noirs, les jaunes, les rouges, les têtes à laine, les têtes à cheveux, les mentons barbus, les mentons imberbes, étaient tous damnés sans miséricorde, comme cela est juste, et qu'il n'y a qu'une ame atroce et abominable qui puisse jamais penser que DIEU ait pu avoir pitié d'un seul de ces bonnes gens.

Il compilait, compilait, compilait, quoique ce ne soit plus la mode de compiler, et *Fanchon* lui donnait de temps en temps de petits soufflets sur ses grosses joues; et frère *Triboulet* écrivait; et *Fanchon* chantait, lorsqu'ils entendirent dans la rue la voix du docteur *Tamponet*, et de frère *Bonhomme* cordelier à la grande manche, et du grand couvent, qui argumentaient vivement l'un contre l'autre, et qui ameutaient les passans. *Fanchon* mit la tête à la fenêtre; elle est fort connue de ces deux docteurs, et ils entrèrent aussi pour . . . boire.

Pourquoi fesiez-vous tant de bruit dans la rue? dit *Fanchon*. C'est que nous ne sommes pas d'accord, dit frère *Bonhomme*. Est-ce que vous avez jamais été d'accord en Sorbonne? dit *Fanchon*. Non, dit *Tamponet*, mais nous donnons toujours des décrets; et nous fixons à la pluralité des voix ce que l'univers doit penser. Et si l'univers

s'en moque, ou n'en fait rien? dit *Fanchon.* Tant pis pour l'univers, dit *Tamponet.* Mais de quoi diable vous mêlez-vous? dit *Fanchon.* Comment, ma petite! dit frère *Triboulet*, il s'agit de savoir si le cabaretier qui logeait dans ta maison il y a deux mille ans a pu être sauvé ou non. Cela ne me fait rien, dit *Fanchon.* Ni à moi non plus, dit *Tamponet*; mais certainement nous donnerons un décret.

Frère *Triboulet* lut alors tous les passages qui appuyaient l'opinion, que DIEU n'a jamais pu faire grâce qu'à ceux qui ont pris leurs degrés en sorbonne, ou à ceux qui pensaient comme s'ils avaient pris leurs degrés; et *Fanchon* riait, et frère *Triboulet* la laissait rire. *Tamponet* était entièrement de l'avis du jacobin; mais le cordelier *Bonhomme* était un peu plus indulgent. Il pensait que DIEU pouvait à toute force faire grâce à un homme de bien qui aurait le malheur d'ignorer notre théologie, soit en lui dépêchant un ange, soit en lui envoyant un cordelier pour l'instruire.

Cela est impossible, s'écria *Triboulet*; car tous les grands-hommes de l'antiquité étaient des paillards. DIEU aurait pu, je l'avoue, leur envoyer des cordeliers; mais certainement il ne leur aurait jamais député des anges.

Et pour vous prouver, frère *Bonhomme*, par vos propres docteurs, que tous les héros de l'antiquité sont damnés sans exception, lisez ce qu'un de vos plus grands docteurs séraphiques déclare expressément dans un livre que made-

moiselle *Fanchon* m'a prêté. Voici les paroles de l'auteur :

Le cordelier, plein d'une sainte horreur,
Baise à genoux l'ergot de son seigneur ;
Puis d'un air morne il jette au loin la vue
Sur cette vaste et brûlante étendue,
Séjour de feu qu'habitent pour jamais
L'affreuse mort, les tourmens, les forfaits ;
Trône éternel où fied l'esprit immonde,
Abyme immense où s'engloutit le monde ;
Sépulcre où git la docte antiquité,
Esprit, amour, savoir, grâce, beauté,
Et cette foule immortelle, innombrable
D'enfans du ciel créés tous pour le diable.
Tu sais, lecteur, qu'en ces feux dévorans
Les meilleurs rois sont avec les tyrans.
Nous y plaçons Antonin, Marc-Aurèle,
Ce bon Trajan, des princes le modèle,
Ce doux Titus, l'amour de l'univers,
Les deux Catons, ces fléaux des pervers,
Ce Scipion maître de son courage,
Lui qui vainquit et l'amour et Carthage ;
Vous y grillez, sage et docte Platon,
Divin Homère, éloquent Cicéron,
Et vous, Socrate, enfant de la sagesse,
Martyr de DIEU dans la profane Grèce,
Juste Aristide, et vertueux Solon,
Tous malheureux morts sans confession.

Tamponet écoutait ce passage avec des larmes de joie : cher frère *Triboulet*, dans quel père de l'Eglise as-tu trouvé cette brave décision ? Cela est de l'abbé *Tritême*, répondit *Triboulet* ; et pour vous le prouver *à posteriori*, d'une manière

invincible, voici la déclaration expreſſe du modeſte traducteur au chapitre XVI de ſa *Moëlle théologique*.

Cette prière eſt de l'abbé Tritême,
Non pas de moi, car mon œil effronté
Ne peut percer juſqu'à la cour ſuprême;
Je n'aurais pas tant de témérité.

Frère *Bonhomme* prit le livre pour ſe convaincre par ſes propres yeux, et ayant lu quelques pages avec beaucoup d'édification. Ah ah! dit-il au jacobin, vous ne vous vantiez pas de tout. C'eſt un cordelier en enfer qui parle; mais vous avez oublié qu'il y rencontre *St Dominique*, et que ce ſaint eſt damné pour avoir été perſécuteur, ce qui eſt bien pis que d'avoir été païen.

Frère *Triboulet* piqué lui reprocha beaucoup de bonnes aventures de cordelier. *Bonhomme* ne demeura pas en reſte; il reprocha aux jacobins de croire à l'immaculation en ſorbonne, et d'avoir obtenu des papes une permiſſion de n'y pas croire dans leur couvent. La querelle s'échauffa, ils allaient ſe gourmer. *Fanchon* les apaiſa en leur donnant à chacun un gros baiſer. *Tamponet* leur remontra qu'ils ne devaient dire des injures qu'aux profanes, et leur cita ces deux vers qu'il dit avoir lus autrefois dans les ouvrages d'un licencié nommé *Molière*:

N'apprêtons point à rire aux hommes
En nous diſant nos vérités.

Enfin, ils minutèrent tous trois le décret, qui fut enſuite ſigné par tous les ſages maîtres.

" Nous, assemblés extraordinairement dans la
» ville des Facéties, et dans les mêmes écoles où
» nous recommandâmes au nombre de soixante et
» onze à tous les sujets, de garder leur ferment de
» fidélité à leur roi *Henri III*, et en l'année 1592,
» recommandâmes pareillement de prier DIEU
» pour *Henri IV*, etc. etc.

» Animés du même esprit qui nous guide tou-
» jours, nous donnons à tous les diables un
» nommé *Bélisaire*, général d'armée en son vivant
» d'un nommé *Justinien*; lequel *Bélisaire* outre-
» passant ses pouvoirs, aurait méchamment et
» proditoirement conseillé audit *Justinien* d'être
» bon et indulgent, et aurait insinué avec malice
» que DIEU était miséricordieux; condamnons
» cette proposition comme blasphématoire, impie,
» hérétique, sentant l'hérésie: défendons sous peine
» de damnation éternelle, selon le droit que nous
» en avons, de lire ledit livre sentant l'hérésie,
» et enjoignons à tous les fidelles de nous rap-
» porter les exemplaires dudit livre, lesquels ne
» valaient précédemment qu'un écu, et que
» nous revendrons un louis d'or avec le décret
» ci-joint. "

A peine ce décret fut-il signé qu'on apprit que tous les jésuites avaient été chassés d'Espagne; et ce fut une si grande joie dans Paris, qu'on ne pensa plus à la sorbonne.

LETTRE
DE
L'ARCHEVEQUE DE CANTORBERI,
A L'ARCHEVEQUE DE PARIS.

J'AI reçu, Milord, votre mandement contre le grand *Bélisaire*, général d'armée de *Justinien*, et contre M. *Marmontel* de l'académie françaiſe, avec vos armoiries placées en deux endroits, ſurmontées d'un grand chapeau, et accompagnées de deux pendans de quinze houpes chacun, le tout ſigné *Chriſtophe*, par monſeigneur *la Touche*, avec paraphe.

Nous ne donnons nous autres de mandemens que ſur nos fermiers; et je vous avoue, Milord, que j'aurais déſiré un peu plus d'humilité chrétienne dans votre affaire. Je ne vois pas d'ailleurs pourquoi vous affectez d'annoncer dans votre titre, que vous condamnez M. *Marmontel de l'académie françaiſe*.

Si ceux qui ont rédigé votre mandement ont trouvé qu'un général d'armée de *Juſtinien* ne s'expliquait pas en théologien congru de votre communion, il me ſemble qu'il fallait vous contenter de le dire ſans compromettre un corps reſpectable, compoſé de princes du ſang, de cardinaux, de prélats comme vous, de ducs et pairs, de maréchaux de France, de magiſtrats et des gens de lettres les plus illuſtres. Je penſe que l'académie françaiſe n'a rien à démêler avec vos diſputes théologiques.

Permettez-moi encore de vous dire que ſi nous donnions des mandemens dans de pareilles occaſions, nous les ferions nous-mêmes.

J'ai été fâché que votre mandataire ait condamné cette propoſition de ce grand capitaine *Bélisaire*: DIEU *eſt terrible aux méchans, je le crois, mais je ſuis bon.*

Je vous aſſure, Milord, que ſi notre roi, qui eſt le chef de notre Egliſe, diſait: *Je ſuis bon*, nous ne ferions

point de mandement contre lui. *Je suis bon*, veut dire, ce semble, par tout pays, j'ai le cœur bon, j'aime le bien, j'aime la justice, je veux que mes sujets soient heureux. Je ne vois point du tout qu'on doive être damné pour avoir le cœur bon. Le roi de France (à ce que j'entends dire à tout le monde) est très-bon, et si bon qu'il vous a pardonné des désobéissances réitérées qui ont troublé la France, et que toute l'Europe n'a pas regardées comme une marque d'un esprit bien fait. Vous êtes sans doute assez *bon* pour vous en repentir.

Nous ne voyons pas que *Bélisaire* soit digne de l'enfer pour avoir dit qu'il était un bon homme. Vous prétendez que cette bonté est une hérésie, parce que *St Pierre*, dans sa première épître, ch. V, v. 5, a dit que DIEU *résiste aux superbes*. Mais celui qui a fait votre mandement n'a guère pensé à ce qu'il écrivait. DIEU résiste, je le veux; la résistance sied bien à DIEU; mais à qui résiste-t-il selon *Pierre*? lisez de grâce ce qui précède, et vous verrez qu'il résiste aux prêtres qui paissent mal leur troupeau, et sur-tout aux jeunes gens qui ne sont pas soumis aux vieillards. *Inspirez-vous*, dit-il, *l'humilité les uns aux autres*, *car* DIEU *résiste aux superbes*.

Or, je vous demande quel rapport il y a entre cette résistance de DIEU et la bonté de *Bélisaire*? Il est utile de recommander l'humilité, mais il faut aussi recommander le sens commun.

On est bien étonné que votre mandataire ait critiqué cette expression humaine et naïve de *Bélisaire? Est-il besoin qu'il y ait tant de réprouvés?* Non-seulement vous ne voulez pas que *Bélisaire* soit bon, mais vous voulez aussi que le DIEU de miséricorde ne soit pas bon. Quel plaisir aurez-vous, s'il vous plaît, quand tout le monde sera damné? Nous ne sommes point si impitoyables dans notre île. Notre prédécesseur le grand *Tillotson*, reconnu pour le prédicateur de l'Europe le plus sensé et le moins déclamateur, a parlé comme *Bélisaire* dans presque tous ses sermons. Vous me permettrez ici de prendre son parti. Soyez damné si vous le voulez, Milord, vous et votre mandataire; j'y consens de tout mon

cœur ; mais je vous avertis que je ne veux point l'être, et que je souhaiterais aussi que mes amis ne le fussent point ; il faut avoir un peu de charité.

J'aurais bien d'autres choses à dire à votre mandataire ; je lui recommanderais sur-tout d'être moins ennuyeux. L'ennui est toujours mortel pour les mandemens ; c'est un point essentiel auquel on ne prend pas assez garde dans votre pays.

Sur ce, mon cher confrère, je vous recommande à la *bonté* divine, quoique le mot de *bon* vous fasse tant de peine.

Votre *bon* confrère l'archêque de Cantorbéri.

POST-SCRIPTUM.

QUAND vous écrirez à l'évêque de Rome, faites-lui, je vous prie, mes complimens ; j'ai toujours beaucoup de considération pour lui en qualité de frère. On me mande qu'il a essuyé depuis peu quelques petits désagrémens ; qu'un cheval de Naples a donné un terrible coup de pied à sa mule ; qu'une barque de Venise a ferré de près la barque de St Pierre ; et qu'un fromage du Parmesan lui a donné une indigestion violente : j'en suis fâché. On dit que c'est un *bon homme*, pardonnez-moi ce mot. J'ai fort connu son père dans mon voyage d'Italie ; c'était un *bon* banquier ; mais il paraît que le fils n'entend pas son compte.

LA PROPHETIE
DE
LA SORBONNE

De l'an 1530, *tirée des manuscrits de M.* BALUSE, *tome Ier, page* 117.

Au *Prima Mensis* tu boiras
D'assez mauvais vin largement.
En mauvais latin parleras
Et en français pareillement.
Pour et contre clabauderas
Sur l'un et l'autre testament.
Vingt fois de parti changeras
Pour quelques écus seulement. (*a*)
Henri quatre tu maudiras
Quatre fois solennellement. (*b*)
La mémoire tu béniras
Du bienheureux Jacques Clément. (*c*)

(*a*) On a encore à Londres les quittances des docteurs de Sorbonne consultés le 2 juillet en 1530, sur le divorce de *Henri VIII*, par *Thomas-Krouk*, agent de ce tyran, qui délivra l'argent aux docteurs.

(*b*) Il y eut quatre principaux libelles de la Sorbonne appelés décrets qui méritaient le dernier supplice. Le plus violent est du 7 mai 1590. On y déclare excommunié et damné le grand *Henri IV*, ainsi que tous ses sujets fidelles.

(*c*) Le moine *Jacques Clément*, étudiant en Sorbonne, ne voulut entreprendre son saint parricide que lorsque soixante et onze docteurs eurent déclaré unanimement le trône vaçant, et ses sujets déliés du serment de fidélité le 7 janvier 1589.

La bulle humblement recevras
L'ayant rejetée hautement. (*d*)
Les décrets que griffonneras
Seront fiflés publiquement. (*e*)
Les jéſuites remplaceras
Et les paſſeras mêmement.
A la fin comme eux tu ſeras
Chaſſé très-vraiſemblablement. (*f*)

(*d*) On ſait que la ſorbonne appela de la bulle *Unigenitus* au futur concile en 1718, et la reçut enſuite comme règle de foi.

(*e*) C'eſt ce qui vient d'arriver à la cenſure de *Bélisaire*, et ce qui déſormais arrivera toujours.

(*f*) *Amen !*

EPITRE

Ecrite de Conſtantinople aux frères.

Nos frères, qui êtes répandus ſur la terre, et non diſperſés, qui habitez les îles de (*) Niphon et celles des Caſſitérides, qui êtes unis dans les mêmes ſentimens ſans vous les être communiqués, adorateurs d'un ſeul DIEU, pieux ſans ſuperſtition, religieux ſans cérémonies, zélés ſans enthouſiaſme, recevez ce témoignage de notre union et de notre amitié; nous aimons tous les hommes, mais nous vous chériſſons par deſſus les autres, et nous offrons avec vous nos purs hommages au DIEU de tous les globes, de tous les temps et de tous les êtres.

Nos cruels ennemis les brames, les faquirs

(*) Le Japon et l'Angleterre.

les bonzes, les talapoins, les derviches, les marabous, ne ceſſent d'élever contre nous leurs voix diſcordantes; diviſés entr'eux dans leurs fables, ils ſemblent réunis contre notre vérité ſimple et auguſte. Ces aveugles qui ſe battent à tâtons ſont tous armés contre nous qui marchons paiſiblement à la lumière.

Ils ne ſavent pas quelles ſont nos forces. Nous rempliſſons toute la terre. Les temples ne pourraient nous contenir, et notre temple eſt l'univers. Nous étions avant qu'aucune de ces ſectes eût pris naiſſance. Nous ſommes encore tels que furent nos premiers pères ſortis des mains de l'Eternel; nous lui offrons comme eux des vœux ſimples dans l'innocence et dans la paix. Notre religion réelle a vu naître et mourir mille cultes fantaſtiques, ceux de *Zoroaſtre*, d'*Oſiris*, de *Zalmoxis*, d'*Orphée*, de *Numa*, d'*Odin* et de tant d'autres. Nous ſubſiſtons toujours les mêmes au milieu des ſectaires de *Fo*, de *Brama*, de *Xaca*, de *Viſnou*, de *Mahomet*. Ils nous appellent *impies*, et nous leur répondons en adorant DIEU avec piété.

Nous gémiſſons de voir que ceux qui croient que *Mahomet* a mis la moitié de la lune dans ſa manche ſoient toujours ſecrétement diſpoſés à empaller ceux qui penſent que *Mahomet* n'y en mit que le quart.

Nous n'envions point les richeſſes des moſquées, que les imans tremblent toujours de perdre; au contraire, nous ſouhaitons qu'ils jouiſſent tous d'une vie douce et commode, qui leur inſpire des mœurs faciles et indulgentes.

Le muphti n'a que huit mille sequins de revenu, nous voudrions qu'il en eût davantage pour soutenir sa dignité, pourvu qu'il n'en abuse pas.

Supposé que les Etats du grand-lama soient bien gouvernés, que les arts et le commerce y fleurissent, que la tolérance y soit établie, nous pardonnons aux peuples du Tibet de croire que le grand-lama a toujours raison, quand il dit que deux et deux font cinq. Nous leur pardonnons de le croire immortel, quand ils le voient enterrer. Mais s'il était encore sur la terre un peuple ennemi de tous les peuples, qui pensât que DIEU le père commun de tous les hommes le tira par bonté du fertile pays de l'Inde pour le conduire dans les sables de Rohoba, et pour lui ordonner d'exterminer tous les habitans du pays voisin, nous déclarons cette nation de voleurs, la nation la plus abominable du globe, et nous détestons leurs superstitions sacriléges autant que nous plaignons les iguicoles chassés injustement de leur pays par *Omar*.

S'il était encore un petit peuple qui s'imaginât que DIEU n'a fait le soleil, la lune et les étoiles que pour lui, que les habitans des autres globes n'ont été occupés qu'à lui fournir de la lumière, du pain, du vin et de la rosée, et qu'il a été créé pour mettre de l'argent à usure, nous pourrions permettre à cette troupe de fanatiques imbécilles de nous vendre quelquefois des cafetans et des dolimans; mais nous aurions pour lui le mépris qu'il mérite.

S'il était quelque autre peuple à qui on eût

fait accroire que ce qui a été vrai eſt devenu faux; s'il penſe que l'eau du Gange eſt abſolument néceſſaire pour être réuni à l'être des êtres; s'il ſe proſterne devant des oſſemens de morts et devant quelques haillons; ſi leurs faquirs ont établi un tribunal qui condamne à expirer dans les flammes ceux qui ont douté un moment de quelques opinions des faquirs; ſi un tel peuple exiſte, nous verſons ſur lui des larmes. Nous apprenons avec conſolation que déjà pluſieurs nations ont adopté un culte plus raiſonnable, qu'elles adreſſent leurs hommages au DIEU ſuprême, ſans adorer la jument *Borak* qui porta *Mahomet* au troiſième ciel, que ces peuples mangent hardiment du cochon et des anguilles, ſans croire offenſer le Créateur. Nous les exhortons à perfectionner de plus en plus la pureté de leur culte.

Nous ſavons que nos ennemis crient, depuis des ſiècles, qu'il faut tromper le peuple; mais nous croyons que le plus bas peuple eſt capable de connaître la vérité. Pourquoi les mêmes hommes à qui on ne peut faire accroire qu'un ſequin en vaut deux, croiraient-ils que le dieu *Sommonocodom* a coupé toute une forêt en jouant au cerf-volant.

Serait-il ſi difficile d'accoutumer les bachas et les charbonniers, les ſultans et les fendeurs de bois qui ſont tous également hommes, à ſe contenter de croire un DIEU infini, éternel, juſte, miſéricordieux, récompenſant au-delà du mérite, et puniſſant ſévèrement le vice ſans colère et ſans tyrannie?

Quel

Quel eſt l'homme dont la raiſon puiſſe ſe ſoulever, quand on lui recommande l'adoration de l'être ſuprême, l'amour du prochain et de la juſtice ?

Quel encouragement aura-t-on de plus à la vertu, quand on s'égorgera pour ſavoir ſi la mère du dieu *Fo* accoucha par l'oreille ou par le nez ? en ſera-t-on meilleur père, meilleur fils, meilleur citoyen ?

On diſtribue au peuple du Tibet les reliques de la chaiſe percée du dalaï-lama ; on les enchâſſe dans de l'ivoire, ſes ſaintes femmes les portent à leur cou ; ne pourrait-on pas à toute force ſe rendre agréable à DIEU par une vie pure, ſans être paré de ces beaux ornemens qui après tout ſont étrangers à la morale ?

Nous ne prétendons point offenſer les lamas, les bonzes, les talapoins, les derviches, à DIEU ne plaiſe ; mais nous penſons que ſi on en feſait des chaudronniers, des cardeurs de laine, des maçons, des charpentiers, ils ſeraient bien plus utiles au genre-humain ; car enfin nous avons un beſoin continuel de bons ouvriers, et nous n'avons pas un beſoin ſi marqué d'une multitude innombrable de lamas et de faquirs.

Priez DIEU pour eux et pour nous.

Donné à Conſtantinople le 10e *de la lune de Sheval, l'an de l'hégire* 1215.

INSTRUCTION

Du gardien des capucins de Raguſe à frère Pédiculoſo, partant pour la Terre-Sainte.

I.

LA première choſe que vous ferez, frère *Pédiculoſo*, ſera d'aller voir le paradis terreſtre où DIEU créa *Adam* et *Eve*, ſi connus des anciens Grecs et des premiers Romains, des Perſes, des Egyptiens, des Syriens, qu'aucun auteur de ces nations n'en a jamais parlé. Il vous ſera très-aiſé de trouver le paradis terreſtre: car il eſt à la ſource de l'Euphrate, du Tigre, de l'Araxe et du Nil; et quoique les ſources du Nil et de l'Euphrate ſoient à mille lieues l'une de l'autre, c'eſt une difficulté qui ne doit nullement vous embarraſſer. Vous n'aurez qu'à demander le chemin aux capucins qui ſont à Jéruſalem, vous ne pourrez vous égarer.

II.

N'oubliez pas de manger du fruit de l'arbre de la ſcience du bien et du mal; car vous nous paraiſſez un peu ignorant et malin. Quand vous en aurez mangé vous ſerez un très-ſavant et très-honnête homme. L'arbre de la ſcience eſt un peu vermoulu, ſes racines ſon faites des œuvres des rabins, des ouvrages du pape *Grégoire le grand*, des œuvres d'*Albert le grand*, de *St Thomas*, de *St Bonaventure*, de *St Bernard*, de

l'abbé *Tritême*, de *Luther*, de *Calvin*, du révérend père *Garaffe*, de *Bellarmin*, de *Suarès*, de *Sanchès*, du docteur *Tourneli* et du docteur *Tamponet*. L'écorce eſt rude, les feuilles piquent comme l'ortie; le fruit eſt amer comme chicotin; il porte au cerveau comme l'opium; on s'endort quand on en a un peu trop pris, et on endort les autres; mais dès qu'on eſt réveillé, on porte la tête haute, on regarde les gens du haut en bas. On acquiert un ſens nouveau qui eſt fort au-deſſus du ſens commun. On parle d'une manière inintelligible, qui tantôt vous procure de bonnes aumônes; et tantôt cent coups de bâton. Vous nous répondrez peut-être qu'il eſt dit expreſſément dans le Béreshit ou Genèſe: *Le même jour que vous en aurez mangé vous mourrez très-certainement.* (*a*) Allez, notre cher frère, il n'y a rien à craindre. *Adam* en mangea, et vécut encore neuf cents trente ans.

III.

A l'égard du ſerpent qui était *la bête des champs la plus ſubtile*, il eſt enchaîné, comme vous le ſavez, dans la haute Égypte, pluſieurs miſſionnaires l'ont vu. *Bochart* vous dira quelle langue il parlait, et quel air il ſiffla pour tenter *Eve*; mais prenez bien garde d'être ſifflé. Vous expliquerez enſuite quel eſt le bœuf qui garda la porte du jardin: car vous ſavez que *chérub* en hébreu et en chaldéen ſignifie un bœuf, et que c'eſt pour cela qu'*Ezéchiel* dit que le roi de Tyr eſt un chérub. Que de chérubs, ô ciel, nous

(*a*) Genèſe, chap. II, v. 17.

avons dans ce monde ! Lisez sur cela *St Ambroise*, l'abbé *Rupert*, et sur-tout le chérub dom *Calmet*.

IV.

Examinez bien le signe que le Seigneur mit à *Caïn*. Observez si c'était sur la joue ou sur l'épaule. Il méritait bien d'être fleurdelisé pour avoir tué son frère; mais comme *Romulus*, *Richard III*, *Louis XI*, etc. etc. en ont fait autant, nous voyons bien que vous n'insisterez pas sur un fratricide pardonné, tandis que toute la race est damnée pour une pomme.

V.

Vous prétendez pousser jusqu'à la ville d'Hénoch que *Caïn* bâtit dans la terre de Nod; informez-vous soigneusement du nombre de maçons, de charpentiers, de menuisiers, de forgerons, de serruriers, de drapiers, de bonnetiers, de cordonniers, de teinturiers, de cardeurs de laine, de laboureurs, de bergers, de manœuvres, d'exploiteurs de mines de fer ou de cuivre, de juges, de greffiers qu'il employa, lorsqu'il n'y avait encore que quatre ou cinq personnes sur la terre.

Hénoch est enterré dans cette ville que bâtit *Caïn* son aïeul; mais il vit encore, sachez où il est, demandez-lui des nouvelles de sa santé, et faites-lui nos complimens.

VI.

De là vous passerez entre les jambes des géans qui sont nés des anges et des filles des hommes, (*b*) et vous leur présenterez les vampires du

(*b*) Genèse, chap. VI, v. 4.

révérend père dom *Calmet* ; mais sur-tout parlez-leur poliment ; car ils n'entendent pas raillerie.

VII.

Vous comptez aller ensuite sur le mont Ararat voir les restes de l'arche qui sont de bois de Gopher. Vérifiez les mesures de l'arche données sur les lieux par l'illustre M. *le Pelletier*. Mesurez exactement la montagne, mesurez ensuite celle de Pichancha au Pérou et le mont St Gothard. Supputez avec *Whiston* et *Woodward* combien il fallut d'océans pour couvrir tout cela, et pour s'élever quinze coudées au-dessus. Examinez tous les animaux purs et impurs qui entrèrent dans l'arche ; et en revenant, ne vous arrêtez pas sur des charognes, comme le corbeau.

Vous aurez aussi la bonté de nous rapporter l'original du texte hébreu qui place le déluge en l'an de la création 1656 : l'original samaritain qui le met en 2309 : le texte des Septante qui le met en 2262. Accordez les trois textes ensemble, et faites un compte juste d'après l'abbé *Pluche*.

VIII.

Saluez de notre part notre père *Noé* qui planta la vigne. Les Grecs et les Asiatiques eurent le malheur de ne connaître jamais sa personne ; mais les Juifs ont été assez heureux pour descendre de lui. Demandez à voir dans ses archives le pacte que DIEU fit avec lui et avec les bêtes. Nous sommes fâchés qu'il se soit enivré, ne l'imitez pas.

Prenez sur-tout un mémoire exact du temps où *Gomer*, petit-fils de *Japhet*, vint régner dans l'Europe qu'il trouva très-peuplée. C'est un point d'histoire avéré.

IX.

Demandez ce qu'est devenu *Caïnam* fils d'*Arphaxad* si célèbre dans les Septante, et dont la Vulgate ne parle pas. Priez-le de vous conduire à la tour de Babel. Voyez si les restes de cette tour s'accordent avec les mesures que le révérend père *Kirker* en a données. Consultez *Paul Orose*, *Grégoire de Tours* et *Paul Lucas*.

De la tour de Babel vous irez à Ur en Chaldée, et vous demanderez aux descendans d'*Abraham* le potier pourquoi il quitta ce beau pays pour aller acheter un tombeau à Hébron et du blé à Memphis. Pourquoi il donna deux fois sa femme pour sa sœur. Ce qu'il gagna au juste à ce manége. Sachez sur-tout de quel fard elle se servait pour paraître belle à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Sachez si elle employait l'eau rose ou l'eau de lavande pour ne pas sentir le gousset quand elle arriva à pied, ou sur son âne à la cour du roi d'Egypte et à celle du roi de Gérar; car toutes ces choses sont nécessaires à salut.

Vous savez que le Seigneur fit un pacte (c) avec *Abraham*, par lequel il lui donna tout le pays depuis le fleuve d'Egypte jusqu'à l'Euphrate. Sachez bien précisément pourquoi ce pacte n'a pas été exécuté.

(c) Chap. XV.

X.

Chemin feſant vous irez à Sodome. Demandez des nouvelles des deux anges qui vinrent voir *Loth*, et auxquels il prépara un bon ſouper. Sachez quel âge ils avaient quand les Sodomites voulurent leur faire des ſottiſes, et ſi les deux filles de *Loth* étaient pucelles lorſque le bonhomme *Loth* pria les Sodomites de coucher avec ſes deux filles, au lieu de coucher avec ces deux anges. Toute cette hiſtoire eſt encore très-néceſſaire à ſalut. De Sodome vous irez à Gabaa, et vous vous informerez du nom du lévite auquel les bons benjamites firent la même civilité que les Sodomites avaient faite aux anges.

X I.

Quand vous ſerez en Egypte, informez-vous d'où venait la cavalerie que le pharaon envoya dans la mer Rouge à la pourſuite des Hébreux; car tous les animaux ayant péri dans la ſixième et ſeptième plaie, les impies prétendent que le pharaon n'avait plus de cavalerie. Reliſez les *Mille et une nuits*, et tout l'Exode dont *Hérodote*, *Thucydide*, *Xénophon*, *Polybe*, *Tite-Live* font une mention ſi particulière, ainſi que tous les auteurs égyptiens.

X I I.

Nous ne vous parlons pas des exploits de *Joſué*, ſucceſſeur de *Moſé*, et de la lune qui s'arrêta ſur Aïalon en plein midi, quand le ſoleil s'arrêta ſur Gabaon: ce ſont de ces choſes qui arrivent tous les jours, et qui ne méritent qu'une légère attention.

Mais ce qui eſt très-utile pour la morale, et qui doit infiniment contribuer à rendre nos mœurs plus honnêtes et plus douces, c'eſt l'hiſtoire des rois juifs. Il faut abſolument ſupputer combien ils commirent d'aſſaſſinats. Il y a des pères de l'Egliſe qui en comptent cinq cents quatre-vingts; d'autres, neuf cents ſoixante et dix; il eſt important de ne s'y pas tromper. Souvenez-vous, ſur-tout, que nous n'entendons ici que les aſſaſſinats de parens: car pour les autres ils ſont innombrables. Rien ne ſera plus édifiant qu'une notice exacte des aſſaſſins et des aſſaſſinés au nom du Seigneur. Cela peut ſervir de texte à tous les ſermons de cour ſur l'amour du prochain.

XIII.

Quand de l'hiſtoire des rois vous paſſerez aux prophètes, vous goûterez et nous ferez goûter des joies ineffables. N'oubliez pas le ſoufflet donné par le prophète *Sédékias* au prophète *Michée*. Ce n'eſt pas ſeulement un ſoufflet probable comme celui du jéſuite dont parle *Paſcal*, c'eſt un ſoufflet avéré par le S^t Eſprit, dont on peut tirer de fortes conſéquences pour les joues des fidelles.

Lorſque vous ſerez à *Ezéchiel*, c'eſt-là que votre ame ſe dilatera plus que jamais. Vous verrez d'abord, chapitre Ier, quatre animaux à muſles de lion, de bœuf, d'aigle et face d'homme; une roue à quatre faces ſemblable à l'eau de la mer, chaque face ayant plus d'yeux qu'*Argus*, et les quatre parties de la roue marchant à la fois. Vous ſavez qu'enſuite le prophète mangea par ordre de DIEU un livre tout entier de parchemin.

Demandez

Demandez soigneusement à tous les prophètes que vous rencontrerez, ce qui était écrit dans ce livre. Ce n'est pas tout, le Seigneur donne des cordes au prophète pour le lier. (*d*) Tout lié qu'il est, il trace le plan de Jérusalem sur une brique; puis il se couche sur le côté gauche pendant trois cents quatre-vingt-dix jours, et ensuite pendant quarante jours sur le côté droit.

XIV.

Si vous déjeûnez avec *Ezéchiel*, prenez garde, notre cher frère, n'altérez point son texte, comme vous avez déjà fait, c'est un des péchés contre le St Esprit. Vous avez osé dire que DIEU ordonna au prophète de faire cuire son pain avec de la bouze de vache, ce n'est point cela, il s'agit de mieux. Lisez la Vulgate, *Ezéchiel*, chap. IV, v. 12. " *Comedes illud, et stercore quod egredi-* » *tur de homine operies illud in oculis eorum.* » Tu le mangeras, tu le couvriras de la merde » qui sort du corps de l'homme. " Le prophète en mangea, et il s'écria: " *Pouah! pouah!* » *pouah! Domine Deus meus, ecce anima* » *mea non est polluta.* Pouah! pouah! pouah! » Seigneur mon DIEU, je n'ai jamais fait de » pareil déjeûné. " Et le Seigneur par accommodement lui dit: " Je te donne de la fiente de » bœuf au lieu de merde d'homme. "

Conservez toujours la pureté du texte, notre cher frère, et ne l'altérez pas pour un étron.

Si le déjeûné d'*Ezéchiel* est un peu puant, le

(*d*) *Ezéchiel*, chap. III.

dîné des Israélites dont il parle est un peu anthropophage. (e) " Les pères mangeront leurs enfans „ et les enfans mangeront leurs pères. " Passe encore que les pères mangent les enfans qui sont dodus et tendres ; mais que les enfans mangent leurs pères qui sont coriaces, cela est-il de la nouvelle cuisine ?

XV.

Il y a une grande dispute entre les doctes sur le XXXIXme chapitre de ce même *Ezéchiel*. Il s'agit de savoir si c'est aux Juifs ou aux bêtes que le Seigneur promet de donner le sang des princes à boire et la chair des guerriers à manger. Nous croyons que c'est aux uns et aux autres. Le verset 17 est inconteſtablement pour les bêtes ; mais les versets 18, 19 et suivans sont pour les Juifs : " Vous mangerez le cheval et le cavalier. " Non-seulement le cheval comme les Scythes qui étaient dans l'armée du roi de Perse ; mais encore le cavalier, comme de dignes Juifs ; donc ce qui précède les regarde aussi. Voyez à quoi sert l'intelligence des Ecritures.

XVI.

Les passages les plus essentiels d'*Ezéchiel*, les plus conformes à la morale, à l'honnêteté publique, les plus capables d'inspirer la pudeur aux jeunes garçons et aux jeunes filles, sont ceux où le Seigneur parle d'*Oolla* et de sa sœur d'*Ooliba*. On ne peut trop répéter ces textes admirables.

(e) Chap. V. v. 12.

Le Seigneur dit à *Oolla* (*f*): " Vous êtes devenue grande, vos tetons se sont enflés, votre poil a pointé. *Grandis effecta es, ubera tua intumuerunt, pilus tuus germinavit.* Le temps des amans est venu; je me suis étendu sur vous, j'ai couvert votre ignominie; je vous ai donné des robes de toutes couleurs, des souliers d'hyacinthe, des bracelets, des colliers, des pendans d'oreilles.... Mais ayant confiance en votre beauté, vous avez forniqué pour votre compte, vous vous êtes prostituées à tous les passans, vous avez bâti un bordel.... *Aedificasti tibi lupanar:* vous avez forniqué dans les carrefours.... On donne de l'argent à toutes les putains, et c'est vous qui en avez donné à vos amans. *Omnibus meretricibus dantur mercedes, tu autem dedisti mercedes cunctis amatoribus tuis etc.....* Ainsi vous avez fait le contraire des fornicantes, etc.

Sa sœur *Ooliba* a fait encore pis: (*g*) " elle s'est abandonnée avec fureur à ceux dont les membres sont comme des membres d'ânes, et dont la semence est comme la semence des chevaux. *Et insanivit libidine super concubitum eorum quorum carnes sunt ut carnes asinorum, et sicut fluxus equorum fluxus eorum.* " Le terme de semence est beaucoup plus expressif dans l'hébreu. Nous ne savons si vous devez le rendre par le mot énergique qui est en usage à la cour, chez les dames, en de certaines occasions. C'est ce que nous laissons absolument à votre discrétion.

(*f*) Chap. XVI. (*g*) Chap. XXIII.

Après un examen honnête de ces belles choſes, nous vous conſeillons de paſſer légérement ſur *Jérémie*, qui court tout nu dans Jéruſalem chargé d'un bât; mais nous vous prions de ne point paſſer ſous ſilence le prophète *Oſée*, à qui " le » Seigneur ordonne (*h*) de prendre une femme » de fornication, et de ſe faire des enfans de » fornication, parce que la terre fornicante » forniquera du Seigneur. Et *Oſée* prit donc » *Gomer*, fille d'*Ebalaïm*. " Quelque temps après " le Seigneur (*i*) lui ordonne de coucher » avec une femme adultère, et il achète une » femme déjà adultère pour quinze pièces d'ar- » gent et une meſure et demie d'orge. "

Rien ne contribuera plus, notre cher frère, *à former l'eſprit et le cœur* de la jeuneſſe, que de ſavans commentaires ſur ces textes. Ne manquez pas d'évaluer les quinze pièces d'argent données à cette femme. Nous croyons que cela monte au moins à ſept livres dix ſous. Les capucins, comme vous ſavez, ont des filles à meilleur marché.

XVII.

Nous vous parlerons peu du nouveau teſtament. Vous concilierez les deux généalogies; c'eſt la choſe du monde la plus aiſée; car l'une ne reſſemble point du tout à l'autre: il eſt évident que c'eſt-là le myſtère. Le bon *Calmet* dit naïvement à propos des deux généalogies de *Melchiſé-*

(*h*) *Oſée*, Chap. I. (*i*) Chap. III.

dech : Comme le menſonge ſe trahit toujours par lui-même, les uns racontent ſa généalogie d'une manière, les autres d'une autre. Il avoue donc, dira-t-on, que cette différence énorme de deux généalogies eſt la preuve évidente d'un puant menſonge. Oui pour *Melchiſédech*, mais non pas pour JESUS-CHRIST : car *Melchiſédech* n'était qu'un homme ; mais JESUS-CHRIST était homme et DIEU ; donc il lui fallait deux généalogies.

XVIII.

Vous direz comment *Marie* et *Joſeph* emmenèrent leur enfant en Egypte ſelon *Matthieu*, et comment ſelon *Luc* la famille reſta à Bethléem. Vous expliquerez toutes les autres contradictions qui ſont néceſſaires à ſalut. Il y a de très-belles choſes à dire ſur l'eau changée en vin aux noces de Cana, pour des gens qui étaient déjà ivres : car *Jean*, le ſeul qui en parle, dit expreſſément qu'ils étaient ivres, *et cum inebriati fuerint*, dit la Vulgate.

Liſez ſur-tout les *Queſtions de Zapata*, (*) docteur de Salamanque, ſur le maſſacre des innocens par *Hérode* ; ſur l'étoile des trois rois ; ſur le figuier ſéché pour n'avoir pas porté de figues, *quand ce n'était pas le temps des figues*, comme dit le texte. Ceux qui font d'excellens jambons à Bayonne et en Weſtphalie s'étonnent qu'on ait envoyé le diable dans le corps de deux mille

(*) 3e vol. de la Philoſophie.

cochons, et qu'on les ait noyés dans un lac. Ils disent que si on leur avait donné ces cochons au lieu de les noyer, ils y auraient gagné plus de vingt mille florins de Hollande, s'ils avaient été gras. Etes-vous du sentiment du révérend père *le Moine*, qui dit que JESUS-CHRIST devait avoir une dent contre le diable, et qu'il fit fort bien de le noyer, puisque le diable l'avait emporté sur le haut d'une montagne?

XIX.

Quand vous aurez mis toutes ces choses dans le jour qu'elles méritent, nous vous recommandons avec la plus vive instance de justifier *Luc*, lequel ayant écrit le dernier après tous les autres évangélistes, étant mieux informé que tous ses confrères, et ayant tout examiné diligemment depuis le commencement, comme il le dit, doit être un auteur très-respectable. Ce respectable *Luc* assure que lorsque *Marie* fut prête d'accoucher, *César Auguste*, qui apparemment s'en doutait, ordonna pour remplir les prophéties, qu'on fît un dénombrement de toute la terre, et *Quirinus*, gouverneur de Syrie, publia cet édit en Judée. Les impies qui ont le malheur d'être savans, vous diront qu'il n'y a pas un mot de vrai; que jamais *Auguste* ne donna un édit si extravagant; que *Quirinus* ne fut gouverneur de Syrie que dix ans après les couches de *Marie*, et que ce *Luc* était probablement un gredin, qui ayant entendu dire qu'il s'était fait un cens des citoyens romains sous *Auguste*, et que *Quirinus*

avait été gouverneur de Syrie après *Varus*, confond toutes les époques et tous les événemens, qu'il parle comme un provincial ignorant de ce qui s'eſt paſſé à la cour, et qu'il a encore le petit amour-propre de dire qu'il eſt plus inſtruit que les autres.

C'eſt ainſi que s'expriment les impies; mais ne croyez que les pies; parlez toujours en pie. Liſez ſur-tout ſur cet article les *Queſtions* de frère *Zapata*, elles vous éclairciront cette difficulté comme toutes les autres.

Il n'y a peut-être pas un verſet qui ne puiſſe embarraſſer un capucin; mais avec la grâce de DIEU on explique tout.

X X.

Ne manquez pas de nous avertir ſi vous rencontrez dans votre chemin quelques-uns de ces ſcélérats qui ne font qu'un cas médiocre de la tranſſubſtantiation, de l'aſcenſion, de l'aſſomption, de l'annonciation, de l'inquiſition; et qui ſe contentent de croire un Dieu, de le ſervir en eſprit et en vérité, et d'être juſtes. Vous reconnaitrez aiſément ces monſtres. Ils ſe bornent à être bons ſujets, bons fils, bons maris, bons pères. Ils font l'aumône aux véritables pauvres et jamais aux capucins. Le révérend père *Hayer* récollet doit ſe joindre à nous pour les exterminer. Il n'y a de vraie religion que celle qui procure des millions au pape, et d'amples aumônes aux capucins. Je me recommande à vos prières et à celles du petit peuple qui habite dans votre ſainte barbe.

POT POURRI.

§. I.

Briochi fut le père de *Polichinelle*, non pas son propre père, mais père de génie. Le père de *Briochi* était *Guillot Gorjou*, qui fut fils de *Giles*, qui fut fils de *Gros-René*, qui tirait son origine du prince des fots et de la mère sotte; c'eſt ainſi que l'écrit l'auteur de l'almanach de la foire. M. *Parfait*, écrivain non moins digne de foi, donne pour père à *Briochi Tabarin*, à *Tabarin Gros-Guillaume*, à *Gros-Guillaume Jean Boudin*; mais en remontant toujours au prince des fots. Si ces deux hiſtoriens ſe contrediſent, c'eſt une preuve de la vérité du fait, pour le père *Daniel* qui les concilie avec une merveilleuſe ſagacité, et qui détruit par-là le pyrrhoniſme de l'hiſtoire.

§. II.

Comme je finiſſais ce premier paragraphe des cahiers de *Merri Hiſſing* dans mon cabinet, dont la fenêtre donne ſur la rue St Antoine, j'ai vu paſſer les ſyndics des apothicaires, qui allaient ſaiſir des drogues et du verd-de-gris, que les jéſuites de la rue St Antoine vendaient en contrebande; mon voiſin M. *Huſſon*, qui eſt une bonne tête, eſt venu chez moi, et m'a dit: Mon ami, vous riez de voir les jéſuites vilipendés; vous êtes bien aiſe de ſavoir qu'ils ſont convaincus d'un parricide en Portugal, et d'une rebellion au Paraguai; le cri public qui s'élève en France contr'eux, la

haine qu'on leur porte, les opprobres multipliés dont ils sont couverts, semblent être pour vous une consolation ; mais sachez que s'ils sont perdus comme tous les honnêtes gens le désirent, vous n'y gagnerez rien ; vous serez accablé par la faction des jansénistes. Ce sont des enthousiastes féroces, des ames de bronze, pires que les presbytériens qui renversèrent le trône de *Charles I.* Songez que les fanatiques sont plus dangereux que les fripons. On ne peut jamais faire entendre raison à un énergumène ; les fripons l'entendent.

Je disputai long-temps contre M. *Huffon* ; je lui dis enfin : Monsieur, consolez-vous ; peut-être que les jansénistes seront un jour aussi adroits que les jésuites ; je tâchai de l'adoucir, mais c'est une tête de fer qu'on ne fait jamais changer de sentiment.

§ III.

Briochè voyant que *Polichinelle* était bossu par devant et par derrière, lui voulut apprendre à lire et à écrire. *Polichinelle* au bout de deux ans épela assez passablement, mais il ne put jamais parvenir à se servir d'une plume. Un des écrivains de sa vie remarque qu'il essaya un jour d'écrire son nom, mais que personne ne put le lire.

Briochè était fort pauvre ; sa femme et lui n'avaient pas de quoi nourrir *Polichinelle*, encore moins de quoi lui faire apprendre un métier. *Polichinelle* leur dit : Mon père et ma mère, je suis bossu, et j'ai de la mémoire ; trois ou quatre de mes amis et moi, nous pouvons établir des marionnettes ; je gagnerai quelque argent ; les hommes

ont toujours aimé les marionnettes; il y a quelquefois de la perte à en vendre de nouvelles, mais aussi il y a de grands profits.

Monsieur et madame *Briochè* admirèrent le bon sens du jeune homme; la troupe se forma, et elle alla établir ses petits trétaux dans une bourgade suisse, sur le chemin d'Appenzel à Milan.

C'était justement dans ce village que les charlatans d'Orviète avaient établi le magasin de leur orviétan. Ils s'aperçurent qu'insensiblement la canaille allait aux marionnettes, et qu'ils vendaient dans le pays la moitié moins de savonnettes et d'onguent pour la brûlure. Ils accusèrent *Polichinelle* de plusieurs mauvais déportemens, et portèrent leurs plaintes devant le magistrat. La requête disait que c'était un ivrogne dangereux, qu'un jour il avait donné cent coups de pied dans le ventre, en plein marché, à des paysans qui vendaient des nèfles.

On prétendit aussi qu'il avait molesté un marchand de coqs-d'inde; enfin ils l'accusèrent d'être sorcier. M. *Parfait*, dans son *Histoire du théâtre*, prétend qu'il fut avalé par un crapaud; mais le père *Daniel* pense, ou du moins parle autrement. On ne sait pas ce que devint *Briochè*. Comme il n'était que le père putatif de *Polichinelle*, l'historien n'a pas jugé à propos de nous dire de ses nouvelles.

§. IV.

Feu M. du *Marsais* assurait que le plus grand des abus était la vénalité des charges. C'est un grand malheur pour l'Etat, disait-il, qu'un homme de mérite, sans fortune, ne puisse parvenir à rien.

Que de talens enterrés, et que de fots en place! Quelle détestable politique d'avoir éteint l'émulation! M. du *Marsais*, sans y penser, plaidait sa propre cause; il a été réduit à enseigner le latin, et il aurait rendu de grands services à l'Etat s'il avait été employé. Je connais des barbouilleurs de papier qui eussent enrichi une province, s'ils avaient été à la place de ceux qui l'ont volée. Mais pour avoir cette place, il faut être fils d'un riche qui vous laisse de quoi acheter une charge, un office, et ce qu'on appelle *une dignité*.

Du *Marsais* assurait qu'un *Montagne*, un *Charon*, un *Descartes*, un *Gassendi*, un *Bayle*, n'eussent jamais condamné aux galères des écoliers soutenans thèse contre la philosophie d'*Aristote*, ni auraient fait brûler le curé *Urbain Grandier*, le curé *Gaufredi*, et qu'ils n'eussent point etc. etc.

§. V.

Il n'y a pas long-temps que le chevalier *Roginante*, gentilhomme ferrarois, qui voulait faire une collection de tableaux de l'école flamande, alla faire des emplettes dans Amsterdam. Il marchanda un assez beau Christ chez le sieur *Vandergru*. Est-il possible, dit le ferrarois au batave, que vous qui n'êtes pas chrétien (car vous êtes hollandais) vous ayez chez vous un Jésus? Je suis chrétien et catholique, répondit M. *Vandergru*, sans se fâcher; et il vendit son tableau assez cher. Vous croyez donc, JESUS-CHRIST Dieu, lui dit *Roginante*? Assurément, dit *Vandergru*.

Un autre curieux logeait à la porte attenant,

c'était un socinien ; il lui vendit une sainte famille. Que pensez-vous de l'enfant, dit le ferrarois ? Je pense, répondit l'autre, que ce fut la créature la plus parfaite que DIEU ait mise sur la terre.

De là le ferrarois alla chez *Moïse Mansebo*, qui n'avait que de beaux paysages, et point de sainte famille. *Roginante* lui demanda pourquoi on ne trouvait pas chez lui de pareils sujets ? C'est, dit-il, que nous avons cette famille en exécration.

Roginante passa chez un fameux anabaptiste, qui avait les plus jolis enfans du monde ; il leur demanda dans quelle église ils avaient été baptisés ? Fi donc ! Monsieur, lui dirent les enfans, grâces à DIEU, nous ne sommes point encore baptisés.

Roginante n'était pas au milieu de la rue qu'il avait déjà vu une douzaine de sectes entièrement opposées les unes aux autres. Son compagnon de voyage, M *Secrito*, lui dit : Enfuyons-nous vîte, voilà l'heure de la bourse ; tous ces gens-ci vont s'égorger sans doute, selon l'antique usage, puisqu'ils pensent tous différemment ; et la populace nous assommera pour être sujets du pape.

Ils furent bien étonnés, quand ils virent tous ces bonnes gens-là sortir de leurs maisons avec leurs commis, se saluer civilement, et aller à la bourse de compagnie. Il y avait ce jour-là, de compte fait, cinquante-trois religions sur la place, en comptant les arméniens et les jansénistes. On fit pour cinquante-trois millions d'affaires le plus paisiblement du monde, et le ferrarois retourna

dans son pays, où il trouva plus d'*Agnus Dei* que de lettres de change.

On voit tous les jours la même scène à Londres, à Hambourg, à Dantzick, à Venise même, etc. Mais ce que j'ai vu de plus édifiant, c'est à Constantinople.

J'eus l'honneur d'assister, il y a cinquante ans, à l'installation d'un patriarche grec, par le sultan *Achmet III*, dont DIEU veuille avoir l'ame. Il donna à ce prêtre chrétien l'anneau et le bâton fait en forme de béquille. Il y eut ensuite une procession de chrétiens dans la rue Cléobule : deux janissaires marchèrent à la tête de la procession. J'eus le plaisir de communier publiquement dans l'église patriarchale, et il ne tint qu'à moi d'obtenir un canonicat.

J'avoue qu'à mon retour à Marseille, je fus fort étonné de ne point y trouver de mosquées. J'en marquai ma surprise à monsieur l'intendant et à monsieur l'évêque. Je leur dis que cela était fort incivil, et que si les chrétiens avaient des églises chez les musulmans, on pouvait au moins faire aux Turcs la galanterie de quelques chapelles. Ils me promirent tous deux qu'ils en écriraient en cour; mais l'affaire en demeure là, à cause de la constitution *Unigenitus*.

O mes frères les jésuites! vous n'avez pas été tolérans, et on ne l'est pas pour vous. Consolez-vous, d'autres à leur tour deviendront persécuteurs, et à leur tour ils seront abhorrés.

§. VI.

Je comptais ces choses il y a quelques jours à M. de *Boucacous*, languedochien très-chaud, et

huguenot très-zélé. *Cavaliſque!* me dit-il, on nous traite donc en France comme les Turcs ; on leur refuſe des moſquées, et on ne nous accorde point de temples ! Pour des moſquées, lui dis-je, les Turcs ne nous en ont encore point demandé ; et j'oſe me flatter qu'ils en obtiendront quand ils voudront, parce qu'ils ſont nos bons alliés ; mais je doute fort qu'on rétabliſſe vos temples, malgré toute la politeſſe dont nous nous piquons ; la raiſon en eſt que vous êtes un peu nos ennemis. Vos ennemis ! s'écria M. de *Boucacous*, nous qui ſommes les plus ardens ſerviteurs du roi ! Vous êtes fort ardens, lui repliquai-je, et ſi ardens que vous avez fait neuf guerres civiles, ſans compter les maſſacres des Cévènes. Mais, dit-il, ſi nous avons fait des guerres civiles ; c'eſt que vous nous cuiſiez en place publique ; on ſe laſſe à la longue d'être brûlé ; il n'y a patience de ſaint qui puiſſe y tenir : qu'on nous laiſſe en repos, et je vous jure que nous ſerons des ſujets très-fidelles.

C'eſt préciſément ce qu'on fait, lui dis-je ; on ferme les yeux ſur vous, on vous laiſſe faire votre commerce, vous avez une liberté aſſez honnête. Voilà une plaiſante liberté ! dit M. de *Boucacous* ; nous ne pouvons nous aſſembler en pleine campagne quatre ou cinq mille ſeulement, avec des pſeaumes à quatre parties, que ſur le champ il ne vienne un régiment de dragons, qui nous fait rentrer chacun chez nous. Eſt-ce-là vivre ? eſt-ce-là être libre ?

Alors je lui parlai ainſi : il n'y a aucun pays

dans le monde où l'on puiſſe s'attrouper ſans l'ordre du ſouverain ; tout attroupement eſt contre les lois. Servez DIEU à votre mode dans vos maiſons ; n'étourdiſſez perſonne par des hurlemens que vous appelez *muſique*. Penſez-vous que DIEU ſoit bien content de vous quand vous chantez ſes commandemens ſur l'air de *Réveillez-vous, belle endormie*, et quand vous dites avec les Juifs, en parlant d'un peuple voiſin :

Heureux qui doit te détruire à jamais !
Qui t'arrachant les enfans des mamelles
Écraſera leurs têtes infidelles !

DIEU veut-il abſolument qu'on écraſe les cervelles des petits enfans ? cela eſt-il humain ? De plus, DIEU aime-t-il tant les mauvais vers et la mauvaiſe muſique ?

M. de *Boucacous* m'interrompit, et me demanda ſi le latin de cuiſine de nos pſeaumes valait mieux ? Non, ſans doute, lui dis-je ; je conviens même qu'il y a un peu de ſtérilité d'imagination à ne prier DIEU que dans une traduction très-vicieuſe de vieux cantiques d'un peuple que nous abhorrons ; nous ſommes tous juifs à vêpres, comme nous ſommes tous païens à l'opéra.

Ce qui me déplaît ſeulement, c'eſt que les *Métamorphoſes* d'*Ovide* ſont, par la malice du démon, bien mieux écrites, et plus agréables que les cantiques juifs ; car il faut avouer que cette montagne de Sion, et ces gueules de baſilic, et ces collines qui ſautent comme des beliers, et toutes ces répétitions faſtidieuſes, ne valent ni la poéſie grecque, ni la latine, ni la françaiſe.

Le froid petit *Racine* a beau faire, cet enfant dénaturé n'empêchera pas, profanement parlant, que son père ne soit un meilleur poëte que *David*.

Mais enfin, nous sommes la religion dominante chez nous; il ne vous est pas permis de vous attrouper en Angleterre; pourquoi voudriez-vous avoir cette liberté en France? Faites ce qu'il vous plaira dans vos maisons, et j'ai parole de monsieur le gouverneur et de monsieur l'intendant, qu'en étant sages, vous serez tranquilles; l'imprudence seule fit et fera les persécutions. Je trouve très-mauvais que vos mariages, l'état de vos enfans, le droit d'héritage, souffrent la moindre difficulté. Il n'est pas juste de vous saigner et de vous purger, parce que vos pères ont été malades; mais que voulez-vous? ce monde est un grand *Bedlam*, où des fous enchaînent d'autres fous.

§. VII.

Les compagnons de *Polichinelle* réduits à la mendicité, qui était leur état naturel, s'associèrent avec quelques bohèmes, et coururent de village en village. Ils arrivèrent dans une petite ville, et logèrent dans un quatrième étage, où ils se mirent à composer des drogues, dont la vente les aida quelque temps à subsister. Ils guérirent même de la galle l'épagneul d'une dame de considération; les voisins crièrent au prodige; mais, malgré toute leur industrie, la troupe ne fit pas fortune.

Ils se lamentaient de leur obscurité et de leur misère, lorsqu'un jour ils entendirent un bruit sur

leur

leur tête, comme celui d'une brouette qu'on roule sur le plancher. Ils montèrent au cinquième étage, et y trouvèrent un petit homme qui faisait des marionnettes pour son compte; il s'appelait le sieur *Bienfait*; il avait tout juste le génie qu'il fallait pour son art.

On n'entendait pas un mot de ce qu'il disait, mais il avait un galimatias fort convenable; et il ne faisait pas mal ses bamboches. Un compagnon qui excellait aussi en galimatias, lui parla ainsi:

Nous croyons que vous êtes destiné à relever nos marionnettes; car nous avons lu dans *Nostradamus* ces propres paroles, *nelle chi li po rate icsus res fait en bi*, lesquelles prises à rebours font évidemment: *Bienfait resuscitera Polichinelle.* Le notre a été avalé par un crapaud, mais nous avons retrouvé son chapeau, sa bosse et sa pratique. Vous fournirez le fil d'archal. Je crois d'ailleurs qu'il vous sera aisé de lui faire une moustache, toute semblable à celle qu'il avait; et quand nous serons unis ensemble, il est à croire que nous aurons beaucoup de succès. Nous ferons valoir *Polichinelle* par *Nostradamus*, et *Nostradamus* par *Polichinelle.*

Le sieur *Bienfait* accepta la proposition. On lui demanda ce qu'il voulait pour sa peine? Je veux, dit-il, beaucoup d'honneurs et beaucoup d'argent. Nous n'avons rien de cela, dit l'orateur de la troupe, mais avec le temps on a de tout. Le sieur *Bienfait* se lia donc avec les bohèmes, et tous ensemble allèrent à Milan établir leur théâtre, sous la protection de Mme *Carminetta.* On afficha

que le même *Polichinelle* qui avait été mangé par un crapaud du village du canton d'Appenzel, reparaîtrait sur le théâtre de Milan, et qu'il danserait avec Mme *Gigogne*. Tous les vendeurs d'orviétan eurent beau s'y opposer; le sieur *Bienfait*, qui avait aussi le secret de l'orviétan, soutint que le sien était le meilleur; il en vendit beaucoup aux femmes qui étaient folles de *Polichinelle*, et il devint si riche qu'il se mit à la tête de la troupe.

Dès qu'il eut ce qu'il voulait (et que tout le monde veut) des honneurs et du bien, il fut très-ingrat envers Mme *Carminetta*. Il acheta une belle maison vis-à-vis celle de sa bienfaitrice, et il trouva le secret de la faire payer par ses associés. On ne le vit plus faire sa cour à Mme *Carminetta*; au contraire, il voulut qu'elle vînt déjeûner chez lui, et un jour qu'elle daigna y venir, il lui fit fermer la porte au nez, etc.

§. VIII.

N'ayant rien entendu au précédent chapitre de *Merri Hissing*, je me transportai chez mon ami M. *Huffon*, pour lui en demander l'explication. Il me dit que c'était une profonde allégorie sur le père *la Valette*, marchand banqueroutier d'Amérique; mais que d'ailleurs il y avait long-temps qu'il ne s'embarrassait plus de ces sottises, qu'il n'allait jamais aux marionnettes, qu'on jouait ce jour-là *Polyeucte*, et qu'il voulait l'entendre. Je l'accompagnai à la comédie.

M. *Huffon*, pendant le premier acte, branlait toujours la tête. Je lui demandai dans l'entr'acte pourquoi sa tête branlait tant? J'avoue, dit-il, que

je suis indigné contre ce sot *Polyeucte* et contre cet impudent *Néarque*. Que diriez-vous d'un gendre de monsieur le gouverneur de Paris, qui serait huguenot, et qui, accompagnant son beau-père le jour de pâque à Notre-Dame, irait mettre en pièces le ciboire et le calice, et donner des coups de pied dans le ventre à monsieur l'archevêque et aux chanoines? Serait-il bien justifié, en nous disant que nous sommes des idolâtres? qu'il l'a entendu dire au sieur *Lubolier*, (*) prédicant d'Amsterdam, et au sieur *Morsyé*, (**) compilateur à Berlin, auteur de la *Bibliothèque germanique*, qui le tenait du prédicant *Urieju*? (***) C'est-là le fidelle portrait de la conduite de *Polyeucte*. Peut-on s'intéresser à ce plat fanatique, séduit par le fanatique *Néarque*?

M. *Hussom* me disait ainsi son avis amicalement dans les entr'actes. Il se mit à rire, quand il vit *Polyeucte* résigner sa femme à son rival, et il la trouva un peu bourgeoise, quand elle dit à son amant qu'elle va dans sa chambre, au lieu d'aller avec lui à l'église.

Adieu, trop vertueux objet, et trop charmant;
Adieu, trop généreux et trop parfait amant;
Je vais seule en ma chambre enfermer mes regrets.

Mais il admira la scène, où elle demande à son amant la grâce de son mari.

Il y a là, dit-il, un gouverneur d'Arménie qui est bien le plus lâche, le plus bas des hommes;

(*) *Boullier.* (**) *Formey.* (***) *Jurieu.*

ce père de *Pauline* avoue même qu'il a les sentimens d'un coquin.

Polyeucte est ici l'appui de ma famille,
Mais si par son trépas l'autre épousait ma fille,
J'acquerrais bien par-là de plus puissans appuis,
Qui me mettraient plus haut cent fois que je ne suis.

Un procureur au châtelet ne pourrait guère ni penser ni s'exprimer autrement. Il y a de bonnes ames qui avalent tout cela ; je ne suis pas du nombre. Si ces pauvretés peuvent entrer dans une tragédie du pays des Gaules, il faut brûler l'Oedipe des Grecs.

M. *Huffon* est un rude homme. J'ai fait ce que j'ai pu pour l'adoucir ; mais je n'ai pu en venir à bout. Il a persisté dans son avis, et moi dans le mien.

§. IX.

Nous avons laissé le sieur *Bienfait* fort riche et fort insolent. Il fit tant par ses menées, qu'il fut reconnu pour entrepreneur d'un grand nombre de marionnettes. Dès qu'il fut revêtu de cette dignité, il fit promener *Polichinelle* dans toutes les villes, et afficha que tout le monde serait tenu de l'appeler *Monsieur*, sans quoi il ne jouerait point. C'est de-là que dans toutes les représentations des marionnettes, il ne répond jamais à son compère, que quand le compère l'appelle monsieur *Polichinelle*. Peu à peu *Polichinelle* devint si important qu'on ne donna plus aucun spectacle sans lui payer une rétribution, comme les opéra des provinces en payent une à l'opéra de Paris.

Un jour, un de ses domestiques, receveur des billets et ouvreur de loges, ayant été cassé aux gages, se souleva contre *Bienfait*, et institua d'autres marionnettes qui décrièrent toutes les danses de Mme *Gigogne* et tous les tours de passe-passe de *Bienfait*. Il retrancha plus de cinquante ingrédiens qui entraient dans l'orviétan, composa le sien de cinq ou six drogues; et le vendant beaucoup meilleur marché, il enleva une infinité de pratiques à *Bienfait*, ce qui excita un furieux procès, et on se battit long-temps à la porte des marionnettes, dans le préau de la foire.

§. X.

M. *Huffon* me parlait hier de ses voyages; en effet, il a passé plusieurs années dans les Echelles du Levant, il est allé en Perse, il a demeuré long-temps dans les Indes, et a vu toute l'Europe. J'ai remarqué, me disait-il, qu'il y a un nombre prodigieux de Juifs qui attendent le Messie, et qui se feraient empaler plutôt que de convenir qu'il est venu. J'ai vu mille turcs persuadés que *Mahomet* avait mis la moitié de la lune dans sa manche. Le petit peuple, d'un bout du monde à l'autre, croit fermement les choses les plus absurdes. Cependant, qu'un philosophe ait un écu à partager avec le plus imbécille de ces malheureux, en qui la raison humaine est si horriblement obscurcie, il est sûr que s'il y a un sou à gagner, l'imbécille l'emportera sur le philosophe. Comment des taupes si aveugles sur le plus grand des intérêts, sont-elles lynx sur les

plus petits ? Pourquoi le même juif qui vous égorge le vendredi, ne voudrait-il pas voler un liard le jour du sabbat ? Cette contradiction de l'espèce humaine mérite qu'on l'examine.

N'est-ce pas, dis-je à M. *Huffon*, que les hommes sont superstitieux par coutume, et coquins par instinct ? J'y rêverai, me dit-il ; cette idée me paraît assez bonne.

§. XI.

Polichinelle, depuis l'aventure de l'ouvreur de loges, a essuyé bien des disgraces. Les Anglais, qui sont raisonneurs et sombres, lui ont préféré *Shakespeare* ; mais ailleurs ses farces ont été fort en vogue ; et sans l'opéra comique, son théâtre était le premier des théâtres. Il a eu de grandes querelles avec *Scaramouche* et *Arlequin*, et on ne sait pas encore qui l'emportera. Mais....

§. XII.

Mais, mon cher monsieur, disais-je, comment peut-on être à la fois si barbare et si drôle ? Comment dans l'histoire d'un peuple trouve-t-on à la fois la St Barthelemi et les contes de *la Fontaine* etc. ? est-ce l'effet du climat ? est-ce l'effet des lois ?

Le genre-humain, répondit M. *Huffon*, est capable de tout. *Néron* pleura quand il fallut signer l'arrêt de mort d'un criminel, joua des farces, et assassina sa mère. Les singes font des tours extrêmement plaisans, et étouffent leurs petits. Rien n'est plus doux, plus timide qu'une levrette, mais elle déchire un lièvre, et baigne son long museau dans son sang.

Vous devriez, lui dis-je, nous faire un beau livre qui développât toutes ces contradictions. Ce livre est tout fait, dit-il; vous n'avez qu'à regarder une girouette; elle tourne tantôt au doux souffle du zéphyr, tantôt au vent violent du Nord; voilà l'homme.

§. XIII.

Rien n'est souvent plus convenable que d'aimer sa cousine. On peut aussi aimer sa nièce; mais il en coûte dix-huit mille livres, payables à Rome, pour épouser une cousine; et quatre-vingt mille francs pour coucher avec sa nièce en légitime mariage.

Je suppose quarante nièces par an, mariées avec leurs oncles, et deux cents cousins et cousines conjoints, cela fait en sacremens six millions huit cents mille livres par an, qui sortent du royaume. Ajoutez-y environ six cents mille francs pour ce qu'on appelle *les annates des terres de France*, que le roi de France donne à des Français en bénéfices; joignez-y encore quelques menus frais; c'est environ huit millions quatre cents mille livres que nous donnons libéralement au St Père par chacun an. Nous exagérons peut-être un peu; mais on conviendra que si nous avons beaucoup de cousines et de nièces jolies, et si la mortalité se met parmi les bénéficiers, la somme peut aller au double. Le fardeau serait lourd, tandis que nous avons des vaisseaux à construire, des armées et des rentiers à payer.

Je m'étonne que dans l'énorme quantité de

livres, dont les auteurs ont gouverné l'Etat depuis vingt ans, aucun n'ait pensé à réformer ces abus. J'ai prié un docteur de Sorbonne de mes amis de me dire dans quel endroit de l'Ecriture on trouve que la France doive payer à Rome la somme susdite: il n'a jamais pu le trouver. J'en ai parlé à un jésuite; il m'a répondu que cet impôt fut mis par *S.t Pierre* sur les Gaules, dès la première année qu'il vint à Rome; et comme je doutais que *S.t Pierre* eût fait ce voyage, il m'en a convaincu, en me disant qu'on voit encore à Rome les clefs du paradis qu'il portait toujours à sa ceinture. Il est vrai, m'a-t-il dit, que nul auteur canonique ne parle de ce voyage de *ce Simon Barjone*; mais nous avons une belle lettre de lui datée de Babylone: or certainement Babylone veut dire Rome; donc vous devez de l'argent au pape, quand vous épousez vos cousines. J'avoue que j'ai été frappé de la force de cet argument.

§. XIV.

J'ai un vieux parent qui a servi le roi cinquante-deux ans. Il s'est retiré dans la haute Alsace, où il a une petite terre qu'il cultive, dans le diocèse de Porentru. Il voulut un jour faire donner le dernier labour à son champ; la saison avançait, l'ouvrage pressait. Ses valets refusèrent le service, et dirent pour raison que c'était la fête de *S.te Barbe*, la sainte la plus fêtée à Porentru. Hé! mes amis, leur dit mon parent, vous avez été à la messe en l'honneur de *Barbe*, vous avez rendu à *Barbe* ce qui lui appartient; rendez-

rendez-moi ce que vous me devez : cultivez mon champ, au lieu d'aller au cabaret. *Ste Barbe* ordonne-t-elle qu'on s'enivre pour lui faire honneur, et que je manque de blé cette année ? Le maître-valet lui dit : Monsieur, vous voyez bien que je serais damné si je travaillais dans un jour si saint. *Ste Barbe* est la plus grande sainte du paradis ; elle grava le signe de la croix sur une colonne de marbre avec le bout du doigt ; et du même doigt et du même signe, et fit tomber toutes les dents d'un chien qui lui avait mordu les fesses : je ne travaillerai point le jour de *Ste Barbe*.

Mon parent envoya chercher des laboureurs luthériens, et son champ fut cultivé. L'évêque de Porentru l'excommunia. Mon parent en appela comme d'abus ; le procès n'est pas encore jugé. Personne assurément n'est plus persuadé que mon parent qu'il faut honorer les saints ; mais il prétend aussi qu'il faut cultiver la terre.

Je suppose en France environ cinq millions d'ouvriers, soit manœuvres, soit artisans, qui gagnent chacun l'un portant l'autre vingt sous par jour, et qu'on force saintement de ne rien gagner pendant trente jours de l'année indépendamment des dimanches ; cela fait cent cinquante millions de moins dans la circulation, et cent cinquante millions de moins en main-d'œuvre. Quelle prodigieuse supériorité ne doivent point avoir sur nous les royaumes voisins qui n'ont ni *Ste Barbe* ni d'évêque de Porentru ? On répondait à cette objection que les cabarets ouverts les saints jours de fête produisent beaucoup aux fermes générales.

Mon parent en convenait, mais il prétendait que c'eſt un léger dédommagement; et que d'ailleurs ſi on peut travailler après la meſſe, on peut aller au cabaret après le travail. Il ſoutient que cette affaire eſt purement de police, et point du tout épiſcopale; il ſoutient qu'il vaut encore mieux labourer que de s'enivrer. J'ai bien peur qu'il ne perde ſon procès.

§. XV.

Il y a quelques années qu'en paſſant par la Bourgogne avec M. *Evrard* que vous connaiſſez tous, nous vîmes un vaſte palais, dont une partie commençait à s'élever. Je demandai à quel prince il appartenait? Un maçon me répondit que c'était à monſeigneur l'abbé de Citeaux; que le marché avait été fait à dix-ſept cents mille livres, mais que probablement il en coûterait bien davantage.

Je bénis DIEU qui avait mis ſon ſerviteur en état d'élever un ſi beau monument, et de répandre tant d'argent dans le pays. Vous moquez-vous? dit M. *Evrard*, n'eſt-il pas abominable que l'oiſiveté ſoit récompenſée par deux cents cinquante mille livres de rente, et que la vigilance d'un pauvre curé de campagne ſoit punie par une portion congrue de cent écus? Cette inégalité n'eſt-elle pas la choſe du monde la plus injuſte et la plus odieuſe? Qu'en reviendra-t-il à l'Etat, quand un moine ſera logé dans un palais de deux millions? Vingt familles de pauvres officiers, qui partageraient ces deux millions, auraient chacune un bien honnête, et

donneraient au roi de nouveaux officiers. Les petits moines, qui ſont aujourd'hui les ſujets inutiles d'un de leurs moines élu par eux, deviendraient des membres de l'Etat, au lieu qu'ils ne ſont que des chancres qui le rongent.

Je répondis à M. *Evrard:* Vous allez trop loin et trop vîte; ce que vous dites arrivera certainement dans deux ou trois cents ans, ayez patience. Et c'eſt préciſément, répondit-il, parce que la choſe n'arrivera que dans deux ou trois ſiècles que je perds toute patience; je ſuis las de tous les abus que je vois: il me ſemble que je marche dans les déſerts de la Lybie, où notre ſang eſt ſucé par des inſectes quand les lions ne nous dévorent pas.

J'avais, continua-t-il, une ſœur aſſez imbécille pour être janſéniſte de bonne foi, et non par eſprit de parti. La belle aventure des billets de confeſſion la fit mourir de déſeſpoir. Mon frère avait un procès qu'il avait gagné en première inſtance, ſa fortune en dépendait. Je ne ſais comment il eſt arrivé que les juges ont ceſſé de rendre la juſtice, et mon frère a été ruiné. J'ai un vieil oncle criblé de bleſſures, qui feſait paſſer ſes meubles et ſa vaiſſelle d'une province à une autre, des commis alertes ont ſaiſi le tout ſur un petit manque de formalité; mon oncle n'a pu payer les trois vingtièmes, et il eſt mort en priſon.

M. *Evrard* me conta des aventures de cette eſpèce pendant deux heures entières. Je lui dis: Mon cher monſieur *Evrard*, j'en ai eſſuyé plus que vous; les hommes ſont ainſi faits d'un bout du monde à l'autre; nous nous imaginons que

les abus ne règnent que chez nous; nous sommes tous deux comme *Astolphe* et *Joconde*, qui pensaient d'abord qu'il n'y avait que leurs femmes d'infidelles; ils se mirent à voyager, et ils trouvèrent par-tout des gens de leur confrérie. Oui, dit M. *Evrard*, mais ils eurent le plaisir de rendre par-tout ce qu'on avait eu la bonté de leur prêter chez eux.

Tâchez, lui dis-je, d'être seulement pendant trois ans directeur de.... ou de.... ou de.... ou de.... et vous vous vengerez avec usure.

M. *Evrard* me crut; c'est à présent l'homme de France qui vole le roi, l'Etat et les particuliers de la manière la plus dégagée et la plus noble, qui fait la meilleure chère, et qui juge le plus fièrement d'une pièce nouvelle.

SAUL,

DRAME,

Traduit de l'anglais de M. HUT.

AVIS.

M. *Huet*, membre du parlement d'Angleterre, était petit neveu de M. *Huet*, évêque d'Avranches. Les Anglais, au lieu de *Huet* avec un *e* ouvert, prononcent *Hut*; ce fut lui qui, en 1728, composa le petit livre très-curieux: *The man after the heart of* GOD, *l'homme selon le cœur de* DIEU. Indigné d'avoir entendu un prédicateur comparer à *David* le roi *George II*, qui n'avait ni assassiné personne, ni fait brûler ses prisonniers français dans des fours à brique, il fit une justice éclatante de ce roitelet juif.

PERSONNAGES.

SAUL, fils de *Cis* et premier roi juif.

DAVID, fils de *Jeſſé*, gendre de *Saül* et ſecond roi.

AGAG, roi des Amalécites.

SAMUEL, prophète et juge en Iſraël.

MICHOL, épouſe de *David* et fille de *Saül*.

ABIGAIL, veuve de *Nabal* et ſeconde épouſe de *David*.

BETZABÉE, femme d'*Urie* et concubine de *David*.

LA PYTHONISSE, fameuſe ſorcière en Iſraël.

JOAB, général des hordes de *David* et ſon confident.

URIE, mari de *Betzabée* et officier de *David*.

BAZA, ancien confident de *Saül*.

ABIEZER, vieil officier de *Saül*.

ADONIAS, fils de *David* et d'*Agith* ſa dix-ſeptième femme.

SALOMON, fils adultérin de *David* et de *Betzabée*.

NATHAN, prince et prophète en Iſraël.

GAG ou GAD, prophète et chapelain ordinaire de *David*.

ABISAG, de Sunam, jeune ſunamite.

EBIND, capitaine de *David.*

ABIAR, officier de *David.*

YESEZ, inſpecteur-général des troupes de *David.*

Les prêtres de *Samuël.*

Les capitaines de *David.*

Un clerc de la tréſorerie.

Un meſſager.

La populace juive.

PREMIER ACTE.

La ſcène eſt à Galgala.

DEUXIEME ACTE.

La ſcène eſt ſur la colline d'Achila.

TROISIEME ACTE.

La ſcène eſt à Siceleg.

QUATRIEME ACTE.

La ſcène eſt à Hébron.

CINQUIEME ACTE.

La ſcène eſt à Hérus-chalaïm.

On n'a pas obſervé dans cette eſpèce de tragi-comédie l'unité d'action, de lieu et de temps. On a cru avec l'illuſtre la Motte devoir ſe ſouſtraire à ces règles. Tout ſe paſſe dans l'intervalle de deux ou trois générations pour rendre l'action plus tragique par le nombre des morts ſelon l'eſprit juif, tandis que parmi nous l'unité de temps ne peut s'étendre qu'à vingt-quatre heures, et l'unité de lieu dans l'enceinte d'un palais.

SAUL,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SAUL, BAZA.

BAZA.

O grand Saül! le plus puiſſant des rois, vous qui régnez ſur les trois lacs dans l'eſpace de plus de cinq cents ſtades; vous vainqueur du généreux Agag roi d'Amalec, dont les capitaines étaient montés ſur les plus puiſſans ânes, ainſi que les cinquante fils d'Amalec; vous qu'Adonaï fit triompher à la fois de Dagon et de Béelzébuth; vous qui ſans doute mettrez ſous vos lois toute la terre, comme on vous l'a promis tant de fois, faut-il que vous vous abandonniez à votre douleur dans de ſi nobles triomphes et de ſi grandes eſpérances?

SAUL.

O mon cher Baza! heureux mille fois celui qui conduit en paix les troupeaux bêlans de Benjamin, et preſſe le doux raiſin de la vallée d'Engaddy! Hélas! je cherchais les ânesſes de mon père, je trouvai un royaume; depuis ce jour je n'ai connu que la douleur. Plût-à-Dieu au contraire que j'euſſe cherché un royaume, et trouvé des ânesſes! j'aurais fait un meilleur marché.

BAZA.

Eſt-ce le prophète Samuel, eſt-ce votre gendre David qui vous cauſent ce mortel chagrin?

SAUL.

L'un et l'autre. Samuel, tu le ſais, m'oignit malgré lui; il fit ce qu'il put pour empêcher le peuple de choiſir un prince, et dès que je fus élu, il devint le plus cruel de tous mes ennemis.

BAZA.

Vous deviez bien vous y attendre ; il était prêtre, et vous étiez guerrier ; il gouvernait avant vous, on hait toujours son successeur.

SAUL.

Eh! pouvait-il espérer de gouverner plus long-temps! il avait associé à son pouvoir ses indignes enfans, également corrompus et corrupteurs, qui vendaient publiquement la justice : toute la nation s'éleva contre ce gouvernement sacerdotal. On tira un roi au sort : les dés sacrés annoncèrent la volonté du ciel ; le peuple la ratifia, et Samuel frémit : ce n'est pas assez de haïr en moi un prince choisi par le ciel, il hait encore le prophète ; car il sait que, comme lui, j'ai le nom de voyant ; que j'ai prophétisé comme lui ; et ce nouveau proverbe répandu dans Israël : Saül est aussi au rang des prophètes, n'offense que trop ses oreilles superbes : on le respecte encore : pour mon malheur il est prêtre, il est dangereux.

BAZA.

N'est-ce pas lui qui soulève contre vous votre gendre David ?

SAUL.

Il n'est que trop vrai, et je tremble qu'il ne cabale pour donner ma couronne à ce rebelle.

BAZA.

Votre altesse royale est trop bien affermie par ses victoires, et le roi Agag votre illustre prisonnier vous est ici un sûr garant de la fidélité de votre peuple, également enchanté de votre victoire et de votre clémence : voici qu'on l'amène devant votre altesse royale.

SCENE II.

SAUL, BAZA, AGAG, Soldats.

AGAG.

Doux et puissant vainqueur, modèle des princes, qui savez vaincre et pardonner, je me jette à vos sacrés genoux, daignez ordonner vous-même ce que je dois donner pour ma rançon ; je serai désormais un voisin,

un allié fidelle, un vaſſal ſoumis; je ne vois plus en vous qu'un bienfaiteur et un maître : je vous dois la vie, je vous devrai encore la liberté : j'admirerai, j'aimerai en vous l'image du Dieu qui punit et pardonne.

SAUL.

Illuſtre prince, que le malheur rend encore plus grand, je n'ai fait que mon devoir en ſauvant vos jours : les rois doivent reſpecter leurs ſemblables : qui ſe venge après la victoire, eſt indigne de vaincre : je ne mets point votre perſonne à rançon, elle eſt d'un prix ineſtimable : ſoyez libre; les tributs que vous payerez à Iſraël ſeront moins des marques de ſoumiſſion que d'amitié : c'eſt ainſi que les rois doivent traiter enſemble.

AGAG.

O vertu! ô grandeur de courage! que vous êtes puiſſantes ſur mon cœur! Je vivrai, je mourrai le ſujet du grand Saül, et tous mes Etats ſont à lui.

SCENE III.

Les perſonnages précédens; SAMUEL, Prêtres.

SAUL.

SAMUEL, quelles nouvelles m'apportez-vous? venez-vous de la part de Dieu, de celle du peuple, ou de la vôtre?

SAMUEL.

De la part de Dieu.

SAUL.

Qu'ordonne-t-il?

SAMUEL.

Il m'ordonne de vous dire qu'il s'eſt repenti de vous avoir fait régner.

SAUL.

Dieu ſe repentir! Il n'y a que ceux qui font des fautes qui ſe repentent; ſa ſageſſe éternelle ne peut être imprudente. Dieu ne peut faire des fautes.

SAMUEL.

Il peut ſe repentir d'avoir mis ſur le trône ceux qui en commettent.

SAUL.

Eh! quel homme n'en commet pas? parlez, de quoi ſuis-je coupable?

SAMUEL.

D'avoir pardonné à un roi.

AGAG.

Comment! la plus belle des vertus ſerait regardée chez vous comme un crime?

SAMUEL *à Agag.*

Tais-toi, ne blaſphème point. (*à Saül*) Saül ci-devant roi des Juifs, Dieu ne vous avait-il pas ordonné par ma bouche d'égorger tous les Amalécites ſans épargner ni les femmes, ni les filles, ni les enfans à la mamelle?

AGAG.

Ton Dieu t'avait ordonné cela! tu t'es trompé, tu voulais dire ton diable.

SAMUEL *à ſes prêtres.*

Préparez-vous à m'obéir: et vous, Saül, avez-vous obéi à Dieu?

SAUL.

Je n'ai pas cru qu'un tel ordre fût poſitif; j'ai penſé que la bonté était le premier attribut de l'être ſuprême, qu'un cœur compatiſſant ne pouvait lui déplaire.

SAMUEL.

Vous vous êtes trompé, homme infidelle: Dieu vous réprouve, votre ſceptre paſſera dans d'autres mains.

BAZA *à Saül.*

Quelle inſolence! Seigneur, permettez-moi de punir ce prêtre barbare.

SAUL.

Gardez-vous-en bien; ne voyez-vous pas qu'il eſt ſuivi de tout le peuple, et que nous ſerions lapidés, ſi je réſiſtais; car, en effet, j'avais promis....

BAZA.

Vous aviez promis une choſe abominable?

SAUL.

N'importe; les Juifs ſont plus abominables encore; ils prendront la défenſe de Samuel contre moi.

BAZA *à part.*

Ah! malheureux prince, tu n'as de courage qu'à la tête des armées!

SAUL.

Hé bien donc, Prêtres, que faut-il que je faſſe?

SAMUEL.

Je vais te montrer comme on obéit au Seigneur: (*à ſes prêtres.*) ô Prêtres ſacrés! enfans de Lévi, déployez ici votre zèle; qu'on apporte une table, qu'on étende ſur cette table ce roi, dont le prépuce eſt un crime devant le Seigneur. (*Les prêtres lient Agag ſur la table.*)

AGAG.

Que voulez-vous de moi, impitoyables monſtres!

SAUL.

Auguſte Samuel, au nom du Seigneur.

SAMUEL.

Ne l'invoquez pas, vous en êtes indigne, demeurez ici, il vous l'ordonne; ſoyez témoin du ſacrifice qui, peût-être, expiera votre crime.

AGAG *à Samuel.*

Ainſi donc, vous m'allez donner la mort: ô mort, que vous êtes amère!

SAMUEL.

Oui, tu es gras, et ton holocauſte en ſera plus agréable au Seigneur.

AGAG.

Hélas! Saül, que je te plains d'être ſoumis à de pareils monſtres.

SAMUEL *à Agag.*

Ecoute, tu vas mourir; veux-tu être juif; veux-tu te faire circoncire?

AGAG.

Et ſi j'étais aſſez faible pour être de ta religion, me donnerais-tu la vie?

SAMUEL.

Non, tu auras la ſatisfaction de mourir juif, et c'eſt bien aſſez.

AGAG.

Frappez donc, bourreaux!

SAMUEL.

Donnez-moi cette hache au nom du Seigneur; et tandis que je couperai un bras, coupez une jambe, et ainsi de suite morceau par morceau. (*Ils frappent tous ensemble au nom d'Adonaï.*)

AGAG.

O mort! ô tourmens! ô barbares!

SAUL.

Faut-il que je sois témoin d'une abomination si horrible?

BAZA.

Dieu vous punira de l'avoir soufferte.

SAMUEL *aux prêtres.*

Emportez ce corps et cette table : qu'on brûle les restes de cet infidelle, et que ses chairs servent à nourrir nos serviteurs : (*à Saül*) et vous, Prince, apprenez à jamais qu'obéissance vaut mieux que sacrifice.

SAUL, *se jetant dans un fauteuil.*

Je me meurs, je ne pourrai survivre à tant d'horreurs et tant de honte.

SCENE IV.

SAUL, BAZA, un messager.

LE MESSAGER.

SEIGNEUR, pensez à votre sureté; David approche en armes. il est suivi de cinq cents brigands qu'il a ramassés; vous n'avez ici qu'une garde faible.

BAZA.

Hé bien, Seigneur, vous le voyez: David et Samuel étaient d'intelligence : vous êtes trahi de tous côtés, mais je vous ferai fidelle jusqu'à la mort: quel parti prenez-vous?

SAUL.

Celui de combattre et de mourir.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DAVID, MICHOL.

MICHOL.

Impitoyable époux, prétends-tu attenter à la vie de mon père, de ton bienfaiteur, de celui qui t'ayant d'abord pris pour son joueur de harpe, te fit bientôt après son écuyer, qui enfin t'a mis dans mes bras ?

DAVID.

Il est vrai, ma chère Michol, que je lui dois le bonheur de posséder vos charmes ; il m'en a coûté assez cher : il me fallut apporter à votre père deux cents prépuces de Philistins pour présent de noces : deux cents prépuces ne se trouvent pas si aisément : je fus obligé de tuer deux cents hommes pour venir à bout de cette entreprise ; et je n'avais pas la mâchoire d'âne de Samson : mais eût-il fallu combattre toutes les forces de Babylone et d'Egypte, je l'aurais fait pour vous mériter ; je vous adorais et je vous adore.

MICHOL.

Et pour preuve de ton amour, tu en veux aux jours de mon père !

DAVID.

Dieu m'en préserve, je ne veux que lui succéder : vous savez que j'ai respecté sa vie, et que lorsque je le rencontrai dans une caverne, je ne lui coupai que le bout de son manteau ; la vie du père de ma chère Michol me sera toujours précieuse.

MICHOL.

Pourquoi donc te joindre à ses ennemis ? Pourquoi te souiller du crime horrible de rebellion, et te rendre par-là même si indigne du trône où tu aspires ? Pourquoi d'un côté te joindre à Samuel notre ennemi domestique, et de l'autre au roi de Geth, Akis, notre ennemi déclaré ?

DAVID.

Ma noble épouſe, ne me condamnez pas ſans m'entendre : vous ſavez qu'un jour, dans le village de Bethlehem, Samuel répandit de l'huile ſur ma tête : ainſi je ſuis roi, et vous êtes la femme d'un roi : ſi je me ſuis joint aux ennemis de la nation, ſi j'ai fait du mal à mes concitoyens, j'en ai fait davantage à ces ennemis mêmes. Il eſt vrai que j'ai engagé ma foi au roi de Geth, le généreux Akis : j'ai raſſemblé cinq cents malfaiteurs perdus de dettes et de débauches, mais tous bons ſoldats. Akis nous a reçus, nous a comblés de bienfaits, il m'a traité comme ſon fils, il a eu en moi une entière confiance ; mais je n'ai jamais oublié que je ſuis juif ; et ayant des commiſſions du roi Akis, pour aller ravager vos terres, j'ai très-ſouvent ravagé les ſiennes : j'allais dans les villages les plus éloignés, je tuais tout ſans miſéricorde, je ne pardonnais ni au ſexe ni à l'âge, afin d'être pur devant le Seigneur, et afin qu'il ne ſe trouvât perſonne qui pût me déceler auprès du roi Akis, je lui amenais les bœufs, les ânes, les moutons, les chèvres des innocens agriculteurs que j'avais égorgés, et je lui diſais par un ſalutaire menſonge, que c'étaient les bœufs, les ânes, les moutons et les chèvres des Juifs ; quand je trouvais quelque réſiſtance, je feſais ſcier en deux, par le milieu du corps, ces inſolens rebelles, ou je les écraſais ſous les dents de leur herſe, ou je les feſais rôtir dans des fours à briques. Voyez ſi c'eſt aimer ſa patrie, ſi c'eſt être bon Iſraélite.

MICHOL.

Ainſi, cruel, tu as également répandu le ſang de tes frères et celui de tes alliés : tu as donc trahi également ces deux bienfaiteurs ; rien ne t'eſt ſacré ; tu trahiras ainſi ta chère Michol qui brûle pour toi d'un ſi malheureux amour.

DAVID.

Non, je le jure par la verge d'Aaron, par la racine de Jeſſé, que je vous ſerai toujours fidelle.

SCENE

SCENE II.

DAVID, MICHOL, ABIGAIL.

ABIGAIL *en embraſſant David.*

Mon cher, mon tendre époux, maître de mon cœur et de ma vie, venez, ſortez avec moi de ces lieux dangereux, Saül arme contre vous, et Akis vous attend.

MICHOL.

Qu'entends-je? ſon époux? Quoi! monſtre de perfidie, vous me jurez un amour éternel, et vous avez pris une autre femme! quelle eſt donc cette inſolente rivale?

DAVID.

Je ſuis confondu.

ABIGAIL.

Auguſte et aimable fille d'un grand roi, ne vous mettez pas en colère contre votre ſervante; un héros tel que David a beſoin de pluſieurs femmes; et moi, je ſuis une jeune veuve qui ai beſoin d'un mari: vous êtes obligée d'être toujours auprès du roi votre père, il faut que David ait une compagne dans ſes voyages et dans ſes travaux; ne m'enviez pas cet honneur, je vous ſerai toujours ſoumiſe.

MICHOL.

Elle eſt civile et accorte du moins; elle n'eſt pas comme ces concubines impertinentes qui vont toujours bravant la maîtreſſe de la maiſon: monſtre, où as-tu fait cette acquiſition?

DAVID.

Puiſqu'il faut vous dire la vérité, ma chère Michol, j'étais à la tête de mes brigands, et uſant du droit de la guerre, j'ordonnai à Nabal, mari d'Abigail, de m'apporter tout ce qu'il avait: Nabal était un brutal qui ne ſavait pas les uſages du monde, il me refuſa inſolemment: Abigail eſt née douce, honnête et tendre; elle vola tout ce qu'elle put à ſon mari pour me l'apporter: au bout de huit jours le brutal mourut....

MICHOL.

Je m'en doutais bien.

DAVID.

Et j'épousai la veuve.

MICHOL.

Ainsi Abigail est mon égale : çà, dis-moi en conscience, brigand trop cher, combien as-tu de femmes ?

DAVID.

Je n'en ai que dix-huit en vous comptant : ce n'est pas trop pour un brave homme.

MICHOL.

Dix-huit femmes, scélérat ! Hé, que fais-tu donc de tout cela ?

DAVID.

Je leur donne ce que je peux de tout ce que j'ai pillé.

MICHOL.

Les voilà bien entretenues ! tu es comme les oiseaux de proie, qui apportent à leurs femelles des colombes à dévorer : encore n'ont-ils qu'une compagne, et il en faut dix-huit au fils de Jessé.

DAVID.

Vous ne vous apercevrez jamais, ma chère Michol, que vous ayez des compagnes.

MICHOL.

Va, tu promets plus que tu ne peux tenir : écoute, quoique tu en aies dix-huit, je te pardonne ; si je n'avais qu'une rivale, je serais plus difficile : cependant tu me le payeras.

ABIGAIL.

Auguste reine, si toutes les autres pensent comme moi, vous aurez dix-sept esclaves de plus auprès de vous.

SCENE III.

DAVID, MICHOL, ABIGAIL, ABIAR.

ABIAR.

Mon maître, que faites-vous ici entre deux femmes ? Saül avance de l'Occident, et Akis de l'Orient, de quel côté voulez-vous marcher ?

DAVID.

Du côté d'Akis, sans balancer.

MICHOL.

Quoi! malheureux, contre ton roi, contre mon père!

DAVID.

Il le faut bien, il y a plus à gagner avec Akis qu'avec Saül: consolez-vous, Michol; adieu Abigail.

ABIGAIL.

Non, je ne te quitte pas.

DAVID.

Restez, vous dis-je, ceci n'est pas une affaire de femme; chaque chose a son temps, je vais combattre; priez Dieu pour moi.

SCENE IV.

MICHOL, ABIGAIL.

ABIGAIL.

PROTEGEZ-MOI, noble fille de Saül, je crois une telle action digne de votre grand cœur. David a encore épousé une nouvelle femme ce matin; réunissons-nous toutes deux contre nos rivales.

MICHOL.

Quoi! ce matin même! l'impudent: et comment se nomme-t-elle?

ABIGAIL.

Alchinoam, c'est une des plus dévergondées coquines qui soient dans toute la race de Jacob.

MICHOL.

C'est une vilaine race que cette race de Jacob; je suis fâchée d'en être; mais, par Dieu, puisque mon mari nous traite si indignement, je le traiterai de même, et je vais de ce pas en épouser un autre.

ABIGAIL.

Allez, allez, Madame, je vous promets bien d'en faire autant, dès que je serai mécontente de lui.

SCENE V.

MICHOL, ABIGAIL, le messager EBIND.

EBIND.

Ah princesse! votre Jonathas, savez-vous?

MICHOL.

Quoi donc! mon frère Jonathas!...

EBIND.

Est condamné à mort, dévoué au Seigneur, à l'anathème.

ABIGAIL.

Jonathas qui aimait tant votre mari!

MICHOL.

Il n'est plus! on lui a arraché la vie!

EBIND.

Non, Madame, il est en parfaite santé: le roi votre père, en marchant au point du jour contre Akis, a rencontré un petit corps de Philistins, et comme nous étions dix contre un, nous avons donné dessus avec courage. Saül pour augmenter les forces du soldat, qui était à jeun, a ordonné que personne ne mangeât de la journée, et a juré qu'il immolerait au Seigneur le premier qui déjeûnerait: Jonathas, qui ignorait cet ordre prudent, a trouvé un rayon de miel, et en a avalé la largeur de mon pouce; Saül, comme de raison, l'a condamné à mourir; il savait ce qu'il en coûte de manquer à sa parole; l'aventure d'Agag l'effrayait, il craignait Samuel; enfin Jonathas allait être offert en victime; toute l'armée s'est soulevée contre ce parricide; Jonathas est sauvé, et l'armée s'est mise à manger et à boire; et au lieu de perdre Jonathas, nous avons été défaits de Samuel; il est mort d'apoplexie.

MICHOL.

Tant mieux, c'était un vilain homme.

ABIGAIL.

Dieu soit béni.

EBIND.

Le roi Saül vient suivi de tous les siens; je crois qu'il va tenir conseil dans cette chenevière, pour savoir comment il s'y prendra pour attaquer Akis et les Philistins.

SCENE VI.

MICHOL, ABIGAIL, SAUL, BAZA, Capitaines.

MICHOL.

Mon père, faudra-t-il trembler tous les jours pour votre vie, pour celle de mes frères, et essuyer les infidélités de mon mari?

SAUL.

Votre frère et votre mari sont des rebelles: comment? manger du miel un jour de bataille! il est bien heureux que l'armée ait pris son partie; mais votre mari est cent fois plus méchant que lui; je jure que je le traiterai comme Samuel a traité Agag.

ABIGAIL *à Michol.*

Ah! Madame, comme il roule les yeux, comme il grince les dents! fuyons au plus vîte; votre père est fou, ou je me trompe.

MICHOL.

Il est quelquefois possédé du diable.

SAUL.

Ma fille, qui est cette drôlesse-là.

MICHOL.

C'est une des femmes de votre gendre David, que vous avez autrefois tant aimé.

SAUL.

Elle est assez jolie: je la prendrai pour moi au sortir de la bataille.

ABIGAIL.

Ah! le méchant homme, on voit bien qu'il est réprouvé.

MICHOL.

Mon père, je vois que votre mal vous prend; si David était ici, il vous jouerait de la harpe; car vous savez que la harpe est un spécifique contre les vapeurs hypocondriaques.

SAUL.

Taisez-vous, vous êtes une sotte, je sais mieux que vous ce que j'ai à faire.

ABIGAIL.

Ah, Madame! comme il eſt méchant! il eſt plus fou que jamais; retirons-nous au plus vîte.

MICHOL.

C'eſt cette malheureuſe boucherie d'Agag qui lui a donné des vapeurs; dérobons-nous à ſa furie.

SCENE VII.

SAUL, BAZA.

SAUL.

Mes capitaines, allez m'attendre; Baza, demeurez: vous me voyez dans un mortel embarras; j'ai mes vapeurs, il faut combattre, nous avons de puiſſans ennemis, ils ſont derrière la montagne de Gelboé; je voudrais bien ſavoir quelle ſera l'iſſue de cette bataille.

BAZA.

Eh, Seigneur! il n'y a rien de ſi aiſé; n'êtes-vous pas prophète tout comme un autre? n'avez-vous pas même des vapeurs qui ſont un véritable avant-coureur des prophéties?

SAUL.

Il eſt vrai, mais depuis quelque temps le Seigneur ne me répond plus; je ne ſais ce que j'ai: as-tu fait venir la pythoniſſe d'Endor?

BAZA.

Oui, mon maître; mais croyez-vous que le Seigneur lui réponde plutôt qu'à vous?

SAUL.

Oui, ſans doute, car elle a un eſprit de Python.

BAZA.

Un eſprit de Python, mon maître! quelle eſpèce eſt cela?

SAUL.

Ma foi, je n'en ſais rien; mais on dit que c'eſt une femme fort habile: j'aurais envie de conſulter l'ombre de Samuel.

BAZA.

Vous feriez bien mieux de vous mettre à la tête de vos troupes: comment conſulte-t-on une ombre?

SAUL.

La pythoniſſe les fait ſortir de la terre, et l'on voit à leur mine ſi l'on ſera heureux ou malheureux.

BAZA.

Il a perdu l'eſprit! Seigneur, au nom de Dieu ne vous amuſez point à toutes ces ſottiſes, et allons mettre vos troupes en bataille.

SAUL.

Reſte ici, il faut abſolument que nous voyions une ombre: voilà la pythoniſſe qui arrive: garde-toi de me faire reconnaître; elle me prend pour un capitaine de mon armée.

SCENE VIII.

SAUL, BAZA, LA PYTHONISSE

arrivant avec un balai entre les jambes.

LA PYTHONISSE.

QUEL mortel veut arracher les ſecrets du deſtin à l'abyme qui les couvre? qui de vous deux s'adreſſe à moi pour connaître l'avenir?

BAZA, *montrant Saül.*

C'eſt mon capitaine: ne devrais-tu pas le ſavoir, puiſque tu es ſorcière?

LA PYTHONISSE *à Saül.*

C'eſt donc pour vous que je forcerai la nature à interrompre le cours de ſes lois éternelles? combien me donnerez-vous?

SAUL.

Un écu: et te voilà payée d'avance, vieille ſorcière.

LA PYTHONISSE.

Vous en aurez pour votre argent. Les magiciens de Pharaon n'étaient auprès de moi que des ignorans; ils ſe bornaient à changer en ſang les eaux du Nil, je vais en faire davantage; et premièrement, je commande au ſoleil de paraître.

BAZA.

En plein midi! quel miracle!

LA PYTHONISSE.

Je vois quelque chose sur la terre.

SAUL.

N'est-ce pas une ombre?

LA PYTHONISSE.

Oui, une ombre.

SAUL.

Comment est-elle faite?

LA PYTHONISSE.

Comme une ombre.

SAUL

N'a-t-elle pas une grande barbe?

LA PYTHONISSE.

Oui, un grand manteau et une grande barbe.

SAUL.

Une barbe blanche?

LA PYTHONISSE.

Blanche comme de la neige.

SAUL.

Justement, c'est l'ombre de Samuel; elle doit avoir l'air bien méchant?

LA PYTHONISSE.

Oh! l'on ne change jamais de caractère; elle vous menace, elle vous fait des yeux horribles.

SAUL.

Ah! je suis perdu.

BAZA.

Eh, Seigneur! pouvez-vous vous amuser à ces fadaises? N'entendez-vous pas le fon des trompettes? les Philistins approchent.

SAUL.

Allons donc; mais le cœur ne me dit rien de bon.

LA PYTHONISSE.

Au moins j'ai son argent; mais voilà un sot capitaine.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DAVID et ſes capitaines.

DAVID.

SAUL a donc été tué, mes amis? ſon fils Jonathas auſſi? et je ſuis roi d'une petite partie du pays légitimement.

JOAB.

Oui, Milord; votre alteſſe royale a très-bien fait de faire pendre celui qui vous a apporté la nouvelle de la mort de Saül: car il n'eſt jamais permis de dire qu'un roi eſt mort: cet acte de juſtice vous conciliera tous les eſprits; il fera voir qu'au fond vous aimiez votre beau-père, et que vous êtes un bon homme.

DAVID.

Oui, mais Saül laiſſe des enfans: Isboſeth ſon fils règne déjà ſur pluſieurs tribus; comment faire?

JOAB.

Ne vous mettez point en peine; je connais deux coquins qui doivent aſſaſſiner Isboſeth, s'ils ne l'ont déjà fait; vous les ferez pendre tous deux, et vous règnerez ſur Juda et Iſraël.

DAVID.

Dites-moi un peu, vous autres, Saül a-t-il laiſſé beaucoup d'argent? ferai-je bien riche?

ABIEZER.

Hélas! nous n'avons pas le ſou; vous ſavez qu'il y a deux ans, quand Saül fut élu roi, nous n'avions pas de quoi acheter des armes, il n'y avait que deux ſabres dans tout l'Etat, encore étaient-ils tout rouillés: les Philiſtins, dont nous avons preſque tous été les eſclaves, ne nous laiſſèrent pas dans nos chaumières ſeulement un morceau de fer pour raccommoder nos charrues; auſſi nos charrues nous ſont-elles fort inutiles dans un mauvais pays pierreux, hériſſé de montagnes pelées, où il n'y a que quelques oliviers avec un peu de raiſin: nous n'avions pris au roi Agag que des bœufs, des chèvres et

des moutons, parce que c'était-là tout ce qu'il avait ; je ne crois pas que nous puissions trouver dix écus dans toute la Judée ; il y a quelques usuriers qui rognent les espèces à Tyr et à Damas, mais ils se feraient empaler plutôt que de vous prêter un denier.

DAVID.

S'est-on emparé du petit village de Salem et de son château ?

JOAB.

Oui, Milord.

ABIEZER.

J'en suis fâché ; cette violence peut décrier notre nouveau gouvernement. Salem appartient de tout temps aux Jébuséens, avec qui nous ne sommes point en guerre ; c'est un lieu saint, car Melchisédech était autrefois roi de ce village.

DAVID.

Il n'y a point de Melchisédech qui tienne ; j'en ferai une bonne forteresse ; je l'appellerai Hérus-Chalaim ; ce sera le lieu de ma résidence ; nos enfans seront multipliés comme le sable de la mer, et nous règnerons sur le monde entier.

JOAB.

Eh, Seigneur, vous n'y pensez pas ! cet endroit est une espèce de désert, où il n'y a que des cailloux à deux lieues à la ronde. On y manque d'eau, il n'y a qu'un petit malheureux torrent de Cédron qui est à sec six mois de l'année : que n'allons-nous plutôt sur les grands chemins de Tyr, vers Damas, vers Babylone ? il y aurait là de beaux coups à faire.

DAVID.

Oui, mais tous les peuples de ce pays-là sont puissans, nous risquerions de nous faire pendre ; enfin le Seigneur m'a donné Hérus-Chalaim, j'y demeurerai et j'y louerai le Seigneur.

UN MESSAGER.

Milord, deux de vos serviteurs viennent d'assassiner Isboseth, qui avait l'insolence de vouloir succéder à son père, et de vous disputer le trône ; on l'a jeté par les

fenêtres, il nage dans son sang; les tribus qui lui obéissaient ont fait serment de vous obéir; et l'on vous amène sa sœur Michol votre femme, qui vous avait abandonné, et qui venait de se marier à Phaltiel fils de Sais.

DAVID.

On aurait mieux fait de la laisser avec lui; que veut-on que je fasse de cette bégueule-là? Allez, mon cher Joab, qu'on l'enferme; allez, mes amis, allez saisir tout ce que possédait Isboseth, apportez-le moi, nous le partagerons: vous, Joab, ne manquez pas de faire pendre ceux qui m'ont délivré d'Isboseth, et qui m'ont rendu ce signalé service; marchez tous devant le Seigneur avec confiance; j'ai ici quelques petites affaires un peu pressées: je vous rejoindrai dans peu de temps pour rendre tous ensemble des actions de grâces au dieu des armées qui a donné la force à mon bras, et qui a mis sous mes pieds le basilic et le dragon.

Tous les capitaines ensemble.

(a) Housah! housah! longue vie à David notre bon roi, l'oint du Seigneur, le père de son peuple.

(*ils sortent*)

DAVID *à un des siens.*

Faites entrer Betzabée.

SCENE II.

DAVID, BETZABÉE.

DAVID.

MA chère Betzabée, je ne veux plus aimer que vous: vos dents sont comme un mouton qui sort du lavoir; votre gorge est comme une grappe de raisin, votre nez comme la tour du mont Liban; le royaume que le Seigneur m'a donné ne vaut pas un de vos embrassemens: Michol, Abigail, et toutes mes autres femmes, sont dignes tout au plus d'être vos servantes.

(a) C'est le cri de joie de la populace anglaise, les Hébreux criaient *allek eudi ah!* et par corruption *hi hay ah.*

BETZARÉE.

Hélas! Milord! vous en diſiez ce matin autant à la jeune Abigail.

DAVID.

Il eſt vrai, elle peut me plaire un moment, mais vous êtes ma maîtreſſe de toutes les heures; je vous donnerai des robes, des vaches, des chèvres, des moutons, car pour de l'argent je n'en ai point encore, mais vous en aurez quand j'en aurai volé dans mes courſes ſur les grands chemins, ſoit vers le pays des Phéniciens, ſoit vers Damas, ſoit vers Tyr. Qu'avez-vous, ma chère Betzabée, vous pleurez?

BETZABÉE.

Hélas, oui, Milord!

DAVID.

Quelqu'une de mes femmes ou de mes concubines a-t-elle oſé vous maltraiter?

BETZABÉE.

Non.

DAVID.

Quel eſt donc votre chagrin?

BETZABÉE.

Milord, je ſuis groſſe, mon mari Urie n'a pas couché avec moi depuis un mois; et s'il s'aperçoit de ma groſſeſſe, je crains d'être battue.

DAVID.

Eh! que ne l'avez-vous fait coucher avec vous?

BETZABÉE.

Hélas! j'ai fait ce que j'ai pu; mais il me dit qu'il veut toujours reſter auprès de vous: vous ſavez qu'il vous eſt tendrement attaché; c'eſt un des meilleurs officiers de votre armée; il veille auprès de votre perſonne quand les autres dorment; il ſe met au-devant de vous quand les autres lâchent le pied; s'il fait quelque bon butin, il vous l'apporte: enfin il vous préfère à moi.

DAVID.

Voilà une inſupportable chenille; rien n'eſt ſi odieux que ces gens empreſſés qui veulent toujours rendre ſervice ſans en être priés: allez, allez, je vous déferai

bientôt de cet importun : qu'on me donne une table et des tablettes pour écrire.

BETZABÉE.

Milord, pour des tables vous savez qu'il n'y en a point ici ; mais voici mes tablettes avec un poinçon, vous pouvez écrire sur mes genoux.

DAVID.

Allons, écrivons : " Appui de ma couronne, comme „ moi serviteur de Dieu, notre féal Urie vous rendra „ cette missive : marchez avec lui si tôt cette présente „ reçue contre le corps des Philistins, qui est au bout de „ la vallée d'Hébron ; placez le féal Urie au premier „ rang, abandonnez-le dès qu'on aura tiré la première „ flèche, de façon qu'il soit tué par les ennemis ; et s'il „ n'est pas frappé par devant ayez soin de le faire assassi- „ ner par derrière ; le tout pour le besoin de l'Etat : „ Dieu vous ait en sa sainte garde. Votre bon roi David. "

BETZABÉE.

Eh ! bon Dieu ! vous voulez faire tuer mon pauvre mari ?

DAVID.

Ma chère enfant, ce sont de ces petites sévérités auxquelles on est quelquefois obligé de se prêter ; c'est un petit mal pour un grand bien, uniquement dans l'intention d'éviter le scandale.

BETZABÉE.

Hélas ! votre servante n'a rien à répliquer, soit fait selon votre parole.

DAVID.

Qu'on m'appelle le bon homme Urie.

BETZABÉE.

Hélas ! que voulez-vous lui dire ? pourrai-je soutenir sa présence ?

DAVID.

Ne vous troublez pas. (*à Urie qui entre.*) Tenez, mon cher Urie, portez cette lettre à mon capitaine Joab, et méritez toujours les bonnes grâces de l'oint du Seigneur.

URIE.

J'obéis avec joie à ſes commandemens; mes pieds, mon bras, ma vie ſont à ſon ſervice: je voudrais mourir pour lui prouver mon zèle.

DAVID *en l'embraſſant.*

Vous ſerez exaucé, mon cher Urie.

URIE.

Adieu, ma chère Betzabée, ſoyez toujours auſſi attachée que moi à notre maître.

BETZABÉE.

C'eſt ce que je fais, mon bon mari.

DAVID.

Demeurez ici, ma bien-aimée, je ſuis obligé d'aller donner des ordres à-peu-près ſemblables pour le bien du royaume; je reviens à vous dans un moment.

BETZABÉE.

Non, cher amant, je ne vous quitte pas.

DAVID.

Ah! je veux bien que les femmes ſoient maîtreſſes au lit: mais par-tout ailleurs je veux qu'elles obéiſſent.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

BETZABÉE, ABIGAIL.

ABIGAIL.

Betzabée, Betzabée; c'eſt donc ainſi que vous m'enlevez le cœur de Monſeigneur.

BETZABÉE.

Vous voyez que je ne vous enlève rien, puiſqu'il me quitte, et que je ne peux l'arrêter.

ABIGAIL.

Vous ne l'arrêtez que trop, perfide, dans les filets de votre méchanceté : tout Iſraël dit que vous êtes groſſe de lui.

BETZABÉE.

Hé bien, quand cela ſerait, Madame, eſt-ce à vous à me le reprocher; n'en avez-vous pas fait autant?

ABIGAIL.

Cela eſt bien différent, Madame; j'ai l'honneur d'être ſon épouſe.

BETZABÉE.

Voilà un plaiſant mariage; on ſait que vous avez empoiſonné Nabal votre mari, pour épouſer David, lorſqu'il n'était encore que capitaine.

ABIGAIL.

Point de reproches, Madame, s'il vous plaît: vous en feriez bien autant du bon homme Urie pour devenir reine; mais fachez que je vais tout lui découvrir.

BETZABÉE.

Je vous en défie.

ABIGAIL.

C'eſt-à-dire que ſa choſe eſt déjà faite.

BETZABÉE.

Quoi qu'il en ſoit, je ſerai votre reine, et je vous apprendrai à me reſpecter.

ABIGAIL.

Moi, vous respecter, Madame!

BETZABÉE.

Oui, Madame.

ABIGAIL.

Ah, Madame, la Judée produira du froment au lieu de seigle, et on aura des chevaux au lieu d'ânes pour monter, avant que je sois réduite à cette ignominie: il appartient bien à une femme comme vous de faire l'impertinente avec moi.

BETZABÉE.

Si je m'en croyais, une paire de soufflets....

ABIGAIL.

Ne vous en avisez pas, Madame, j'ai le bras bon et je vous rosserais d'une manière....

SCENE II.

DAVID, BETZABÉE, ABIGAIL.

DAVID.

PAIX-LA donc, paix-là: êtes-vous folles, vous autres? Il est bien question de vous quereller, quand l'horreur des horreurs est sur ma maison.

BETZABÉE.

Quoi donc, mon cher amant! qu'est-il arrivé?

ABIGAIL.

Mon cher mari, y a-t-il quelque nouveau malheur?

DAVID.

Voilà-t-il pas que mon fils Ammon, que vous connaissez, s'est avisé de violer sa sœur Thamar, et l'a ensuite chassée de sa chambre à grands coups de pieds dans le cul.

ABIGAIL.

Quoi donc, n'est-ce que cela? je croyais à votre air effaré qu'il vous avait volé votre argent.

DAVID.

Ce n'est pas tout; mon autre fils Absalon, quand il a vu cette tracasserie, s'est mis à tuer mon fils Ammon: je me suis fâché contre mon fils Absalon, il s'est révolté

contre moi, m'a chaſſé de ma ville de Hétrus-Chalaim, et me voilà ſur le pavé.

BETZABÉE.

Oh! ce ſont des choſes ſérieuſes cela!

ABIGAIL.

La vilaine famille que la famille de David. Tu n'as donc plus rien, brigand? ton fils eſt oint à ta place.

DAVID.

Hélas oui! et pour preuve qu'il eſt oint, il a couché ſur la terraſſe du fort avec toutes mes femmes l'une après l'autre.

ABIGAIL.

O ciel! que n'étais-je là? j'aurais bien mieux aimé coucher avec ton fils Abſalon qu'avec toi, vilain, voleur que j'abandonne à jamais: il a des cheveux qui lui vont juſqu'à la ceinture, et dont il vend des rognures pour deux cents écus par an au moins: il eſt jeune, il eſt aimable, et tu n'es qu'un barbare débauché qui te moques de Dieu, des hommes et des femmes: va, je renonce déſormais à toi, et je me donne à ton fils Abſalon, ou au premier philiſtin que je rencontrerai. (*à Betzabée en lui feſant la révérence.*) Adieu, Madame.

BETZABÉE.

Votre ſervante, Madame.

SCENE III.

DAVID, BETZABÉE.

DAVID.

VOILA donc cette Abigail que j'avais crue ſi douce! Ah! qui compte ſur une femme, compte ſur le vent: et vous, ma chère Betzabée, m'abandonnerez-vous auſſi?

BETZABÉE.

Hélas! c'eſt ainſi que finiſſent tous les mariages de cette eſpèce: que voulez-vous que je devienne ſi votre fils Abſalon règne? et ſi Urie, mon mari, ſait que vous avez voulu l'aſſaſſiner, vous voilà perdu et moi auſſi.

DAVID.

Ne craignez rien ; Urie eſt dépêché ; mon ami Joab eſt expéditif.

BETZABÉE.

Quoi! mon pauvre mari eſt donc aſſaſſiné ; hi, hi, hi, (*elle pleure.*) oh, hi, ha.

DAVID.

Quoi! vous pleurez le bon-homme ?

BETZABÉE.

Je ne peux m'en empêcher.

DAVID.

La ſotte choſe que les femmes; elles ſouhaitent la mort de leurs maris, elles la demandent; et quand elles l'ont obtenue, elles ſe mettent à pleurer.

BETZABÉE.

Pardonnez cette petite cérémonie.

SCENE IV.

DAVID, BETZABÉE, JOAB.

DAVID.

HÉ bien, Joab, en quel état ſont les choſes ? qu'eſt devenu ce coquin d'Abſalon ?

JOAB.

Par Sabaoth, je l'ai envoyé avec Urie ; je l'ai trouvé qui pendait à un arbre par les cheveux, et je l'ai bravement percé de trois dards.

DAVID.

Ah! Abſalon mon fils! hi, hi, ho, ho, hi.

BETZABÉE.

Voilà-t-il pas que vous pleurez votre fils, comme j'ai pleuré mon mari : chacun a ſa faibleſſe.

DAVID.

On ne peut pas compter tout-à-fait la nature, quelque juif qu'on ſoit, mais cela paſſe, et le train des affaires emporte bien vite ailleurs.

SCENE V.

Les perſonnages précédens, et le prophète NATHAN.

BETZABÉE.

Eh! voilà Nathan le Voyant, Dieu me pardonne! que vient-il faire ici?

NATHAN.

Sire, écoutez et jugez: il y avait un riche qui poſſédait cent brebis, et il y avait un pauvre qui n'en avait qu'une; le riche a pris la brebis et a tué le pauvre; que faut-il faire du riche?

DAVID.

Certainement il faut qu'il rende quatre brebis.

NATHAN.

Sire, vous êtes le riche, Urie était le pauvre, et Betzabée eſt la brebis.

BETZABÉE.

Moi, brebis!

DAVID.

Ah! j'ai péché, j'ai péché, j'ai péché.

NATHAN.

Bon, puiſque vous l'avouez, le Seigneur va transférer votre péché: c'eſt bien aſſez qu'Abſalon ait couché avec toutes vos femmes: épouſez la belle Betzabée, un des fils que vous aurez d'elle règnera ſur tout Iſraël: je le nommerai aimable, et les enfans des femmes légitimes et honnêtes ſeront maſſacrés.

BETZABÉE.

Par Adonaï, tu es un charmant prophète, viens çà que je t'embraſſe.

DAVID.

Eh! là, là, doucement: qu'on donne à boire au prophète; réjouiſſons-nous nous autres; allons, puiſque tout va bien, je veux faire des chanſons gaillardes; qu'on me donne ma harpe. (*il joue de la harpe.*)

Chers Hébreux par le ciel envoyés, (*b*)
Dans le sang vous baignerez vos pieds ;
Et vos chiens s'engraisseront
De ce sang qu'ils lécheront.

Ayez soin, mes chers amis, (*c*)
De pendre tous les petits
Encore à la mamelle,
Vous écraserez leur cervelle
Contre le mur de l'infidelle ;
Et vos chiens s'engraisseront
De ce sang qu'ils lécheront.

BETZABÉE.

Sont-ce là vos chansons gaillardes ?

DAVID *en chantant et dansant.*

Et vos chiens s'engraisseront
De ce sang qu'ils lécheront.

BETZABÉE.

Finissez donc vos airs de corps-de-garde ; cela est abominable : il n'y a point de sauvage qui voulût chanter de telles horreurs : les bouchers des peuples de Gog et de Magog en auraient honte.

DAVID *toujours sautant.*

Et les chiens s'engraisseront
De ce sang qu'ils lécheront.

BETZABÉE.

Je m'en vais, si vous continuez à chanter ainsi, et à sauter comme un ivrogne, vous montrez tout ce que vous portez : fi ! quelles manières !

DAVID.

Je danserai, oui je danserai ; je serai encore plus méprisable, je danserai devant des servantes ; je mon-

(*b*) *Ut intingatur pes tuus in sanguine, lingua canum tuorum ex inimicis ab ipso.*

(*c*) *Beatus qui tenebit et allidet parvulos ad petram.*

trerai tout ce que je poste, et ce me sera gloire devant les filles. (*d*)

JOAB.

A présent que vous avez bien dansé, il faudrait mettre ordre à vos affaires.

DAVID.

Oui, vous avez raison, il y a temps pour tout: retournons à Hérus-Chalaim.

JOAB.

Vous aurez toujours la guerre; il faudrait avoir quelque argent de réserve, et savoir combien vous avez de sujets qui puissent marcher en campagne, et combien il en restera pour la culture des terres.

DAVID.

Le conseil est très-sensé: allons, Betzabée, allons régner m'amour.

(*il danse, il chante.*)

Et les chiens s'engraisseront
De ce sang qu'ils lécheront.

(*d*) Presque toutes les paroles que les acteurs prononcent sont tirées des livres judaïques, soit chroniques, soit paralipomènes, soit pseaumes.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DAVID *assis devant une table*, ses Officiers *autour de lui.*

DAVID.

Six cents quatre-vingt-quatorze schellings et demi d'une part, et de l'autre cent treize un quart, font huit cents schellings trois quarts: c'est donc là tout ce qu'on a trouvé dans mon trésor; il n'y a pas là de quoi payer une journée à mes gens.

UN CLERC DE LA TRÉSORERIE.

Milord, le temps est dur.

DAVID.

Et vous l'êtes encore bien davantage; il me faut de l'argent, entendez-vous?

JOAB.

Milord, votre alteſſe est volée comme tous les autres rois: les gens de l'échiquier, les fournisseurs de l'armée pillent tous; ils font bonne chère à nos dépens, et le soldat meurt de faim.

DAVID.

Je les ferai scier en deux; (e) en effet, aujourd'hui nous avons fait la plus mauvaise chère du monde.

JOAB.

Cela n'empêche pas que ces fripons-là ne vous comptent tous les jours pour votre table trente bœufs gras, cent moutons gras, autant de cerfs, de chevreuils, de bœufs sauvages et de chapons; trente tonneaux de fleur de farine et soixante tonneaux de farine ordinaire.

DAVID.

Arrêtez-donc, vous voulez rire; il y aurait là de quoi nourrir six mois toute la cour du roi d'Assyrie et toute celle du roi des Indes.

(e) C'est ainsi que le saint roi *David* en usait avec tous ses prisonniers, excepté quand il les faisait cuire dans des fours.

JOAB.

Rien n'eſt pourtant plus vrai, car cela eſt écrit dans vos livres.

DAVID.

Quoi! tandis que je n'ai pas de quoi payer mon boucher?

JOAB.

C'eſt qu'on vole votre alteſſe royale, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire.

DAVID.

Combien crois-tu que je doive avoir d'argent comptant?

JOAB.

Milord, vos livres font foi que vous avez cent huit mille talens d'or; deux millions vingt-quatre mille talens d'argent, et dix mille dragmes d'or; ce qui fait au juſte, au plus bas prix du change, un milliar trois cents vingt millions cinquante mille livres ſterling.

DAVID.

Tu es fou, je penſe: toute la terre ne pourrait fournir le quart de ces richeſſes: comment veux-tu que j'aie amaſſé ce tréſor dans un auſſi petit pays qui n'a jamais fait le moindre commerce?

JOAB.

Je n'en ſais rien; je ne ſuis pas financier.

DAVID.

Vous ne me dites que des ſottiſes tous tant que vous êtes: je ſaurai mon compte avant qu'il ſoit peu; et vous, Yeſès, a-t-on fait le dénombrement du peuple?

YESÈS.

Oui, Milord; vous avez onze cents mille hommes d'Iſraël, et quatre cents ſoixante-dix mille de Juda, d'enrôlés pour marcher contre vos ennemis.

DAVID.

Comment! j'aurais quinze cents ſoixante-dix mille hommes ſous les armes? cela eſt difficile dans un pays qui juſqu'à préſent n'a pu nourrir trente mille ames: à ce compte, en prenant un ſoldat par dix perſonnes, cela ferait quinze millions ſix cents ſoixante-dix mille ſujets dans mon empire: celui de Babylone n'en a pas tant.

JOAB.

C'eſt-là le miracle.

DAVID.

Ah, que de balivernes! je veux ſavoir abſolument combien j'ai de ſujets; on ne m'en fera pas accroire; je ne crois pas que nous ſoyons trente mille.

UN OFFICIER.

Voilà votre chapelain ordinaire, le révérend docteur Gag, qui vient de la part du Seigneur parler à votre alteſſe royale.

DAVID.

On ne peut pas prendre plus mal ſon temps; mais qu'il entre.

SCENE II.

Les perſonnages précédens; le docteur GAG.

DAVID.

QUE voulez-vous, docteur Gag?

GAG.

Je viens vous dire que vous avez commis un grand péché.

DAVID.

Comment! en quoi, s'il vous plaît?

GAG.

En feſant faire le dénombrement du peuple.

DAVID.

Que veux-tu donc dire, fou que tu es? Y a-t-il une opération plus ſage et plus utile que de ſavoir le nombre de ſes ſujets? un berger n'eſt-il pas obligé de ſavoir le compte de ſes moutons?

GAG.

Tout cela eſt bel et bon; mais DIEU vous donne à choiſir de la famine, de la guerre ou de la peſte.

DAVID.

Prophète de malheur, je veux au moins que tu puiſſes être puni de ta belle miſſion: j'aurais beau faire choix

choix de la famine, vous autres prêtres vous faites toujours bonne chère ; ſi je prends la guerre, vous n'y allez pas : je choiſis la peſte ; j'eſpère que tu l'auras, et que tu créveras comme tu le mérites.

GAG.

DIEU ſoit béni ! (*il s'en va criant la peſte ; et tout le monde crie, la peſte, la peſte.*)

JOAB.

Je ne comprends rien à tout cela : comment la peſte, pour avoir fait ſon compte ?

SCENE III.

Les perſonnages précédens, BETZABÉE, SALOMON.

BETZABÉE.

HÉ, milord ! il faut que vous ayez le diable dans le corps pour choiſir la peſte ; il eſt mort ſur le champ ſoixante-dix mille perſonnes, et je crois que j'ai déjà le charbon : je tremble pour moi et pour mon fils Salomon que je vous amène.

DAVID.

J'ai pis que le charbon, je ſuis las de tout ceci : il faut donc que j'aie plus de peſtiférés que de ſujets : écoutez, je deviens vieux, vous n'êtes plus belle ; j'ai toujours froid aux pieds, il me faudrait une fille de quinze ans pour me réchauffer.

JOAB.

Parbleu, Milord, j'en connais une qui ſera votre fait ; elle s'appelle Abiſag de Sunam.

DAVID.

Qu'on me l'amène, qu'on me l'amène, quelle m'échauffe.

BETZABÉE.

En vérité, vous êtes un vilain débauché : fi ! à votre âge, que voulez-vous faire d'une petite fille ?

JOAB.

Milord, la voilà qui vient, je vous la préſente.

DAVID.

Viens çà, petite fille, me réchaufferas-tu bien?

ABISAG.

Oui-dà, Milord, j'en ai bien réchauffé d'autres.

BETZABÉE.

Voilà donc comme tu m'abandonnes; tu ne m'aimes plus! et que deviendra mon fils Salomon à qui tu avais promis ton héritage?

DAVID.

Oh, je tiendrai ma parole; c'eſt un petit garçon qui eſt tout-à-fait ſelon mon cœur, il aime déjà les femmes comme un fou: approche, petit drôle, que je t'embraſſe: je te fais roi, entends-tu?

SALOMON.

Milord, j'aime bien mieux apprendre à régner ſous vous.

DAVID.

Voilà une jolie réponſe; je ſuis très-content de lui: va, tu règneras bientôt, mon enfant; car je ſens que je m'affaiblis; les femmes ont ruiné ma ſanté; mais tu auras encore un plus beau ſérail que moi.

SALOMON.

J'eſpère m'en tirer à mon honneur.

BETZABÉE.

Que mon fils a d'eſprit! je voudrais qu'il fût déjà ſur le trône.

SCENE IV.

Les perſonnages précédens, ADONIAS.

ADONIAS.

MON père, je viens me jeter à vos pieds.

DAVID.

Ce garçon-là ne m'a jamais plu.

ADONIAS.

Mon père, j'ai deux grâces à vous demander; la première, c'eſt de vouloir bien me nommer votre ſucceſſeur, attendu que je ſuis le fils d'une princeſſe, et

que Salomon eſt le fruit d'une bourgeoiſe adultère, auquel il n'eſt dû par la loi qu'une penſion alimentaire tout au plus: ne violez pas en ſa faveur les lois de toutes les nations.

BETZABÉE.

Ce petit ourſin-là mériterait bien qu'on le jetât par la fenêtre.

DAVID.

Vous avez raiſon; quelle eſt l'autre grâce que tu veux, petit miſérable?

ADONIAS.

Milord, c'eſt la jeune Abiſag de Sunam qui ne vous ſert à rien; je l'aime éperdument, et je vous prie de me la donner par teſtament.

DAVID.

Ce coquin-là me fera mourir de chagrin: je ſens que je m'affaiblis, je n'en puis plus: réchauffez-moi un peu, Abiſag. (*Adonias ſort.*)

ABISAG *lui prenant la main.*

Je fais ce que je peux, mais vous êtes froid comme glace.

DAVID.

Je ſens que je me meurs, qu'on me mette ſur mon lit de repos.

SALOMON *ſe jetant à ſes pieds.*

O roi! vivez long-temps.

BETZABÉE.

Puiſſe-t-il mourir tout-à-l'heure, le vilain ladre, et nous laiſſer régner en paix!

DAVID.

Ma dernière heure arrive, il faut faire mon teſtament, et pardonner en bon juif à tous mes ennemis: Salomon, je vous fais roi juif; ſouvenez-vous d'être clément et doux; ne manquez pas, dès que j'aurai les yeux fermés, d'aſſaſſiner mon fils Adonias, quand même il embraſſerait les cornes de l'autel.

SALOMON.

Quelle ſageſſe! quelle bonté d'ame! mon père, je n'y manquerai pas, ſur ma parole.

DAVID.

Voyez-vous ce Joab qui m'a servi dans mes guerres, et à qui je dois ma couronne? je vous prie, au nom du Seigneur, de le faire assassiner aussi, car il a mis du sang dans mes souliers.

JOAB.

Comment, monstre! je t'étranglerai de mes mains; va, va, je ferai bien casser ton testament, et ton Salomon verra quel homme je suis.

SALOMON.

Est-ce tout, mon cher père? n'avez-vous plus personne à expédier?

DAVID.

J'ai la mémoire mauvaise: attendez, il y a encore un certain Semei qui m'a dit autrefois des sottises, nous nous raccommodâmes; je lui jurai, par le Dieu vivant, que je lui pardonnerais; il m'a très-bien servi, il est mon conseil privé; vous êtes sage, ne manquez pas de le faire tuer en traître.

SALOMON.

Votre volonté sera exécutée, mon cher père.

DAVID.

Va, tu feras le plus sage des rois, et le Seigneur te donnera mille femmes pour récompense: je me meurs! que je t'embrasse encore! adieu.

BETZABÉE.

Dieu merci, nous en voilà défaits.

UN OFFICIER.

Allons vîte enterrer notre bon roi David.

Tous ensemble.

Notre bon roi David, le modèle des princes, l'homme selon le cœur du Seigneur.

ABISAG.

Que deviendrai-je, moi? qui réchaufferai-je?

SALOMON.

Viens çà, viens çà, tu seras plus contente de moi que de mon bon-homme de père.

Fin du cinquième et dernier acte.

AU REVEREND PERE EN DIEU,

MESSIRE

JEAN DE BEAUVAIS,

Créé par le feu roi, Louis XV, évêque de Senez.

MON REVEREND PERE EN DIEU, (1)

J'ASSISTAI ces jours passés au service que fit le curé de Neuilli. " Ouailles, dit-il, souhaitons la vie éternelle à notre bon roi qui ne demanda que la paix, » après avoir gagné deux batailles en personne ; qui » fit l'aumône aux pauvres ; qui aurait payé toutes ses » dettes s'il avait eu de l'argent ; qui fonda l'école » militaire ; qui a bâti le beau pont de Neuilli, sur » lequel, vous vous promenez ; et qui avait un valet » de garde-robe, auquel je dois ma cure. "

Cette oraison funèbre me plut beaucoup, parce qu'elle ne prétendait à rien, qu'elle partait du cœur, et sur-tout qu'elle était courte.

J'ai assisté depuis à la vôtre. Je ne vous dis point qu'elle parut longue ; mais l'assemblée ne trouva pas bon que vous commençassiez par parler de vous : *Quand j'annonçai il y a peu de temps la divine parole....*

Tout le monde convint qu'il ne fallait pas débuter,

(1) *Jean de Beauvais*, après avoir insulté à la vérité et à la raison dans son oraison funèbre, comme c'est l'usage, insulta de plus à la mémoire du roi son bienfaiteur. Il comptait avoir un meilleur évêché, et il se trompa. On voyait alors des hommes qui avaient flatté *Louis XV* pendant sa vie, et qu'il avait comblés de biens, déchirer sa mémoire, et témoigner de sa mort une joie indécente : Les gens qu'on appelle philosophes, et que ce prince, trompé par la calomnie, avait plus laissé persécuter qu'il ne les avait encouragés, furent alors les seuls qui lui rendissent quelque justice. (*) On leur reproche d'oser juger les rois pendant qu'ils règnent, mais ils savent les respecter, et durant leur vie et même lorsqu'ils ont cessé de régner : ils savent qu'il y a autant de bassesse à insulter un pouvoir qui n'est plus, qu'à flatter la main qu'on craint, ou dont on espère.

(*) Voyez son éloge (*Mélanges littéraires.*)

dans l'éloge d'un roi, par celui de *meſſire Jean de Beauvais*. Nous aimons la parole divine, l'égoïſme la profane.

Vous dites que DIEU ſeul *poſſède l'immortalité*; et nos ames, mon révérend père, et nos ames! ne paſſent-elles pas pour être immortelles auſſi? On aurait ſouhaité que vous euſſiez dit: DIEU *qui poſſède et qui donne l'immortalité*. Car enfin, le diable, comme vous ſavez, le diable qui nous inſpire tant de paſſions, le diable qui eſt par-tout, a la réputation d'être immortel.

Vous vous comparez à *Jérémie*, mon révérend père; *Jérémie* vit d'abord à quatorze ans *une verge veillante et une marmite bouillante*. (a) Dans un âge plus mûr, il fut accuſé d'avoir trahi ſon roi pour le roi de Babylone. Qu'avez-vous de commun avec *Jérémie*? Auriez-vous manqué à votre roi comme ce juif? Avez-vous vu comme lui une verge veillante et une marmite bouillante?

Vous comparez une auguſte princeſſe, qui a quitté la cour pour un couvent, à la fille de *Jephté*, à qui ſon père coupa la tête. Vous comparez *Louis XV* à *Joas*, qu'*Athalie* fit poignarder; mais jamais le feu roi ne fut poignardé par ſa grand'mère, et jamais il ne coupa le cou de ſa fille. Il faut que les comparaiſons ſoient juſtes, même dans une oraiſon funèbre.

Le cri public vous a obligé de changer l'endroit où vous reprochiez au feu roi d'avoir chaſſé les jéſuites. Vous ne deviez pas comparer cette ſociété à *Jonas*, que des idolâtres jetèrent dans la mer pour apaiſer une tempête. Les rois de France, d'Eſpagne, de Naples, de Portugal, le ſouverain de Rome, ne ſont point des idolâtres. Les déclamateurs devraient, dans ſe ſiècle de raiſon, ſe garder de toutes ces comparaiſons puériles.

Vous dites que *les anciens parleurs ſe ſont laiſſés entraîner par l'impulſion des circonſtances au-delà de leur premier but*. L'impulſion des bienſéances et de votre génie ne devait pas vous entraîner dans de pareilles phraſes.

(a) *Jérémie*, chap. I, v. 11, 12, 13.

Quelle impulsion étrange vous force à vous déchaîner contre le dix-huitième siècle de notre ère vulgaire ? *Il était donc réservé*, dites-vous, *au dix-huitième siècle, d'attaquer à la fois les principes de l'honneur, de la justice, de la vertu, de l'honnêteté naturelle.* Et vous proclamez le successeur de *Louis XV*, le restaurateur des mœurs ! vous auriez dû l'appeler le conservateur. Car enfin, M. de *Beauvais*, dans quel temps a-t-on vu plus de princesses renommées par des mœurs plus pures ? Dans quel pays a-t-on vu mourir tant de ministres des finances dans une pauvreté si respectée ? Avez-vous su quels hommes étaient messieurs d'*Argenson* ? L'un, étant ministre, a écrit en faveur du peuple ; l'autre a laissé une mémoire chère à tous les gens de guerre. Vous avez lu l'histoire ; y avez-vous rencontré beaucoup de personnages qui aient soutenu ce qu'on appelle si lâchement une disgrace, avec plus de *grandeur et d'honnêteté naturelle*, que certains ministres dont je ne vous dirai point le nom ?

Dans quel temps les libéralités, cette pierre de touche de la vraie grandeur d'ame, ont-elles été plus abondantes ?

Mille actions généreuses, qui se multiplient tous les jours, auraient dû vous avertir de respecter un peu plus votre siècle et le feu roi votre bienfaiteur, dont vous avez fait (permettez-moi de vous le dire) une satire un peu grossière.

Vous vous écriez : *Il n'y aura plus d'hypocrites, parce qu'il n'y aura plus de vertu.* Il est vrai que le roi régnant n'a point d'hypocrites dans son conseil ; mais vous en plaignez-vous ? L'infame superstition est la mère de l'hypocrisie ; et la vertu est la fille de la religion sage, éclairée et indulgente. Comment avez-vous la naïveté de regretter l'hypocrisie ?

Vous vous servez du mot de *vice*, et parlant des sentimens du dernier roi. Ah ! Monsieur, employons le mot propre. L'amour est une faiblesse ; l'ingratitude envers son bienfaiteur est un vice : ce sont-là les principes de l'honnêteté naturelle. Pour insulter ainsi son

siècle et son maître, il faudrait être prodigieusement supérieur à l'un et à l'autre. Mais alors on ne les insulterait pas. (*b*)

A propos, je n'ai lu ni dans *Bossuet* ni dans *Fléchier* que les ames des rois *palpitassent* au jugement de DIEU. Ayez la complaisance de me dire comment une ame palpite? c'est apparemment comme une verge qui veille.

Votre très-humble serviteur,
B., académicien.

(*b*) Nous avons depuis environ deux ans un livre intitulé: *De la Felicité publique*, livre qui répond à son titre, composé par un homme d'une grande naissance, et très-supérieur à cette naissance. L'auteur prouve invinciblement que les mœurs, ainsi que les arts, se sont perfectionnés dans ce siècle, depuis Pétersbourg jusqu'à Cadix; et que jamais les hommes n'ont été plus instruits et plus heureux. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait quelques crimes. On a vu des *Brinvilliers* et des *Voisins* dans le grand siècle de *Louis XIV*; nous avons vu dans le nôtre quelques injustices abominables, commises avec le glaive de la justice. Ce sont des orages passagers au milieu des beaux jours. Jamais la société n'a été plus aimable et plus remplie de sentimens d'honneur. Jamais les belles-lettres n'ont plus influé sur les mœurs. S'il se trouve quelques misérables, comme un abbé *Sabatier*, qui commente *Spinosa*, et qui prêche la religion catholique, apostolique et romaine, qui recommande la chasteté dans un dictionnaire de trois siècles, et qui fasse des vers infames dans un b.... au sortir du cachot, qui écrive des libelles pour de l'argent, en attendant un bénéfice, etc. de telles horreurs ne sont pas comptées. Un crapaud qu'on rencontre dans les jardins de Versailles, ou de Saint-Cloud, ne diminue pas le prix de ces chefs-d'œuvre de l'art.

Assemblez tous les sages de l'Europe, et demandez-leur quel temps ils préfèrent; ils répondront, celui-ci.

Messieurs les Parisiens, je vous demande bien pardon de vous dire que vous êtes heureux.

QUESTIONS

QUESTIONS SUR LES MIRACLES. (1)

PREMIERE LETTRE.

A M. le professeur R...., par un proposant.

MONSIEUR,

J'AI lu votre livre sur les miracles avec tant de fruit que je vous demande de nouvelles instructions.

J'oserais, Monsieur, pour mettre un peu d'ordre dans les grâces que je vous demande, distinguer plusieurs sortes de miracles dans notre divin Sauveur; ceux qu'il a faits par lui-même, et ceux qu'il a daigné opérer par ses apôtres et par ses saints.

Dans ceux qu'il a faits pendant sa vie, je distinguerais ceux qui marquent seulement sa puissance ou sa bonté, comme la vue rendue aux aveugles, et la vie aux morts; ceux qui sont des types, des allégories manifestes; enfin ceux qu'il promet de faire, et dans l'attente desquels le genre-humain doit opérer son salut avec crainte.

Des miracles de notre Seigneur JESUS-CHRIST, *qui ont manifesté sa puissance ou sa bonté.*

JESUS n'était pas encore né, et il faut convenir qu'il faisait déjà les plus grands miracles, puisqu'il était DIEU, et conçu dans le sein d'une vierge.

Dès qu'il est né dans une étable, les anges viennent du haut des sphères célestes annoncer ce grand évé-

(1) Les premières lettres sont d'un ton sérieux: mais le pauvre *Needham*, qui avait alors la folie de se croire appelé à convertir les incrédules, ayant voulu s'égayer en les réfutant, M. de *Voltaire* se crut autorisé à suivre son exemple malgré toute la dignité du sujet.

Voyez, sur *Needham* et les anguilles, le volume de *Physique* de cette édition.

nement aux pasteurs de Bethléem. Une étoile nouvelle brille dans le ciel du côté de l'Orient ; cette étoile marche et conduit trois mages ou trois princes jusqu'à l'étable dans laquelle le maître du monde est né. Ils lui offrent de l'encens, de la myrrhe et de l'or.

Voilà sans doute les miracles les plus authentiques, car ils éclatent dans le ciel et sur la terre ; ce sont des astres, des anges, des rois qui en sont les ministres. JESUS doit être reconnu dès son enfance à tous ces prodiges. Ajoutons encore le miracle que le vieil *Hérode*, créé roi des Juifs par les Romains, attaqué dès-lors d'une maladie mortelle, ait été persuadé que JESUS était roi, et que, pour le perdre, il ait fait massacrer tous les enfans du pays. Ce grand massacre d'enfans n'est pas une chose naturelle, et peut certainement être compté parmi les prodiges qui accompagnèrent la naissance et la circoncision de la seconde personne de la Trinité.

Une preuve non moins publique et non moins éclatante de sa divinité, c'est son baptême. C'est en présence d'une foule de peuples que JESUS sortant nu hors de l'eau, la troisième personne de la Trinité descend sur sa tête en colombe, que le ciel s'ouvre, et que DIEU le père s'écrie au peuple : *Celui-ci est mon fils bien-aimé, en qui je me suis complu, écoutez-le.*

Il est impossible de résister à des signes si divins, si publics, et devant lesquels tous les hommes dûrent se prosterner dans un silence d'adoration.

Aussi toute la terre reconnut sans doute ces miracles ; *Pilate* même en rendit compte à l'empereur *Tibère*, après que l'homme-DIEU eût été supplicié, et *Tibère* voulut placer JESUS-CHRIST au rang des dieux ; mais probablement JESUS ne souffrit pas ce mélange adultère du vrai Dieu et des dieux des gentils, et empêcha que *Tibère* n'accomplît ce qu'il réservait au pieux *Constantin*.

Tertullien lui-même, l'un des premiers pères de l'Eglise, nous certifie cette anecdote ; et *Eusèbe* la

confirme dans ſon hiſtoire eccléſiaſtique, livre II, chap. II. On nous objecte que *Tertullien* écrivait cent quatre-vingts ans après JESUS-CHRIST, qu'il pouvait ſe tromper, qu'il a toujours trop haſardé, qu'il s'abandonnait à ſon imagination africaine; qu'*Euſèbe* de Céſarée, un ſiècle après lui, s'appuya ſur un trop mauvais garant, qu'il n'affirme pas même ce point d'hiſtoire; il ſe ſert des mots *on dit*. Mais enfin, ou *Pilate* écrivit les lettres, ou les premiers chrétiens, diſciples des apôtres, les ont forgées. S'ils ont fait de tels actes de faux, ils étaient donc à la fois impoſteurs et ſuperſtitieux; ils étaient donc les plus mépriſables de tous les hommes. Or, comment des hommes ſi lâches étaient-ils ſi conſtans dans leur foi? c'eſt en vain qu'on nous répond qu'ils étaient lâches et fourbes par la baſſeſſe de leur état et de leur ame, et qu'ils étaient conſtans dans leur foi par leur fanatiſme.

Grotius, *Abadie*, *Houteville*, et vous, Monſieur, vous montrez aſſez comment ces contraires ne peuvent ſubſiſter enſemble, quelles que ſoient les faibleſſes et les contradictions de l'eſprit humain. Non-ſeulement ces premiers chrétiens avaient vu ſans doute les actes et les lettres de *Pilate*; mais ils avaient vu les miracles des apôtres, qui avaient conſtaté ceux de JESUS-CHRIST.

On inſiſte encore; on nous dit: Les premiers chrétiens ont bien produit de fauſſes prédictions des ſibylles, ils ont forgé des vers grecs qui pèchent par la quantité, ils ont imputé aux anciennes ſibylles des vers acroſtiches remplis de ſoléciſmes, que nous trouvons encore dans *Juſtin*, dans *Clément* d'Alexandrie, dans *Lactance*. Ils ont ſuppoſé des évangiles, ils ont cité d'anciennes prophéties qui n'exiſtaient pas; ils ont cité des paſſages de nos quatre évangiles qui ne ſont point dans ces évangiles. Ils ont forgé des lettres de *Paul* à *Sénèque*, et de *Sénèque* à *Paul*. Ils ont ſuppoſé même des lettres de JESUS-CHRIST. Ils ont interpolé des paſſages dans l'hiſtorien *Joſephe*, pour faire accroire que ce *Joſephe*

non-seulement fit mention de JESUS, mais même le regarda comme le messie, quoique *Josephe* fût un pharisien obstiné. Ils ont forgé les constitutions apostoliques, et jusqu'au symbole des apôtres. Il est donc évident qu'ils n'étaient qu'une troupe de demi-juifs, d'égyptiens, de syriens et de grecs factieux qui trompaient une vile populace par les plus infames impostures. Ils n'avaient à combattre que des gentils abrutis par d'autres fables; et les nouvelles fables des chrétiens l'emportèrent enfin sur les anciennes, quand ils eurent prêté de l'argent à *Constance Chlore* et à *Constantin* son fils. Voilà, dit-on, l'histoire naturelle de l'établissement du christianisme; ses fondemens sont l'enthousiasme, la fraude et l'argent.

C'est ainsi que raisonnent les nombreux partisans de *Celse*, de *Porphyre*, d'*Apollonius*, de *Simmaque*, de *Libanius*, de l'empereur *Julien*, de tous les philosophes jusqu'au temps des *Pomponace*, des *Cardan*, des *Machiavel*, des *Socins*, de milord *Herbert*, de *Montagne*, de *Charron*, de *Bacon*, du chevalier *Temple*, de *Locke*, de milord *Shaftesbury*, de *Bayle*, de *Woolaston*, de *Toland*, du *Tindal*, de *Collins*, de *Wolston*, de milord *Bolingbroke*, de *Midleton*, de *Spinosa*, du consul *Maillet*, de *Boulainvilliers*, de *du Marsais*, de *Meslier*, de *la Métrie* et d'une foule prodigieuse de déistes répandus aujourd'hui dans toute l'Europe, qui, comme les mahométans, les Chinois et les anciens Parsis, croiraient insulter DIEU, s'ils lui supposaient un fils qui ait fait des miracles dans la Galilée.

On croit nous terrasser par l'appareil de ces armes brillantes; mais ne nous décourageons pas. Voyons si les chrétiens sont coupables de ces crimes de faux dont on les accuse.

Je ne parlerai ici que des faux évangiles. Ils étaient, dit-on, au nombre de cinquante. On en choisit quatre, vers le commencement du troisième siècle. Quatre suffisaient en effet; mais décida-t-on que tous les autres étaient supposés par des imposteurs? Non; plusieurs

de ces évangiles étaient regardés comme des témoignages très-respectables: par exemple, *Tertullien*, dans son livre du Scorpion ; *Origène*, dans son commentaire sur *St Matthieu* ; *St Epiphane*, dans sa trentième leçon des hérésies des ébionites ; *Eustache*, dans son Examéron ; et beaucoup d'autres parlent avec un grand respect de l'évangile de *St Jacques*. Il est très-précieux en ce que c'est le seul où l'on trouve la mort de *Zacharie*, dont JESUS parle dans *St Matthieu*. Cet évangile sert d'introduction aux autres, et il n'a été probablement négligé que parce qu'il n'était pas assez étendu.

On n'a pas moins respecté celui de *Nicodème* ; les témoignages en sa faveur sont très-nombreux ; mais dans tous ces évangiles qui nous sont restés, il y a autant de miracles que dans les autres. Il est donc évident que tous ceux qui écrivirent des évangiles, étaient persuadés que JESUS avait fait un très-grand nombre de prodiges.

L'ancien livre même, intitulé : *Sepher toldos Jeschut*, écrit par un juif contre JESUS-CHRIST dès le premier siècle, ne nie point qu'il ait opéré des miracles ; il prétend seulement que *Judas* son adversaire en fesait d'aussi grands, et il les attribue tous à la magie.

Les incrédules disent qu'il n'y a point de magie, que ces prodiges n'étaient crus que par des idiots ; que les hommes d'Etat, les gens d'esprit, les philosophes s'en sont toujours moqués ; ils nous renvoient au *credat Judæus appella* d'*Horace*, à toutes les marques de mépris qu'on prodigua aux Juifs et aux premiers chrétiens, regardés long-temps comme une secte de juifs ; ils disent que si quelques philosophes, en disputant contre les chrétiens, convinrent des miracles de JESUS, c'étaient des théurgites fanatiques qui croyaient à la magie, qui ne regardaient JESUS que comme un magicien, et qui, infatués des faux prodiges d'*Apollonius* de Thyane et de tant d'autres, admettaient aussi les faux prodiges de JESUS. L'aveu d'un fou fait à un autre fou, une absurdité dite à des gens absurdes ne sont pas des preuves pour les

eſprits bien faits ; en effet, les chrétiens fondés ſur l'hiſtoire de la pythoniſſe d'Endor, et ſur celle des enchanteurs d'Egypte, croyaient à la magie comme les païens ; tous les pères de l'Egliſe, qui penſaient que l'ame eſt une ſubſtance ignée, diſaient que cettte ſubſtance peut être évoquée par des ſortiléges : cette erreur a été celle de tous les peuples.

Les incrédules vont encore plus loin ; ils prétendent que jamais les vrais philoſophes grecs et romains n'accordèrent aux chrétiens leurs miracles, et qu'ils leur diſaient ſeulement : Si vous vous vantez de vos prodiges, nos dieux en ont fait cent fois davantage. Si vous avez quelques oracles en *Judée*, l'Europe, et l'Aſie en ſont remplies. Si vous avez eu quelques métamorphoſes, nous en avons mille ; vos preſtiges ne ſont qu'une faible imitation des nôtres ; nous avons été les premiers charlatans, et vous les derniers. C'eſt-là, continuent nos adverſaires, le réſultat de toutes les diſputes des païens et des chrétiens. Ils concluent en un mot qu'il n'y a jamais eu de miracles, et que la nature a toujours été la même.

Nous leur répondons qu'il ne faut pas juger de ce qui ſe fefait autrefois par ce qu'on fait aujourd'hui ; les miracles étaient néceſſaires à l'Egliſe naiſſante, ils ne le ſont pas à l'Egliſe établie ; DIEU étant parmi les hommes devait agir en DIEU : les miracles ſont pour lui des actions ordinaires ; le maître de la nature doit toujours être au-deſſus de la nature. Ainſi, depuis qu'il ſe choiſit un peuple, toute ſa conduite avec ce peuple fut miraculeuſe ; et quand il voulut établir une nouvelle religion, il dut l'établir par de nouveaux miracles.

Loin que ces miracles rapportés par les Juifs et par les chrétiens aient été des imitations du paganiſme, ce ſont au contraire les païens qui ont voulu imiter les miracles des Juifs et des chrétiens.

Nos adverſaires repliquent que les païens exiſtaient

long-temps avant les Juifs, que les royaumes de Chaldée, de l'Inde, de l'Egypte floriſſaient avant que les Juifs habitaſſent les déſerts de Sin et d'Oreb; que ces Juifs qui empruntèrent des Egyptiens la circonciſion et tant de cérémonies, et qui n'eurent des voyans, des prophètes qu'après les voyans d'Egypte, empruntèrent auſſi leurs miracles. Enfin ils ſont des Juifs un peuple très nouveau. Ils auraient raiſon ſi on ne pouvait remonter qu'à *Moïſe*; mais de *Moïſe*, nous remontons à *Abraham* et à *Noé* par une ſuite continue de miracles.

Les incrédules ne ſe rendent pas encore; ils diſent qu'il n'eſt pas poſſible que DIEU ait fait de plus grands miracles pour établir la religion juive dans un coin du monde, que pour établir le chriſtianiſme dans le monde entier. Selon eux, il eſt indigne de DIEU de former un culte pour en donner un autre; et ſi le ſecond culte vaut mieux que le premier, il eſt encore indigne de DIEU de ne fortifier ſon ſecond culte que par de petites merveilles, après qu'il a fondé le premier ſur les plus grands prodiges. Des poſſédés délivrés, de l'eau changée en vin, n'approchent pas des plaies d'Egypte, de la mer Rouge entr'ouverte et ſuſpendue, et du ſoleil qui s'arrête.

Nous répondons avec tous les bons métaphyſiciens: Il n'y a ni petits ni grands miracles, tous ſont égaux; il eſt auſſi impoſſible à l'homme et auſſi aiſé à DIEU de guérir d'un mot un paralytique, que d'arrêter le ſoleil; et ſans examiner ſi les prodiges chrétiens ſont plus grands que les prodiges moſaïques, il eſt ſûr que DIEU ſeul a pu opérer les uns et les autres.

Des miracles typiques.

J'APPELLE miracles typiques ceux qui ſont évidemment le type, le ſymbole de quelque vérité morale. Le docteur *Wolſton* traite avec une indécence révoltante les miracles du figuier ſéché, parce qu'il ne portait pas de figues quand ce n'était pas le temps des figues; des diables envoyés dans un troupeau de

deux mille cochons, dans un pays où il n'y avait point de cochons ; de l'enlèvement de JESUS par le diable sur une montagne, dont on découvre tous les royaumes de la terre ; de la transfiguration sur le Thabor etc. : mais presque tous les pères de l'Eglise ne nous avertissent-ils pas du sens mystique que ces narrations renferment?

Il est ridicule, dit-on, de faire descendre DIEU sur la terre, pour chercher à manger des figues au mois de mars, et pour sécher un figuier qui ne porte point de figues hors du temps des figues. Mais si cela n'est dit que pour avertir les hommes qu'ils doivent en tout temps porter des fruits de justice et de charité, alors il n'y a rien-là que d'utile et de sage.

Les diables envoyés dans un troupeau de deux mille cochons, signifient-ils autre chose que la souillure des péchés qui vous rabaissent au rang des animaux immondes ? DIEU qui permet au démon de se saisir de lui et de le transporter sur le haut d'une montagne, dont on voit tous les royaumes, ne nous donne-t-il pas une idée sensible des illusions de l'ambition ? Si le diable tente DIEU, combien plus aisément tentera-t-il les hommes ?

J'ose penser que les miracles de cette espèce, qui scandalisent tant d'esprits, sont semblables aux paraboles dont on se servait dans ces temps-là. On sait bien que le royaume des cieux n'est pas un grain de moutarde ; que jamais roi n'envoya des courriers à ses voisins pour leur dire: *J'ai tué mes volailles, venez aux noces ;* que nul homme n'envoya un valet sur les grands chemins, forcer les borgnes et les boiteux à venir souper chez lui ; qu'on n'a jamais mis personne en prison pour n'avoir pas eu sa robe nuptiale ; mais le sens de toutes ces paraboles est une instruction morale.

Me sera-t-il permis à cette occasion de réfuter l'opinion de ceux qui préfèrent les passages de *Confucius*, de *Pythagore*, de *Zaleucus*, de *Solon*, de *Platon*, de *Cicéron*, d'*Epictète*, aux discours de JESUS-CHRIST,

qui leur paraiſſent trop populaires et trop bas ? Tous ces philoſophes écrivaient pour des philoſophes, mais JESUS-CHRIST n'écrivit jamais. Il n'eſt pas dit même qu'en qualité d'homme il ait daigné apprendre à écrire. Il parlait au peuple : et à quel peuple ? à celui de Capharnaüm et des bourgades de la Galilée. Il ſe conformait donc au langage du peuple. Il était roi, mais il ne ſe donnait pas pour roi. Il était DIEU, mais il ne s'annonçait pas pour DIEU. Il était pauvre, et il évangeliſait les pauvres. Nos adverſaires ne peuvent pas ſouffrir que les évangéliſtes faſſent dire à DIEU que le *blé doit pourrir pour germer*, *qu'on ne met point de vin nouveau dans de vieilles futailles*, *etc.* Cela eſt non-ſeulement bas, diſent-ils, mais cela eſt faux. Premièrement, les comparaiſons priſes des choſes naturelles ne ſont pas baſſes ; il n'eſt rien de petit ni de grand aux yeux du maître de la nature. Secondement, ce qui eſt faux en ſoi ne l'était pas dans l'opinion du peuple. On réplique que DIEU pouvait corriger ces préjugés, au lieu de s'y aſſervir. Et nous répliquons, à notre tour, que DIEU vint enſeigner la morale, et non la phyſique.

Des miracles promis par JESUS-CHRIST.

JESUS-CHRIST promet, dans St Luc, qu'il viendra dans les nuées avec une grande puiſſance et une grande majeſté, avant que la génération préſente ſoit paſſée. Dans St Jean, il promet le même miracle. *St Paul* en conſéquence dit aux Theſſaloniciens qu'ils iront enſemble au-devant de JESUS, au milieu de l'air. Ce grand miracle, diſent les incrédules, ne s'accomplit pas plus que celui du tranſport des montagnes, promis à quiconque aura un grain de foi.

Mais on répond que l'avénement de JESUS au milieu des nuages, eſt réſervé pour la fin du monde, qu'on croyait alors prochaine. Et à l'égard de la promeſſe de tranſporter les montagnes, c'eſt une expreſſion qui marque que nous n'avons preſque jamais une foi parfaite, comme la difficulté de faire paſſer

un chameau par le trou d'une aiguille, prouve seulement la difficulté qu'un homme riche soit sauvé.

De même, si l'on prenait à la lettre la plupart des expressions hébraïques dont le nouveau testament est rempli, on serait exposé à se scandaliser: *Je ne suis point venu apporter la paix, mais le glaive*, est un discours qui effraie les faibles. Ils disent que c'est annoncer une mission destructive et sanguinaire, que ces paroles ont servi d'excuse aux persécuteurs et aux massacres pendant plus de quatorze siècles; et cette idée est un prétexte à bien des personnes pour haïr la religion chrétienne. Mais quand on veut bien considérer que par ces paroles il faut entendre les combats qui s'élèvent dans le cœur, et le glaive dont on coupe les liens qui nous attachent au monde, alors on s'édifie au lieu de se révolter. Ainsi les miracles de JESUS et ses paraboles sont autant de leçons.

Des miracles des apôtres.

ON demande comment des langues de feu descendirent sur la tête des apôtres et des disciples dans un galetas? comment chaque apôtre, en ne parlant que sa langue, parlait en même temps celle de plusieurs peuples qui l'entendaient, chacun dans son idiome; comment chaque auditeur, entendant prêcher dans sa langue, pouvait dire que les apôtres étaient ivres de vin nouveau au mois de mai? on peut bien, dit-on, prendre pour un homme ivre, celui qui parle sans se faire entendre de personne, mais non celui qui se fait entendre de tout le monde.

Ces petites difficultés, tant de fois proposées, ne doivent faire aucune peine; car dès qu'on est convenu que DIEU a fait des miracles pour substituer le christianisme au judaïsme, on ne doit pas incidenter sur la manière dont DIEU les a opérés; il est également le maître de la fin et des moyens. Si un médecin vous guérit, lui reprochez-vous la manière dont il

s'y eſt pris pour vous guérir? Vous êtes étonnés, par exemple, que les apôtres aient guéri des malades par leur ombre; vous dites que l'ombre n'eſt que la privation de la lumière, que le néant n'a point de propriétés. Cette objection tombe dès que vous convenez de la puiſſance des miracles. Elle n'aurait quelque poids que dans ceux qui diſent que DIEU ne peut faire des miracles inutiles; et c'eſt ce qu'il faut examiner.

Les prodiges de JESUS et des apôtres paraiſſent inutiles à nos contradicteurs. Le monde, diſent-ils, n'en a pas été meilleur; la religion chrétienne au contraire a rendu les hommes plus méchans, témoins les maſſacres des manichéens, des ariens, des athanaſiens, des Vaudois, des Albigeois; témoins tant de ſchiſmes ſanglans; témoin enfin la St Barthelemi; mais c'eſt-là l'abus de la religion chrétienne, et non ſon inſtitution. En vain vous dites que l'arbre qui apporte toujours de tels fruits eſt un arbre de mort: il eſt un arbre de vie pour le petit nombre des élus qui conſtituent l'Egliſe triomphante; c'eſt donc en faveur de ce petit nombre des élus que tous les miracles ont été faits. S'ils ont été inutiles à la plus grande partie des hommes, qui eſt corrompue, ils ont été utiles aux ſaints. Mais fallait-il, dites-vous, que DIEU vînt ſur la terre, et qu'il mourût pour laiſſer preſque tous les hommes dans la perdition? A cela je n'ai rien à répondre, ſinon ſoyez juſte, et vous ne ſerez point réprouvé. Mais ſi j'avais été juſte ſans être racheté, ſerai-je réprouvé? Ce n'eſt point à moi d'entrer dans les ſecrets de DIEU, et je ne puis que me recommander avec vous à ſa miſéricorde.

La mort d'*Ananie* et de *Saphire* vous ſcandaliſe, vous êtes effrayé que *Pierre* faſſe un double miracle pour faire mourir ſubitement la femme après l'époux, qui ne ſont coupables que de n'avoir pas donné tout leur bien à l'Egliſe, et d'en avoir retenu quelques oboles pour leurs néceſſités preſſantes ſans l'avoir avoué; vous oſez prétendre que ce miracle a été inventé pour forcer les pères de famille à ſe dépouiller de tout en faveur des prêtres: vous vous trompez, c'était un vœu fait à

DIEU même : DIEU eſt le maître de punir les violateurs des ſermens.

Vous vous retranchez à dire que tous ces miracles ont été écrits pluſieurs années après le temps où l'on pouvait les examiner, après les témoins morts ; que ces livres ne furent communiqués qu'aux initiés de la ſecte ; que les magiſtrats romains n'en eurent pendant cent cinquante ans aucune connaiſſance, que l'erreur prit racine dans des caves et dans des greniers ignorés. Je vous renvoie alors à l'empereur *Tibère* qui délibéra ſur la divinité de JESUS ; à l'empereur *Adrien*, qui mit dans ſon oratoire le portrait de JESUS ; à l'empereur *Philippe*, qui adora JESUS. Vous me niez ces faits : alors je vous renvoie à l'établiſſement de la religion chrétienne, qui eſt lui-même un grand miracle. Vous me niez encore que cet établiſſement ſoit miraculeux ; vous me dites que notre ſainte religion ne s'eſt formée que comme toutes les autres ſectes dans le fanatiſme et dans l'obſcurité, comme l'anabaptiſme, le quakeriſme, le moraviſme, le piétiſme, etc. Alors je ne puis que vous plaindre ; vous me plaignez auſſi. Que de nous deux ſe trompe ? je produis mes titres qui remontent juſqu'à l'origine du monde, et vous n'avez pour vous que votre raiſon : j'ai auſſi la mienne que je prie DIEU d'éclairer ; vous ne regardez le chriſtianiſme que comme une ſecte d'enthouſiaſtes, ſemblable à celle des eſſéniens, des judaïtes, des thérapeutes, fondée d'abord ſur le judaïſme, enſuite ſur le platoniſme, changeant d'articles de foi à chaque concile, s'occupant ſans relâche de diſputes d'autant plus dangereuſes qu'elles ſont inintelligibles, verſant le ſang pour ces vaines diſputes, et ayant troublé toute la terre habitable depuis l'île d'Angleterre juſqu'aux îles du Japon. Vous ne voyez dans tout cela que la démence humaine ; et moi j'y vois la ſageſſe divine, qui a conſervé cette religion malgré nos abus. Je vois comme vous le mal, et vous n'apercevez pas le bien ; examinez avec moi, comme j'examine avec vous.

Des miracles après le temps des apôtres.

JESUS ayant la puiſſance de faire des miracles put la communiquer; s'il la communiqua aux apôtres, il put la donner aux diſciples. Les incrédules triomphent de voir que ce don s'affaiblit de ſiècle en ſiècle. Ils inſultent à la fraude pieuſe des hiſtoriens chrétiens, et ils diſent que parmi tous les miracles dont nous ornons encore les premiers ſiècles, il n'y en a aucun de prouvé, aucun de vraiſemblable, aucun de conſtaté par les magiſtrats romains, ni dont leurs hiſtoriens romains aient fait mention. Au contraire, les archives de Rome, les monumens publics, les hiſtoires atteſtent les deux miracles de l'empereur *Veſpaſien*, qui étant ſur ſon tribunal dans Alexandrie, rendit publiquement la vue à un aveugle, et l'uſage de ſes membres à un paralytique. Si donc, diſent-ils, ces deux miracles ſi authentiques et ſi célèbres, n'attirent aujourd'hui aucune croyance, quelle foi pourrons-nous ajouter aux prétendus prodiges des chrétiens? prodiges opérés dans la fange d'une populace ignorée, recueillis long-temps après, et accompagnés pour la plupart de circonſtances ridicules.

Que pouvons-nous penſer, diſent-ils, de la vie des pères du déſert, écrite par *Jérôme*? Ici c'eſt un *St Pacôme*, qui quand il veut voyager ſe fait porter par un crocodile; là c'eſt un *St Amon*, qui s'étant dépouillé tout nu pour paſſer un fleuve à la nage, eſt tranſporté ſubitement à l'autre bord de peur d'être mouillé; plus loin un corbeau apporte tous les jours un pain à l'ermite *Paul* pendant ſoixante années; et quand l'ermite *Antoine* vient viſiter *Paul*, le corbeau apporte un pain entier.

Que dirons-nous des miracles rapportés dans les Actes des martyrs? Sept vierges chrétiennes, par exemple, dont la plus jeune a ſoixante et dix ans, ſont condamnées par le magiſtrat de la ville d'Ancire, à être les victimes de la lubricité des jeunes gens de

la ville. Un saint cabaretier chrétien, instruit du danger que courent ces vierges, prie DIEU de les faire mourir pour prévenir la perte de leur virginité; DIEU l'exauce, le juge d'Ancire les fait jeter dans un lac; elles apparaissent au cabaretier, et se plaignent à lui d'être sur le point de se voir mangées par les poissons; le cabaretier va pendant la nuit pêcher les sept vieilles; un ange à cheval, précédé d'un flambeau céleste, le conduit au lac; il ensevelit les vierges; et pour récompense, il reçoit la couronne du martyre.

Nos prétendus sages font des collections de cent miracles de cette nature; ils nous insultent; ils disent: (car il ne faut pas dissimuler aucune de leurs témérités) Si les Actes des martyrs portaient que ce cabaretier changea l'eau en vin, nous n'en croirions rien; quoique ce soit une opération de son métier: pourquoi donc croirions-nous au miracle des noces de Canaa, qui semble encore plus indigne de la majesté d'un DIEU, que convenable à la profession d'un cabaretier?

Cet argument dont s'est servi *Wolston* ne me paraît, je l'avoue, qu'un blasphème: car en quoi est-il indigne de DIEU de se prêter à la joie innocente des convives, dès qu'il daigne être à table avec eux? et s'il a bien voulu faire de tels miracles, pourquoi ne les opérera-t-il pas ensuite par les mains de ses élus? Les prodiges de l'ancien et du nouveau Testament une fois admis, peuvent être répétés dans tous les siècles; et si on n'en fait plus aujourd'hui, c'est, comme on l'a dit tant de fois, que nous n'en avons plus besoin.

Grande objection des incrédules combattue.

LA dernière ressource de ceux qui n'écoutent que leur raison trompeuse, et de nous dire que nous avons plus besoin de miracles que jamais. L'Église, disent-ils, est réduite à l'état le plus déplorable.

Anéantie dans l'Asie et dans l'Afrique, esclave en Grèce, dans l'Illyrie, dans la Mésie, dans la Thrace;

elle eſt déchirée dans le reſte de l'Europe, partagée en plus de vingt ſectes qui ſe combattent, et ſaignante encore des meurtres de ſes enfans; trop brillante dans quelques Etats, et trop avilie dans d'autres, elle eſt plongée dans le luxe ou dans la fange. La molleſſe la déshonore, l'incrédulité lui inſulte; elle eſt un objet d'envie ou de pitié; elle crie au ciel, rétabliſſez-moi comme vous m'avez produite; elle demande des miracles comme *Rachel* demandait des enfans. Ces miracles, ſans doute, n'étaient pas plus néceſſaires quand JESUS enſeignait et perſuadait, qu'aujourd'hui que nos paſteurs enſeignent et ne perſuadent pas.

Tel eſt le raiſonnement de nos adverſaires. Il paraît ſpécieux; mais ne peut-on pas lui faire une réponſe ſolide? JESUS fit des miracles dans les premiers ſiècles pour établir la foi, il n'en fit jamais pour inſpirer la charité: c'eſt ſur-tout de charité que nous avons beſoin. Le grand miracle deſtiné à produire cette vertu qui nous manque, eſt de parler au cœur et de le toucher; demandons ce prodige, et nous l'obtiendrons. Tant de ſectes, tant de ſavans ne pourront jamais penſer d'une manière uniforme, mais nous pourrons nous ſupporter et même nous aimer.

Spinoſa ne croyait à aucun miracle, mais, dit-on, n'ayant que cinq cents florins, il les partagea avec un ami indigent qui les croyait tous. Hé bien, plaignons l'aveuglement de *Benoit Spinoſa*, et imitons ſa morale; étant plus éclairés que lui, ſoyons plus vertueux.

Je ne regarde ce faible diſcours que comme des queſtions qu'un écolier fait à ſon maître.

Je ſuis, Monſieur, avec reſpect etc.

SECONDE LETTRE.

MONSIEUR,

ATTACHÉ comme vous à notre sainte religion, par mon état et par mon cœur, instruit par vos leçons, désirant de vous imiter et incapable de vous atteindre, je vois avec douleur qu'on n'a pas soutenu la vérité de nos miracles avec autant de sagacité et de profondeur que vous. On a déclamé à la manière ordinaire (a) en supposant toujours ce qui est en question, en disant: *Les miracles de* JESUS *sont vrais, puisqu'ils sont rapportés dans les évangiles.* Mais on devait commencer par prouver ces évangiles, ou du moins renvoyer les lecteurs aux pères de l'Eglise qui les ont prouvés, et rapporter leurs raisons victorieuses.

Il faudrait être philosophe, théologien et savant, pour traiter à fond cette question. Vous réuniss'ez ces trois caractères, je m'adresse encore à vous pour savoir comment un philosophe doit admettre les miracles, et comment un théologien savant en prouve l'authenticité.

Comment les philosophes peuvent admettre les miracles.

Hobbes, *Collins*, milord *Bolingbroke* demandent d'abord s'il est vraisemblable que DIEU dérange le plan de l'univers; si l'être éternel en faisant ces lois ne les a pas faites éternelles; si l'être immuable ne l'est pas dans ses ouvrages; s'il est vraisemblable que

(a) Dans les *Lettres de la plaine*, ouvrage que M. l'abbé *Cigorgne*, grand-vicaire de Mâcon, opposa aux *lettres de la montagne* de *J. J. Rousseau*, écrites pour répondre aux *lettres de la campagne* de M. *Tronchin*. M. l'abbé *Cigorgne* est l'auteur des *Institutions newtoniennes*: et c'est lui qui le premier a osé enseigner dans l'université de Paris les vérités démontrées par *Newton*. Mais puisque le géomètre *Fatio* a bien voulu faire des miracles, pourquoi trouverait-on mauvais qu'un autre géomètre ait la bonté d'y croire?

l'être

l'être infini ait des vues particulières, et qu'ayant soumis toute la nature à une règle universelle, il la viole pour un seul canton dans ce petit globe?

Si tout étant visiblement enchaîné, un seul chaînon de la chaîne universelle peut se déranger sans que la constitution de l'univers en souffre? Si, par exemple, la terre s'étant arrêtée pendant neuf à dix heures dans sa course, et la lune dans la sienne pour favoriser la défaite de quelques centaines d'Amorrhéens, il n'était pas absolument nécessaire que tout le reste du monde planétaire fût bouleversé?

Il est évident que la terre et la lune s'arrêtant dans leurs cours, l'heure des marées a dû changer. Les points de ces deux planètes, dirigés vers les points correspondans des autres astres, ont dû avoir une nouvelle direction; ou toutes les autres planètes ont dû s'arrêter aussi. Le mouvement de projectile et de gravitation ayant été suspendu dans toutes les planètes, il faut que les comètes s'en soient ressenties; le tout pour tuer quelques malheureux déjà écrasés par une pluie de pierres; tandis qu'il paraissait plus digne de la sagesse éternelle d'éclairer et de rendre heureux tous les hommes sans miracle, que d'en faire un si grand dans la seule vue de donner à *Josué* plus de temps pour massacrer quelques fuyards assommés.

C'est bien pis quand il s'agit de l'étoile nouvelle qui parut dans les cieux, et qui conduisit les mages d'Orient en Occident. Cette étoile ne pouvait être moindre que notre soleil qui surpasse la terre un million de fois en grosseur. Cette masse énorme, ajoutée à l'étendue, devait déranger le monde entier composé de ces soleils innombrables appelés étoiles, qui probablement sont entourées de planètes. Mais que dût-il arriver quand elle marcha dans l'espace malgré la loi qui retient toutes les étoiles fixes dans leur place? Les effets d'une telle marche sont inconcevables.

Voilà donc non-seulement notre monde planétaire bouleversé, mais tous les mondes possibles aussi,

et pourquoi ? pour que dans ce petit tas de boue appelé la terre, les papes s'emparaſſent enfin de Rome, que les bénédictins fuſſent trop riches, qu'*Anne Dubourg* fût pendu à Paris, et *Servet* brûlé vif à Genève.

Il en eſt de même de pluſieurs autres miracles. La multiplication de trois poiſſons et de cinq pains nourriſſent abondamment cinq mille perſonnes. Que chacun ait mangé la valeur de trois livres, cela compoſe la valeur de quinze mille livres de matière tirées du néant, et ajoutées à la maſſe commune. Ce ſont-là je crois les plus fortes objections.

C'eſt à vous, Monſieur, de réſoudre par une ſaine philoſophie, ſans contradiction et ſans verbiage, ces difficultés philoſophiques, et de montrer qu'il eſt égal à DIEU que les lois éternelles ſoient continuées ou ſuſpendues, que les Amorrhéens périſſent ou ſe ſauvent, et que cinq mille hommes jeûnent ou repaiſſent. DIEU a pu parmi les mondes innombrables qu'il a formés choiſir cette planète, quoiqu'une des plus petites, pour y déranger ſes lois; et ſi on prouve qu'il l'a fait, nous triomphons de la vaine philoſophie. Votre théologie et votre ſcience ſeront encore moins embarraſſées à mettre dans un jour lumineux l'authenticité de tous les miracles de l'ancien et du nouveau Teſtament.

Evidence des miracles de l'ancien Teſtament.

ABADIE, en prouvant, comme il a fait, les prodiges de *Moïſe*, eſt peut-être tombé dans le défaut ſi commun à tous les auteurs, de ſuppoſer toujours ce qu'on examine. Les incrédules recherchent ſi *Moïſe* a exiſté, ſi un ſeul des écrivains profanes a parlé de *Moïſe* avant que les Hébreux euſſent traduit leurs hiſtoires en grec; ſi l'homme dont les Hébreux ont fait leur *Moïſe*, n'était pas ce *Miſem* des Arabes, tant célébré dans les vers orphiques et dans les anciennes orgies de la Grèce,

avant que les nations euſſent entendu parler de *Moïſe*. Ils recherchent pourquoi *Flavien Joſephe*, en citant les auteurs égyptiens qui ont parlé de ſa nation, n'en cite aucun qui ait dit un ſeul mot de *Moïſe*. Ils croient que les livres qui lui ſont imputés, n'ont pu être écrits que ſous les rois juifs, et ils ſe fondent, quoique mal à propos, ſur des paſſages de ces mêmes livres.

Abadie, au lieu de ſonder toutes ces profondeurs, tire ſon grand argument de ce que *Moïſe* n'aurait jamais pu dire à ſix cents trente mille combattans que la mer s'était ouverte pour eux, afin qu'ils puſſent s'enfuir, ſi ces ſix cents trente mille hommes n'en avaient été témoins : et c'eſt précifément ce qui eſt en diſpute. Les incrédules ne diſent pas : *Moïſe* a trompé ſix cents trente mille ſoldats qui ont cru voir ce qu'ils n'avaient pas vu ; ils diſent : Il eſt impoſſible que *Moïſe* ait eu ſix cents trente mille ſoldats, ce qui ſuppoſerait près de trois millions de perſonnes ; et il eſt impoſſible que ſoixante et dix hébreux, réfugiés en Egypte, aient produit trois millions d'habitans en deux cents quinze ans.

Il n'eſt pas probable que ſi *Moïſe* avait eu trois millions de ſuivans à ſes ordres, et DIEU à leur tête, il ſe fût enfui en lâche ; il n'eſt pas probable que s'il a écrit, il ait écrit autrement que ſur des pierres ; il eſt dit que *Joſué* fit écrire tout le Deutéronome ſur un autel de pierres brutes enduites de mortier ; il n'eſt pas probable que le dépôt de ces pierres ſe ſoit conſervé, quand les Juifs furent eſclaves après *Joſué* ; il ne l'eſt pas que *Moïſe* ait écrit, il ne l'eſt pas même qu'il ait exiſté : et d'ailleurs, toute la théogonie des Juifs ſemble priſe des Phéniciens, auprès de qui la troupe juive eut très-tard un très-petit établiſſement.

Il vous appartient, Monſieur, beaucoup plus qu'au docteur *Abadie*, de réfuter tous ces vains raiſonnemens, et de montrer que ſi la nation juive eſt beaucoup plus récente que les nations de Phénicie,

de Chaldée, d'Egypte, la race juive remonte plus haut dans l'antiquité. Vous descendrez d'*Adam* à *Abraham*, et d'*Abraham* à *Moïse*. Vous ferez voir que DIEU s'est manifesté par des miracles continuels à cette race chérie et réprouvée; vous nous apprendrez par quels ressorts secrets de la Providence, les Juifs toujours gouvernés par DIEU même, et commandant si souvent en maîtres à la nature entière, ont été pourtant le plus malheureux de tous les peuples, ainsi que le plus petit, le plus ignorant, le plus cruel et le plus absurde; comment il fut à la fois miraculeux par la protection et par la punition divine, par sa splendeur secrète, et par son abrutissement connu. On nous objecte sa grossièreté, mais la grandeur de son DIEU en éclate davantage. On nous objecte que les lois de ce peuple ne lui parlaient point de l'immortalité de l'ame; mais DIEU qui le gouvernait, le punissait ou le récompensait en cette vie par des effets miraculeux.

Qui mieux que vous pourra démontrer que DIEU ayant choisi un peuple, devait le conduire autrement que les législateurs ordinaires, et que par conséquent tout devait être prodige sous la main de celui qui seul peut faire des prodiges. Ensuite vous élevant de miracle en miracle, vous en viendrez au nouveau Testament.

Des miracles du nouveau Testament.

LES miracles du nouveau Testament doivent sans doute être reconnus pour incontestables, puisque les seuls livres qui en parlent sont incontestables. Les faits les plus ordinaires n'obtiennent point de croyance, si les témoignages ne sont pas authentiques; à plus forte raison les faits prodigieux sont-ils rejetés. Souvent même on les réprouve malgré les attestations les plus formelles; souvent on dit qu'une

chose improbable en elle-même ne peut devenir probable par des histoires. Les incrédules prétendent qu'on doit plutôt croire que les historiens ont erré, qu'on ne doit croire que la nature se soit démentie. Il était plus aisé à un juif ou à un demi-juif de dire des sottises, qu'aux astres de changer leurs cours. Je dois plutôt penser que les Juifs avaient l'esprit bouché, que je ne dois penser que le ciel se soit ouvert. Tel est leur téméraire langage.

Il faut donc au moins que les livres qui annoncent des choses si incroyables, aient été examinés par les magistrats, que les preuves de ces prodiges aient été déposées dans les archives publiques, que les auteurs de ces livres ne se soient jamais contredits sur la plus légère circonstance; sans quoi ils sont légitimement suspects de tromper sur les plus graves. Il faut avoir cent fois plus d'attention, de scrupule, de sévérité dans l'examen d'une chose à laquelle on dit le salut du genre-humain attaché, que dans le plus grand procès criminel. Or il n'y a point d'accusation dans un procès qui ne soit déclarée calomnieuse, ou du moins fausse, si les témoins se contredisent.

Comment donc, continuent nos adversaires, pouvons-nous croire à ces évangiles qui se contredisent continuellement? *Matthieu* fait descendre JESUS d'*Abraham* par quarante-deux générations, quoique dans son compte, il ne s'en trouve que quarante et une; et encore se trompe-t-il en faisant *Josias* père de *Jéchonias*.

Luc fait descendre JESUS du même *Abraham* par cinquante-six générations, et elles sont absolument différentes de celles que *Matthieu* rapporte. De plus, cette généalogie est celle de *Joseph*, qui n'est pas le père de JESUS. Les incrédules demandent dans quel tribunal on déciderait de l'état d'un homme sur de telles preuves?

Matthieu fait enfuir *Marie*, *Joseph* et JESUS en Egypte, après l'apparition de la nouvelle étoile, l'adoration des mages, et le massacre des petits

enfans. *Luc* ne parle ni du massacre, ni des mages, ni de l'étoile, et maintient que JESUS resta constamment dans la Palestine. Y a-t-il, disent les réfractaires, une contradiction plus grande?

Trois évangélistes semblent formellement opposés à *Jean*. *Matthieu*, *Marc* et *Luc* ne font vivre JESUS qu'environ trois mois après son baptême, et *Jean* après ce même baptême, le fait aller trois fois à Jérusalem pour faire la pâque, ce qui suppose au moins trois années.

On sait combien d'autres contradictions les incrédules reprochent aux auteurs sacrés, mais ils ne se bornent pas à ces reproches si connus. Quand même, disent-ils, les quatre évangiles reçus seraient entièrement uniformes, quand même les quarante-six autres qui furent rejetés avec le temps, déposeraient des mêmes faits, quand même tous les auteurs de ces livres auraient été des témoins oculaires, nul homme sensé ne doit sur leur parole croire des prodiges inconcevables, à moins que ces prodiges, qui choquent la raison, n'aient été juridiquement constatés avec la publicité la plus authentique.

Or, disent-ils, ces prodiges n'ont point été constatés, et ils choquent la raison; car il ne leur semble pas raisonnable que DIEU se soit fait juif plutôt que romain, qu'il soit né d'une femme vierge, que DIEU ait eu un frère aîné nommé *Jacques*, que DIEU ait été emporté sur une montagne par le diable, et que DIEU enfin ait fait tant de miracles pour être outragé, pour être supplicié, pour rendre le monde beaucoup plus méchant qu'il n'était auparavant, pour amener sur la terre des guerres civiles de religion, dont on n'avait jamais entendu parler, pour exterminer la moitié du genre-humain, et pour soumettre l'autre à un tyran et à des moines.

Ils disent que ces miracles, sur lesquels autrefois les moines en élevèrent tant d'autres pour nous ravir notre liberté et nos biens, n'ont été écrits que quatre-vingts ans après JESUS, dans le plus grand secret,

par des hommes très-obscurs, qui cachaient leurs livres aux gentils avec le scrupule le plus religieux, et qui ne formèrent une secte qu'à la faveur du mépris qui les dérobait au reste des hommes.

De plus, disent-ils, il est avéré que les premiers chrétiens forgèrent mille faux actes, et jusqu'à des prophéties de sibylles, comme on l'a déjà dit. S'ils sont donc reconnus faussaires sur tant de points, ils doivent être reconnus faussaires sur les autres. Or les évangiles sont les seuls monumens des miracles de JESUS, ces évangiles si long-temps ignorés se contredisent, donc ces miracles sont d'une fausseté palpable.

Ces objections, qu'il ne faut pas dissimuler, ont paru si spécieuses qu'on y répond encore tous les jours. Mais toujours répondre, est une preuve qu'on a mal répondu: car si on avait terrassé son ennemi du premier coup, on n'y reviendrait pas à tant de fois.

On ne soutient plus aujourd'hui la donation de *Constantin* au pape *Sylvestre* ni l'histoire de la papesse *Jeanne*, ni tant d'autres contes; pourquoi? c'est qu'ils ont été détruits par la raison; et que tout le monde à la longue se rend à la raison, quand on la montre. Mais il faut bien que la matière des miracles n'ait pas encore été éclaircie, puisqu'on agite encore aujourd'hui cette question avec le plus grand acharnement.

Je vous ai exposé, Monsieur, naïvement les objections des incrédules qui me font frémir. Il ne faut ni les dissimuler ni les affaiblir, parce qu'avec le bouclier de la foi on repousse tous les traits de l'enfer. Que ces messieurs lisent seulement les livres de la primitive Eglise, les *Tertulliens*, les *Origènes*, les *Irénées*, et ils seront bien étonnés. C'est à vous, Monsieur, de nous tenir lieu de tous ces grands hommes.

Personne assurément n'est plus en état que vous, de mettre fin à ces disputes, et de nous délivrer d'un si grand scandale; personne ne fera mieux voir combien les miracles étaient nécessaires, à quel point ils sont évidens, quoi qu'on les combatte; pourquoi ils

furent ignorés du sénat et des empereurs, ayant été si publics; pourquoi, lorsqu'ils furent plus connus des Romains, ils furent quelquefois attribués à la magie, dont toute la terre était infectée; pourquoi il y avait tant de possédés; comment les Juifs chassaient les diables avant JESUS-CHRIST; comment les chrétiens eurent le même privilége qu'ils n'ont plus. Développez-nous ce qu'en disent *Tertullien*, *Origène*, *Clément alexandrin*, *Irénée*. Ouvrez-nous les sources où vous puisez la vérité; noyez l'incrédulité dans ces eaux salutaires, et raffermissez la foi chancelante des fidelles.

Le cœur me saigne, quand je vois des hommes remplis de science, de bon sens et de probité, rejeter nos miracles, et dire qu'on peut remplir tous ses devoirs, sans croire que *Jonas* ait vécu trois jours et trois nuits dans le ventre d'une baleine, lorsqu'il allait par mer à Ninive, qui est au milieu des terres. Cette mauvaise plaisanterie n'est pas digne de leur esprit, qui d'ailleurs mérite d'être éclairé. J'ai honte de vous en parler; mais elle me fut répétée hier dans une si grande assemblée, que je ne peux m'empêcher de vous supplier d'émousser la pointe de ces discours frivoles par la force de vos raisons. Prêchez contre l'incrédulité, comme vous avez prêché contre le loup qui ravage mon cher pays du Gévaudan, dont je suis natif; vous aurez le même succès, et tous nos citoyens, bourgeois et habitans vous béniront, etc.

TROISIEME LETTRE.

MONSIEUR,

JE vous prie de venir à mon secours contre un grand seigneur allemand qui a beaucoup d'esprit, de science et de vertu et qui malheureusement n'est pas encore persuadé de la vérité des miracles opérés par notre divin Sauveur. Il me demandait hier pourquoi JESUS aurait fait ces miracles en Galilée? Je lui dis

que

que c'était pour établir notre sainte religion à Berlin, dans la moitié de la Suisse et chez les Hollandais.

Pourquoi donc, dit-il, les Hollandais ne furent-ils chrétiens qu'au bout de huit cents années? pourquoi donc n'a-t-il pas enseigné lui-même cette religion? Elle consiste à croire le péché originel, et JESUS n'a pas fait la moindre mention du péché originel: à croire que DIEU a été homme, et JESUS n'a jamais dit qu'il était DIEU et homme tout ensemble: à croire que JESUS avait deux natures, et il n'a jamais dit qu'il eût deux natures: à croire qu'il est né d'une vierge, et il n'a jamais dit qu'il fût né d'une vierge: au contraire, il appelle sa mère *femme*; il lui dit durement: *Femme, qu'y a t-il entre vous et moi?* A croire que DIEU est né de *David*, et il se trouve qu'il n'est point né de *David*; à croire sa généalogie, et on lui en a fait deux qui se contredisent absolument.

Cette religion consiste encore dans certains rites, dont il n'a jamais dit un seul mot. Il est clair par vos évangiles que JESUS naquit juif, vécut juif, mourut juif; et je suis fort étonné que vous ne soyez pas juif. Il accomplit tous les préceptes de la loi juive; pourquoi les réprouvez-vous?

On lui fait dire même dans un évangile: *Je ne suis pas venu détruire la loi, mais l'accomplir.* Or, est-ce accomplir la loi mosaïque que d'en avoir tous les rites en horreur? Vous n'êtes point circoncis, vous mangez du porc, du lièvre et du boudin. En quel endroit de l'évangile JESUS vous a-t-il permis d'en manger? Vous faites et vous croyez tout ce qui n'est pas dans l'évangile. Comment donc pouvez-vous dire qu'il est votre règle? les apôtres de JESUS observaient la loi juive comme lui. *Pierre et Jean montèrent au temple à l'heure neuvième de l'oraison:* (Actes des apôtres, ch. XVI) *Paul* alla judaïser dans le temple pendant huit jours, selon le conseil de *Jacques*. Il dit à *Festus*, je suis pharisien. Aucun apôtre n'a dit: *Renoncez à la loi de*

Moïse. Pourquoi donc les chrétiens y ont-ils entièrement renoncé dans la suite des temps.

Je lui répondis avec cette modération qui sied si bien à la vérité; et avec la modestie convenable à ma médiocrité: Si DIEU n'a rien écrit, et si dans les évangiles DIEU n'a point enseigné expressément la religion chrétienne, telle que nous l'observons aujourd'hui, ses apôtres y ont suppléé; s'ils n'ont pas tout dit, les pères de l'Eglise ont annoncé ce que les apôtres avaient préparé: enfin, les conciles nous ont appris ce que les apôtres et les pères avaient cru ne devoir pas dire. Ce sont les conciles, par exemple, qui nous ont enseigné la consubstantiabilité, les deux natures dans une seule personne, et une seule personne avec deux volontés. Ils nous ont appris que la paternité n'appartient pas au fils, mais qu'il a la vertu productive, et que l'esprit ne l'a pas; parce que le St Esprit procède et n'est pas engendré: et bien d'autres mystères encore, sur lesquels JESUS, les apôtres, les pères avaient gardé le silence; il faut que le jour vienne après l'aurore.

Laissez-là votre aurore, me répondit-il, une comparaison n'est pas une raison. Je suis trop entouré de ténèbres. Je conviens que les objets principaux de votre foi ont été déterminés dans des conciles, mais aussi d'autres conciles, non moins nombreux, ont admis une doctrine toute contraire. Il y a eu autant de conciles en faveur d'*Arius* et d'*Eusèbe*, qu'en faveur d'*Athanase*.

Comment DIEU serait-il venu mourir sur la terre par le plus grand et le plus infame des supplices, pour ne pas annoncer lui-même sa volonté, pour laisser ce soin à des conciles qui ne s'assembleraient qu'après plusieurs siècles, qui se contrediraient, qui s'anathématiseraient les uns les autres, et qui feraient verser le sang par des soldats et par des bourreaux?

Quoi. DIEU vient sur la terre, il y naît d'une vierge, il y habite trente-trois ans: il périt du supplice des esclaves, pour nous enseigner une nouvelle religion!

et il ne nous l'enſeigne pas! il ne nous apprend aucun de ſes dogmes! il ne nous commande aucun rite! tout ſe fait, tout s'établit, ſe détruit, ſe renouvelle avec le temps à Nicée, à Calcédoine, à Ephèſe, à Antioche, à Conſtantinople, au milieu des intrigues les plus tumultueuſes, et des haines les plus implacables! Ce n'eſt enfin que les armes à la main qu'on ſoutient le pour et le contre de tous ces dogmes nouveaux.

DIEU, quand il était ſur la terre, a fait la pâque en mangeant un agneau cuit dans des laitues, et la moitié de l'Europe, depuis plus de huit ſiècles, croit faire la pâque en mangeant JESUS-CHRIST lui-même en chair et en os. Et la diſpute ſur cette façon de faire la pâque, a fait couler plus de ſang que les querelles des maiſons d'Autriche et de France, des Guelfes et des Gibelins, de la roſe blanche et de la roſe rouge n'en ont jamais répandu. Si les campagnes ont été couvertes de cadavres pendant ces guerres, les villes ont été hériſſées d'échafauds pendant la paix. Il ſemble que les phariſiens, en aſſaſſinant le Dieu des chrétiens ſur la croix, aient appris à ſes ſuivans à s'aſſaſſiner les uns les autres ſous le glaive, ſur la potence, ſur la roue, dans les flammes. Perſécutés et perſécuteurs, martyrs et bourreaux tour à tour, également imbécilles, également furieux, ils tuent et ils meurent pour des argumens dont les prélats ſe moquent en recueillant les dépouilles des morts, et l'argent comptant des vivans

Je vis que ce ſeigneur s'échauffait; je lui répondis humblement ce que j'ai déjà ſoumis à vos lumières dans ma ſeconde lettre, qu'il ne faut pas prendre l'abus pour la loi. JESUS-CHRIST, lui dis-je, n'a commandé ni le meurtre de *Jean Hus*, ni celui d'*Anne Dubourg*, ni celui de *Servet*, ni celui de *Jean Calas*, ni les guerres civiles, ni la St Barthélemi.

Je vous avouerai, Monſieur, qu'il ne fut point du tout content de cette réponſe Ce ſerait, me dit-il, inſulter à ma raiſon et à mon malheur, de vouloir me perſuader qu'un tigre qui aurait dévoré tous mes

parens, ne les aurait mangés que par abus, et non par la cruauté attachée à sa nature. Si la religion chrétienne n'avait fait périr qu'un petit nombre de citoyens, vous pourriez imputer ce crime à des causes étrangères.

Mais que pendant quatorze à quinze siècles entiers, chaque année ait été marquée par des meurtres, sans compter les troubles affreux des familles, les cachots, les dragonades, les persécutions de toute espèce, pires peut-être que le meurtre même; que ces horreurs aient toujours été commises au nom de la religion chrétienne, qu'il n'y ait d'exemple de ces abominations que chez elle seule; alors quel autre qu'elle-même pouvons-nous en accuser? tous ces assassinats, de tant d'espèces différentes, n'ont eu qu'elle pour sujet et pour objet; elle en a donc été la cause. Si elle n'avait pas existé, ces horreurs n'auraient pas souillé la terre. Les dogmes ont amené les disputes, les disputes ont produit les factions, ces factions ont fait naître tous les crimes. Et vous osez dire que DIEU est le père d'une religion barbare engraissée de nos biens et teinte de notre sang, tandis qu'il lui était si aisé de nous en donner une aussi douce que vraie, aussi indulgente que claire, aussi bienfesante que démontrée!

Vous ne sauriez croire quel enthousiasme d'humanité et de zèle échauffait les discours de ce bon seigneur. Il m'attendrit; mais il ne m'ébranla point: je lui dis que nos passions, dont nous avons reçu le germe des mains de la nature, et que nous pouvons régler, ont fait autant de mal qu'il en reprochait au christianisme. Ah! dit-il, les yeux mouillés de larmes, nos passions ne sont point divines; mais vous prétendez que le christianisme est divin. Etait-ce à lui d'être plus insensé et plus barbare que nos passions les plus funestes?

Je fus ému de ces paroles. Hélas! dis-je, nous avons tout fait servir à notre perte, jusqu'à la reli-

gion même! mais ce n'eſt pas la faute de ſa morale, qui n'inſpire que la douceur et la patience, qui n'enſeigne qu'à ſouffrir et non à perſécuter.

Non, reprit-il, ce n'eſt pas la faute de ſa morale. C'eſt celle du dogme; c'eſt ce dogme qui *diviſe en effet la femme et l'époux, le fils et le père, qui apporte le glaive et non la paix*; voilà la ſource malheureuſe de tant de maux. *Socrate*, *Epictète*, l'empereur *Antonin*, ont enſeigné une morale pure, contre laquelle nul mortel ne s'eſt jamais élevé; mais ſi non contens de dire aux hommes, ſoyez juſtes et réſignés à la Providence, ils avaient ajouté: Croyez qu'*Epictète* procède d'*Antonin*, ou bien qu'il procède d'*Antonin* et de *Socrate*; croyez-le, ou vous périrez ſur un échafaud, et vous ſerez éternellement brûlés dans l'enfer: ſi, dis-je, ces grands hommes avaient exigé une telle croyance, ils auraient mis les armes à la main de tous les hommes, ils auraient perdu le genre-humain dont ils ont été les bienfaiteurs.

Par tout ce que me diſait ce ſeigneur reſpectable, je vis que ſon ame eſt belle, qu'il déteſte la perſécution, qu'il aime les hommes, qu'il adore DIEU, et que ſa ſeule erreur eſt de ne pas croire ce que *Paul* appelle la folie de la croix, de ne pas dire avec *Auguſtin*: *Je le crois parce qu'il eſt abſurde, je le crois parce qu'il eſt impoſſible.* Je plaignais ſon obſtination, et je reſpectais ſon caractère.

Il eſt aiſé de ramener au joug une ame criminelle et tremblante qui ne raiſonne point: mais il eſt bien difficile de ſubjuguer un homme vertueux qui a des lumières. J'eſſayai de le dompter par ſa vertu même. Vous êtes juſte, vous êtes bienfeſant, lui dis-je: les pauvres avec vous ceſſent d'être pauvres: vous conciliez les querelles de vos voiſins; l'innocence opprimée trouve en vous un ſûr appui. Que n'exercez-vous le bien que vous faites au nom de JESUS qui l'a ordonné? Voici, Monſieur, ce qu'il me répondit: Je m'unis à JESUS s'il me dit: *Aimez votre prochain*; car alors il

a dit ce que j'ai dans mon cœur ; il m'a prevenu. Mais je ne saurais souffrir qu'un auteur attribue à JESUS seul un précepte qui se trouve dans *Moïse* comme dans *Confucius*, et dans tous les moralistes de l'antiquité. Je m'indigne de voir qu'on fasse dire à JESUS : Je vous apporte un précepte nouveau ; je vous fais un commandement nouveau ; (*a*) *c'est que vous vous aimiez mutuellement.* Le Lévitique avait promulgué ce précepte deux mille ans auparavant, d'une manière bien plus énergique, quoique moins naturelle, (*b*) *tu aimeras ton prochain comme toi-même* ; et c'était un des préceptes des Chaldéens. Cette faute grossière et impardonnable dans un auteur juif, fait soupçonner à beaucoup de savans, que l'évangile attribué à *Jean* est d'un chrétien platonicien, qui écrivit dans le commencement du second siècle de notre ère, et qui connaissait moins l'ancien Testament que *Platon*, dans lequel il a pris presque tout le premier chapitre.

Quoi qu'il en soit de cette fraude et de tant d'autres fraudes, j'adopte la saine morale par-tout où je la trouve : elle porte l'empreinte de DIEU même ; car elle est uniforme dans tous les temps et dans tous les lieux. Qu'a-t-elle besoin d'être soutenue par des prestiges, et par une métaphysique incompréhensible ? en serai-je plus vertueux, quand je croirai que le fils a la puissance d'engendrer, et que l'esprit procède sans avoir cette puissance ? ce galimatias théologique est-il bien utile aux hommes ? y a-t-il aujourd'hui un esprit sensé, qui pense que le DIEU de l'univers nous demandera un jour si le fils est de même nature que le père, ou s'il est de semblable nature ? qu'ont de commun ces vaines subtilités avec nos devoirs ?

N'est-il pas évident que la vertu vient de DIEU, et que les dogmes viennent des hommes qui ont voulu dominer ? vous voulez être prédicant, prêchez la

(*a*) *Jean*, chap. XIII.
(*b*) Lévitique, Chap. XIX.

justice, et rien de plus. Il nous faut des gens de bien, et non des sophistes. On vous paye pour dire aux enfans: *Respectez, aimez vos pères et mères, soyez soumis aux lois; ne faites jamais rien contre votre conscience. Rendez votre femme heureuse, ne vous privez pas d'elle sur de vains caprices; élevez vos enfans dans l'amour du juste et de l'honnête; aimez votre patrie. Adorez un* DIEU *éternel et juste: sachez que puisqu'il est juste, il récompensera la vertu et punira le crime.* Voilà, continua-t-il, le symbole de la raison et de la justice. En instruisant la jeunesse de ces devoirs, vous ne serez pas à la vérité décoré de titres et d'ornemens fastueux, vous n'aurez pas un luxe méprisable et un pouvoir abhorré; mais vous aurez la considération convenable à votre état, et vous serez regardés comme de bons citoyens; ce qui est le plus grand des avantages.

Je ne vous répète, Monsieur, qu'une très-faible partie de tout ce que me dit ce bon seigneur. Je vous conjure de l'éclairer; il mérite de l'être. Il est vertueux, il adore sincèrement dans DIEU le père commun de tous les hommes, un père infiniment sage et infiniment tendre, qui ne préfère point le cadet à l'aîné, qui ne prive point de son soleil le plus grand nombre de ses enfans pour aveugler le plus petit à force de lumières; un père infiniment juste, qui ne châtie que pour corriger, et qui récompense au-delà de notre espoir et de notre mérite. Ce bon seigneur met dans le gouvernement de sa maison toutes ces maximes en pratique. Il semble qu'il imite le DIEU qu'il adore; vous lui donnerez tout ce qui lui manque.

J'ai fait tout ce que j'ai pu, et je n'ai point réussi. Je lui ai demandé ce qu'il risquait en soumettant sa raison. Je risque, m'a-t-il répondu, de mentir à DIEU et à moi-même, de dire je vous crois quand je ne vous crois point; et d'offenser l'être des êtres qui m'a donné cette raison. Je ne suis pas dans le cas d'une ignorance invincible, mais dans celui d'une opinion invincible. Pensez-vous, a-t-il ajouté, que DIEU me

punira pour n'avoir pas été de votre avis ? Et qui vous a dit qu'il ne vous punira pas d'avoir réſiſté au mien ? je vous ai parlé ſuivant ma conſcience ; oſeriez-vous jurer entre DIEU et moi que vous avez toujours parlé ſelon la vôtre ? Vous m'avez dit que vous croyez que *Jonas* a été trois jours et trois nuits dans le ventre d'un poiſſon ; et moi je vous dis que je n'en crois rien.

Qui de nous deux eſt plus près du doute ? qui de nous deux dans le ſecret de ſon cœur a parlé avec plus de ſincérité ? Quand je paraîtrai devant DIEU à ma mort, j'y paraîtrai avec confiance ; mais n'aurez-vous pas à trembler dans ce moment fatal, vous qui pour le vain plaiſir de me ſubjuguer, m'avez voulu faire croire des choſes dont il eſt impoſſible que vous ſoyez convaincu.

Je voulais répliquer, car j'avais de bonnes raiſons à dire, mais il ne voulut pas les écouter ; il me quitta : je ſentis que c'était de peur de ſe mettre en colère et de me fâcher ; je vis qu'il ne voulait dégrader ni ſa raiſon ni la mienne. Je fus touché de cette bonté pour moi, et de cet effort qu'il feſait contre les mouvemens d'une paſſion ſi commune.

Il faut qu'il croie que DIEU eſt né dans le petit canton de la Judée ; qu'il y a changé l'eau en vin ; qu'il s'eſt transfiguré ſur le Thabor ; qu'il a été tenté par le diable ; qu'il a envoyé une légion de diables dans un troupeau de cochons ; que l'âneſſe de *Balaam* a parlé auſſi-bien que le ſerpent ; que le ſoleil s'eſt arrêté à midi ſur Gabaon, et la lune ſur Aïalon, pour donner le temps aux bons Juifs de maſſacrer une douzaine ou deux de pauvres innocens, qu'une pluie de groſſes pierres avait déjà aſſommés ; que dans l'Egypte, où il n'y avait point de cavalerie, le pharaon, dont on ne dit pas le nom, pourſuivit trois millions d'hébreux avec une nombreuſe cavalerie, après que l'ange du Seigneur avait tué toutes les bêtes, etc. etc. etc. etc etc. Il faut que ſa raiſon ſoumiſe ait une foi vive pour tous ces myſtères : ſans cela que lui ſervirait ſa vertu ?

Je fais, Monſieur, que cette énumération des miracles qu'on doit croire, peut effaroucher quelques ames pieuſes, et paraître ridicule aux incrédules; mais je n'ai point craint de les rapporter, parce que ce ſont ceux qui éxercent le plus notre foi. Dès qu'on croit un miracle moins révoltant, on doit croire tous les autres, quand c'eſt le même livre qui nous les certifie.

Ayez la bonté, Monſieur, de m'apprendre ſi je ne vais pas trop loin. Il y a des gens qui diſtinguent les miracles dont on eſt d'accord, ceux qu'on nie, ceux dont on eſt en doute. Pour moi, je les admets tous, ainſi que vous-même. Je crois ſur-tout avec vous le miracle éternel de la conſubſtantiabilité, non-ſeulement parce qu'il eſt contraire à ma raiſon, mais parce que je ne peux m'en former aucune idée; et j'oſe dire que j'admettrais (DIEU me pardonne) le miracle de la tranſſubſtantiation, ſi le ſaint concile de Nicée, et le modéré *St Athanaſe* l'avaient enſeigné.

J'ai l'honneur d'être etc.

AVERTISSEMENT.

« M. le proposant ayant écrit ces trois lettres » à M. le professeur *R*... son ami, ce professeur, » profondément pénétré de la candeur et de » la sincérité du proposant, communiqua ces » lettres à quelques personnes pieuses, sages et » tolérantes : elles parvinrent au sieur *Needham*, » Jésuite irlandais, qui était alors à Genève, » et qui servait de précepteur à un jeune irlan- » dais. *Needham* fit imprimer les trois lettres » pour avoir le mérite d'y répondre : on ne » sut pas d'abord que cette réponse fût de lui, » et on lui répondit comme s'il était un pro- » fesseur en théologie. »

TEXTE
DE LA REPONSE DE NÉEDHAM.

La morale évangélique a donné une ſuite d'hommes vertueux dans tous les ſiècles qui ne valaient pas moins que monſieur le propoſant des autres queſtions.... (*a*) La prolongation d'un jour ne demande pas autre choſe que la ſimple ſuſpenſion de la rotation de la terre autour de ſon axe.... (*b*) Pour que monſieur le propoſant puiſſe ſe propoſer comme digne d'aſſiſter au conſeil du très-haut, il lui conviendra très-fort de prendre d'avance quelques leçons d'aſtronomie.., (*c*) C'eſt comme ſi l'on diſait qu'il ne valait pas la peine d'avoir une légiſlation en France, pour que deux cents maltotiers s'enrichiſſent aux dépens du peuple... (*d*) Les papes valent bien les *Tibères* et les *Nérons*.... (*e*) *Répondez*, dit *Salomon*, *à un inſenſé ſelon ſa folie*... (*f*) Nos philoſophes ſont venus malheureuſement plus de cent ans trop tard, ou pour réprimer la puiſſance exorbitante des papes, ou pour déclamer avec avantage contre l'intolérance des eccléſiaſtiques... (*g*)

(*a*) Et qui valaient un jéſuite.

(*b*) On voit par les lettres ſuivantes quelle eſt l'ignorance de ce jéſuite *Néedham*, qui oublie que la lune s'arrêta ſur Aïalon.

(*c*) Appends-la donc, maître *Néedham*, et ſache que pour que le ſoleil et la lune s'arrêtent dans leur cours, il eſt néceſſaire qu'ils ne répondent plus aux mêmes étoiles; un écolier de deux jours te l'apprendrait.

(*d*) Quelle pitié de comparer des lois éternelles, émanées de la Divinité, aux règlements établis par les hommes! (Voyez la ſeptième lettre ci-après.)

(*e*) Je le crois bien.

(*f*) Crois-moi, mon pauvre *Néedham*, pour raiſonner extravagamment tu n'as pas beſoin de te gêner; abandonne-toi à ton beau naturel.

(*g*) Non, *Néedham*, on ne viendra jamais ni trop tôt ni trop tard pour réprimer des uſurpations qui durent encore,

Les insensés reviennent sans cesse à la quadrature du cercle... (*b*) Si les soi-disans philosophes avaient tant fait par leurs objections que d'écraser parfaitement la religion, et de la réduire dans l'esprit de tout homme sensé à l'état de la fable de *Mahomet*... (*i*) Au lieu donc de nous persécuter avec leurs doutes minutieux, et de s'accrocher aux mots et aux syllabes, en épluchant la Bible, ils nous mépriseraient trop pour se donner tant de peine... (*k*) La religion se soutient toujours malgré la tempête. *Merses profundo pulchrior evenit. Per damna, per cædes, ab ipso ducit opes animumque ferro*... (*l*) Celui qui lui répond (au proposant) par ce court imprimé, est qualifié par ses recherches, pour s'inscrire en faux contre la prétendue invincibilité de ses objections.... (*m*) Je ne

et pour déplorer des désastres dont la mémoire ne périra jamais. Il faut que tous les siècles se lèvent en jugement contre les siècles affreux qui ont vu les massacres des Albigeois, ceux de Mérindol, ceux de la St Barthélemi, ceux d'Irlande et des Cévènes, parce que tant qu'il y aura des théologiens dans le monde, ces temps horribles peuvent renaître, parce que l'inquisition subsiste, parce que les convulsionnaires ont troublé depuis peu la France, parce que les billets de confession ont produit sous nos yeux un parricide. Apprends que les sages doivent en tout temps réprimer tes pareils.

(*h*) Pauvre *Nédham*, on ne répond plus aujourd'hui à ceux qui trouvent la quadrature du cercle, non plus qu'à ceux qui changent de la farine en anguilles.

(*i*) Que veut dire ce barbouiller, traite-t-il de fable l'histoire de *Mahomet*? prétend-il que le Koran soit un recueil d'historiettes? Le Koran est à la vérité un amas de sentences morales, de préceptes, d'exhortations, de prières, de traits de l'ancien Testament, rapportés selon la tradition arabe. Le tout est composé sans ordre, sans liaison; il y règne beaucoup de fanatisme; il est plein d'erreurs physiques: mais ce n'est point ce que nous appelons une fable.

(*k*) Non, jésuite *Nédham*, je ne me fâcherai pas contre un bonze du Japon qui ne me persécutera pas. Je me fâcherai contre un bonze d'Europe qui voudra me susciter des persécutions, et je mépriserai un jésuite d'Irlande.

(*l*) Courage, *Nédham*, prouve la religion par *Horace*.

(*m*) Tu es plaisamment qualifié.

puis pardonner à ſa ſimplicité ni à celle de cette aſſemblée (où l'eſprit, dont il nous donne un échantillon ſi beau, voltigeait librement aux dépens de nos pauvres croyans) qu'ils ignoraient tous que *Jonas* n'allait pas alors par *mer à Ninive*, mais qu'au contraire il s'était embarqué exprès dans un port de mer pour s'enfuir, et s'éloigner de plus en plus de cette ville méditerranée.... (*n*) Et quoique nous ſemblions toucher de près à ce temps malheureux... (*o*) DIEU vous préſerve, mes chers lecteurs, vous et votre poſtérité, de la bête féroce du Gévaudan... (*p*) Les incrédules ſont nommés communément *eſprits forts*... (*q*) Ces meſſieurs prennent tout pour argent comptant, et croient tout excepté la Bible... (*r*) Cette dernière eſpèce d'incredulité, que fait le peuple dans cette ſecte, ne mérite pas le pompeux titre d'eſprit fort, car il n'en coûte rien pour rejeter une fable manifeſte, telle que le Koran de *Mahomet*; et ne peut pas s'arroger le caractère de hardi et de courageux en ce genre ſans riſquer ſon ame. Or, pour tout conclure en peu de mots (et c'eſt préciſément là où j'ai voulu venir par une eſpèce de méthode ſocratique) une fable très-compliquée, qui eſt le produit d'un temps immenſe, qui dépend par une liaiſon néceſſaire dans ſes principes, d'une ſuite de ſix mille ans, et de plus de deux cents générations; qui a été la fable univerſellement reçue de tant de différentes nations, (*s*) de tant de climats, de

(*n*) Le propre des gens qui ont tort eſt de ne pas entendre raillerie.

(*o*) Ainſi donc le jéſuite *Néedham* croit que le monde va finir, il eſt fini en effet pour les jéſuites.

(*p*) Tu n'es pas au fait, mon ami; notre profeſſeur *Clap* avait prêché ſur la bête du Gévaudan, et c'eſt de quoi monſieur le propoſant l'avait remercié dans ſa ſeconde lettre. Tu prends toujours martre pour renard.

(*q*) Et des eſprits faibles, et des eſprits faux, et des eſprits lourds, qu'en dirons-nous?

(*r*) Oh que non! mon ami, nous n'avons jamais cru à tes expériences.

(*s*) Tu ne ſais ce que tu dis, mon ami; je crois aux miracles de JESUS-CHRIST plus que toi, et ſi tu es un théo-

tant de siècles, de tant de génies différens, de la première classe en tout genre, et de tant de tempéramens; une fable enfin qui est soutenue par tant de preuves, qui nous venant de tous côtés, aboutissent sans se croiser au même point, par tant de marques de vérités, dont la lumière augmente à raison de la réflexion multipliée, assez fortes pour enchaîner le déiste savant dans un doute éternel, est une fable unique, une fable d'une espèce qu'on ne conçoit pas, qui n'a jamais existé ailleurs depuis la création du monde, et qui n'existera jamais dans toute la suite des siècles, quand le monde durerait éternellement. (*)

QUATRIEME LETTRE.

Du proposant à M. le professeur. Remercîmens à ses extrêmes bontés.

QUE je vous suis obligé, Monsieur, d'avoir daigné me fournir quelques-unes de vos armes pour combattre la nombreuse armée des incrédules; c'est *Achille* qui prête son armure à *Patrocle;* mais on m'a dit que *Patrocle* ayant été vaincu, je devais craindre de l'être aussi.

théologien irlandais, je suis un théologien suisse. Tu soutiens une bonne cause que personne ne te dispute, mais par de bien mauvaises raisons. Comment ne vois-tu pas qu'on en pourrait dire autant du mahométisme? il remonte à six mille ans comme le judaïsme; il est embrassé par des nations qui diffèrent de mœurs et de génie, par des Africains, des Persans, des Indiens, des Tartares, des Siriens, des Thraces, des Grecs. Il s'appuie sur des prophéties, et il y a peut-être en Turquie des *Néedham.*

(*) Nous avons transcrit ce long passage pour donner au lecteur une idée de l'éloquence du jésuite. Nous n'avons conservé du reste que ce qui est nécessaire pour entendre les notes. (*Note des éditeurs.*)

J'ai malheureusement répété votre leçon devant un jeune écolier de physique et d'astronomie ; je lui ai fait valoir d'abord la bonté, l'éloquence, la politesse, le savoir-vivre que vous avez employé pour m'instruire; je lui ai exposé votre démonstration de la manière dont le soleil et la lune s'arrêtèrent en plein midi, pour donner le temps à *Josué* de massacrer ces Amorrhéens écrasés par une pluie de pierres. Voici ce que je lui ai dit : Monsieur le professeur prétend qu'il suffit pour cette opération naturelle, que la terre se soit arrêtée huit à neuf heures dans sa rotation sur son axe, et que c'est-là tout le mystère.

L'écolier, Monsieur, qui n'a pas encore acquis toute votre politesse, en a eu cependant assez pour me dire qu'il n'était pas possible qu'un homme tel que vous eût dit une telle bêtise, et que vous possédez trop bien votre écriture sainte et l'astronomie, pour parler avec cette excessive ignorance. Les sacrés cahiers affirment positivement que le soleil s'arrêta sur Gabaon, et la lune sur Aïalon à l'heure de midi. Or, la lune ne pouvait suspendre son cours, qui s'achève en un mois autour de la terre, sans que la terre suspendit sa course annuelle, car le soleil est mis pour la terre dans les sacrés cahiers ; et l'auteur inspiré ne savait pas que c'est la terre qui tourne.

Or, si la terre et la lune se sont arrêtées, celle-ci dans son période d'un mois sur Aïalon, celle-là dans son période d'un an vis-à-vis Gabaon, il est absolument nécessaire que les points correspondans de toutes les planètes aient changé pendant tout ce temps-là. Mais comme au bout de huit à neuf heures ils se retrouvèrent les mêmes, il fallait que toutes les planètes eussent suspendu leur course; cela est démontré en rigueur (*a*)

Mais c'est un grand gain pour M. le professeur; car le miracle est bien plus beau qu'il ne croyait, et il y a quatre miracles au lieu d'un. Non-seulement la

(*a* La plupart des commentateurs prétendent que le soleil et la lune s'arrêtèrent un jour entier.

terre et la lune s'arrêtèrent dans leur période menſtruel et annuel, mais auſſi dans leur rotation journalière, ce qui fait deux miracles : et non-ſeulement elles perdirent pendant huit ou neuf heures leur double mouvement, mais toutes les planètes perdirent le leur, troiſième miracle ; et le mouvement de projectile et de gravitation fut ſuſpendu dans toute la nature, quatrième miracle.

Je lui parlai enſuite, Monſieur, de la comète que vous ſuppoſez avoir conduit les trois mages à Bethléem. Il me dit qu'il vous dénoncerait au conſiſtoire, pour avoir appelé *comète* ce que les ſacrés cahiers appellent *étoile*, et qu'il n'eſt pas loyal de falſifier ainſi l'écriture ſainte.

Je lui appris votre belle explication du miracle des cinq mille pains et des trois mille poiſſons qui nourrirent cinq juifs. Pardon, je voulais dire des cinq pains et des trois poiſſons qui nourrirent cinq mille juifs. Vous dites que DIEU changea les pierres du voiſinage en pains et en poiſſons. Mais y penſez-vous ? oubliez-vous que c'eſt-là préciſément ce que propoſait le diable, quand il dit à JESUS : Dites que ces pierres deviennent pain ?

Il me demanda enſuite ſi vous ne parliez pas du grand miracle par lequel le vieil *Hérode*, qui était malade de la maladie dont il mourut, fit égorger tous les petits enfans du pays. Car ſans doute c'était une choſe très-miraculeuſe qu'un vieillard moribond, créé roi par les Romains, s'imaginât qu'il était né un autre roi des Juifs, et fît maſſacrer tous les petits garçons pour envelopper le roi nouveau-né dans cette boucherie. Il me demanda comment vous expliquiez le ſilence de *Flavien Joſephe* ſur cette St Barthelemi.

Je lui dis que vous ne vous méliez pas de ces bagatelles, mais que vous m'aviez dit des choſes merveilleuſes ſur *Jonas*.

Quoi donc, dit-il, prétend-il que ce fut *Jonas* qui avala la baleine ? Non, répondis-je, il s'eſt contenté

de

de confondre sérieusement une mauvaise plaisanterie, en avouant pourtant que le bon homme *Jonas* avait pris son plus long pour aller à Ninive.

Il est lui-même fort plaisant, repliqua l'écolier, il devait examiner, avec les plus judicieux commentateurs, si *Jonas* fut avalé par une baleine, ou par un chien marin; pour moi, je suis pour le chien marin: et je pense de plus avec le grand *St Hilaire* que *Jonas* fut mangé jusqu'aux os, et qu'il ressuscita au bout de trois jours comme de raison. Les miracles sont toujours plus grands que ne le croit monsieur le professeur; mais je vous prie de le consulter sur une autre petite difficulté.

Jonas prophétisa du temps du roitelet juif *Joas*, vers l'an 850, avant notre ère vulgaire. *Phul*, selon *Diodore* de Sicile, fonda Ninive en ce temps-là. Le divin historien qui a écrit l'histoire véridique de *Jonas*, assure qu'il y avait dans cette ville six-vingt mille enfans qui ne savaient pas distinguer leur main droite de leur main gauche. (*b*) Cela fait, suivant les calculs de Breslau, d'Amsterdam, de Londres et de Paris, quatre millions quatre-vingts mille ames, sans compter les eunuques; voilà une ville nouvelle honnêtement peuplée.

Demandez aussi à monsieur le professeur, si c'était une citrouille ou un lierre, dans lequel DIEU envoya un ver pour le faire sécher, afin d'ôter l'ombrage à *Jonas*, qui dormait. En effet, rien ne ressemble plus à un lierre qu'une citrouille; et l'un et l'autre donnent l'ombrage le plus épais.

Ne trouve-t-il pas bien plaisant que DIEU envoie un ver pour empêcher un pauvre diable de prophète de dormir à l'ombre? On m'assure que ce théologien

(*b*) On multiplie par trente-quatre les enfans nés dans l'année, car il n'y a qu'eux qui ne savent pas distinguer la main droite de la gauche. Ajoutez que le tiers de ces enfans meurt avant la fin de l'année, ce qui donne un tiers en sus d'habitans.

a dit qu'il faut mettre ce ver avec la baleine ; cet homme eſt goguenard. (*c*)

C'était au molard que ſe paſſait ce petit entretien : on s'attroupa, la converſation s'anima au point qu'on ſe mit à rire d'un bout de la ville à l'autre, et il n'y eut que monſieur le profeſſeur qui ne rit point.

Quand on eut bien ri, le vieux capitaine que vous connaiſſez fondit la preſſe : vous ſavez qu'il n'a jamais connu de prêtres que l'aumônier de ſon régiment. Il me dit : Mordieu, Monſieur le propoſant, allez dire à monſieur le profeſſeur.... (diſpenſez-moi de répéter les termes indécens dont il ſe ſervit.) Ces bonnes gens voulurent il y a quelque temps faire mettre mon ami *Covelle* à genoux : s'ils avaient oſé faire cet outrage à notre liberté et à nos lois, ... je... dites-leur, s'il vous plaît, que nous ne ſommes plus au temps de *Jehan Chauvin*, picard, qui avait l'impertinence de précéder dans les cérémonies le magnifique conſeil... Les temps ſont un peu changés ; vous ſavez qu'un prédicant de village qui a voulu excommunier M. *Rouſſeau*, a été réprimandé par un roi héros et philoſophe. Sachez que tous les eſprits ſont à préſent l'exercice à la pruſſienne, et qu'il ne reſte aux théologiens d'autre reſſource que d'être civils et modeſtes.

Je m'acquitte, Monſieur, auprès de vous de la commiſſion de monſieur le capitaine.

J'ai l'honneur d'être modeſtement,

MONSIEUR,

Votre très-affectionné.

(*c*) Jéſuite calomniateur, comment es-tu aſſez abandonné de DIEU, pour dire de toi-même que la morale eſt peu de choſe, ou pour imputer lâchement ce crime à ton adverſaire, qui ne prêche que la morale ?

AVERTISSEMENT.

ON apprit bien ôt que le ſieur *Needham* était l'auteur de la prétendue réponſe d'un théologien; on ſut qu'il n'était pas même théologien, et qu'il n'était que jéſuite; que c'était un de ces prêtres irlandais déguiſés qui courent le monde, et qui vont ſecrétement prêcher le papiſme en Angleterre: mais ce qui étonna davantage, c'eſt que ce prêtre déguiſé était celui-là même qui pluſieurs années auparavant ſe mêla de faire des expériences ſur les inſectes, et qui crut avoir découvert avec ſon microſcope, que de la farine de blé, délayée dans de l'eau, ſe changeait incontinent en de petits animaux reſſemblans à des anguilles. Le fait était faux, comme un ſavant italien l'a démontré, et il était faux par une autre raiſon bien ſupérieure; c'eſt que le fait eſt impoſſible. Si des animaux naiſſaient ſans germe, il n'y aurait plus de cauſe de la génération; un homme pourrait naître d'une motte de terre tout auſſi-bien qu'une anguille d'un morceau de pâte. Ce ſyſtême ridicule mènerait d'ailleurs viſiblement à l'athéiſme. Il arriva en effet que quelques philoſophes croyant à l'expérience de *Needham*, ſans l'avoir vue, prétendirent que la matière pouvait s'organiſer d'elle-même; et le microſcope de *Needham* paſſa pour être le laboratoire des athées.

C'eſt à cette transformation de farine en anguilles qu'on fait alluſion dans la plupart des lettres ſuivantes.

CINQUIEME LETTRE.

Du propoſant à M. Néedham, jéſuite.

MONSIEUR,

VRAIMENT vous avez eu grand tort de vous déguiſer ſous le nom d'un théologien; et vous n'avez pas eu raiſon de faire l'aſtronome. On voit bien que vous vous ſervez du quart de cercle comme du microſcope. Vous vous étiez fait une petite réputation parmi les athées pour avoir fait des anguilles avec de la farine; et de-là vous avez conclu que ſi de la farine produit des anguilles, tous les animaux, à commencer par l'homme, avaient pu naître à peu près de la même façon. La ſeule difficulté qui reſtait, était de ſavoir comment il y avait eu de la farine avant qu'il y eût des hommes. (*a*)

Vous avez cru que vos anguilles reſſemblaient aux rats d'Egypte, qui étaient d'abord moitié rats et moitié fange, ainſi que quelques hommes qui ſe mêlent d'écrire et d'injurier leur prochain.

D'athée que vous étiez, vous êtes devenu témoin de miracles. Apparemment que vous avez voulu faire pénitence; mais on voit, Monſieur, que vous n'êtes pas trop bon chrétien, et que vous n'avez pas plus appris la religion que la politeſſe.

Un pauvre propoſant fait humblement des queſtions à un grave profeſſeur, et vous vous jetez à la traverſe comme l'avocat *Breniquet*, qui répondait toujours à ce qu'on ne lui demandait pas. De quoi vous mêlez-vous? Je demandais de nouvelles inſtructions à mon maître pour affermir les fidelles dans la croyance des miracles, et vous venez ébranler leur foi par les plus grandes abſurdités qu'on ait jamais dites.

(*a*) Il faut ſavoir que le jéſuite *Néedham* a cru fermement qu'il avait fait des anguilles avec de la colle de farine de blé.

On prétend pourtant que vous êtes anglais : ah, Monſieur! vous êtes anglais comme arlequin eſt italien; il n'en eſt pas moins balourd. Souvenez-vous de ce grec qui voyageait en Scythie, et dont tout le monde ſe moquait: meſſieurs les Scythes, dit-il, vous devez me reſpecter; je ſuis du pays de *Platon*; un ſcythe lui répondit : Parle comme *Platon*, ſi tu veux qu'on t'écoute. Je vous pardonne pas d'être un ignorant, mais je ne vous pardonne d'être un homme très-groſſier, qui a l'inſolence de mêler dans cette querelle et de nommer des gens qui ne devaient pas s'y attendre; vous avez cru peut-être que votre obſcurité vous mettrait à l'abri: mais, croyez-moi, que le mépris auquel vous vous êtes attendu, ne vous donne pas trop de ſécurité.

SIXIEME LETTRE.

Laquelle n'eſt pas d'un propoſant.

NOTRE ancien concitoyen ayant écrit ſur les miracles, un jeune propoſant a demandé des inſtructions à un profeſſeur qui a le mot pour rire. M. *Néedham*, qui n'eſt pas ſi plaiſant, s'eſt cru ſérieuſement intéreſſé dans cette affaire. Il s'eſt imaginé qu'on parlait de lui ſous le nom de JESUS-CHRIST. Ce M. *Néedham* ne manque pas d'amour-propre, comme vous voyez; il eſt comme cet hiſtrion qui jouant devant *Auguſte*, prenait pour lui les applaudiſſemens qu'on prodiguait à l'empereur.

Si on dit que JESUS-CHRIST a changé l'eau en vin, auſſitôt M. *Néedham* penſe à ſa farine qu'il a changée en anguilles, et il croit qu'il les faut faire cuire avec le vin des noces de Cana. *Iſtius farinæ homines ſunt admodum glorioſi*, comme dit *St Jérôme*.

M. *Néedham* crie comme une anguille qu'on écorche, contre un pauvre propoſant de notre ville, qui ne ſavait pas que ce M. *Néedham* fût au monde. Il eſt peut-être déſagréable pour un homme comme lui, qui a

fait des miracles, de voir qu'on écrit sur cette matière sans le citer.

C'est, selon lui, comme si en parlant des grands capitaines, on oubliait le roi de Prusse. Je conseille donc à monsieur le professeur et à monsieur le proposant, de rendre plus de justice à M. *Needham*, et de parler toujours de ses anguilles quand ils citeront les miracles de l'ancien et du nouveau-Testament, et ceux de *Grégoire Thaumaturge*.

M. *Needham* est certainement un homme prodigieux, il est plus propre que personne à faire des miracles; car il ressemble aux apôtres avant qu'ils eussent reçu le St Esprit. DIEU opère toujours les grandes choses par les mains des petits, et sur-tout des ignorans, pour mieux faire éclater sa sagesse.

Si M. *Needham* n'a pas su qu'on avait vu la lune s'arrêter sur Aïalon en plein midi, quand le soleil s'arrêta sur Gabaon, et s'il a dit des sottises, il n'en est que plus admirable. On voit qu'il raisonne précisément comme un homme inspiré. DIEU s'est toujours proportionné au génie de ceux qu'il fait parler. *Amos*, qui était un bouvier, s'explique en bouvier; *Matthieu*, qui avait été commis de la douane, compare souvent le royaume des cieux à une bonne somme d'argent mise à usure. Et quand M. *Needham*, pauvre d'esprit, s'abandonne aux impulsions de son génie, il dit des pauvretés. Tout est dans l'ordre.

J'ai peur que M. *Needham* n'outrage le St Esprit et ne trahisse sa vocation, quand il consulte nos maîtres en Israël, sur ce qu'il doit dire au proposant: c'est se défier de son inspiration divine, que demander conseil à des hommes; il peut me répondre que c'est par humilité, et que *Moïse* demandait le chemin au fils de *Jéthro*, quoiqu'il fût conduit par un nuage et par la colonne de feu. M. *Needham* n'a pas à la vérité la colonne de feu, mais il a certainement le nuage: d'ailleurs, à qui demander le chemin quand on voyage dans les espaces imaginaires?

Qu'il s'en tienne à ses anguilles, puisqu'il est leur

camarade en tant qu'elles rampent, s'il ne l'eſt pas en tant qu'elles fretillent. Que ſur-tout l'envie de ſe transfigurer en ſerpent ne lui prenne plus; qu'il ne penſe pas qu'il ſoit en droit de ſiffler parce qu'on le ſiffle: et de mordre au talon ceux qui peuvent lui écraſer la tête. Qu'enfin il laiſſe la lune s'arrêter ſur Aialon, et qu'il ne ſe mêle plus d'aboyer à la lune.

SEPTIEME LETTRE.

De M. Corelle.

QUAND j'ai vu la guerre déclarée au ſujet des miracles, j'ai voulu m'en mêler, et j'en ai plus de droit que perſonne, car j'ai fait moi-même un très-grand miracle; c'en eſt un aſſurément que d'échapper à la main de certaines gens, et d'abolir un uſage impertinent établi depuis deux ſiècles.

J'ai toujours penſé que les abus, quels qu'ils ſoient, ne doivent jamais jouir du droit de preſcription. Une tyrannie d'un jour, et une tyrannie de deux mille ans, doivent également être détruites chez un peuple libre.

Rempli de ces idées patriotiques, j'ai donc voulu ſavoir de quoi on diſputait dans ma ville; j'ai appris qu'un irlandais papiſte et prêtre s'aviſait de vouloir faire parler de lui:

Mens ratione furens et multis paſta chimeris.

Je n'y ai pas fait d'abord beaucoup d'attention, mais quand j'ai ſu que ce papiſte prenait le parti des noces de Cana, j'ai été entièrement de ſon avis; ce miracle me plaît fort; nous voudrions, l'irlandais et moi, qu'il arrivât tous les jours.

A l'égard du diable qui entra dans le corps de deux mille cochons, et qui les noya dans un lac, cela paſſe la raillerie, ſur-tout s'ils étaient engraiſſés. Un bon cochon gras vaut environ dix écus patagons; cela fait vingt mille écus de perte pour le marchand.

Pour peu qu'on fît aujourd'hui une centaine de miracles dans ce goût-là, nos rues baſſes n'auraient qu'à fermer leurs boutiques. Ce maudit papiſte irlandais eſt

tout propre à nous ruiner. Les miracles ne coûtent rien à qui n'a rien à perdre. Il ferait homme à nous faire avaler par les truites du lac Léman comme *Jonas*, s'il était auſſi puiſſant en œuvres qu'il ſemble peu l'être.

Défions-nous, mes chers concitoyens, d'un papiſte irlandais; je ſais qu'il fait déjà des miracles très-dangereux. Il a imité celui de la transfiguration, car étant irlandais il s'eſt déguiſé en genevois, étant prêtre il s'eſt déguiſé en homme, étant abſurde il a voulu qu'on le prît pour un raiſonneur: j'ai eu la curioſité de le voir, et j'avoue que quand je lui ai parlé, j'ai cru à la converſation que *Balaam* eut jadis avec ſa monture. Mon avis eſt qu'on le renvoie au trou de St Patrice, (*a*) dont il n'aurait jamais dû ſortir. Il vient ici dire des injures à un propoſant de mes parens. Je ne ſouffrirai pas cette inſolence, il aura à faire à monſieur le capitaine et à moi. Ce méchant homme a fait tout ce qu'il a pu pour empêcher mon couſin le propoſant d'être reçu dans la vénérable compagnie; et il a été cauſe par ſa transfiguration que je me ſuis mis en colère contre un profeſſeur orthodoxe qui aime la conſubſtantiabilité preſqu'autant que moi. Il ne faut quelquefois qu'un brouillon abſurde pour mettre mal enſemble deux hommes de mérite, et deux braves chrétiens tels que monſieur le profeſſeur et moi avons l'honneur de l'être.

Après tout, ſi mon couſin le propoſant eſt refuſé par la vénérable compagnie, ce grand ſeigneur allemand qu'il a voulu convertir, lui offre une place de déiſte dans ſa maiſon avec trois cents écus de gages. Notre irlandais, avec ſes anguilles et ſes brochures, n'en gagne pas peut-être davantage. Qu'il ſoit prêtre, ou athée, ou déiſte, ou papiſte, qu'il transfigure ou non de la farine en anguilles, ou des anguilles en farine, peu m'importe: mais parbleu je lui apprendrai à être poli.

(*a*) Le trou St Patrice eſt très-fameux en Irlande; c'eſt par-là que ces meſſieurs diſent qu'on deſcend en enfer.

HUITIEME LETTRE.

Ecrite par le propoſant.

Nous ſoupâmes hier enſemble, M. le capitaine, M. *Covelle*, M. le paſteur *P*... et moi ; la converſation roula toujours ſur les miracles entre ces ſavans hommes. Ventre-ſervet, dit le capitaine un peu échauffé, il n'y a qu'un ſot qui puiſſe croire certains miracles, et qu'un fripon qui veuille les faire croire. M. *Covelle* prit ce diſcours pour une démonſtration, et M. le paſteur *P*..., qui eſt fort doux, inſinua modeſtement au capitaine qu'il croyait aux miracles ; auſſi, Monſieur, lui répondit le capitaine, je vous tiens pour un fort honnête homme ; mais, dites-moi, je vous en prie, ce que vous entendez par miracle.

Cela eſt tout ſimple, dit le paſteur, c'eſt un dérangement des lois de la nature entière en faveur de quelques perſonnes de mérite que DIEU a voulu diſtinguer. Par exemple, *Joſuah*, homme juſte et très-clément, entend dire qu'il y a une petite ville nommée Jérico, et auſſitôt il forme le projet louable de la détruire de fond en comble, et de tuer tout, juſqu'aux enfans à la mamelle, pour l'édification du prochain. Il y avait une petite rivière à paſſer pour arriver devant cette ſuperbe bourgade ; la rivière n'a que quarante pieds de large, elle eſt guéable en cent endroits ; rien n'eût été ſi facile et ſi ordinaire que de la traverſer ; on aurait eu de l'eau à peine juſqu'à la ceinture ; ou ſi on n'eût pas voulu ſe mouiller, il ſuffiſait de quelques planches de ſapin.

Mais pour gratifier *Joſuah*, pour empêcher qu'il ne ſe mouille, et pour encourager ſon peuple chéri qui ſera bientôt eſclave, le Seigneur change les lois mathématiques du mouvement, et la nature des fluides ; l'eau du Jourdain remonte vers ſa ſource, et la ſainte horde judaïque a le plaiſir de paſſer le ruiſſeau à pied ſec.

Il en eſt de même quand le Seigneur veut faire ſentir

sa puissance aux Philistins ou Phéniciens ; c'était une chose trop ordinaire que de leur donner une mauvaise récolte, il est bien plus beau d'envoyer trois cents renards au paillard *Samson*, qui les attache par la queue, et qui leur met le feu au derrière, moyennant quoi les moissons phéniciennes sont brûlées. Le Seigneur change aujourd'hui de la farine en anguilles entre les mains du prêtre papiste *Needham*.

Ainsi vous voyez que dans tous les temps le Seigneur opère des choses extraordinaires en faveur de ses serviteurs, et c'est ce qui fait que votre fille est muette.

M. *Covelle* prit alors la parole, et dit : Vous avez expliqué merveilleusement des choses merveilleuses, et je ne les entends pas plus que vous. Mais le grand point est que personne ne touche à nos prérogatives. Faites tant de miracles qu'il vous plaira, pourvu que je vive libre et heureux. Je crains toujours ce prêtre papiste qui est ici ; il cabale surement contre notre liberté, et il y a là anguille sous roche.

Le capitaine prit feu à ce discours, et jura que si les choses étaient ainsi, ce papiste n'en serait pas quitte pour ses deux oreilles, quelques longues qu'elles fussent. Pour moi, je gardais le silence comme il convient à un proposant devant un pasteur en pied. Ce digne ministre, qui sait un peu de mathématique, reprit la parole, et s'exprima en ces termes :

Ne craignez rien de M. *Needham*, il est trop mal informé des affaires du monde ; vous savez qu'il ignore l'aventure de la lune et d'Aïalon. Alors il tira son étui de sa poche, et nous fit sur le papier une très-belle figure ; il traça une tangente sur l'orbite de la lune, et tira des rayons visuels de la terre aux autres planètes. M. *Covelle* ouvrait de grands yeux ; il demanda cette figure pour la montrer aux savans de son cercle.

Vous voyez bien, disait le ministre, que si la lune perd son mouvement de gravitation, elle doit suivre cette tangente, et que si elle perd son mouvement de projectile, elle doit tomber suivant cette autre ligne. Oui, dit M. *Covelle*. Le capitaine s'attacha aux rayons

visuels, et nous conçûmes le miracle dans toute sa beauté. Nous fûmes tous d'accord, il ne fut plus question de miracles, et notre souper fut le plus gai du monde.

Nous allions nous séparer, lorsqu'un ancien auditeur de nos amis entra tout effaré, et nous apprit que le prêtre aux anguilles est un jésuite. C'est une chose avérée, dit-il, et on en a les preuves. Quoi! m'écriai-je, un jésuite transfiguré parmi nous, et précepteur d'un jeune homme! cela est dangereux de bien des façons: il faut en avertir dès demain M. le premier syndic.

Lui jésuite! dit le capitaine, cela ne se peut pas, il est trop absurde. (*a*) Vous vous trompez, repliqua l'auditeur, sachez que les armées de moines sont comme celles où vous avez servi; elles sont composées de principaux officiers qui sont dans le secret de la compagnie, et de soldats imbécilles qui marchent sans savoir où, et qui se battent sans savoir pourquoi. Le

(*a*) Figurez-vous, mes chers concitoyens, que ce jésuite *Needham* a fait une parodie de la troisième lettre humble et soumise que j'écrivais si respectueusement à mon sérieux maître *R*...: c'est assurément une chose bien louable de défendre notre sainte religion chrétienne par une parodie! Il est beau que ce soit un jésuite à qui nous en ayons l'obligation. C'est un ennemi qui vient à notre secours, en attendant que nous nous battions contre lui; il a orné cette parodie d'un avis préliminaire, dans lequel il dit:

„ Ceux qui n'ont pas vu l'original sur lequel cette parodie est formée, comprendront facilement que je n'ai „ touché en rien à la forme, aux idées, pas même aux „ mots, etc.

Comprenez-vous, mes chers concitoyens, qu'on puisse juger si l'auteur bouffon d'une parodie a copié l'original exactement sans qu'on ait vu cet original? N'est-ce pas là un nouveau miracle que ce jésuite suppose dans ses lecteurs? vous voyez qu'il y a des jésuites naïfs.

N. B. Saint Patrik est le patron du jésuite *Needham*. Le premier miracle que fit *Saint Patrik* fut d'échauffer un four avec de la neige. *Needham* raisonne aussi conséquemment que le bon homme *Saint Patrik*.

grand nombre en tout genre eſt celui des ignorans, conduits par quelques gens habiles; et tous les moines reſſemblent aux ſujets du vieux de la montagne; mais vous ſavez, Dieu merci, que les jéſuites ne ſont plus à craindre.

N'importe, dit le capitaine, il faut chaſſer celui-ci, ne fût-ce que pour le ſcandale qu'il donne, et pour l'ennui qu'il cauſe.

Pour moi, je demandai ſa grâce, attendu qu'il m'avait dit de groſſes injures, ſans que j'euſſe l'honneur de le connaître.

M. le miniſtre *P*... fut de mon avis, auſſi-bien que M. *Covelle*; je partis le lendemain pour aller auprès de ce bon ſeigneur allemand dont je ſuis l'aumônier, et chez qui je n'entendrai plus parler de ces billeveſées.

PARODIE

DE LA IIIme LETTRE DU PROPOSANT,

Par le sieur NEEDHAM, *irlandais, prêtre jésuite, transformateur de farine en anguilles.*

IL fait parler un patagon dans cette parodie; et le patagon raisonne comme *Needham*.

POST-SCRIPTUM.

CETTE parodie ne fut imprimée qu'après le débit de la huitième lettre. Nous avons fidellement suivi l'ordre des temps dans la nouvelle édition de ces choses merveilleuses. (*)

EPIGRAPHE.

Expedit vobis neminem videri bonum;
Quasi aliena virtus exprobatio delictorum vestrorum
sit etc.

TACITE.

N. B. Applique-toi ces paroles, mon cher *Needham*.

(*) Comme cette parodie est excessivement ennuyeuse, nous n'en rapportons que des extraits, afin que le lecteur ne soit pas privé des notes de monsieur le proposant. (*Note des éditeurs.*)

AVIS PRELIMINAIRE DU JÉSUITE.

CEUX qui n'ont pas vu l'original sur lequel cette parodie est formée, comprendront facilement qu'on n'a touché en rien à la forme, ni aux idées etc... (*a*) Bientôt le monde, dénué en grande partie de ces sublimes vérités, verra clairement à qui appartient la *veste ensanglantée*, (*b*) et la nature corrompue, se trouvant libre de tout frein etc...

Monsieur, je vous prie de venir à mon secours à la terra del fuego, contre un géant patagon d'une taille énorme... (*c*) Votre morale consiste à croire que *je dois vous faire du bien*, et ma nature me pousse à vous écerveler pour en faire mon repas etc... (*d*) *Caractacus* alla long-temps après combattre ces mêmes Romains... (*e*) Il semble que vos princes et vos législateurs

NOTES DE M. LE PROPOSANT.

(*a*) Eh! comment veux-tu que ceux qui n'ont pas vu l'original jugent si ta copie est ressemblante?

(*b*) A quoi vient ta veste! où as-tu vu que le *proposant ait proposé* de délivrer les hommes de tout frein?

(*c*) Ce n'est pas la peine de faire beaucoup de remarques sur cette parodie, qui n'est qu'un travestissement insipide.

(*d*) Oui, mais ce pauvre *Needham*, dans sa malheureuse parodie, ne voit pas qu'il détruit la morale que DIEU a gravée dans le cœur de tous les hommes. Il fait parler son fot patagon contre la société, la loi naturelle et la vertu, au lieu que monsieur le comte avait pris le parti de la vertu, de la loi naturelle, de la société, et par conséquent de DIEU même, et n'avait parlé que contre des impertinences scolastiques, qui sont l'objet du mépris de tous les honnêtes gens.

(*e*) Il est plaisant de faire citer l'histoire romaine à un patagon.

en assassinant la société par leur morale... (*f*) Les prétendus droits de guerre, les fermiers-généraux, les rapines... (*g*) Quand on écrit poliment contre la religion, on y répond de même... (*h*) *Risu inepto nihil ineptius.* (*i*)

NEUVIEME LETTRE.

Ecrite par le jésuite des anguilles.

TOUS les petits garçons de la ville fretillent autour de moi, et me demandent des miracles; je leur dis: *Race d'anguilles, vous n'en aurez point d'autres que ceux de mon père St Ignace et de mon patron St Patrice.* J'apprends que les impies se moquent de mon patron et de moi, dans la vénérable compagnie, au consistoire et chez les repasseuses; cela ne m'ébranle point, *et contra fic argumentor.*

Monsieur le proposant croit tourner mon *St Patrice* en ridicule, parce qu'il chauffait un four avec de la neige; il n'y a certainement qu'un damné d'hérétique comme lui, qui puisse insulter ainsi aux prodiges que le Seigneur a toujours opérés par ses élus; qu'il lise ma dissertation sur ce miracle, imprimée dans le Journal

(*f*) Si tout cela valait la peine d'être refuté, on dirait que *Needham* le patagon a grand tort d'imputer à la morale tous les crimes faits contre la morale; mais que monsieur le comte a eu très-grande raison d'imputer aux dogmes et au détestable esprit théologique, toutes les horreurs que les dogmes et les querelles scolastiques ont fait commettre.

On ferait voir combien il est ridicule de comparer la raison universelle, qui inspire toutes les vertus, à des dogmes particuliers dont il n'a jamais résulté que du mal.

On pourrait dire encore qu'une parodie est un écho qui ne peut parler de lui-même, qui ne fait que répéter, et qui répète mal.

(*g*) Il est comique que ce patagon connaisse les fermiers-généraux de France. Il n'est pas moins comique qu'il en parle à un irlandais, comme s'il y en avait en Irlande.

(*h*) Je te dirai donc poliment, que celui qui écrit que les animaux viennent sans germe, écrit contre DIEU.

(*i*) *Sed risu conveniente nihil dulcius.*

chrétien, il verra qu'il eſt très-poſſible que de la neige chauffe un four, quoique la choſe ſoit miraculeuſe.

St Patrice, par exemple, ne pouvait-il pas faire bouillir la neige avant de l'employer? On me répondra qu'alors il n'y a plus de neige, que c'eſt ſeulement de l'eau chaude, et que ſi on attendait pour avoir du pain que le four chauffât de cette façon, on courrait riſque de mourir de faim. D'accord, mais c'eſt en cela préciſément que le miracle conſiſte.

On prétend que je me ſuis transfiguré en laïque et en genevois, et que par cette métamorphoſe j'ai prétendu avilir le miracle de la transfiguration ſur le Thabor. A DIEU ne plaiſe, j'ai une trop haute opinion de ce miracle et de moi-même, et je veux enſeigner à monſieur le propoſant ce que c'eſt que ce miracle dont il parle avec une légéreté qu'on ne me reprochera jamais.

La transfiguration eſt ſans doute ce que nous avons de plus reſpectable après la transſubſtantiation. J'oſe même dire que c'eſt de la transfiguration que dépend notre ſalut: car ſi un pécheur, un feſeur de parodies ne ſe transfigure pas en homme de bien, il eſt perdu; et voici comme je le prouve.

JESUS ſe transfigura ſur une haute montagne; les uns diſent que c'eſt ſur le mont Hermon, les autres ſur le Thabor. Ses habits parurent tout blancs, et ſon viſage très-reſplendiſſant; donc il faut qu'un homme qui fait des prodiges ait un large viſage, haut en couleur, et un bel habit tout blanc; ce qu'il fallait démontrer.

Le propoſant ne convient pas de cette vérité, et il dit qu'on peut être honnête homme avec un habit brun un peu ſale. Il a ſes raiſons pour penſer ainſi: mais quand il s'agit du ſalut, il faut y regarder de près.

Je pourſuis donc, et je dis qu'il eſt vrai que l'habit ne fait pas le moine; mais, comme je l'ai prouvé ci-deſſus, l'habit eſt la figure de l'ame. Le vin de Cana était rouge, et les habits de la transfiguration blancs: or, le blanc ſignifiant la candeur, et le rouge étant la

couleur du zèle, il eſt clair que ſi vous uniſſez enſemble ces deux couleurs, vous avez un rouge tirant ſur le jaune ; donc les miracles ſont très-poſſibles, donc ils ſont non-ſeulement poſſibles, mais ils ſont très-réels; donc M. *Covelle* a tort. *St Denis*, en portant ſa tête entre ſes bras, était habillé de blanc, puiſqu'il avait ſon ſurplis ; or, le ſang de ſa tête et de ſon cou étant rouge, vous ſentez bien qu'il n'y a rien à me repliquer.

Je ſais que les prétendus eſprits forts, les ſoi-diſant philoſophes ont d'autres opinions. Ils demandent à quoi ſervit la transfiguration ſur le Thabor ou ſur le mont Hermon, quel bien il en revint à l'empire romain, et ce que firent *Moïſe* et *Elie* ſur cette montagne. D'abord je répondrai qu'*Elie* n'était pas mort, et qu'il pouvait aller où il voulait ; enſuite je dirai qu'il eſt clair que *Moïſe* reſſuſcita pour venir faire converſation, comme je l'ai prouvé ci-deſſus, et qu'il remourut enſuite, comme je le prouve ci-deſſous.

Ce n'eſt pas tout, il faut approfondir la choſe : je dis premièrement que le blé ergoté étant viſiblement doué d'une ame ſenſitive...

Comme j'en étais à cette phraſe, M. *R*... profeſſeur en théologie, entra chez moi avec un air conſterné. Je lui demandai le ſujet de ſon embarras ; il m'avoua qu'il cherchait depuis quatre ans ſi le vin des noces de Cana était blanc ou rouge, qu'il avait bu très-ſouvent de l'un et de l'autre pour décider de cette grande queſtion, et qu'il n'avait pu en venir à bout. Je lui conſeillai de lire *St Jérôme*, *de vino rubro et albo*, *St Chryſoſtome de vineis*, et *Johannem de Bracmardo*, *ſuper pintas*. Il me dit qu'il les avait tous lus, et qu'il était plus embarraſſé que jamais ; ce qui arrive à preſque tous les ſavans. Je lui repliquai que la choſe était décidée par le concile d'Ephèſe, ſeſſion 14. Il me promit de le lire, et fut tout épouvanté de mon ſavoir. Mais comment faites-vous, dit-il, quand vous chantez la grand'meſſe en Irlande, et que le vin vous manque? Je lui répondis : Je fais alors du punch, auquel je mêle un peu de cochenille : ainſi je me fais du vin rouge, et l'on n'a rien à me reprocher.

Je puis dire que M. le profeſſeur *R*... fut extrêmement content de mon invention, et qu'il me donna des éloges que mon extrême modeſtie m'empêche de tranſcrire ici.

L'eſtime qu'il me témoigna, et celle que je ſentis par conſéquent pour lui, établirent bientôt entre nous la confiance. Il me demanda amicalement combien de miracles avait fait *St François Xavier*. Je lui avouai ingénument que les écrivains de ſa vie en avaient un peu augmenté le nombre pour ſuivre la méthode des premiers ſiècles, et qu'après un long examen je n'en avais avéré que deux cents dix-ſept. C'eſt bien peu, me dit-il, quand on eſt au Japon. Je le fis convenir qu'il eſt bon de ſe borner, et que dans l'âge pervers où nous vivons, il ne faut pas donner à rire à la foule des incrédules. Après quoi je lui demandai à mon tour s'il ne feſait pas des miracles quelquefois dans ſon tripot: il eut la bonne foi de me dire que non; et en cela il avouait, ſans le ſavoir, la ſupériorité de ma ſecte ſur la ſienne.

Nous en ferions tout comme les autres, me dit-il, ſi nous avions à faire à des ſots; mais notre peuple eſt inſtruit et malin; il laiſſe paſſer les anciens miracles qu'il a trouvés tout établis. Si nous nous mêlions d'en faire pour notre compte, ſi nous nous aviſions, par exemple, d'exorciſer des poſſédés, on croirait que nous le ſommes; ſi nous chaſſions les diables, on nous chaſſerait avec eux.

Je ſentis par cette réponſe qu'il déguiſait ſon impuiſſance ſous l'air de la circonſpection. En effet, il n'y a que les catholiques qui faſſent des miracles. Tout le monde convient que les plus authentiques ſe font en Irlande. Je laiſſe à d'autres le ſoin de parler des miens. On a déjà rendu juſtice à mes anguilles, à la profondeur de mes raiſonnemens et à mon ſtyle. Cela me ſuffit, et je ne crois pas qu'il ſoit néceſſaire d'en dire davantage.

AVERTISSEMENT.

M. *Covelle* avait peu étudié, comme il nous l'apprend lui-même dans une de ſes lettres. Son génie ſe développa par l'amour; il fit un enfant à mademoiſelle *Ferbot*, l'une de nos plus agréables citoyennes; la choſe était ſecrète. Le conſiſtoire la rendit charitablement publique; il fut obligé de comparaître. Le prédicant qui préſidait lui ordonna de ſe mettre à genoux; c'était un abus établi depuis long-temps. M. *Covelle* répondit qu'il ne ſe mettait à genoux que devant DIEU: le modérateur lui dit que des princes avaient ſubi cette pénitence. Je fais, repliqua-t-il, que cette infamie a commencé à *Louis le débonnaire*, fachez qu'elle finira à *Robert Covelle*.

Cette aventure le détermina à s'inſtruire; il devint ſavant en peu de temps, et il ſe diſtingua par pluſieurs lettres en faveur de monſieur le propoſant, ſon ami, contre le jéſuite *Needham*.

DIXIEME LETTRE.

*Par M. Covelle, à M. ***, paſteur de campagne.*

MONSIEUR,

Nous croyons vous et moi fermement à tous les miracles, nous croyons que les paroles qui ont évidemment un ſens déterminé, ont évidemment un autre ſens. Par exemple, *mon père eſt plus grand que moi* ſignifie, ſans aucune conteſtation, je ſuis auſſi grand que mon père : et c'eſt-là un miracle de paroles. Quand *Paul* devenu convertiſſeur, de perſécuteur qu'il était, dit dans ſon épître aux Romains, c'eſt-à-dire, à quelques juifs qui vendaient des guenilles à Rome : *Le don de* DIEU *s'eſt répandu ſur nous par la grâce donnée à un ſeul homme qui eſt* JESUS, cela veut dire ſans difficulté : *Le don de* DIEU *s'eſt répandu ſur nous par la grâce donnée à un ſeul* DIEU *qui eſt* JESUS.

Il n'y a qu'à s'entendre ; nous avons, comme on ſait, cent paſſages qu'il faut abſolument expliquer dans un ſens contraire. Ce miracle toujours ſubſiſtant, d'entendre tout le contraire de ce qu'on lit, eſt une des plus fortes preuves de notre ſainte religion.

Il y a un miracle encore plus grand, c'eſt de ne ſe pas entendre ſoi-même C'eſt ainſi qu'en ont uſé *Athanaſe*, *Cyrille* et pluſieurs autres pères. C'eſt un des miracles opérés par le révérend père *Needham* à la grande édification des fidelles, *cum devotione et cachinno*.

Je conſeille à ce jéſuite *Needham* d'aller faire un tour à Gabaon et à Aïalon, pour voir comment le ſoleil et la lune s'y prennent pour s'arrêter ſur ces deux villages. Je laiſſe monſieur le propoſant gagner ſes trois cents écus patagons par an chez ſon ſeigneur allemand, et je m'adreſſe à vous comme à un jeune curé de village, fait pour jouer un grand rôle dans la ville.

Vous avez une jolie femme, et je n'en ai point. J'ai pris le parti en honnête homme de faire un enfant à mademoiſelle *Feybot* ; c'eſt un grand péché, je l'avoue.

JESUS, égal ou inégal à son père, est extrêmement courroucé, quand un genevois fait un enfant à une fille; et certainement il jetterait la ville dans le lac si on commettait souvent cette énormité contraire à toutes les lois de la nature; aussi j'en ai demandé pardon à JESUS; mais vous vouliez que je vous demandasse aussi pardon, comme si vous étiez consubstantiel à JESUS, et comme si votre village était consubstantiel à Genève.

En vérité, mon cher pasteur, vous êtes allé trop loin, vous êtes trop jeune et trop aimable pour juger les filles. Souffrez que j'aie l'honneur de vous dire ce que c'est qu'un ministre, non d'Etat, mais du St Evangile.

C'est un homme vêtu de noir à qui nous donnons des gages pour prêcher, pour exhorter et pour faire quelques autres fonctions. Vous croyez, parce que nous vous avons appelés pasteurs, que nous ne sommes que des brebis. Les choses ne vont pas tout-à-fait ainsi. Souvenez-vous que CHRIST dit expressément à ses disciples: *Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier.*

Nous avons au fond autant de droit que vous de parler en public pour édifier nos frères, et de rompre le pain avec eux. Si, quand les sociétés chrétiennes se sont augmentées, nous jugeâmes à propos de commettre certaines personnes pour baptiser, prêcher, communier nos fidelles, et avoir soin de tenir propre le lieu de l'assemblée, ce n'est pas que nous ne pussions fort bien prendre ce soin nous-mêmes. Je donne des gages à un homme pour faire paître mon troupeau; mais cela ne m'ôte pas le droit de le mener paître moi-même, et d'envoyer paître le berger si j'en suis mécontent.

On vous a imposé les mains; j'en suis bien aise; mais qu'a-t-on fait, s'il vous plaît, par cette cérémonie? Vous a-t-on donné plus d'esprit que vous n'en aviez? Ceux qui vous ont reçu ministre du

St Evangile, vous ont-ils donné autre chose qu'une déclaration que vous ne savez point l'hébreu, que vous savez un peu de grec, que vous avez lu *Matthieu*, *Luc*, *Marc* et *Jean*, et que vous pouvez parler une demi-heure de suite. Or certainement plusieurs de nos citoyens sont dans ce cas; et j'écoute quelquefois M. *Deluc* une heure entière, quoiqu'il ne sache pas mieux l'hébreu que vous.

Vous voulûtes me faire mettre à genoux, et vous me le conseillâtes par une lettre. Vous fûtes alors que je ne me mets à genoux que devant DIEU; et vous apprîtes que les pasteurs ne sont point magistrats. Nous savons très-bien distinguer l'empire et le sacerdoce. L'empire est à nous, et le sacerdoce dépend tellement de l'empire, qu'on vous présente à nous quand on vous a nommé à une cure de la ville. Nous pouvons vous accepter ou vous rejeter; donc nous sommes vos souverains. Prêchez, et nous jugerons de votre style; écrivez, et nous jugerons de votre doctrine; faites des miracles, et nous jugerons de votre savoir-faire. Je vous l'ai déjà dit, le temps n'est plus où les laïques n'osaient penser; et il n'est plus permis de nous donner du gland, quand nous nous sommes procuré du pain.

Les gens d'Eglise dans tous les pays sont un peu fâchés que les hommes aient des yeux; ils voudraient être à la tête d'une société d'aveugles; mais sachez qu'il est plus honorable d'être approuvé par des hommes qui raisonnent, que de dominer sur des gens qui ne pensent pas.

Il y a deux choses importantes dont on ne parle jamais dans le pays des esclaves, et dont tous les citoyens doivent s'entretenir dans les pays libres. L'une est le gouvernement, l'autre la religion. Le marchand, l'artisan doivent se mettre en état de n'être trompés ni sur l'un ni sur l'autre de ces objets. La tyrannie ridicule qu'on a voulu exercer sur moi, n'a servi qu'à me faire mieux connaître mes droits d'homme et de chrétien. Tous ceux qui pensent

comme moi (et ils sont en très-grand nombre) soutiendront jusqu'au dernier soupir ces droits inviolables. Et comme me disait fort bien hier une lingère de mon quartier, *Fari quæ sentiat*, est le privilége d'un homme libre. Croyez-moi, Messieurs, ménagez les citoyens, bourgeois et habitans, si vous voulez conserver un peu de crédit; car, selon *St Flaccus Horatius*, dans sa quatrième épître aux Galates, celui qui exige plus qu'on ne lui doit, perd bientôt ce qui lui est dû ou deu, etc. etc.

ONZIEME LETTRE.

Ecrite par le proposant à M. Covelle.

MONSIEUR,

Je bénis la Providence qui m'a conduit chez monsieur le comte dont j'ai l'honneur d'être le chapelain. Non-seulement il a eu la bonté de me faire payer d'avance cent écus patagons pour les premiers quatre mois de mon exercice, mais je suis chauffé, éclairé, blanchi, nourri, rasé, porté, habillé. Je doute fort que le lévite qui desservait la chapelle de la veuve *Michas* l'idolâtre, eût une condition aussi bonne que la mienne. Il est vrai que Mme *Michas* lui donnait une soutane et un manteau noir par année, et qu'il avait bouche à cour, mais il n'avait que dix petits écus de gage, ce qui n'approche pas de mes appointemens.

Son excellence me traite d'ailleurs avec beaucoup de bonté; il commence à prendre en moi un peu de confiance, et je ne désespère pas de le convertir sur le chapitre des miracles, pourvu que ce malheureux jésuite *Needham* ne s'en mêle pas, car son excellence a une répugnance invincible pour les jésuites, pour les absurdités et pour les anguilles; c'est à cela près le meilleur homme du monde. Et si jamais vous venez dans son petit Etat, vous verrez combien sa conduite est édifiante, et avec quelle sincérité il adore le DIEU de tous les êtres et de tous les temps.

Il eſt de plus fort ſavant. Il a ordonné à un juif qui eſt ſon bibliothécaire, de lui faire une belle collection des anciens fragmens de *Sanchoniathon*, de *Bérose*, de *Manéthon*, de *Chérémon*, des anciennes hymnes d'*Orphée*, d'*Ocellus-Lucanus*, de *Timée* de Locres, et de tous ces anciens monumens peu conſultés par les modernes.

Il me faiſait lire hier *Flavien Joſephe*, cet hiſtorien juif qui écrivait ſous *Veſpaſien*; *Joſephe*, parent de la reine *Mariamne*, femme d'*Hérode*; *Joſephe*, dont le père avait vécu du temps de JESUS; *Joſephe* qui a le malheur de ne parler d'aucun des faits qui ſe paſſèrent alors en Galilée à la vue de tout l'univers. Nous remarquâmes tous deux quelles peines ſe donne ce juif, et en combien de manière il ſe replie pour faire valoir ſa nation. Il fouille dans tous les auteurs égyptiens pour trouver quelque preuve que *Moïſe* a été connu en Egypte; il déterre enfin deux hiſtoriens récens, qui ont écrit après la traduction qu'on appelle des Septante; c'eſt *Manéthon* et *Chérémon*. Ils diſent un mot de *Moïſe*, mais ils ne parlent d'aucun de ſes prodiges.

Que *Manéthon* et *Chérémon* euſſent dit peu de choſe d'un juif qu'ils regardaient avec mépris, cela était fort naturel, en cas que l'hiſtoire de *Moïſe* eût été fabuleuſe; mais qu'en parlant de *Moïſe* ils n'aient rien dit des dix plaies d'Egypte et du paſſage miraculeux de la mer Rouge, c'eſt ce qui eſt incompréhenſible. C'eſt comme ſi, en écrivant l'hiſtoire de Genève que vous avez commencée avec autant d'éloquence que de vérité, vous ne diſiez rien de l'eſcalade ni de la mort de M. *F*... mon parent.

L'omiſſion même des miracles de *Moïſe* eſt quelque choſe de bien plus extraordinaire dans une hiſtoire égyptienne, que l'omiſſion de deux faits très-naturels dans l'hiſtoire d'une ville. L'aſſaut de miracles que fit *Moïſe* avec les ſorciers du roi d'Egypte, ne devait pas ſur-tout être paſſé ſous ſilence par les hiſtoriens d'une nation auſſi célèbre pour les ſortiléges que l'étaient les Egyptiens.

On

On me dira peut-être que ces Egyptiens étaient si honteux d'avoir été vaincus en fait de diablerie, qu'ils aimèrent mieux n'en point parler du tout que d'avouer leur défaite. Mais, encore une fois, Monsieur, cela n'eſt pas dans la nature. Les Français avouent qu'ils ont été battus à Créci, à Poitiers; les Athéniens avouent que Lacédémone les vainquit. Les Romains ne diſſimulent pas la perte des batailles de Cannes et de Thraſimène.

De plus, les magiciens de *Pharaon* ne furent vaincus que ſur un ſeul article. *Moïſe* fit naître des poux, et c'eſt-là le ſeul miracle que les ſorciers de ſa majeſté ne purent faire. Or il était très-aiſé à un hiſtorien habile, ou de paſſer ſous ſilence le miracle des poux, ou même de le tourner à l'avantage de ſa nation. Il pouvait dire que les Juifs, qui ont toujours été fripiers, ſe connaiſſaient mieux en poux que les autres peuples. On pouvait ajouter que les Egyptiens, qui étaient des gens fort propres, avaient toujours négligé la théorie des poux dans la multitude de leurs connaiſſances.

Enfin, il n'était pas poſſible que *Chérémon* et *Manéthon* euſſent oublié qu'un ange avait coupé le cou un matin à tous les fils aînés des maiſons d'Egypte.

De très-illuſtres ſavans ont cru, comme vous ſavez, Monſieur, qu'il y avait alors en Egypte douze cents mille familles; cela fait douze cents mille jeunes gens égorgés dans une nuit. Cette aventure valait bien la peine d'être rapportée.

Je ſuppoſe, par exemple, qu'un jéſuite ſavoyard, envoyé de DIEU, eût aſſaſſiné tous les premiers-nés de Genève dans leur lit; en bonne foi, y aurait-il un ſeul de nos annaliſtes qui oubliât cette boucherie exécrable? et les écrivains ſavoyards ſeraient-ils les ſeuls qui tranſmettraient à la poſtérité un événement ſi divin?

La probité, Monſieur, ne me permet pas de nier la force de ces argumens. Je ſuis perſuadé qu'il eſt d'un mal-honnête homme de traiter avec un mépris

apparent les raisons de ses adversaires quand on en sent toute la puissance dans le fond de son cœur ; c'est mentir aux autres et à soi-même. Ainsi quand nous avons examiné ensemble les miracles de l'antiquité, nous n'avons ni déguisé, ni méprisé les raisons de ceux qui les nient, et nous n'avons opposé en bons chrétiens que la foi aux argumens. La foi consiste à croire ce que l'entendement ne saurait croire ; et c'est en cela qu'est le mérite.

Mais, Monsieur, en étant persuadés par la foi, des choses qui paraissent absurdes à notre intelligence, c'est-à-dire en croyant ce que nous ne croyons pas, gardons-nous de faire ce sacrifice de notre raison dans la conduite de la vie.

Il y a eu des gens qui ont dit autrefois : Vous croyez des choses incompréhensibles, contradictoires, impossibles, parce que nous vous l'avons ordonné ; faites donc des choses injustes parce que nous vous l'ordonnons. Ces gens-là raisonnaient à merveille. Certainement qui est en droit de vous rendre absurde est en droit de vous rendre injuste. Si vous n'opposez point aux ordres de croire l'impossible, l'intelligence que DIEU a mise dans votre esprit, vous ne devez point opposer aux ordres de mal faire, la justice que DIEU a mise dans votre cœur. Une faculté de votre ame étant une fois tyrannisée, toutes les autres facultés doivent l'être également. Et c'est-là ce qui a produit tous les crimes religieux dont la terre a été inondée.

Dans toutes les guerres civiles que les dogmes ont allumés, dans tous les tribunaux des inquisitions, et toutes les fois qu'on a cru expédient d'assassiner des particuliers ou des princes d'une secte différente de la nôtre, on s'est toujours servi de ces paroles de l'Evangile : *Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive ; je suis venu diviser le fils et le père, la fille et la mère etc.*

Il faudrait avoir recours alors à ce miracle dont je vous ai déjà parlé, qui consiste à entendre le contraire de ce qui est écrit. Certainement ces paroles veulent dire : *Je suis venu réunir le fils et le père, la fille et la*

mère; car si nous entendions ce passage à la lettre, nous serions obligés en conscience de faire de ce monde un théâtre de parricides.

De même lorsqu'il est dit que JESUS secha le figuier verd, cela veut dire qu'il fit reverdir un figuier sec; car ce dernier miracle est utile; et le premier est pernicieux.

Croyons aussi que quand le grand serviteur de DIEU *Josuah* arrêta le soleil qui ne marche pas, et la lune qui marche, ce ne fut point pour achever de massacrer en plein midi de pauvres citoyens qu'il venait voler, mais pour avoir le temps de secourir ces malheureux, ou de faire quelque bonne action.

C'est ainsi, Monsieur, que la lettre tue, et que l'esprit vivifie.

En un mot, que votre religion soit toujours de la morale saine dans la théorie, et de la bienfaisance dans la pratique.

Recommandez ces maximes à nos chers concitoyens; qu'ils sachent que l'erreur ne mène jamais à la vertu; qu'ils fassent usage de leurs lumières, qu'ils s'éclairent les uns les autres, qu'ils ne craignent point de dire la vérité dans tous leurs cercles, dans toutes leurs assemblées. La société humaine a été trop long-temps semblable à un grand jeu de basset, où des fripons volent des dupes, tandis que d'honnêtes gens discrets n'osent avertir les perdans qu'on les trompe.

Plus mes compatriotes chercheront la vérité, plus ils aimeront leur liberté. La même force d'esprit qui nous conduit au vrai, nous rend bons citoyens. Qu'est-ce en effet que d'être libres? c'est raisonner juste, c'est connaître les droits de l'homme; et quand on les connaît bien, on les défend de même.

Remarquez que les nations les plus esclaves ont toujours été celles qui ont été le plus dépourvues de lumières. Adieu, Monsieur, Je vous recommande la vérité, la liberté et la vertu, trois seules choses pour lesquelles on doive aimer la vie.

DOUZIEME LETTRE.

De M. Th.... à M. le comte de B....

Si ſon excellence monſieur le comte n'eſt pas perſuadé de l'authenticité de nos miracles, en récompenſe madame la comteſſe avait une foi qui était bien conſolante. J'ai eu l'agrément de lire quelquefois *St Matthieu* avec elle, quand monſeigneur liſait *Cicéron*, *Virgile*, *Epictète*, *Horace* ou *Marc-Antonin* dans ſon cabinet. Nous en étions un jour à ces paroles du chapitre XVII :

Je vous dis en vérité que quand vous aurez de la foi gros comme un grain de moutarde, vous direz à une montagne : Range-toi de-là, et auſſitôt la montagne ſe tranſportera de ſa place.

Ces paroles excitèrent la curioſité et le zèle de madame Voilà une belle occaſion, me dit-elle, de convertir monſieur mon mari : nous avons ici près une montagne qui nous cache la plus belle vue du monde ; vous avez de la foi plus qu'il n'y en a dans toute la moutarde de Dijon ; qui eſt dans mon office, j'ai beaucoup de foi auſſi : diſons un mot à la montagne ; et ſurement nous aurons le plaiſir de la voir ſe promener par les airs. J'ai lu dans l'hiſtoire de *St Dunſtan*, qui eſt un fameux ſaint du pays de *Needham*, qu'il fit venir un jour une montagne d'Irlande en Baſſe-Bretagne, lui donna ſa bénédiction, et la renvoya chez elle. Je ne doute pas que vous n'en faſſiez autant que *St Dunſtan*, vous qui êtes réformé.

Je m'excuſai long-temps ſur mon peu de crédit auprès du ciel et des montagnes. Si M. *Claparède*, profeſſeur en théologie, était ici, lui dis-je, il ne manquerait pas ſans doute de faire ce que vous propoſez ; il y a même tel ſyndic qui en un beſoin ferait capable de vous donner ce divertiſſement ; mais ſongez, Madame, que je ne ſuis qu'un pauvre propoſant, un jeune chapelain qui n'a fait encore aucun miracle, et qui doit ſe défier de ſes forces.

Il y a commencement à tout, me répliqua madame la comteſſe, et je veux abſolument que vous me tranſportiez ma montagne. Je me défendis long-temps; cela lui donna un peu de dépit. Vous faites, me dit-elle, comme les gens qui ont une belle voix et qui refuſent de chanter quand on les en prie. Je répondis que j'étais enrhumé, et que je ne pouvais chanter. Enfin elle me dit en colère que j'avais d'aſſez gros gages pour être complaiſant et pour faire des miracles quand une femme de qualité m'en demandait. Je lui repréſentai encore, avec ſoumiſſion, mon peu d'adreſſe dans cet art.

Comment, dit-elle, *Jean-Jacques Rouſſeau*, qui n'eſt qu'un miſérable laïque, ſe vante dans ſes lettres imprimées d'avoir fait des miracles à Veniſe, et vous ne m'en ferez pas? vous qui avez la dignité de mon chapelain, et à qui je donne le double des appointemens que *Jean-Jacques* touchait de M. de *Montaigu* ſon maître, ambaſſadeur de France.

Enfin je me rendis; nous priâmes la montagne l'un et l'autre avec dévotion de vouloir bien marcher. Elle n'en fit rien. Le rouge monta au viſage de madame; elle eſt très-altière, et veut fortement ce qu'elle veut. Il ſe pourrait faire, me dit-elle, qu'on dût entendre, ſelon vos principes, le contraire de ce qu'on lit dans le texte; il eſt dit qu'avec un peu de moutarde de foi on tranſportera une montagne; cela ſignifie peut-être qu'avec une montagne de foi on tranſportera un peu de moutarde. Elle ordonna ſur le champ à ſon maître d'hôtel d'en faire venir un pot. Pour moi, la moutarde me montait au nez; je fis ce que je pus pour empêcher madame de faire cette expérience de phyſique; elle n'en démordit point, et fut attrapée à ſa moutarde comme elle l'avait été à ſa montagne.

Tandis que nous fesions cette opération, arriva monſieur le comte, qui fut aſſez ſurpris de voir un pot de moutarde à terre entre madame la comteſſe et moi. Elle lui apprit de quoi il était queſtion. Monſieur le comte avec un ton moitié ſérieux, moitié railleur, lui

dit que les miracles avaient ceſſé depuis la réforme; qu'on n'en avait plus beſoin, et qu'un miracle aujourd'hui eſt de la moutarde après dîner.

Ce mot ſeul dérangea toute la dévotion de madame la comteſſe. Il ne faut quelquefois qu'une plaiſanterie pour décider de la manière dont on penſera le reſte de ſa vie.

Madame la comteſſe depuis ce moment-là crut auſſi peu aux miracles modernes que ſon mari. De ſorte que je me trouve aujourd'hui le ſeul homme du château qui ait le ſens commun, c'eſt-à-dire qui croie aux miracles.

Leurs excellences m'accablent tous les jours de railleries. Je joue à peu près le même rôle que l'aumônier du feu roi *Auguſte*, qui était le ſeul catholique de la Saxe.

Je me renferme autant que je peux dans la morale; mais cette morale ne laiſſe pas de m'embarraſſer. Je vous confie, mon cher ami, que je ſuis amoureux de la fille du maître d'hôtel, qui eſt beaucoup plus jolie que Mlle *Perbot* et que la veuve anabaptiſte qui épouſa *Jean Chauvin* ou *Calvin*. Mais comme je ſuis abſolument ſans bien, je doute fort que monſieur le maître veuille m'accorder ſa fille.

Jugez où en eſt réduit un jeune propoſant de vingt-quatre ans, frais et vigoureux. Monſieur le miniſtre.. qui eſt ſans contredit le premier homme que nous ayons aujourd'hui dans l'Egliſe et dans la littérature, écrivit il y a pluſieurs années un excellent livre ſur la continence des propoſans qu'il appelle un miracle continuel.

Il imagina dans ce livre d'établir un b..... pour ces jeunes prédicateurs; il en rédigea les lois qui ſont fort ſages; ſur-tout il ne veut pas qu'un profane ſoit jamais reçu dans cette maiſon; mais c'eſt préciſément cette loi qui a fait manquer l'établiſſement. Les laïques, qui ſont toujours jaloux de nous, s'y ſont vivement oppoſés.

Vous croyez peut-être, mon cher *Covelle*, que je ne parle pas ſérieuſement; je vous jure que le livre exiſte,

que je l'ai lu, et que M. *Formey* eſt trop honnête homme et trop craignant DIEU pour le déſavouer. Son idée eſt très-raiſonnable, car enfin il faut ou reſſembler au bon homme *Onan*, ou trouver une demoiſelle *Ferbot*, ou ſe marier, ou faire un enfant à la fille d'un maître d'hôtel, ce qui m'expoſerait à être chaſſé de la maiſon de monſieur le comte.

Je vous confie mon embarras, j'eſpère qu'étant du métier vous m'aiderez de vos bons conſeils.

Je fus hier obligé de prêcher ſur la chaſteté; le diable m'avait bercé toute la nuit, la fille du maître d'hôtel ſe trouvait tout juſte vis-à-vis de moi, elle rougiſſait et moi auſſi, je balbutiai beaucoup; madame la comteſſe s'aperçut de mon trouble; jugez de la ſituation où je ſuis. Cette fille paſſe actuellement ſous ma fenêtre, la plume me tombe des mains... ma vue ſe trouble ... ha! bon ſoir... mon cher... *Covelle.*

TREIZIEME LETTRE.

Adreſſée par M. Covelle à ſes chers concitoyens.

MESSIEURS,

Les occaſions développent l'eſprit des hommes. J'avais peu exercé ma faculté de penſer avant que je me viſſe obligé de ſoutenir les droits de l'humanité contre ceux dont l'orgueil exigeait de moi une baſſeſſe. Ce qu'a dit un de nos concitoyens ſur les miracles, m'a ouvert les yeux. J'ai conclu qu'il eſt fort peu important pour le bien de la ſociété, pour les mœurs, pour la vertu, de ſavoir ou d'ignorer qu'un figuier a été ſéché parce qu'il n'avait pas porté de figues ſur la fin de l'hiver; nos devoirs de citoyens, d'hommes libres, de pères, de mères, de fils, de frères n'en doivent pas moins être remplis, quand même on n'aurait tranſmis aucuns miracles juſqu'à nous.

Suppoſons un moment, mes chers compatriotes, que jamais *Moïſe* ne paſſa par la mer Rouge à pied

fec pour aller mourir lui et les siens dans un désert affreux; supposons que la lune ne s'est jamais arrêtée sur Aïalon, et le soleil sur Gabaon, en plein midi pour donner à *Josuah*, fils de *Nun*, le temps de massacrer avec plus de loisir quelques misérables fuyards qu'une pluie céleste de grosses pierres avait déjà assommés; supposons qu'une ânesse et qu'un serpent n'aient jamais parlé, et que tous les animaux n'aient pu se nourrir un an dans l'arche: de bonne foi, en serons-nous moins gens de bien, aurons-nous une autre morale et d'autres principes d'honneur et de vertu? le monde n'ira-t-il pas comme il est toujours allé? quel peut donc être le but de ceux qui nous enseignent des choses que leur bon sens et le nôtre désavouent? dans quel esprit peuvent-ils nous tromper? Ce n'est pas certainement pour nous rendre plus vertueux Ce n'est pas pour nous faire aimer davantage notre chère liberté. Car l'abrutissement de l'esprit n'a jamais fait d'honnêtes gens, et il est horrible et insensé de prétendre que plus nous serons sots, plus nous deviendrons de dignes citoyens.

On n'a jamais fait croire des sottises aux hommes que pour les soumettre. La fureur de dominer est de toutes les maladies de l'esprit humain la plus terrible: mais ce ne peut être aujourd'hui que dans un violent transport au cerveau, que des hommes vêtus de noir puissent prétendre nous rendre imbécilles pour nous gouverner. Cela est bon pour les sauvages du Paraguai qui obéissent en esclaves aux jésuites; mais il faut en user autrement avec nous. Nous devons être jaloux des droits de notre raison comme de ceux de notre liberté; car plus nous serons des êtres raisonnables, plus nous serons des êtres libres. Prenez-y bien garde, mes chers compatriotes, citoyens, bourgeois, natifs et habitans; il faut qu'on ne nous trompe ni sur notre religion, ni sur notre gouvernement. Le droit de dire et d'imprimer ce que nous pensons, est le droit de tout homme libre, dont on ne saurait le priver sans exercer la tyrannie la plus odieuse. Ce privilége nous est aussi

essentiel

essentiel que celui de nommer nos auditeurs et nos syndics, d'imposer des tributs, de décider de la guerre et de la paix; et il serait plaisant que ceux en qui réside la souveraineté ne pussent pas dire leur avis par écrit.

Nous savons bien qu'on peut abuser de l'impression comme on peut abuser de la parole; mais quoi! nous privera-t-on d'une chose si légitime sous prétexte qu'on en peut faire un mauvais usage? j'aimerais autant qu'on nous défendît de boire dans la crainte que quelqu'un ne s'enivre.

Conservons toujours les bienséances, mais donnons un libre essor à nos pensées. Soutenons la liberté de la presse; c'est la base de toutes les autres libertés; c'est par-là qu'on s'éclaire mutuellement. Chaque citoyen peut parler par écrit à la nation, et chaque lecteur examine à loisir et sans passion ce que ce compatriote lui dit par la voie de la presse: nos cercles peuvent quelquefois être tumultueux: ce n'est que dans le recueillement du cabinet qu'on peut bien juger. C'est par-là que la nation anglaise est devenue une nation véritablement libre. Elle ne le serait pas, si elle n'était pas éclairée; et elle ne serait point éclairée, si chaque citoyen n'avait pas chez elle le droit d'imprimer ce qu'il veut. Je ne prétends point comparer Genève à la Grande-Bretagne: je sais que nous n'avons qu'un très-petit territoire peu proportionné, peut-être, à notre courage. Mais enfin notre petitesse doit-elle nous dépouiller de nos droits? et parce que nous ne sommes que vingt-quatre mille êtres pensans, faudra-t-il que nous renoncions à penser?

Un judicieux tailleur de mes amis disait ces jours passés, dans une nombreuse compagnie, qu'un des inconvéniens attachés à la nature humaine, est que chacun veut élever sa profession au-dessus de toutes les autres. Il se plaignait sur-tout de la vanité des barbiers qui prennent le pas sur les tailleurs, parce qu'ils ont autrefois tiré du sang dans quelques occasions. Mais les barbiers, disait-il, ont grand tort de

se préférer à nous, car c'est nous qui les habillons, et nous pouvons fort bien nous raser sans eux.

Voilà précisément, mes chers concitoyens, le cas où nous sommes avec les prêtres. Il est très-clair qu'on peut se passer d'eux à toute force, puisque toute la Pensilvanie s'en passe. Il n'y a point de prêtres à Philadelphie. Aussi est-elle la ville des frères, elle est plus peuplée que la nôtre et plus heureuse. Supposons pour un moment que tous les prédicans de notre ville soient malades d'indigestion dimanche prochain, en chanterons-nous moins les louanges de DIEU? notre musique en sera-t-elle moins mauvaise? ne remplirons-nous pas toutes les fonctions de ces messieurs le plus aisément du monde? et s'il faut prêcher, n'avons-nous pas chez nous des babillard qui parlent dans nos cercles un quart d'heure de suite sans rien dire et qui sont supportables?

Pourquoi donc tant faire le fier quand on est prêtre? encore passe si ces messieurs faisaient des miracles; s'ils rajeunissaient M. *Abauzit*; s'ils guérissaient M. *Bonnet* de sa surdité; s'ils donnaient un bon déjeûner à toute la ville avec cinq pains et trois poissons; s'ils délivraient des esprits malins M. *G*... et M. *F*... qui ont certainement le diable au corps, nous serions fort contens d'eux, et ils auraient une haute considération. Mais ils se bornent à vouloir être les maîtres; et c'est pour cela qu'ils ne le seront point.

Ils font ce qu'ils peuvent pour ruiner notre commerce de pensées, et pour réduire nos pauvres imprimeurs à l'hôpital. Ils s'y prennent en deux manières. Ils font imprimer leurs ouvrages, et ils tâchent d'empêcher que nous n'imprimions les nôtres. Ne pouvant nous faire brûler nous-mêmes, comme *Servet* et *Antoine*, ils cabalent continuellement pour faire brûler nos livres instructifs et édifians; et ils trouvent quelques têtes à perruques qui sont taillés pour les croire. Mes frères, que tous ces vains efforts ne nous empêchent jamais de pousser le commerce. Vivons libres, soutenons nos droits et buvons du meilleur.

QUATORZIEME LETTRE.

A M. Covelle citoyen de Genève, par M. Beaudinet citoyen de Neuchâtel.

MONSIEUR,

Vos lettres sur les miracles, que vous avez eu la bonté de m'envoyer, m'ont bien fait rire. Je n'aime l'érudition que quand elle est un peu égayée. Je me plais fort aux miracles; j'y crois comme vous et comme tous les gens raisonnables. Pourquoi un serpent, une ânesse n'auraient-ils pas parlé? les chevaux d'*Achille* n'ont-ils pas parlé grec mieux que nos professeurs d'aujourd'hui? les vaches du mont Olympe ne dirent-elles pas autrefois leurs avis fort éloquemment? et *parler comme une vache espagnole*, n'est-il pas un ancien proverbe? les chênes de Dodone avaient une très-belle voix, et rendaient des oracles. Tout parle dans la nature. Je sens bien, Monsieur, qu'un bon déjeûner fourni à quatre ou cinq mille hommes avec trois truites et cinq pains mollets, et des cruches d'eau changées en bouteilles de vin d'Engaddi, ou de vin de Bourgogne, vous plaisent encore plus, et à moi aussi, que des bêtes qui parlent ou qui écrivent.

Je veux croire aux miracles que M. *Rousseau* a faits à Venise; mais j'avoue que je crois plus fermement à ceux de notre comte de Neuchâtel. Résister à la moitié de l'Europe et à quatre armées d'environ cent mille hommes chacune, remporter dans l'espace d'un mois deux victoires signalées, forcer ses ennemis à faire la paix, jouir de sa gloire en philosophe, voilà de vrais miracles; et si après cela il noyait deux mille cochons d'un seul mot, j'aurais de la peine à l'en estimer davantage.

Je me flatte que votre consistoire a renoncé au magnifique dessein de faire mettre à genoux vos citoyens devant lui. S'il avait réussi dans cette prétention, bientôt vos prêtres exigeraient qu'on leur baisât

les pieds comme au pape. Vous savez qu'ils ressemblent aux amans qui prennent de grandes libertés quand on leur en a passé de petites.

Nous avons eu aussi à Neuchâtel nos tracasseries sacerdotales. C'est le sort de l'Eglise, parce que l'Eglise est composée d'hommes. Depuis que *Pierre* et *Paul* se querellèrent, la paix n'a jamais habité chez les chrétiens. Je souhaite qu'elle règne à Genève avec la liberté, mais elle a été sur le point de partir de Neuchâtel.

Je sais bien qu'on ne peut nous reprocher d'avoir versé le sang comme les partisans d'*Athanase* et ceux d'*Arius*, ni de nous être assommés avec des massues, comme les Africains disciples de *Donat* évêque de Tunis combattirent contre le parti d'*Augustin* évêque d'Hippone, manichéen devenu chrétien, et baptisé avec son bâtard *Déodatus* Nous n'avons point imité les fureurs de *St Cyrille* contre ceux qui appelaient *Marie* mère de JESUS, et non pas mère de DIEU.

Nous n'avons point imité la rage des chrétiens qui, oubliant que tous les pères de l'Eglise avaient été platoniciens, allèrent dans Alexandrie, en 415, saisir la belle *Hyppatie* dans sa chaire, où elle enseignait la philosophie de *Platon*, la traînèrent par les cheveux dans la place publique, et la massacrèrent, sans que sa jeunesse, sa beauté, sa vertu leur inspirassent le moindre remords; car ils étaient conduits par un théologien qui tenait contre *Platon* pour *Aristote*.

Nous n'avons point eu de ces guerres civiles qui ont désolé l'Europe dans ces vingt-sept schismes sanglans, formés par de saints prétendans à la chaire de *St Pierre*, au titre de vicaire de DIEU, et au droit d'être infaillible. Nous n'avons point renouvelé les horreurs incroyables des seizième et dix-septième siècles, de ces temps abominables où sept ou huit argumens de théologie changèrent les hommes en bêtes féroces, comme autrefois la théologienne *Circé* changea des grecs en animaux avec des paroles.

Nos querelles, Monsieur, n'ont été que ridicules. Les esprits de nos prédicans commencèrent à s'échauffer

il y a quatre ans au sujet d'un pauvre diable de pasteur de campagne, nommé *Petit-Pierre*, bon homme qui entendait parfaitement la Trinité, et qui savait au juste comment le St Esprit procède, mais qui errait *toto cœlo* sur le chapitre de l'enfer.

Ce *Petit-Pierre* concevait très-bien comment il y avait au jardin d'Eden un arbre qui donnait la connaissance du bien et du mal, comment *Adam* et *Eve* vécurent environ neuf cents ans pour en avoir mangé; mais il ne digérait pas que nous fussions brûlés à jamais pour cette affaire. C'était un homme de bonne composition; il voulait bien que les descendans d'*Adam*, tant blancs que noirs, rouges ou cendrés, barbus ou imberbes, fussent damnés pendant sept ou huit cents mille ans; cela lui paraissait juste: mais pour l'éternité il n'en pouvait convenir; il trouvait par le calcul intégral qu'il était impossible *data fluente* que la faute momentanée d'un être fini fût châtiée par une peine infinie, parce que fini est zéro par rapport à l'infini.

A cela nos prédicans répondaient que les Chaldéens qui avaient inventé l'enfer, les Egyptiens qui l'avaient adopté, les Grecs et les Romains qui l'avaient embelli, (tandis que les Juifs l'ignoraient absolument) étaient tous convenus que l'enfer est éternel. Ils lui citaient le sixième livre de *Virgile*, et même le *Dante*. M. *Petit-Pierre* se pourvut aussi de quelques autorités; on eut recours à la manière d'arguer dans *Rabelais*. La dispute s'échauffa; notre auguste souverain fit ce qu'il put pour l'apaiser, mais enfin M. *Petit-Pierre* fut contraint d'aller faire son salut en Angleterre, et notre monarque eut la bonté d'écrire que puisque nos prêtres voulaient absolument être damnés dans toute l'éternité, il trouvait très-bon qu'ils le fussent. J'y consens aussi de tout mon cœur, et grand bien leur fasse.

Cette querelle étant apaisée, M. *Jean-Jacques Rousseau*, citoyen du village de Couvé dans la province de Moitié-Travers ou Moutier-Travers, en a essuyé une autre qui a été poussée jusqu'à des coups de pierre. On a voulu le lapider comme *St Etienne*,

M *Rouſſeau* dans ſon lit, et ſa ſervante dans le ſien, que voilà une grêle de pierres qui tombe ſur ſa maiſon, comme il en tomba une ſur les Amorrhéens devers Aïalon, Gabaon et Béthoron, immédiatement avant que le ſoleil s'arrêtât; on caſſa toutes ſes vitres, et on enfonça ſes deux portes; il s'en fallût peu qu'une de ces pierres n'atteignît à la tempe M. *Jean-Jacques*, n'entamât le muſele temporal et l'orbiculaire, ne paſſât juſqu'au zigomatique, et en preſſant le tiſſu médullaire du cerveau, n'envoyât le patient débiter des paradoxes dans l'autre monde; ce qui aurait été regardé comme un miracle évident par tous les prédicans.

M. d'*Aſſouci* ne ſe ſauva pas plus vîte de Montpellier, que M. *Rouſſeau* ne ſe ſauva de Moutier-Travers.

Trouvez bon, Monſieur, que je finiſſe ici ma lettre; la poſte me preſſe, j'achèverai par le premier ordinaire.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéiſſant ſerviteur,

BEAUDINET.

QUINZIEME LETTRE.

De M. de Montmolin prêtre, à M. Needham prêtre.

A Bovereſſe 24 décembre, l'an du ſalut 1765.

MONSIEUR,

RAPPORT que *je ſuis d'un caractère très-reſpectable* (*) étant prédicant de Travers et de Bovereſſe à Bovibus, qui ſont des armes parlantes, je vous fais ces lignes pour vous dire que, malgré l'oppoſition de nos deux ſectes, la conformité de notre ſtyle m'autoriſe à uſer avec vous de la loi du talion.

Vous êtes prêtre papiſte, je ſuis prêtre calviniſte, vous m'avez ennuyé, et je vais vous le rendre.

Je vous dirai donc, Monſieur, que *Jean-Jacques* ayant fait des miracles à Neuchâtel, je procédai bravement à l'excommunier; mais comme M *Jean-Jacques* a un goût extrême pour la communion, il voulut abſolument en tâter.

Il avait d'abord communié, dans la ville de Genève où vous êtes, ſous les deux eſpèces avec du pain levé; enſuite il alla communier, avec du pain azime ſans boire, chez les Savoyards qui ſont tous de profonds théologiens, puis il revint à Genève communier avec pain et vin, puis il alla en France, où il eut le malheur de ne point communier du tout, et il fut prêt de mourir d'inanition. Enfin il me demanda la ſainte cène ou ſoupé du matin, d'une manière ſi preſſante que je pris le parti de lui jeter des pierres pour l'écarter de ma table; il avait beau me dire comme le diable dans l'évangile: Mon cher M. de *Montmolin*, dites que ces pierres ſe changent en pain; je lui répondis: Méchant, ſouviens-toi que *Jéhova* fit pleuvoir des pierres ſur les Amorrhéens dans le chemin de Béthoron, et les tua tous avant d'arrêter le ſoleil et la lune

(*) Page 5 de l'information préſentée au public par le profeſſeur de *Montmolin*.

pour les retuer, et *David* tua *Goliath* à coups de pierres, et les petits garçons et les petites filles jetaient des pierres à *Diogène*, et tu en auras ta part ; ainsi dit, ainsi fait, je le fis lapider par tous les petits garçons du village, comme M. *Covelle* et Mlle *Ferbot* vous l'ont conté.

Des impies, dont le nombre se multiplie tous les jours, ont écrit que je gardais les manteaux comme *Paul* l'apôtre. Voyez la malice ! il est prouvé qu'il n'y a d'autre manteau que le mien à Boveresse et chez les gens de Travers. Ce manteau n'est pas affirément celui d'*Elisée* ; car il avait un esprit double ; et vous et moi, Monsieur, nous en avons un très-simple. Je ne voulus pas, après cet exploit, commander au soleil de s'arrêter sur la vallée de Travers, et la lune sur Boveresse, parce qu'il était nuit, et qu'il n'y avait point de lune ce jour-là.

Or vous saurez, Monsieur, que *Jean-Jacques* ayant été lapidé, M. du *Peyrou*, citoyen de Neuchâtel, a jeté des pierres dans mon jardin ; il s'est avisé d'écrire que la lapidation n'est plus en usage dans la nouvelle loi, que cette cérémonie n'a été connue que des Juifs, et que par conséquent j'ai eu tort, moi, prêtre de la loi nouvelle, de faire jeter des pierres à *Jean-Jacques* qui est de la loi naturelle. Figurez-vous, Monsieur, vous, qui êtes un bon philosophe, combien ce raisonnement est ridicule.

M. du *Peyrou* a été élevé en Amérique, vous voyez bien qu'il ne peut être instruit des usages de l'Europe. Je compte bien le faire lapider lui-même à la première occasion pour lui apprendre son catéchisme. Je vous prie de me mander si la lapidation n'est pas très-commune en Irlande : car je ne veux rien faire sans avoir de grandes autorités.

Il n'est pas, Monsieur, que vous n'ayez jeté quelques pierres en votre vie à des mécréans, quand vous en avez rencontré ; mandez-moi, je vous prie, ce qui en est arrivé, et si cela les a convertis.

Je me suis fait donner une déclaration par mon troupeau, comme quoi j'étais honnête homme. Mais au

diable, si on a dit un mot de pierres, ni de cailloux dans cette attestation de vie et de mœurs; cela me fait une vraie peine, et est pour moi une pierre de scandale : car enfin, Monsieur, l'Eglise de JESUS-CHRIST est fondée sur la pierre; ce n'est que parce que *Simon Barjone* était surnommé *Pierre*, que les papes ont chassé autrefois un empereur de Rome à coups de pierres; pour moi, je suis tout pétrifié depuis qu'on m'a pris à partie, et qu'on m'a forcé d'écrire des lettres qui sont la pierre de touche de mon génie.

Je sais qu'il est dit dans la Genèse que *Deucalion* et *Pyrrha* firent des enfans en se troussant et en jetant des pierres entre leurs jambes, et que j'aurais pu m'excuser en citant ce passage de l'Ecriture; mais on m'a répondu que quand M. *Jean-Jacques* et sa servante se troussent, ils n'en usent point ainsi, et que je ne gagnerais rien à cette évasion.

On m'a dit que depuis ce temps-là *Jean-Jacques* a ramassé toutes les pierres qu'il a rencontrées dans son chemin pour les jeter au nez des magistrats de Genève; mais, par les dernières lettres, j'apprends que ces pierres se changeront en pelotes de neiges, et que tout s'adoucira par la haute prudence du petit et grand conseil, des citoyens et bourgeois.

S'il y a quelque chose de nouveau sur les anguilles et sur les miracles, je vous prie de m'en faire part.

On dit qu'on commence à penser dans les rues hautes et dans les rues basses, cela me fait frissonner; nous autres prêtres, nous n'aimons pas que l'on pense; malheur aux esprits qui s'éclairent; honneur et gloire aux pauvres d'esprit! Réunissons-nous tous deux, Monsieur, contre tous ceux qui font usage de leur raison; après quoi nous nous battrons pour les absurdités réciproques qui nous divisent.

Tâchez d'observer avec votre microscope l'étoile des trois rois qui va paraître, j'observerai de mon côté : je baise les mains au bœuf et à l'âne. Soyez toujours la

pierre angulaire de l'Eglise d'Irlande, comme moi de Boveresse. Je suis le plus particulièrement du monde,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

MONTMOLIN.

SEIZIEME LETTRE.

Par M. Beaudinet citoyen de Neuchâtel, à M. Covelle citoyen de Genève.

MONSIEUR,

LE 9 septembre au matin, je rencontrai dans Neuchâtel M. le pasteur *Montmolin*. Je ne pus m'empêcher de lui marquer ma surprise de la lapidation de Moutier-Travers. Il me répondit que c'était son droit, et que les prêtres devaient punir les pécheurs *Pierre*, dit-il, fit mourir d'apoplexie *Ananiah* et *Saphirah*, qui n'avaient d'autre crime que de n'avoir pas apporté à ses pieds jusqu'à la dernière obole de leur bien. Il est clair que depuis ce temps-là les prêtres ont droit de vie et de mort sur les laïques; et c'est en vertu de ce privilége divin que nous avons été long-temps tout-puissans dans le comté de Neuchâtel, en Ecosse, à Genève et dans plusieurs autres pays

Je me recueillis un moment, de peur de me mettre trop en colère, et je lui parlai ainsi:

Je sais, Monsieur, que vous vous êtes arrogé chez nous, dans le siècle passé, le droit de commuer les peines décernées par le conseil, et d'imposer des amendes pécuniaires. Mais, en 1695, ces abus intolérables furent abolis par le gouvernement. Vos pareils ont eu la hardiesse de prendre long-temps le pas sur le conseil d'Etat dans Genève; ils entraient au conseil sans se faire annoncer, sans demander permission; ils dictaient des lois; on a réprimé ces excès, mais on ne vous a pas encore renfermés dans vos justes bornes.

Pensez-vous donc que nous ayons secoué le joug des évêques de Rome pour nous en donner un plus pesant? Les meurtres, les empoisonnemens, les parricides d'*Alexandre VI*, l'ambition guerrière et turbulente de *Jules II*, les débauches et les rapines de *Léon X* nous révoltèrent; nous brisâmes l'idole, mais nous n'avons pas prétendu en adorer une nouvelle.

For priests of all religions are the same.

Hé! qui êtes-vous donc, vous autres prédicans à manteau? Qu'avez-vous par dessus les laïques? les apôtres, JESUS même, n'étaient-ils pas laïques? JESUS forma-t-il jamais un nouvel ordre dans l'État? vous a-t-il envoyés à l'exclusion de tous les autres chrétiens? montrez-nous quelle suite de prêtres, ordonnés par les apôtres, a transmis le St Esprit jusqu'à vous de cervelle en cervelle, depuis Jérusalem jusqu'à Neuchâtel? de qui descendez-vous? du cardeur de laine *Jean le Clerc*, brûlé à Metz; de *Jean Chauvin* qui, s'étant dérobé au bûcher, fit jeter *Michel Servet* dans les flammes, autrefois allumées pour lui-même; de *Viret*, imprimeur à Rouen; de *Farel*, de *Bèze*, de *Crespin*, qui n'étant point prêtres, n'avaient été ordonnés par personne; ils ne purent vous donner le St Esprit qu'ils n'avaient pas, et vous n'auriez été que des bâtards si le vœu des nations, si la sanction des gouvernemens ne vous avaient légitimés.

Vous êtes ministres comme nous sommes assesseurs, lieutenants, baillis, tréforiers. Nous n'avons plus ces titre quand nous n'avons plus ces emplois. Un ministre est amovible comme nous; il ne lui reste rien de son caractère quand il change d'état.

Pensez-vous de bonne foi que les langues de feu qui descendirent du ciel sur la tête des disciples, soient venues depuis le seizième siècle se reposer sur la vôtre? Des nations sages et hardies foulèrent alors aux pieds quelques-unes des superstitions dont la terre était infectée; les magistrats vous remirent le soin de

prêcher les peuples ; mais ils ne prétendirent pas qu'une chaire fût un tribunal de justice.

Vous n'avez, vous ne devez avoir aucune juris-diction, non pas même en fait de dogmes. Nous savons ce qu'il convient d'enseigner et de taire ; c'est à nous à vous le prescrire ; c'est à vous d'obéir au gouvernement. Il n'appartient qu'à la nation assemblée, ou à celui qui la représente, de confier un ministère, quel qu'il puisse être, à qui bon lui semble. Telle est la loi dans le vaste empire de Russie, telle est la loi en Angleterre ; et c'est le seul moyen d'arrêter vos disputes, aussi interminables que ridicules.

Les Grecs et les Romains ne permirent jamais aux colléges des prêtres de proclamer des articles de foi. Ces peuples sages sentirent quels maux apporteraient des décisions théologiques. Ils fermèrent cette source de discorde, qui n'a jailli que parmi nous, qui a coulé avec notre sang, et qui a inondé l'Europe.

Tout gouvernement qui laisse du pouvoir aux prêtres est insensé, il doit nécessairement périr ; et s'il n'est pas détruit, il ne doit sa conservation qu'aux laïques éclairés qui combattent en sa faveur.

Mais quoi ! n'ayant aucun pouvoir, vous en chercheriez en soulevant la populace contre un citoyen ! ce ne serait pas là un abus ; ce serait un délit que le magistrat punirait sévèrement. Sachez que nous ouvrons les yeux à Neuchâtel comme ailleurs ; fâchez que nous commençons à distinguer la religion du fanatisme, le culte de DIEU du despotisme presbytéral, et que nous ne prétendons plus être menés, avec un licou, par des gens à qui nous donnons des gages. (Je me servis, Monsieur, de vos propres paroles.)

Je ne raillais point alors, je ne plaisantais point. Il y a des choses dont on ne doit que rire ; il y en a contre lesquelles il faut s'élever avec force. Moquez-vous tant qu'il vous plaira de *St Justin* qui a vu la statue de sel, en laquelle la femme de *Loth* fut

changée, et les cellules des septante, prétendus interprètes des livres juifs Riez des miracles de *St Pacôme* que le diable tentait lorsqu'il allait à la selle, et de ceux de *St Grégoire Thaumaturge* qui se changea un jour en arbre. Ne faites nul scrupule en adorant DIEU, et en servant le prochain, de vous moquer des superstitions qui aviliſſent la nature humaine; riez des sottises; mais éclatez contre la persécution. L'esprit persécuteur est l'ennemi de tous les hommes; il mène droit à l'inquisition, comme le larcin conduit à être voleur de grand chemin. Un voleur ne vous ôte que votre argent; mais un inquisiteur veut vous ravir jusqu'à vos pensées: il fouille dans votre ame, il veut y trouver de quoi faire brûler votre corps. J'ai lu ces jours passés dans un livre nouveau qu'il y a un enfer, qu'il est sur la terre, et que ce sont les persécuteurs théologaux qui en sont les diables.

Jai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéiſſant serviteur,
BEAUDINET.

DIX-SEPTIEME LETTRE.

Du proposant.

MONSIEUR,

HIER M. le jésuite irlandais *Needham*, en allant aux eaux de Spa, vint faire sa cour à son excellence qui le retint à dîner. Admirez, je vous prie, la politesse de monseigneur et de madame; il y avait un pâté d'anguilles délicieux; ils ordonnèrent qu'on ne le servît point, parce que depuis quelque temps M. *Needham* se trouve un peu mal, toutes les fois qu'on parle d'anguilles. Cette attention me charma. Voilà ce dont un cuistre, tel que j'ai pensé l'être, ne se ferait jamais aviſé. Voilà ce que je n'ai jamais lu dans certain

catéchiſme, où il n'eſt pas plus queſtion de la politeſſe que de la Trinité.

Nous nous mines à table après avoir baiſé la robe de madame la comteſſe, ſelon l'uſage. M. *Needham* parla beaucoup de vous; il fit votre éloge; car ſi la diverſité de vos religions vous diviſe, la conformité de vos mérites vous réunit. Vous ſavez qu'à dîner la converſation change toujours d'objet; on parla de mademoiſelle *Clairon*, de la loterie de la compagnie des Indes de France, des Anglais et de l'Amérique. Monſieur le comte daigna nous lire une grande lettre qu'il avait reçue de Boſton: en voici le précis.

" Nous conclûmes dernièrement la paix avec la „ nation des Savanois. Une des conditions était qu'ils „ nous rendraient de jeunes garçons anglais, de jeu„ nes filles qu'ils avaient pris il y a quelques années; „ ces enfans ne voulaient pas revenir auprès de nous. „ Ils ne pouvaient ſe détacher de leurs chefs ſavanois. „ Enfin le chef des tribus nous ramena hier ces captifs „ tous parés de belles plumes, et nous tint ce diſcours: „ Voici vos fils et vos filles que nous vous ra„ menons, nous en avions fait les nôtres; nous les „ adoptâmes dès que nous en fûmes les maîtres. „ Nous vous rendons votre chair et votre ſang; trai„ tez-les avec la même tendreſſe que nous les avons „ traités; ayez pour eux de l'indulgence, quand „ vous verrez qu'ils ont oublié parmi nous vos „ mœurs et vos uſages. Puiſſe le grand génie qui „ préſide au monde, nous accorder la conſolation „ de les embraſſer, quand nous viendrons ſur „ vos terres jouir de la paix qui nous rend tous „ frères! etc. "

Cette lettre nous attendrit tous. M. *Needham* s'étonna que tant d'humanité pût animer le cœur des ſauvages. Pourquoi les appelez-vous ſauvages? dit monſieur le comte. Ce ſont des peuples libres qui vivent en ſociété, qui pratiquent la juſtice, qui adorent le grand Eſprit comme moi. Sont-ils ſauvages parce

parce que leurs maisons, leurs habits, leur langage, leur cuisine, ne ressemblent pas aux nôtres?

Ah, Monseigneur! vous voyez bien qu'ils sont sauvages, puisqu'ils ne sont pas chrétiens, qu'il est impossible qu'ils aient tenu un discours si chrétien sans un miracle. Je suis persuadé que ce chef des Savanois était quelque jésuite irlandais déguisé, qui leur a porté les lumières de la foi. La nature humaine elle seule n'est pas capable de tant de bonté sans le secours d'un missionnaire. Ou c'était un jésuite qui parlait, ou DIEU, par un miracle spécial, a illuminé tout d'un coup ces barbares. Comment pourraient-ils avoir de la vertu, puisqu'ils ne sont pas de ma religion?

Mme la comtesse sentit bien à quel homme on avait à faire, elle mordit ses belles lèvres pour étouffer un éclat de rire; et regardant M. *Needham* avec bonté, elle lui demanda des éclaircissemens: Ne plaignez-vous pas, dit-elle, toute cette Amérique, qui a été si long-temps damnée, ainsi que la Chine, la Perse, les Indes, la grande Tartarie, l'Afrique, l'Arabie et tant d'autres pays?

Hélas! oui, Madame, mais remarquez que tous ces peuples n'ont été livrés au diable, de père en fils, que jusqu'au temps où il est venu chez eux de nos missionnaires. Les Espagnols, par exemple, n'exterminèrent la moitié des Américains que pour nous donner le moyen de sauver l'autre par nos miracles; encore n'avons-nous pu parvenir à instruire tout au plus qu'un homme sur mille; mais c'est beaucoup, vu le petit nombre des élus. Les Américains avaient tous péché en *Adam*, ainsi on ne leur devait rien; et quand nous en sauvons un, c'est par pure grâce.

Vraiment, mon cher monsieur *Needham*, ils vous sont bien obligés; mais comment les Africains, les Hurons, et les Savanois étaient-ils damnés en *Adam*? Comment des peuples noirs et avec de la laine sur la tête, et des peuples sans barbe, peuvent-ils avoir un

père blanc, barbu et chevelu ? et comment les hommes s'y prirent-ils après le déluge, pour aller par mer dans l'Amérique ?

Hé ! madame, n'avaient-ils pas l'arche ? ne leur était-il pas aussi aisé de s'embarquer dans ce vaisseau qu'il l'avait été à *Noé* d'y rassembler tous les animaux d'Amérique, et de les nourrir pendant un an, avec tous ceux de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe ? On nous fait tous les jours de ces petites difficultés-là, mais nous y répondons d'une manière victorieuse, qui est sentie par tous les gens d'esprit. L'objection que les Américains n'ont point de barbe, et que les nègres n'ont point de cheveux, tombe en poussière : ne voyez-vous pas, Madame, que c'est un miracle perpétuel ? il en est de ces nations ainsi que des Juifs, ils puent tous comme des boucs, et cependant *Abraham* leur père ne puait point ; les races peuvent changer en punition de quelque crime. Il est sûr qu'en Afrique les peuples de Congo et de la Guinée, n'ont une membrane noire sous la peau, et que leur tête n'est garnie de laine noire, que parce que le patriarche *Cham* avait vu son père sans culotte en Asie

Ce que vous dites est très-judicieux et très-vraisemblable : dit monsieur le comte ; cependant je ne voudrais pas répondre qu'*Abraham* sentît si bon que vous le dites ; il voyageait à pied avec la jeune épouse de soixante et quinze ans dans des pays fort chauds, et je doute qu'ils eussent une grande provision d'eau de lavande ; mais cette question est un peu étrangère au beau discours de mes chers Savanois. Etes-vous bien sûr que ce soit un prêtre irlandais qui leur ait dicté ce discours vertueux et attendrissant, qui m'a charmé ?

Très-sûr, Monseigneur, je suis qualifié pour être instruit de toutes ces choses, comme je l'ai dit dans un écrit qui a été fort goûté des hérétiques mêmes. *St Augustin* déclare expressément, qu'il est impossible que des païens aient la moindre vertu. Leurs bonnes actions, dit-il, ne sont que des péchés splendides, *splendida peccata* ; de-là il est démontré que *Scipion*

l'africain n'était au fond qu'un petit-maître débauché; *Caton* d'Utique, un voluptueux amolli dans le plaisir; *Marc-Antonin*, *Epictète*, des fripons.

Voilà une puissante démonstration et furieusement consolante pour le genre-humain, répondit avec douceur monsieur le comte, vos honnêtes gens ne sont pas de la même trempe des faux sages de l'antiquité; certes, mon cher *Needham*, quand vous autres Irlandais égorgeâtes, sous *Charles I*, quatre-vingts mille protestans dont pourtant le nombre se réduit à quarante mille tout au plus par les derniers calculs, vous mîtes la charité chrétienne dans tout son jour.

Vous y êtes, Monseigneur; les élus ne doivent jamais ménager les reprouvés. Voyez les Cananéens; ils étaient sous l'anathème. DIEU commande aux Juifs de les massacrer tous sans distinction ni de sexe, ni d'âge; et pour les aider dans cette opération sainte et sacramentale, il fait remonter le grand fleuve du Jourdain vers sa source, tomber les murs au son de la trompette, arrêter le soleil (et même la lune que j'avais oubliée dans mon savant écrit); aucun meurtre n'a été exécuté par les Israëlites, aucune perfidie n'a été commise sans être justifiée par des miracles.

JESUS même ne dit-il pas dans l'Evangile, qu'il est venu apporter le glaive et non la paix; qu'il est venu diviser le père, le fils, la mère et la fille? quand nous tuâmes tant d'hérétiques, ce n'étaient ni nos enfans, ni nos femmes dont nous versions le sang; nous n'avons pas encore atteint la précision de la loi. Les mœurs se sont bien corrompues depuis ces heureux temps. On se borne aujourd'hui à de petites persécutions qui en vérité ne valent pas la peine qu'on en parle. Cependant les persécutés de notre temps crient comme s'ils étaient sur le gril de *St Laurent*, ou sur la croix de *St André*. Les mœurs dégénèrent, la molleſſe s'insinue, on s'en aperçoit tous les jours. Je ne vois plus de ces persécutions vigoureuses, si agréables au Seigneur; il n'y a plus de religion!

Des coquins se bornent insolemment à l'adoration d'un DIEU auteur de tous les êtres, DIEU unique, DIEU incommunicable, DIEU juste, DIEU rémunérateur et vengeur; DIEU qui a imprimé dans nos cœurs sa loi naturelle et sainte; DIEU de *Platon* et de *Newton*, DIEU d'*Epictète* et de ceux qui ont protégé la famille de *Calas* contre huit juges bons catholiques. Ils adorent ce DIEU avec amour, ils chérissent les hommes, ils font bienfesans: quelle absurdité et quelle horreur!

Ah! cela fait bondir le cœur, interrompit Mme la comtesse. L'anguillard applaudi continua ainsi:

J'eus une violente dispute ces jours passés avec un scélérat qui, au lieu d'assister à la messe, s'était amusé à secourir une pauvre famille affligée, et l'avait tirée de l'état le plus déplorable; je voulus le faire rentrer en lui-même; je lui parlai de la Genèse et de *Moïse*. Ne voilà-t-il pas cet abominable homme qui me cite *Newton*, et qui me demande si la Genèse n'a pas été écrite du temps des rois Juifs? le beau sujet de son doute était que dans le XXXVIe chapitre, verset 1, ceux qui lisent la Genèse attentivement (desquels le nombre est très-petit) trouvent ces paroles:

Voici les rois qui ont régné en la terre d'Edom, avant que les enfans d'Israël eussent des rois.

Cet impudent osa me dire: Est-il probable que *Moïse* eût ainsi supposé qu'il y avait des rois israëlites de son temps? il n'y en eut à compter juste que sept cents ans après lui. N'est-ce pas comme si on faisait dire à *Polybe: Voici les consuls qui furent à la tête du sénat, avant qu'il y eût des empereurs romains?* N'est-ce pas comme si on faisait dire à *Grégoire de Tours: Voici quels furent les rois des Gaules, avant que la maison d'Autriche fut sur le trône?* Hé! bête brute, lui répondis-je, ne voyez-vous pas que c'est une prophétie, que c'est-là le miracle, et que *Moïse* a parlé des rois d'Israël comme perçant dans l'avenir; car enfin le nom d'Israël est chaldéen, il ne fut adopté des Juifs que

bien des siècles après *Moïse*; donc *Moïse* écrivit le Pentateuque; donc tout ce qui n'était pas juifs a été damné jusqu'au règne de *Tibère*; donc la rédemption ayant été universelle, toute la terre, excepté nous, est damnée

Le monstre ne fut pas encore terrassé; il osa me dire que, selon les meilleurs théologiens, il n'importe pas que ce soit *Moïse* ou un autre qui ait écrit le Pentateuque, pourvu que l'auteur soit inspiré, qu'il est impossible qu'il ait parlé du devoir des rois dans un temps où il n'y avait point de rois, qu'il est impossible qu'il ait contredit grossièrement la géographie et la chronologie, lesquelles se trouvent assez justes si le livre a été écrit à Jérusalem, et qui sont erronées si le livre est supposé écrit par *Moïse* au-delà du Jourdain.

Je convins du fait, mais je lui prouvai qu'il était un impie, parce qu'il érait du sentiment de *le Clerc* et de *Newton*. Je démontrai qu'il était probable que le déluge était arrivé en 2656, comme dit l'hébreu, et en 2262, comme disent les Septante, et encore en 2309, selon le texte samaritain. Enfin mêlant la politesse aux raisons, je le convertis.

Ainsi parla *Needham*; on battit des mains à ce discours, on se récria, on nagea dans la joie, on but à sa santé. La belle chose, disait-on, que la théologie! comme elle apprend à raisonner juste! comme elle adoucit les mœurs! comme elle est utile au monde.

Notre joie fut cependant un peu troublée par l'abus que M. *Needham* fit de son triomphe. Il s'adressa à moi, il me reprocha les variations de l'Eglise protestante. Je ne pus m'empêcher de récriminer. Je conviens, lui dis-je, que nous avons changé onze ou douze fois de doctrine; mais vous autres papistes, vous en avez changé plus de cinquante fois, depuis le premier concile de Nicée jusqu'au concile de Trente. C'est le caractère de la vérité! s'écria-t-il; elle se montre parmi nous sous cinquante faces différentes, mais vous autres hérétiques, l'erreur n'a pu se produire

qu'avec onze ou douze visages. Voyez quelle est notre prodigieuse supériorité.

Nous étions au fruit et tous de fort bonne humeur, lorsqu'un baron allemand fit plusieurs questions au savant; il demanda, entr'autres choses, si c'était le diable qui avait emporté JESUS-CHRIST sur le toit du temple et sur la montagne, ou si c'était JESUS qui avait emporté le diable? C'est bien le diable, dit *Needham*; ne voyez-vous pas que si le maître avait emporté le valet, il n'y aurait là aucun miracle; au lieu que quand le valet emporte le maître, quand le diable emporte DIEU, c'est-là la chose la plus miraculeuse qui ait jamais été faite. Non-seulement il transporta DIEU sur une montagne de Judée d'où l'on découvre, comme vous savez, tous les royaumes, mais il proposa à DIEU de l'adorer. C'est-là le comble, c'est-là ce qui doit ravir en admiration! lisez sur cet article dom *Calmet*, c'est le plus parfait des commentateurs, l'ennemi le plus sincère de notre misérable raison humaine. Il parle de cette affaire comme de ses vampires. Lisez dom *Calmet*, vous dis-je, et vous profiterez beaucoup.

Il y avait là un anglais qui n'avait encore ni parlé, ni ri; il mesura d'un coup-d'œil la figure du petit *Needham* avec un air d'étonnement et de mépris, mêlé d'un peu de colère; et lui dit en anglais:

Do you come from bedlham, you boobi!

Ces terribles mots confondirent le pauvre prêtre. On eut pitié de lui, on quitta la table.

Adieu, Monsieur; je me marie dans huit jours, et je vous prie à la noce.

N. B. Needham avait fait imprimer un *projet de notes instructives*, où il critiquait, toujours à sa manière, quelques-unes des lettres qu'on vient de lire; sur quoi le proposant trouva convenable d'y ajouter l'avertissement et les notes qui suivent.

TEXTE DU PROJET DE NEEDHAM.

'Twas granted, tho, he had much wit etc. (*)

HUDIB.

CELA s'explique ainſi en grec avec bien plus d'énergie et de préciſion qu'en anglais.

Avertiſſement et notes du propoſant, ſur quelques paſſages du projet de Needham.

Ce grand-homme qui dirige la plume ſavante du propoſant; celui, dit-on, qui protége l'innocence opprimée contre huit juges *bons catholiques*, avec le ſecours et l'approbation de tous les *mauvais Catholiques* etc. (*a*)

St Paul, auſſi-bien que l'Evangile, affirme expreſſément *que chacun ſera jugé dans la vie future par la loi qu'il connaît*, (*b*) *ſelon le poids et la meſure de ſes talens, et non par la loi qu'il ne connaît pas....*

Au lieu de dire que le bâton de *St Grégoire Thau-*

(*) Ces vers anglais veulent dire que M. *Covelle* le père n'a point d'eſprit. Ah! monſieur *Needham*, eſt-ce de l'eſprit qu'il faut dans des matières ſi graves? voilà la manie du ſiècle. Vous ne ſongez qu'à être un bon plaiſant; vous ſacrifiez tout à une raillerie. Ce n'eſt pas ainſi qu'en uſe M. *Covelle*, quand il défend la religion contre vos anguilles. Il ne cherche point l'eſprit, il ſe contente d'avoir raiſon; et il vous cède le mérite de l'éloquence et des grâces.

Les vers grecs que *Needham* cite, ſignifient que le père de M. *Covelle*, qui a travaillé avec monſieur ſon fils aux lettres précédentes, eſt un vieillard de quatre-vingts deux ans qui radote. Fi, monſieur *Needham*, qu'il eſt vilain de reprocher à un pauvre homme ſon âge!

(*a*) Comment, petit miſérable, vous faites entendre qu'il n'y a que de mauvais catholiques qui aient juſtifié *Jean Calas*, rétabli ſa mémoire et déclaré ſa famille innotente; je vous ferai donner le fouet en place publique.

Cette note eſt d'un maître des requêtes, qui en paſſant par la ville de Genève, lut ce rogaton chez mademoiſelle *Noblét*, et écrivit ces mots en marge.

(*b*) Oui, mais hors de l'Egliſe point de ſalut. Hem! et tous les enfans morts ſans baptême damnés ſelon *St Auguſtin*, dans ſa lettre CCXV. Hem!

maturge, planté en terre, s'était changé en arbrisseau, on avance que selon la Légende, le saint lui-même s'est métamorphosé en arbre.. (*c*) Tu ne te sauveras jamais du ridicule dont ton adversaire te couvre aux yeux de toutes les *ravaudeuses* de Genève... (*d*)

Extrait d'une description exacte (*e*) des établissemens en Amérique, qui prouve la cruauté des sauvages....

(*c*) Mon pauvre anguillard, vous êtes un ignorant, vous falsifiez toujours la sainte écriture et l'histoire ecclésiastique. Lisez *Grégoire de Nysse*, lisez ses propres paroles traduites par *Fleuri*, livre VI. Voici ce que vous y verrez :

" Les persécuteurs suivirent *Grégoire* en grand nombre, „ et ayant appris le lieu où il s'était caché, les uns „ gardaient le passage de la vallée, les autres cherchaient „ par toute la montagne. *Grégoire* dit à son diacre de se „ mettre en prières avec lui, et d'avoir confiance en DIEU. „ Il commença lui-même à prier, se tenant debout les „ mains étendues, et regardant le ciel fixement. Les „ païens ayant couru par toute la montagne, et visité „ toutes les roches et toutes les cavernes, revinrent dans „ le vallon, et dirent qu'ils n'avaient rien trouvé que „ deux arbres assez proches l'un de l'autre. Quand ils se „ furent retirés, celui qui leur avait servi de guide y alla, „ et trouva l'évêque et son diacre immobiles en oraison, „ au même lieu où les autres disaient avoir vu ces arbres. "

Vous voyez bien que ce n'est pas le bâton de *Grégoire* qui a été changé en arbre, que c'est *Grégoire* lui-même avec son diacre.

Vous feriez bien plus enchanté, si vous saviez que *Grégoire le Thaumaturge* écrivit un jour au diable, à qui la lettre fut exactement rendue. Lisez l'histoire ecclésiastique, vous dis-je, pour vous *qualifier* dans votre métier (*Note de M. le professeur Croquet.*)

(*d*) Les dames de Genève ravaudeuses! M. *Needham* est fort poli! (*Cette remarque est de mademoiselle Noblet.*)

(*e*) Qui t'a dit que cette description est exacte? dans quel bourbier as-tu puisé ces horreurs? crois-tu bien défendre ta cause en calomniant la nature humaine? (*Note de M. du Peyrou, qui connaît mieux l'Amérique que toi.*)

Voilà

Voilà les saints de notre docte, humain et doux proposant.... (*f*)

L'éditeur avait terminé ce recueil par une dissertation sur les miracles, tirée de la *troisième lettre de la Montagne*, où *J. J. Rousseau* combat les miracles de l'Evangile, qu'il regarde ailleurs comme inspiré par la Divinité ; ce qui a donné lieu à M. le professeur *Robinet* de mettre au bas de cette dissertation la note suivante :

Tous ces raisonnemens de *Jean-Jacques* sont pitoyables ; car si l'Evangile est divin, il faut croire ce qu'il rapporte sans disputer ; la question se réduit donc à savoir si l'on a des preuves de la divinité de l'Evangile, et si on peut examiner son authenticité par les règles de la critique ordinaire.

(*f*) Avis à *Needham*. Mon ami, on te dira, pour la dernière fois, que tes pareils crient toujours à la religion lorsqu'ils la déshonorent et qu'ils la défigurent. Le proposant et M. du *Peyrou*, et M. *Corelle*, et M. *Beaudinet* ne sont pas ennuyeux comme toi, mais ils sont meilleurs chrétiens.

DIX-HUITIEME LETTRE.

De M. Beaudinet, à M. Covelle.

A Neuchâtel, ce 1er décembre, l'an du salut 1765.

MONSIEUR,

MON cher monsieur *Covelle*, je vous félicite de n'avoir point été lapidé comme notre ami *Jean-Jacques*. Vous êtes sorti de toutes vos épreuves, votre nom passera à la dernière postérité avec celui de vos ancêtres qui se signalèrent pour leur patrie le jour de l'escalade. Mais vous l'emportez sur eux autant que la philosophie du siècle présent l'emporte sur la superstition du siècle passé. Le *Covelle* de l'escalade ne tua qu'un savoyard, et vous avez résisté à cinquante prêtres. Mlle *Ferbot* en est toute glorieuse; c'est le plus beau triomphe qu'on ait jamais remporté. Le grand empereur *Henri IV* attendit trois jours pieds nus et en chemise que le prêtre *Grégoire VII* daignât lui permettre de se mettre à genoux devant lui. *Henri IV* roi de France, plus grand encore, se fit donner le fouet par le pénitencier du prêtre *Clément VIII*, sur les fesses de deux cardinaux ses ambassadeurs. Et vous, mon cher *Covelle*, plus courageux et plus heureux que ces deux héros, vous n'avez point indignement fléchi le genou devant des hommes pécheurs.

Mais tremblez que vos prêtres ne reviennent à la charge; ils ne démordent jamais de leurs prétentions. Un prêtre qui ne gouverne point, se croit déshonoré. Ils se joignent dans mon pays tantôt aux magistrats, tantôt aux citoyens; ils les divisent pour en être les maîtres: les vôtres sont puissans en œuvres et en paroles. Si *Jean-Jacques Rousseau* a fait des miracles, ils en font aussi. Ils s'associent avec le savant jésuite irlandais *Needham*; ils viendront à vous doucement couverts d'une peau d'anguille, mais ce seront au fond de vrais serpens plus dangereux que celui d'*Eve*. Car celui-ci fit manger de l'arbre de vie; les vôtres vous

feront mourir de faim en vous perſécutant. Voici ce que je vous conſeille, faites-vous prêtre pour les combattre avec des armes égales.

Dès que vous ſerez prêtre, vous recevrez l'eſprit comme eux ; vous pourrez alors devenir prophète comme de *Serres* et *Jurieu* l'ont été.

S'il vous tombe ſous la main quelque *Servet* et quelque *Antoine*, vous les ferez brûler ſaintement, en criant contre l'inquiſition des papiſtes. Si quelqu'un du conſiſtoire n'eſt pas de votre avis, vous ſerez en droit de lui donner un bon ſoufflet, comme le prophète *Sédékia* en donna un au prophete *Michée*, en lui diſant : *Devine comment l'eſprit de* DIEU *a paſſé par ma main pour aller ſur ta joue.* (*a*)

Si le jéſuite *Needham* vous reproche d'être hérétique vous lui répondrez que la moitié des prophètes du Seigneur était native de Samarie qui était le centre de l'héréſie, la mère du ſchiſme, la Genève de l'ancienne loi.

Quand quelque infidelle vous parlera de vos amours avec Mlle *Ferbot*, vous citerez *Oſée*, qui non-ſeulement eut trois enfans d'une fille de joie nommée *Gomer* par ordre exprès du Seigneur, (*b*) mais qui enſuite reçut un nouvel ordre exprès du Seigneur de coucher avec une femme adultère moyennant quinze francs courant et un quarteron et demi d'orge. Il reſtera à diſcuter quelle était la plus jolie de Mlle *Gomer* ou de Mlle *Ferbot*. Priez M. *Hubert* de la peindre, et ſurement Mlle *Ferbot* aura l'avantage.

Si vous aſpirez à de nouvelles bonnes fortunes, allez tout nu dans les rues de Genève, comme *Jérémie* dans les rues de Jéruſalem ; ce vous ſera gloire devant les filles ; elles prendront ce temps pour danſer auſſi toutes nues autour de vous ; afin de ſe conformer aux idées de *Jean-Jacques* dans ſon beau roman d'*Héloïſe*, elles vous donneront des baiſers âcres. Rien ne ſera plus édifiant.

(*a*) Rois, liv. III, chap. XXII.

(*b*) Ier et IIIme chapitres d'*Oſée*.

Quand vous aurez atteint une honorable vieillesse dans votre poste important, vous deviendrez chauve. Si alors quelques enfans d'un conseiller ou d'un procureur-général vous appellent tête blanche, soit sur le chemin de Chesne, soit sur la voie de Carouge, vous ne manquerez pas de faire descendre de la montagne de Salève deux gros ours, et vous aurez la satisfaction de voir dévorer les enfans de vos magistrats; ce qui doit être une sainte consolation pour tout véritable prêtre.

Enfin, je me flatte que vous serez transporté au ciel dans un char de feu tiré par quatre chevaux de feu selon l'usage. Si la chose n'arrive pas, on dira du moins qu'elle est arrivée, et cela revient absolument au même pour la postérité.

Faites-vous donc prêtre *si vis esse aliquid*. En attendant contribuez par vos lumières, par votre éloquence et par l'ascendant que vous avez sur les esprits, à calmer les petites dissentions qui s'élèvent dans votre patrie et à conserver sa précieuse liberté, le plus noble et le plus précieux des biens, comme dit *Cicéron*.

J'oubliais de vous dire qu'on nous demandait hier pourquoi en certains pays, comme par exemple en Irlande, on se moquait souvent des prêtres, et qu'on respectait toujours les magistrats; c'est, répondit M. du *Peyrou*, qu'on aime les lois, et qu'on rit des contes.

J'ai l'honneur d'être cordialement,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

BEAUDINET.

DIX-NEUVIEME LETTRE.

De M. Covelle à M. Needham le prêtre.

Vous savez, Monsieur, que dans le dernier souper que nous fîmes ensemble avec mademoiselle *Ferbot*, je vous avertis qu'on vous accusait de quelques petites impiétés. Je suis fâché que vous donniez sur vous cette prise; je vais bientôt me faire prêtre comme M. *Beaudinet* me l'a conseillé. Vous sentez bien qu'alors mon premier devoir sera de vous poursuivre. Épargnez-moi ce chagrin; et si vous avez le malheur de n'être pas orthodoxe, c'est-à-dire si vous n'êtes pas de mon avis, n'offensez pas au moins les oreilles pieuses par des expressions libertines.

Comment a-t-il pu vous échapper, Monsieur, de dire qu'il y a des fautes de copiste dans le Pentateuque? (*a*) c'est parler contre votre conscience, c'est justifier l'opinion où est tout l'univers que vous êtes jésuite. Vous sentez bien qu'un livre divinement inspiré a dû être divinement copié. Si vous avouez que les scribes ont fait vingt fautes, vous avouez qu'ils en ont pu faire vingt mille. Vous donnez à entendre que l'esprit divin abandonna ce livre sacré aux erreurs des hommes; par conséquent vous le soumettez à la critique comme les livres ordinaires; ce n'est plus, selon vous, un ouvrage respectable; vous détruisez le fondement de notre foi.

Croyez-moi, Monsieur, qui veut la fin, veut les moyens. Si DIEU a parlé dans ce livre, il n'a pas souffert qu'aucun homme pût le faire parler autrement qu'il ne s'est exprimé.

Vous traitez ceux qui examinent l'ancien testament *de dom Quichottes qui se battent contre des moulins à vent.* (*b*) Ah! Monsieur, l'écriture sainte, un moulin à vent! quelle comparaison! qu'elle expression! Made-

(*a*) Page 2 de votre admirable projet de notes instructives, véridiques, théologiques, critiques, comiques et soporifiques, pour lesquelles vous êtes qualifié.

(*b*) Page. 2.

moiſelle *Ferbot* qui eſt fille d'un meûnier, et qui s'intéreſſe vivement aux moulins et à la vérité, en a été toute ſcandaliſée. De plus, mon cher *Needham*, de quoi vous mêlez-vous? on vous l'a déjà dit, ne voyez-vous pas que tout ceci eſt une querelle politique entre *Jean-Jacques Rouſſeau*, M. *Beaudinet* et moi d'une part, et le conſiſtoire de Neuchâtel de l'autre? Au lieu d'apaiſer cette querelle, vous attaquez la chronologie de la Bible. Voici ce que vous dites dans votre brochure.

" La Vulgate fixe le déluge à l'année du monde „ 1656, les Septante en 2262, et le Pentateuque „ ſamaritain en 2309. "

De-là vous concluez que de ces trois exemplaires de l'ancien teſtament, il y en a deux qui ſont viſiblement erronés; vous affectez de douter du troiſième; vous jetez une incertitude ſcandaleuſe ſur l'hiſtoire du déluge; et parce qu'il ne tombe que trente pouces d'eau tout au plus ſur un canton dans les années les plus exceſſivement pluvieuſes, vous paraiſſez en conclure que le globe n'a pu être couvert tout entier de vingt mille pieds d'eau en hauteur.

Hé! Monſieur, oubliez-vous les cataractes? oubliez-vous que les eaux ſupérieures avaient été ſéparées des eaux inférieures? et devez-vous nier le déluge, parce qu'étant qualifié, comme vous le dites, pour concilier le texte hébreu, le texte des Septante et le ſamaritain, vous n'avez pu en venir à bout? ce qui eſt pourtant la choſe du monde la plus aiſée.

Vous doutez, dites-vous, que le déluge ait été univerſel et que tous les animaux de l'Amérique aient pu venir dans l'arche. Vous ne pouvez comprendre que huit perſonnes aient pu donner pendant une année entière à la prodigieuſe quantité d'animaux renfermés dans cette arche, les différentes nourritures qui leur ſont propres. N'êtes-vous pas honteux de jeter de pareils ſcrupules dans les ames faibles? et ne ſavez-vous pas de quoi huit perſonnes entendues ſont capables dans un ménage?

Vous voilà encore bien embarraſſé à compter les années depuis que *Moïſe* parla à *Pharaon*, juſqu'aux fondemens du temple jetés par *Salomon*. Vous trouvez en ſupputant juſte, entre ces deux événemens, cinq cents trente-cinq années. Et vous êtes tout effarouché que le texte diſe qu'il n'y eut que quatre cents quatre-vingts ans depuis l'ambaſſade de *Moïſe* vers *Pharaon*, juſqu'à l'année où *Salomon* jeta les fondemens du temple.

Vous remarquez qu'*Eſdras* compte quarante-deux mille trois cents quarante et un Iſraëlites revenus de la captivité, et que par ſon propre compte il ne s'en trouve que vingt-neuf mille huit cents dix-neuf.

Vous ſouvenez-vous, Monſieur, que mademoiſelle *Ferbot* vous demanda, en ſoupant, quel âge avait *Dina* fille de *Jacob*, lorſqu'elle fut violée par l'aimable prince des Sichemites ? Seize ans, répondites-vous, d'après le calcul du judicieux dom *Calmet*. Mademoiſelle *Ferbot*, qui calcule à merveille, ſe leva de table, prit une plume et de l'encre, fit le compte en deux minutes, et vous prouva que *Dina* n'avait pas ſix ans. Vous répondites qu'elle était fort avancée pour ſon âge; mais, Monſieur, il fallait démontrer qu'elle avait ſeize ans, ſans quoi vous ruinez toute l'hiſtoire des patriarches.

Car, Monſieur, ſi *Dina* n'avait que ſix ans quand elle fut violée, *Ruben* n'en pouvait avoir que treize et *Siméon* douze, quand ils paſſèrent tous les Sichemites au fil de l'épée après les avoir circoncis. Croyez-vous vous tirer d'affaire en diſant que, dans la race de *Jacob*, la valeur des filles et des garçons n'attend pas le nombre des années ?

Monſieur le propoſant *Théro*, qui au fond eſt un bon chrétien, quoiqu'il n'aime pas *Athanaſe*, trouve fort mauvais que vous diſiez que toute cette ancienne chronologie eſt erronée ainſi que les autres calculs. Seriez-vous un malin, monſieur *Needham* ? *St Luc* dit qu'*Auguſte* fit un dénombrement de toute la terre, et que *Cirénius* était gouverneur de Syrie, quand JESUS vint

au monde; et là-deſſus vous vous écriez qu'il y a un vice de clerc dans ce paſſage, que jamais *Auguſte* ne fit un dénombrement de l'empire, qu'aucun auteur n'en parle, qu'aucune médaille ne l'atteſte, que *Cirénius* ne fut gouverneur que dix ans après la naiſſance de JESUS. Oui, Monſieur, cela eſt vrai, mais ce n'eſt pas à vous de le dire.

Laiſſez-là votre chronologie et vos calculs, ne ſupputez plus ſi *David* amaſſa, dans le petit pays de la Judée, un milliar ou onze cents millions de livres ſterling en argent comptant, et ſi *Saül* avait trois cents ſoixante mille hommes de troupes en campagne, et *Salomon* quatre cents quarante mille chevaux; cela eſt abſolument étranger à la morale, à la vertu, à l'amour de la patrie qui ſont notre unique affaire.

Vous prétendez qu'il y a erreur dans les copies des évangiles, parce que *Matthieu* fait enfuir la ſainte famille en Egypte, et que *Luc* la fait reſter à Bethléem; parce que *Jean* fait prêcher JESUS trois ans, et les autres ſeulement trois mois; parce que *Matthieu* et les autres ne s'accordent ni ſur le jour de la mort, ni ſur les apparitions, ni ſur un grand nombre d'autres faits. Ah! M. *Needham*, ne ceſſerez-vous point d'éplucher ce qu'il faut reſpecter? Ne voyez-vous pas que ces livres furent écrits en différens temps et en différens pays, qu'ils ne commencèrent à être connus que ſous *Trajan*, et que s'il y a des fautes dans le détail, il faut les excuſer charitablement, et ne les pas étaler aux yeux des fidelles comme vous faites.

Ceſſez, je vous en prie, de calomnier mes chers Savanois; ne dites plus que de ſi honnêtes gens ſont des anthropophages. Ne concluez point de ce que les Juifs ont autrefois mangé des hommes, que les Savanois en mangent auſſi. C'eſt comme ſi vous diſiez qu'ils ont trente-deux mille pucelles dans un de leurs villages, parce que *Moïſe* trouva trente-deux mille pucelles dans un village madianite.

N'appelez point les dames de Genève qui ſe moquent

de vous *des ravaudeuſes :* (*d*) il ne faut jamais inſulter les dames, cela eſt d'un homme mal appris. Si les dames ſe moquent de vous, il faut entendre raillerie, et les remercier de la peine qu'elles daignent prendre. Songez que les dames font la moitié du genre-humain ; que les railleurs compoſent l'autre moitié, et qu'il ne vous reſtera que vos anguilles ; ce qui eſt une faible reſſource pour établir le papiſme à Genève, comme on vous en accuſe.

Voyez quelle contradiction il y aurait à vouloir détruire l'écriture ſainte d'une main et à introduire le papiſme de l'autre. Vous me dites que ce monde n'eſt qu'un amas de contradictions, que notre ami *Jean-Jacques* s'eſt toujours contredit, qu'il a écrit contre la comédie en feſant des comédies, qu'il a tourné les miracles de JESUS en ridicule, et qu'il a fait des miracles à Venife ; que tantôt il a juſtifié certains prêtres contre l'Encyclopédie, et que tantôt il les a vilipendés ; qu'il a dédié une brochure à ſa chère république de Genève, et qu'après il a imprimé que ſes chers magiſtrats ſont des tyrans. et le conſeil des deux cents une aſſemblée de dupes ; qu'il a fait l'éloge du prêtre *Montmolin*, a pleuré de joie en communiant de la main du prêtre *Montmolin*, a juré au prêtre *Montmolin* d'écrire contre l'auteur de *l'Eſprit*, qui avait été ſon bienfaiteur, et qu'il s'eſt fait enſuite lapider dans une querelle avec ledit prêtre *Montmolin*. Hélas ! Monſieur, vous avez raiſon en cela. Les lois ſe contrediſent ſouvent. Les maris et les femmes paſſent leur vie à ſe contredire. Les conciles ſe ſont contredits. *Auguſtin* a contredit *Jérôme ; Paul* a contredit *Pierre ; Calvin* a contredit *Luther*, qui a contredit *Zuingle*, qui a contredit *Œcolampade* etc. Il n'y a perſonne qui n'ait éprouvé des contradictions chez ſes parens et dans ſon propre cœur.

(*d*) Page 9 des notes inſtructives, véridiques, théologiques et ſoporifiques de mon cher ami *Needham*.

Je vais vous donner un bon secret pour ne vous contredire jamais ; c'est de ne rien dire du tout.

Je ferai toujours sans me contredire,

Votre bon ami COVELLE.

VINGTIÈME LETTRE.

De M. Beaudinet à mademoiselle Ferbot.

MADEMOISELLE,

S'IL est vrai que vous vous soyez prise de goût pour l'agréable M. *Needham*, comme le bruit en est grand dans toute la Suisse, et par conséquent dans tout l'univers, vous vous intéresserez vivement au triste événement qu'il a essuyé, et que je vais vous raconter avec ma candeur ordinaire.

Vous savez que M. *Needham*, prêtre papiste, était allé en Suabe chez leurs excellences M. le comte et Mme la comtesse de *Hiss-priest-craft*, dans l'espérance de les attirer à sa secte. Il passa imprudemment, et pour son malheur, par la ville de Neuchâtel. Le bruit se répandit aussitôt qu'un jésuite déguisé était arrivé parmi nous ; le consistoire s'assembla. Le modérateur avertit la compagnie que ce jésuite avait répandu à Genève plusieurs écrits scandaleux, comme parodies, notes théologiques, etc. que personne ne connaissait, dans lesquels écrits il osait avancer qu'il y a nombre d'erreurs de copistes dans les saintes écritures.

Monsieur le modérateur fit habilement remarquer qu'en retranchant le mot de copiste, il en résultait, selon le sieur *Needham*, que les saintes écritures sont pleines d'erreurs. Il dénonça aussi plusieurs propositions téméraires, mal sonnantes, offensives des oreilles pieuses, hérétiques, sentant l'hérésie.

Le consistoire, vivement alarmé, somma *Needham* de comparaître. Je fus présent à l'interrogatoire.

On lui demanda d'abord s'il était prêtre papiste ? Il

avoua hardiment qu'il l'était, qu'il célébrait sa synaxe tous les dimanches, qu'il faisait l'*hocus pocus* avec une dextérité merveilleuse ; il se vanta de faire *Théon*, et même des milliers de *Théoi*, de quoi toute l'assemblée frémit.

Monsieur le modérateur l'adjura, au nom du DIEU vivant, de dire nettement et sans équivoque s'il était jésuite ou non. A ce mot d'équivoque il pâlit, il rougit, il se recueillit un moment, et répondit en balbutiant : Je ne suis pas ce que vous croyez que je suis. Malheureusement en disant ces paroles, il laissa tomber de sa poche une lettre du général de Rome, dont l'adresse était : *Al reverendo, reverendo padre Needham, della società di Giesu.* Etant ainsi convaincu d'avoir menti au Saint-Esprit et au consistoire, il fut envoyé en prison. L'on continua le lendemain son interrogatoire, dont voici le précis.

Enquis s'il avait dit que la généalogie qui se trouve dans *Matthieu* est contraire à celle qui est dans *Luc*, a répondu que oui, et que c'était-là le miracle. Enquis comment il accordait ces deux généalogies, a dit qu'il n'en savait rien.

Enquis s'il avait dit méchamment et proditoirement que, selon *Matthieu*, la sainte famille s'était enfui en Egypte, et que, selon *Luc*, elle ne bougea de Bethléem, jusqu'à ce qu'elle alla à Nazareth en Galilée, a répondu qu'il l'avait dit ainsi.

Et sur ce qu'on lui demanda comment on conciliait ces contrariétés apparentes, il répondit que par Nazareth il fallait entendre l'Egypte, et par l'Egypte Nazareth.

Enquis pourquoi il avait écrit que, selon *Jean*, notre divin Sauveur avait vécu trois ans trois mois depuis son baptême, et que, selon les autres, il n'avait vécu que trois mois, a répondu qu'il fallait prendre trois mois pour trois ans.

Interrogé comment il avait expliqué l'apparition et l'ascension en Galilée, selon *Matthieu*, et selon *Luc* à Jérusalem et en Béthanie, a répondu que ce n'était pas une chose importante, et qu'on peut fort bien monter au ciel de deux endroits à la fois.

A lui remontré qu'il était un imbécille, a répondu qu'il était *qualifié* pour la théologie ; sur quoi monsieur le modérateur lui repartit fort pertinemment : Maitre *Needham*, bien est-il vrai que théologiens sont par fois gens absurdes ; mais on peut raisonner comme un coq-d'inde, et se conduire avec prudence de serpent.

Je vous épargne, Mademoiselle, le grand nombre de questions qu'on lui fit, et que vous entendriez aussi peu que toutes les saintes femmes de votre caractère.

Quand il eut signé son interrogatoire, on procéda au jugement. Il fut condamné tout d'une voix à faire amende honorable une anguille à la main, et ensuite à être lapidé hors la porte de la ville, selon la coutume.

Comme on lui lisait sa sentence, arriva M. du *Peyrou*, homme de bien, qui n'étant pas prêtre, fait beaucoup de bonnes œuvres. Il représenta au consistoire que la sentence était un peu rude, que M. *Needham* était étranger, et qu'une justice si sévère pourrait empêcher désormais les Anglais de venir dans la belle ville de Neuchâtel. Le consistoire soutint la légitimité de sa sentence par plusieurs saints exemples. Il représenta que les Cananéens étaient étrangers aux Israëlites, et que cependant ils furent tous mis à mort ; que le roi *Eglon* était étranger au pieux *Aod*, et que cependant *Aod* lui enfonça dans le ventre un grand couteau avec le manche ; que *Michel Servet*, etant espagnol, était étranger à *Jehan Chauvin* né en Picardie, et que cependant *Jehan Chauvin* le fit brûler pour l'amour de DIEU, avec des fagots verds, afin de savourer le doux plaisir de lui voir expier ses péchés plus long-temps, ce qui est un vrai passe-temps de prêtre.

Ces raisons étaient fortes : elles n'ébranlèrent pourtant pas M. du *Peyrou*. Il trouva une ancienne loi portée du temps de la duchesse de *Longueville*, par laquelle il n'est loyal au consistoire de lapider personne sans la permission du gouverneur. Malheureusement le gouverneur n'y était pas ; on eut recours à monsieur son lieutenant ; on lui expliqua l'affaire. Le consistoire prétendait que la loi en question n'était que de calvinistes

à calviniſtes, non pas de calviniſtes à papiſtes ; il ajoutait, avec aſſez de vraiſemblance, qu'on doit y regarder de près quand il s'agit de lapider un homme de notre ſecte, mais que pour un homme d'une ſecte différente, il n'y a aucune difficulté, qu'il était expédient que quelqu'un mourût pour le peuple, et qu'on était trop heureux que le ſort tombât ſur un jéſuite. Oh bien, dit le lieutenant, lapidez-le donc; mais que ce ſoit le plus abſurde de vous tous qui jette la première pierre.

A ces mots, ces meſſieurs ſe regardèrent tous avec un air de politeſſe qui me charma. Chacun voulait céder la place d'honneur à ſon confrère ; l'un diſait: Monſieur le modérateur, c'eſt à vous de commencer; l'autre, Monſieur le profeſſeur en théologie, l'honneur vous appartient : les prédicans de la campagne déféraient pour la première fois aux prédicans de la ville, et ceux-ci aux paſteurs de la campagne.

Pendant ces complimens, M. du *Peyrou* fit évader le patient, vous le reverrez bientôt. Ne m'oubliez pas, je vous prie, quand vous ſouperez entre lui et M. *Covelle* mon bon ami. J'ai l'honneur d'être avec reſpect,

MADEMOISELLE,

Votre très-humble et très-obéiſſant ſerviteur,
BEAUDINET.

N. B. J'apprends, Mademoiſelle, que vous renoncez à M. *Covelle*, le digne appui du calviniſme, et à M. *Needham*, le digne pilier du papiſme; on dit que vous épouſez un jeune homme fort riche et de beaucoup d'eſprit. Je vous prie de me mander de quelle religion il eſt: cela eſt très-important.

CONCLUSION.

VOILA le recueil complet de tout ce qu'on a écrit depuis peu ſur les miracles. L'éditeur, pénétré d'une foi vive, n'a pas craint de rapporter toutes les objections qui ſe réduiſent en pouſſière devant nos vérités ſublimes.

Si M. *Needham* eſt un ignorant, cela ne fait aucun tort à ces vérités. Il y a même lieu d'eſpérer que M. le comte de *Hiſſ-prieſt-craft*, et madame la comteſſe ſe convertiront; que M. *Jean-Jacques* rentrera au giron; que M. le propoſant *Théro* ne propoſera plus de difficultés; que M. *Covelle* et mademoiſelle *Ferbot* continueront toujours d'édifier le monde chrétien, et qu'enfin M. *Beaudinet* ne conteſtera plus aux vénérables compagnies de Moutier-Travers et de Boveresſe le droit d'excommunier, condamner, anathématiſer qui bon leur ſemblera; ce droit étant divinement attaché à leur divin miniſtère. Nous eſpérons même que non-ſeulement ces ſavans hommes feront des miracles, mais qu'ils feront pendre tous ceux qui ne les croiront pas. *Amen!*

SUR L'ENCYCLOPEDIE.

UN domeſtique de *Louis XV* me contait qu'un jour le roi ſon maître ſoupant à Trianon en petite compagnie, la converſation roula d'abord ſur la chaſſe, et enſuite ſur la poudre à tirer. Quelqu'un dit que la meilleure poudre ſe feſait avec des parties égales de ſalpêtre, de ſoufre et de charbon. Le duc de *la Vallière*, mieux inſtruit, ſoutint que pour faire de bonne poudre à canon, il fallait une ſeule partie de ſoufre et une de charbon, ſur cinq parties de ſalpêtre bien filtré, bien évaporé, bien criſtalliſé.

Il eſt plaiſant, dit M. le duc de *Nivernois*, que nous nous amuſions tous les jours à tuer des perdrix dans le parc de Verſailles, et quelquefois à tuer des hommes, ou a nous faire tuer ſur la frontière, ſans ſavoir préciſément avec quoi l'on tue.

Hélas! nous en ſommes réduits là ſur toutes les choſes de ce monde, répondit madame de *Pompadour*; je ne ſais de quoi eſt compoſé le rouge que je mets ſur mes joues, et on m'embarraſſerait fort ſi on me demandait comment on fait les bas de ſoie dont je ſuis chauſſée.

C'eſt dommage, dit alors le duc de *la Vallière*, que ſa Majeſté nous ait confiſqué nos dictionnaires encyclopédiques, qui nous ont coûté chacun cent piſtoles; nous y trouverions bientôt la déciſion de toutes nos queſtions.

Le roi juſtifia ſa confiſcation; il avait été averti que les vingt et un volumes in-folio, qu'on trouvait ſur la toilette de toutes les dames, étaient la choſe du monde la plus dangereuſe pour le royaume de France; et il avait voulu ſavoir par lui-même ſi la choſe était vraie avant de permettre qu'on lût ce livre. Il envoya ſur la fin du ſouper chercher un exemplaire par trois garçons de ſa chambre, qui apportèrent chacun ſept volumes avec bien de la peine.

On vit à l'article *poudre* que le duc de *la Vallière* avait raiſon; et bientôt madame de *Pompadour* apprit la différence entre de l'ancien rouge d'Eſpagne dont les dames de Madrid coloraient leurs joues, et le rouge des dames de Paris. Elle ſut que les dames grecques et romaines étaient peintes avec de la pourpre qui ſortait du *murex*, et que par conſéquent notre écarlate était la pourpre des anciens; qu'il entrait plus de ſafran dans le rouge d'Eſpagne, et plus de cochenille dans celui de France.

Elle vit comme on lui feſait ſes bas au métier; et la machine de cette manœuvre la ravit d'étonnement! Ah! le beau livre, s'écria-t-elle. Sire, vous avez donc confiſqué ce magaſin de toutes les choſes utiles pour le poſſéder ſeul, et pour être le ſeul ſavant de votre royaume?

Chacun ſe jetait ſur les volumes comme les filles de *Lycomède* ſur les bijoux d'*Ulyſſe:* chacun y trouvait à l'inſtant tout ce qu'il cherchait. Ceux qui avaient des procès étaient ſurpris d'y voir la déciſion de leurs affaires. Le roi y lut tous les droits de ſa couronne. Mais vraiment, dit-il, je ne ſais pas pourquoi on m'avait dit tant de mal de ce livre. Eh, ne voyez-vous pas, Sire, lui dit le duc de *Nivernois*, que c'eſt parce qu'il eſt fort bon. On ne ſe déchaîne contre le médiocre et le plat en aucun genre. Si les femmes cherchent à

donner du ridicule à une nouvelle venue, il eſt ſûr qu'elle eſt plus jolie qu'elles.

Pendant ce temps-là on feuilletait; et le comte de *C...* dit tout haut: Sire, vous êtes trop heureux qu'il ſe ſoit trouvé ſous votre règne des hommes capables de connaître tous les arts, et de les tranſmettre à la poſtérité. Tout eſt ici, depuis la manière de faire une épingle juſqu'à celle de fondre et pointer vos canons; depuis l'infiniment petit, juſqu'à l'infiniment grand. Remerciez DIEU d'avoir fait naître dans votre royaume ceux qui ont ſervi ainſi l'univers entier. Il faut que les autres peuples achètent l'Encyplopédie ou qu'ils la contrefaſſent. Prenez tout mon bien ſi vous voulez, mais rendez-moi mon Encyclopédie.

On dit pourtant, repartit le roi, qu'il y a bien des fautes dans cet ouvrage ſi néceſſaire et ſi admirable.

Sire, reprit le comte de *C...*, il y avait à votre ſoupé deux ragoûts manqués; nous n'en avons pas mangé, et nous avons fait très-bonne chère. Auriez vous voulu qu'on jetât tout le ſoupé par la fenêtre à cauſe de ces deux ragoûts? Le roi ſentit la force de la raiſon; chacun reprit ſon bien: ce fut un beau jour.

L'envie et l'ignorance ne ſe tinrent pas pour battues: ces deux ſœurs immortelles continuèrent leurs cris, leurs cabales, leurs perſécutions. L'ignorance en ſait très-ſavante.

Qu'arriva-t-il? les étrangers firent quatre éditions de cet ouvrage français proſcrit en France, et gagnèrent environ dix-huit cents mille écus.

Français, tâchez dorénavant d'entendre mieux vos intérêts.

FIN.

TABLE

TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

PREFACE du recueil des facéties parisiennes. page 3
REMERCIMENT *sincère à un homme charitable.* 6
DIATRIBE DU DOCT. AKAKIA, *médecin du pape.* 13
Préface. 15
Décret de l'inquisition de Rome. 23
Jugement des professeurs de la Sapience. 24
Examen des lettres d'un jeune auteur déguisé sous le nom d'un président. 25
Séance mémorable. 33
Traité de paix conclu entre M. le président et M. le professeur, le premier janvier 1753. 36
Lettre de M. le président à son médecin Akakia. 44
Extrait du journal de Leipsick, intitulé: Der Hofmeister. 45
Lettre du docteur Akakia au natif de Saint-Malo. 46
REFLEXIONS *pour les sots.* 49
Extrait du décret de la sacrée congrégation de l'inquisition de Rome, à l'encontre d'un libelle intitulé: Lettres sur le vingtième. 53
FEMMES, *soyez soumises à vos maris.* 55
CONFORMEZ-VOUS AU TEMPS. 60
DE L'HORRIBLE DANGER DE LA LECTURE. 66
RESCRIT *de l'empereur de la Chine, à l'occasion du projet de paix perpétuelle.* 69
PLAIDOYER DE RAMPONNEAU, *prononcé par lui-même devant ses juges.* 73
EXTRAIT *de la gazette de Londres, du 20 février* 1762. 79
RELATION *de la maladie, de la confession, de la mort et de l'apparition du jésuite Bertier.* 81
Apparition de frère Bertier à frère Garasse, continuateur du journal de Trévoux. 91
LETTRE *de Charles Gouju à ses frères.* 97
BALANCE EGALE. 102

PETIT AVIS A UN JESUITE. 107
LES QUAND, LES SI, LES QUI, LES QUOI, LES AH, AH! etc. 111
Avertissement. 113
Les Quand. 115
Les Si. 117
Les Pour. 123
Les Que. *ibid.*
Les Qui. 124
Les Quoi. 125
Les Car. A M. le Franc de Pompignan. 126
Les Ah, Ah! Moïse le Franc de Pompignan. 128
EXTRAIT *des nouvelles à la main de la ville de Montauban en Quercy, le premier juillet* 1760. 130
RELATION *du voyage de M. le Franc de Pompignan, depuis Pompignan jusqu'à Fontainebleau, adressée au procureur-fiscal du village de Pompignan.* 131
LETTRE *de M. de l'Ecluse, chirurgien-dentiste, seigneur du Tilloy près de Montargis, à M. son curé.* 135
HYMNE *chantée au village de Pompignan, sur l'air:* De Béchamel. 138
LETTRE *de Paris, du 28 février* 1763. 139
FRAGMENT *d'une lettre sur Didon, tragédie.* 140
LA PRIERE UNIVERSELLE, *traduite de l'anglais de M. Pope, par l'auteur du discours prononcé le* 10 *mars* 1760 *à l'académie française.* 143
Avertissement. 145
La Prière universelle. 147
LETTRE *d'un Quaker, à Jean-George le Franc de Pompignan, évêque du Puy en Vélai, etc. etc. digne frère de Simon le Franc de Pompignan.* 157
Seconde Lettre du Quaker. 165
INSTRUCTION *pastorale de l'humble évêque d'Alétopolis, à l'occasion de l'instruction pastorale de Jean-George, humble évêque du Puy.* 169
AVIS *à tous les Orientaux.* 172
LETTRE PASTORALE, *à M. l'archevêque d'Auch, J. F. de Montillet.* 174
OMER DE FLEURI, étant entré, ont dit: 175
A WARBURTON. 177

CANONISATION DE SAINT CUCUFIN, en 1767. 180
La Canonisation de St Cucufin, frère d'Ascoli, par le pape Clément XIII ; et son apparition au sieur Aveline, bourgeois de Troyes, mise en lumière par le sieur Aveline lui-même. ibid.
Saints à faire. 187
Canonisation de St Cucufin. 190
Manière de servir les saints. 192
Apparition de St Cucufin au sieur Aveline. 193
Mandement du révérendissime père en Dieu Alexis, archevêque de Novogorod la grande. 195
Des deux puissances. 196
DISCOURS AUX VELCHES, *par Antoine Vadé, frère de Guillaume.* 203
PREMIERE ANECDOTE *sur Belisaire.* 236
Seconde anecdote sur Belisaire. 243
LETTRE DE L'ARCHEVEQUE DE CANTORBERI A L'ARCHEVEQUE DE PARIS. 249
LA PROPHETIE DE LA SORBONNE, *de l'an* 1530, *tirée des manuscrits de M. Baluse.* 252
EPITRE *écrite de Constantinople aux frères.* 253
INSTRUCTION *du guardien des capucins de Raguse à frère Pediculoso, partant pour la Terre-sainte.* 258
POT-POURRI. 272
SAUL, *drame, traduit de l'Anglais de M. Hut.* 293
Au révérend père en Dieu messire Jean de Beauvais, créé par le feu roi Louis XV, évêque de Senez. 343
QUESTIONS SUR LES MIRACLES PREMIERE LETTRE. *A M le professeur R.... par un proposant.* 337
Des miracles promis par Jésus-Christ. 345
Des miracles des apôtres. 346
Des miracles après le temps des apôtres. 349
Grande objection des incrédules combattue. 350
SECONDE LETTRE. 352
Comment les philosophes peuvent admettre les miracles. ibid.
Evidence des miracles de l'ancien Testament. 354
Des miracles du nouveau Testament. 356
TROISIEME LETTRE. 360
Avertissement. 370